L'IMPIETE' CONVAINCUE EN DEUX TRAITEZ, DONT LE PREMIER...

Pierre Yvon




BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
14
17 H
19

L'IMPIETÉ CONVAINCUE EN DEUX TRAITEZ,

Dont

LE PREMIER établit clairement l'existence de Dieu, comme la prémiere & la plus certaine de toutes les veritez:

Et

LE SECOND contient la défense de l'Ecriture Sainte, par l'entiere refutation du livre impie de Spinoza, nommé *Traitté Théologique-Politique*.

Par PIERRE YVON, *Pasteur de l'Eglise Reformée retirée du monde, & recoeüillie maintenant à Wiewert en Frise.*







A AMSTERDAM,

Chez Jaques van de Velde demeurant en la maison de M. Bruyning sur le coin de la Bourse.

M. DC. LXXXI.

PREFACE.

LA prémiere, la plus aimable, & la plus importante de toutes les veritez, est celle que Dieu est. C'est d'elle que toutes les autres dérivent, & sans laquelle il n'y en auroit, ny il n'y en pourroit avoir aucune. Comme rien n'est comparable à Dieu & à son Estre infiniment glorieux, il n'y a point de verité attrayante à l'égal de celle qui découvre ce qu'il est. Et il est certain que l'homme créé à l'image de son Dieu pourroit se passer facilement de connoître ce qui luy ressemble, ou ce qui est au dessous de luy, pourvu qu'il connut vivement son grand Auteur & son adorable exemplaire. Quelle consolation n'a pas une ame sortant du monde, lorsqu'elle rencontre en toute sa gloire, & en toute sa bonté ce grand Estre qu'elle a cru de tout son cœur, qu'elle a aimé, tout invisible qu'il est, comme si elle l'avoit vu, & auquel elle a tendu sincerement en toutes choses? Cette esperance remplit de joye & revét d'une force divine tous ceux qui croyent en Dieu en verité, & qui estant persuadez comme ils le sont de l'existence necessaire de son Estre tout parfait, s'approchent de luy dans le tems avec amour & confiance, & attendent de sa bonté d'estre joints & unis à luy toute l'éternité. C'est-ce qui fait mépriser le monde & toutes les choses qui y sont. C'est-ce qui fait qu'on se surmonte soy-même, & que mourant aux créatures on vit à celuy qui nous a faits & qui a fait toutes choses pour sa gloire. Dieu enléve une ame qui le connoît & qui est frappée de la grandeur & de la majesté de son Estre. C'est singulierement en cette vuë, & dans le desir d'aider les ames à s'élever à Dieu en contemplant qu'il est & ce qu'il est, que je me suis senti porté à faire voir en ce Livre

comment tout rend un manifeste témoignage à sa Divinité. Ainsi je n'ay pas cru devoir faire difficulté de m'arretter sur les justes sentimens que nous devons avoir à sa vuë, & sur les saintes impressions que nos cœurs doivent recevoir, lors qu'ils découvrent la verité, les grandeurs, & les perfections souveraines de son Estre. Il ne faut pas parler de Dieu séchement ou avec indifférence. Il est digne que tout prenne flâme en nous dés qu'il nous apparoît aucunement, & nous devons estre penétrez de son amour, de son honneur, & de sa crainte, lorsque nous sentons aucunement ce qu'il est d'éternité.

Aprés la connoissance de Dieu Pere, Fils, & Saint-Esprit, il est certain qu'il n'y en a point de plus importante & de plus fondamentale que celle de sa Parole divinement écrite: puisque c'est en elle que Dieu se manifeste d'une maniere magnifique & toute pleine de certitude; & puisque l'Esprit de Dieu qui revele aux Fidelles ce qu'il est, se sert singulierement de l'Ecriture sainte pour leur communiquer les grandes & salutaires connoissances qu'ils ont de son Estre glorieux. C'est aussi pour cela que l'impieté, qui se répand aujourd'huy de toutes parts, osant s'en prendre à Dieu même, n'a garde d'épargner sa Parole & les Ecrits sacrez qu'il a laissez à son Eglise Mais il est juste qu'on la confonde, & qu'en la ménant à la pleine lumiere de la verité, on luy fasse voir qu'elle est aussi mal fondée dans ses malignes prétensions, qu'elle est hardie à les produire. C'est ce que nous montrons clairement dans nôtre second traité, où nous prenons la juste défense de l'Ecriture sainte, aprés avoir dans le prémier déployé aucunement l'Estre adorable de son Auteur. Cy-aprés, si Dieu trouve bon de se servir encore de nous, nous poursuivrons à traitter les autres veritez de la Religion & de la foy d'une maniere

un peu ample & pleine, & qui en imprimant la connoissance, soit propre à la faire descendre jusqu'au cœur, & à l'étendre jusqu'à la vie, lorsque Dieu la voudra accompagner de sa benediction.

Le Livre du Juif Spinoza, qu'il a nommé *Traitté Théologique-Politique*, & qui a fait tant de bruit en ces Provinces, m'a fourni particulierement le sujet & l'occasion à traitter de ces deux prémieres & plus importantes veritez. Peu aprés qu'il eut paru une personne considerable nous le mit en main, nous priant de l'examiner, & de vouloir même nous appliquer à sa refutation. Nous le lûmes avec attention, & y découvrant d'abord un fond d'impieté, qui pour beaucoup qu'il se cachât alloit à nier l'Estre même de nôtre Dieu, j'écrivis dés-lors le prémier des traitez qu'on lira en ce Livre, comme devant servir de fondement au second que j'ay écrit depuis. On n'a qu'à les voir & qu'à les lire pour découvrir d'abord ce qu'ils traittent, & si l'on y apporte un esprit simple & amoureux de la verité, on en sera assûrément édifié. C'est là nôtre unique but, par la grace du Seigneur, n'y cherchans que sa gloire & le bien du prochain, que nous souhaittons améner à luy afin qu'il luy rende ce qui est dû à sa Divinité.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIER TRAITÉ.

SECOND TRAITE'.

Fin de la Table.

FAUTES A CORRIGER.

Pag. 125. *à la marge lig.* 1. *lisez* Voyez. 139. 1. *l.* en. 1(7. 28. *l.* proprement. 246. 3. *l.* le dehors. 11. *l.* éclaircir. 247. *a la marge. l.* 3. *l. Philosophia.* 304. 27. *après* commun *ajoutez* des Hommes de Dieu.

L'IMPIETÉ CONVAINCUE.

PREMIER TRAITÉ.

DIEU EST

OU

Preuves évidentes DE L'EXISTENCE DE DIEU.

CHAP. I.

Premier Chef de preuves tirées de l'Univers & de tout ce qu'il contient.

I. TOUT ce qui eſt, prouve l'Eſtre de Dieu : de ſorte qu'il y a autant d'argumens & de démonſtrations de la verité de ſon exiſtence, qu'il y a d'eſtres au Ciel, en la Terre, & en tout ce vaſte Univers. En effet comme rien de ce qu'on voit n'eſt par ſoy-même, & ne peut avoir reçu de ſoy ſon propre eſtre, ny le poſſeder par ſa propre excellence & perfection, il faut qu'il l'ait reçu de Dieu ; & qu'ainſi Dieu Auteur de tout exiſte neceſſairement, voire qu'il ait eſté

avant toutes ces choses, afin que quelqu'une d'elles ait pû estre veritablement. Or pour prouver qu'elles ne sont pas d'elles-mêmes, il n'y a qu'à considerer que si quelqu'une d'elles avoit ou pouvoit avoir eu son estre d'elle-même, il est certain qu'elle possederoit la plus grande de toutes les perfections. Car il n'y en a point de plus réelle que *l'existence necessaire*, *& l'absoluë independence quant à l'estre*, qui sont toutes deux comprises dans l'existence de par soy. L'estre qui a cét avantage sera aussi visiblement *éternel* & de toûjours, puisque d'un côté rien ne l'en aura pû empécher, ne dépendant de rien pour exister; & que de l'autre s'estant pû donner son estre dés toûjours, il se le sera sans doute donné désslors, par l'amour naturel & necessaire qu'il se porte; ou plûtôt il ne se le sera jamais donné, ny il ne l'aura jamais reçu, le possedant de toûjours de par soy-même. En même tems il sera pleinement *souverain* & *son maître absolu*, puis que ne dépendant pas d'un autre quant à son estre, il n'en dépendra pas assûrément quant à ce qui en coule, ou qui y a raport, & qui est moins que luy. Qui plus est, cét estre qu'on présuppose estre de soi, & que nous faisons voir estre par consequent necessaire, indépendent, éternel & souverain, *possedera certai-*

nement toutes les perfections imaginables & possibles. Car ayant les plus grandes, il eſt naturel qu'il ait celles que nous concevons comme moindres ; & les unes ne peuvent pas luy eſtre de droit attribuées, que les autres ne le ſoient en même tems. Elles ſont mêmes toutes inſéparablement liées, & particulierement attachées à l'exiſtence de par ſoy-même, & à la neceſſité d'eſtre, qui marque que celuy qui la poſſede eſt ſi parfait qu'il ne ſe peut qu'il ne ſoit, & ne ſoit tout ce qu'il eſt, tout ce qu'il a eſté de toûjours, & même tout ce qu'il ſera à jamais. Car ne pouvant pas eſtre dominé par un autre, il n'en pourra pas eſtre changé, & il ne voudra pas ſe changer luy-même eſtant bien, eſtant ſi parfait, & ne voyant rien au deſſus de ſoy dont il puiſſe eſtre ennobly, ou rendu plus heureux. Il aura donc toutes perfections, & il *reſtera immuable dans elles* auſſi-bien qu'indépendent, éternel, ſouverain, & tout-parfait. Voilà ce qu'on doit concevoir neceſſairement de l'Eſtre qui eſt de par ſoy-même. Or qu'on voye ſerieuſement ſi l'on peut attribuer toute cette gloire, toute cette grandeur, & toute cette dignité aux eſtres que nous voyons ou comprenons : en un mot aux eſtres qui ne ſont pas celuy qu'on adore, & qui doit eſtre ſou-

verainement cherché. Ces eſtres particuliers ont-ils en eux toutes ſortes de perfections ? & poſſedent-ils ces grands biens que nous venons de conſiderer, & qui ne ſe trouvent qu'en l'eſtre prémier dont tous les autres derivent, & au prix duquel ils ne ſont qu'un rien ? S'ils les ont, ils ſont Dieu ; ils ſont cét Eſtre que nous cherchons, & qui ſe preſente à nous en toutes choſes. Et s'ils ne les ont pas, comme il eſt clair qu'ils ne ſont point ſi riches, ſi heureux, & ſi parfaits ; qu'on reconnoiſſe qu'ils ne ſont pas d'eux-mêmes, & que l'exiſtence de par ſoy, qui eſt la racine, la ſource, & comme la cauſe neceſſaire de toutes les perfections poſſibles, ne leur appartient du tout point: & qu'on ne refuſe plus d'avouër que puis qu'aucun de ces eſtres en particulier, ny tous en general, ne ſont pas d'eux-mêmes, ils ſont de par celuy qui eſt de ſoy, & qui n'eſt autre que Dieu ſouverainement grand & glorieux.

II. *Qui eſt aſſez puiſſant pour ſe donner ſon eſtre, ou aſſez parfait pour le poſſeder indépendemment de tout autre, ſe le peut aſſurément perpetuer & conſerver.* S'il en a eſté comme le principe en un moment, il peut l'eſtre dans le ſecond & le troiſiéme : & il le ſera même toûjours, aimant ſur

toutes choses son estre, & n'ayant garde de le vouloir perdre, le pouvant maintenir & conserver. Or il est visible que ny les animaux, ny les hommes, ny quelque estre que ce soit de ceux que nous nommons créez, ne peut se rendre éternel, ny perpetuer même quelque tems la durée de son estre par sa seule vertu. Quand tout le monde concourroit ensemble pour luy aider, on voit que lors qu'un certain moment est venu sur tout ce que nous voyons, il faut qu'il céde à un ordre secret qui regne sur son sort. Il est même certain qu'un Ange sent bien qu'il ne peut pas se soûtenir luy-même à jamais. Mais sans parler de luy, puis que ceux qui ne croyent que ce qu'ils voyent, ne reconnoîtront point la verité de son estre, il ne faut que jetter les yeux sur l'homme pour le convaincre par luy-même. Il cesse d'estre ce qu'il a esté quelque tems; & ceux qui semblent luy avoir donné l'estre qu'il possede, ne peuvent pas le luy conserver: Ce qui est une marque infaillible qu'ils n'en sont pas proprement les auteurs, puis qu'ils n'en sont pas les vrais conservateurs. Qu'on donne à un Roy tout ce que la terre a de meilleur, cela ne le maintiendra pas quand son heure sera venuë. La terre donc n'est pas sa veritable origine. Le ciel materiel

trop éloigné ne l'eſt pas ; mais bien le Dieu du ciel & de la terre, qui ayant tout fait par ſa puiſſante vertu, le perpetue par elle tant qu'il veut, & ſelon que bon luy ſemble ; & le fait ſervir en ſes deſſeins generaux & particuliers au déployement de ſa gloire, & de ſa ſouveraineté, qui eſt auſſi juſte que douce, & auſſi adorable qu' aimable & agréable à tous ceux qui la connoiſſent.

III. *Comme l'action coule de l'eſtre*, ſelon le dire commun & vray, *il eſt certain que ſi l'eſtre n'eſt point emprunté d'un autre, l'action n'en viendra pas auſſi*. Il faut donc que ſi l'on établit que quelque eſtre eſt de par ſoy, l'on diſe en même tems qu'il agit de par ſoy-même : Et s'il eſt tout-à-fait indépendent en ſa ſubſtance, il faut qu'il le ſoit en ſon action. C'eſt pour cela que nous tenons que Dieu eſtant par ſoy-même ou de ſoy-même, il agit auſſi abſolument par ſa ſeule vertu, & par ſa libre & ſainte volonté. Rien ne le determine : Et comme il a fait tout de rien, il peut s'il veut faire toutes choſes ſans ſe ſervir d'aucun de ſes ouvrages. Comme il n'a pas eu beſoin d'eux pour les faire, il n'en a pas pour faire quelque autre choſe que ce ſoit qui ſoit diſtincte d'eux. Selon ces principes manifeſtes il faut, que ſi aucun des eſtres que

nous voyons ne peut agir par ſa ſimple vertu & force, il n'ait pas ſon eſtre de ſoy-même. Quand ce ne ſeroit que parce qu'il a beſoin en agiſſant de diverſes choſes qui luy ſont étrangeres, il faudroit dire que le principe ou la racine de ſon eſtre luy eſt auſſi certainement étrangere. Et comme en particulier l'homme voit bien, que quand tous les autres eſtres bornez comme le ſien, s'uniroient enſemble pour le faire agir, ſouvent ils ne le pourroient pas; il eſt viſible qu'il faut qu'il reconnoiſſe ce Principe ſuperieur de qui nous ſommes, en qui nous vivons, & par qui nous nous mouvons en verité. Cette derniere parole nous fournit ſur ce ſujet une nouvelle preuve pour convaincre les ennemis de nôtre Dieu. Car d'où peut proceder le mouvement des eſtres que nous voyons? ils ſont tous en action, ils ſe meuvent les uns les autres; mais d'où eſt venuë la prémiere impreſſion qui les agite? Aimera-t'on mieux encore recourir à l'infini, en établiſſant que les choſes ſe meuvent les unes les autres ſans qu'elles ayent aucun prémier principe de ce mouvement, plûtôt que de reconnoître celuy qui l'a donné à toutes choſes? Les corps d'ux-mêmes ne ſe mouvroient jamais? & eſtant une fois en repos ils y reſteroient toûjours: mais c'eſt l'Eſtre immuable qui

n'eſt pas corps mais eſprit, & eſprit ſuprême qui les meut. C'eſt luy qui a donné le premier branle à toutes choſes, & qui le continue, le determinant en mille & mille façons toutes admirables, qui font toutes connoître ce qu'il eſt.

IV. *Celuy qui ne reconnoît pas un Dieu, doit croire que l'homme eſt le plus parfait de tous les eſtres.* Il ne conçoit que ceux qu'il voit, & il ne jette ſes yeux ſur rien qui ſoit au fond plus excellent que luy-même. Que le ciel ſoit grand & beau, que le ſoleil ſoit lumineux, que les étoiles ſoient admirables; il eſt certain qu'il n'y a rien qui prouve clairement que ces beaux ouvrages de Dieu ayent de l'intelligence, joüiſſent de la liberté, & ſe refléchiſſent ſur eux-mêmes pour s'aimer, ou ſe rapporter volontairement à autruy comme plus digne de recœüillir & de borner tout leur amour. Qu'on épouſe tant qu'on voudra les imaginations groteſques de ceux qui ont voulu plûtôt embraſſer des choſes ridicules qu'en croire de tres-certaines, jamais pourtant on ne perſuadera qu'on eſt pleinement dans le ſentiment qui donne de l'intelligence ou de la liberté à ces inſenſibles créatures. Au fond il n'y en a point de plus belle que le ſoleil: or il eſt conſtant que ſon corps n'eſt qu'un amas de lumiere, & un globe

admirable qui recœüille en ſoy un prodigieux nombre de ces petits corps lumineux qui s'épandent dans les airs, & qui frappent nos yeux ſelon la qualité ou diſpoſition naturelle de leur eſtre. Et ſi nous n'avons garde de concevoir que ces rayons du ſoleil qui viennent juſqu'à nous, ſoient intelligens & libres ; comment croirons-nous que le ſoleil même qui n'en eſt que le centre & l'origine féconde, eſt doué d'intelligence & de volonté ? Et quand on ſe le voudroit figurer, il eſt certain qu'on ne le voit pas & qu'on ne le ſent pas comme on le ſent de ſoy-même. La certitude donc de ces belles perfections eſt plus grande viſiblement au regard de l'homme qu'à celuy de quelque autre eſtre que ce ſoit. Or que peut-on comparer à cette intelligence & à ce libre amour ? De tous les arbres, de toutes les plantes, de tous les rochers, de toute la mer, & de toute la terre, on ne pourroit pas tirer une penſée. De tous les cieux & de l'univerſité de ſes aſtres on n'en pourroit de-même recœüillir la plus petite. Il faut donc bien que la faculté de penſer & de connoître ſoit quelque choſe d'admirable. Qui la voudroit changer pour la grandeur des montagnes, & pour la rapidité & la profondeur de la mer ? C'eſt peu de choſe donc qu'on diſe pour

l'excellence des cieux & des aſtres par deſſus celle de l'homme, qu'ils ſont prodigieuſement grands. Un élephant l'eſt bien plus qu'un petit enfant : & qui ne voit pourtant que celuy-cy eſt plus noble que celuy-la ? Toute la terre d'un royaume ſervira ſouvent à un ſeul homme, & elle eſt bien plus étenduë que luy. Par neceſſité même on voit qu'à une créature humaine ſe rapportent beaucoup d'autres plus grandes, qui n'ont garde d'eſtre ſi excellentes, & qui pour cela luy ſont en effet aſſujetties. Que ſi la faculté de connoître & de penſer eſt quelque choſe en l'homme de ſi noble, que ne doit-on pas dire lors qu'on trouve en elle une capacité de connoître un Eſtre ſi admirable & ſi parfait, comme eſt le Dieu que nous croyons & adorons ? Ce Dieu eſt infini, & il eſt conçû comme infiniment bon, infiniment beau, infiniment aimable & glorieux : & l'homme eſt capable de connoître ce grand Eſtre, quoy qu'il ne puiſſe jamais le comprendre dans ſoy. Qu'y a t'il de pareil dans le Ciel & dans les aſtres ? Quel prix ne doit-on pas donner à cette intelligence ? Car comment peut-elle eſtre capable de connoître quelque choſe de ſi grand, ſans avoir eſté faite bien grande elle-même en ſa pure origine ? Et ſi l'on doit dire cela

d'elle, que n'avancera-t'on pas de l'amour de l'homme, par lequel il a esté naturellement capable de s'unir intimement à cét Estre tout-parfait, & de jouïr de ce bien inénarrable & supréme? C'est ce qui ne se trouve que dans luy, & dans la nature Angelique. C'est ce qui fait sa vraye excellence: & c'est ce qui l'eleve non seulement au dessus de tout ce qui se trouve dans la terre, ou qui rampe sur elle; mais c'est ce qui le fait regarder avec justice comme plus noble que les Cieux & tout ce qu'ils contiennent. Ceux qui ne connoissent pas un Dieu, n'avouëront pas cette excellence de l'homme, mais il faut qu'ils reconnoissent au moins ce que nous avons dit en general de l'excellence de l'intelligence, par laquelle on se connoît soy-même & autruy; aussi-bien que ce que nous pouvons remarquer de la dignité du libre amour, qui fait qu'on se possede librement soy-même, & qu'on s'unit volontairement à autruy qu'on sent ou qu'on croit digne de terminer son affection, & d'avoir même son cœur. Ce libre amour & cette libre volonté est quelque chose de si grand naturellement, qu'il n'y a rien de comparable en tous les corps de l'univers: & quand elle est bien appliquée, il n'y a rien de plus noble, de plus glorieux,

& de plus béatifiant l'ame pure & fidelle. C'eſt ce qu'éprouvent ceux qui aiment Dieu: & ceux qui ne l'aiment & ne le connoiſſent pas, leur doivent avouër que leur intelligence qui connoît un Eſtre tel que le Divin, & leur amour qui ne ſe porte qu'à luy, & qui juge tout autre objet indigne de ſoy, ſont des caracteres ſi illuſtres de l'excellence naturelle de l'homme, qu'ils forcent à le mettre au deſſus de tout ce que l'on voit au monde. Avouons donc cette verité, que nous n'étendons pas comme nous le pourrions, en faiſant voir l'amplitude de l'eſprit humain, & la grande capacité de ſon cœur, que rien ne contente qu'un Infini. Et reconnoiſſons par-là ce que nous avons dit au commencement, ſçavoir que ſi l'homme ne croit pas un Dieu, il faut qu'il ſe croye le plus parfait de tous les eſtres: puis qu'il l'eſt plus qu'aucun de ceux qu'il voit, & que les inviſibles ne ſont pas crûs de luy, lors qu'il n'adore pas le grand inviſible & le ſouverain immortel. Or qui ne voit que de-là on peut tirer de puiſſantes preuves de la verité que nous établiſſons? prémiérement il eſt conſtant que l'homme tout orgœüilleux qu'il ſoit, aura peine à porter cette penſée, Qu'il n'y a rien au-deſſus de luy, & qu'il eſt le plus excellent de tous les eſtres. Il le peut ſi

peu, que ceux mêmes qui refusent de se soûmettre à la grandeur de la Divinité, tâchent de se persuader qu'ils sont beaucoup inferieurs aux autres estres, sinon terrestres, au moins celestes. Mais nous avons fait voir le contraire. & ce n'est qu' une malignité de la creature, qui ne voulant pas ployer sous la vraye grandeur de celuy qu'elle hait & qu'elle craint, aime mieux s'assujettir servilement à ses ouvrages. Reste donc que l'homme dise qu'il est le plus parfait de tous les estres, ou qu'il reconnoisse celuy qui est tout parfait, & qui possede essenciellement dans soy ce que les estres créez ne peuvent pas avoir. En second lieu, si l'homme se croit le plus parfait des estres, il faut qu'il croye tous les autres bien defectueux, puis que non-obstant la vraye dignité qu'il a reçuë de Dieu, il ne laisse pas luy-même d'estre sujet à d'infinis defauts. Et s'il est dans cette foy, il est certain qu'il n'attribuera jamais à autruy ce qu'il n'a pas luy-même; & puis qu'il n'a pas son estre de par soy il ne devra pas dire, s'il est tant-soit-peu raisonnable, que ce qui est moins que luy posséde le sien indépendemment de tout autre. Car estre de soy, comme nous avons dit, est un si grand attribut, que si on le conçoit comme propre à quelque es-

tre, il faut assûrément luy donner tout ce qui marque quelque perfection. Comment donc l'homme la reconnoîtra-t'il en ce qui est moins que luy, qui est moins grand que luy, & qui luy est fort inferieur? En troisiéme lieu y a-t'il personne qui ne sente d'abord, que si des Athées pensent qu'ils sont les plus parfaits de tous les estres, ils sont aussi ridicules pour leur folie que dignes d'horreur pour leur superbe prodigieuse? Les notions les plus communes ne sont pas plus claires que cette verité. Et les sentimens de repugnance les plus naturels ne sont pas plus propres à nôtre cœur que celuy qu'il a generalement contre un orgœüil si effroyable. Et ce n'est pas une petite preuve de la fausseté de cette pensée, à ceux qui pésent bien les choses, & qui les sondent dans leurs principes & dans leur fond.

V. Considerans derechef le monde en general, nous pouvons dire contre sa prétenduë éternité, que ceux qui le tiennent éternel pensent qu'il l'est ou dans son tout & regardé en gros, ou dans ses parties singulieres. S'il ne l'est pas dans les unes, il ne l'est pas assûrément en l'autre, puis qu'un tout n'est qu'un ramas de diverses parties jointes, & que si aucune d'elles n'est éternelle, il est impossible que prises

toutes enſemble elles le ſoient. Or il eſt certain que nulle d'elles ne l'eſt, puis que, comme nous l'avons prouvé, les plus nobles parties de ce Tout que nous voyons, ſont les hommes mêmes qui le contemplent, & qu'il eſt viſible qu'ils commencent & finiſſent quant à eux. Chaque individu du genre-humain a manifeſtement ſes bornes, & l'eſpece generale en a par conſequent. Autrement il faudroit remonter juſques à l'infini, & former une idée bien plus incomprehenſible que l'éternité de Dieu. En luy il n'y a rien qui commence & qui finiſſe, mais dans le genre-humain on voit que ceux qui le compoſent ſont bornez par une courte durée. Et n'eſt-il donc pas plus croyable que pris en general ils ont eu leur commencement, que non pas qu'ils n'en ont point eu? Pour le moins n'eſt-il pas plus facile de concevoir l'éternité d'un eſtre qu'on croit ne changer en rien, que celle du genre-humain dont les parties ſe changent tous les jours, & même ſe détruiſent. Le tout, avons-nous dit, eſt tel que ſes parties, & celles du genre-humain commençans, il faut neceſſairement qu'il n'ait pas toûjours eſté, & que même il puiſſe finir, n'y ayant que celuy qui l'a fait qui le puiſſe conſerver ſelon ſon adorable liberté.

Cela estant, si la nature humaine a eu son commencement, il faut qu'elle l'ait de quelque autre qui luy soit infiniment superieur. Or l'homme est au-dessus de tout ce que nous voyons : il faut donc qu'il y ait un Estre invisible qui luy ait donné celuy qu'il a. Et s'il reçoit tout son estre de sa bonté, qui ne voit que les autres parties de l'univers moins excellentes que luy, ne sont ce qu'elles sont que par la puissance & la liberté de celuy qui a formé d'un seul sang le genre-humain. Tout est donc derivé de luy absolument. C'est luy qui possedant tout en soy, n'a eu besoin de rien recevoir de quelque autre que ce soit; mais au contraire a pû donner librement ce qu'il a voulu sans le perdre jamais. De plus il est certain que bien des choses prouvent que le monde n'a pas toûjours esté, & qu'il n'est pas même extrémément ancien. S'il estoit de toûjours, les montagnes qui se diminuent tous les jours par les ravines d'eaux qui en coulent, & en emportent peu à peu les parties, ne seroient plus du tout. Et l'on ne voit point, ny n'a mêmes jamais vû, que de hautes montagnes se forment de nouveau, pour tenir la place de celles qui auroient fini. Ainsi il n'y en auroit plus si le monde estoit éternel, & si les montagnes avoient esté de toûjours. Pour ce qui est des hommes,

qui est

qui eſt-ce qui ne voit que depuis quatre ou cinq mille ans le genre-humain eſt comme ſorti de l'enfance ? & qu'il s'eſt perfectionné à vuë d'œil en ce qui regarde les commoditez & les aiſes de la vie. Dés le commencement les hommes tombez dans le peché du haut ſommet de ſapience & de lumiere où Adam avoit eſté créé, ont eſté un tems comme tout étourdis de leur chute, & ont eu à peine aſſez de ſens pour ſe procurer les choſes entierement neceſſaires. Mais peu à peu ils ſont comme revenus à eux ſans revenir à Dieu, & ont trouvé diverſes inventions qui facilitent admirablement ce que les hommes veulent faire. Les plus belles d'elles ſont toutes nouvelles. On en touche l'origine: & l'on eſt bien aſſûré qu'elles ne ſe ſeroient pas perduës parmi ceux où elles auroient eſté trouvées : ſi grande eſt la facilité de leur uſage, & l'utilité qu'elles apportent. L'Imprimerie par exemple ne ſe perdra pas facilement, non plus que les moulins qui ne ſont pas fort anciens : & l'on en tombera aiſément d'accord au regard de diverſes inventions qui auront bien de la peine à ceſſer aprés avoir eu cours parmy le genre-humain. Enfin contre cette prétenduë éternité du monde, il y a ſujet de dire aprés un Auteur tres-judicieux, qu'aſſurément il n'y a

point tant de lumiere dans l'opinion de l'éternité du monde, pour la préferer à celle de sa création au peril d'une damnation éternelle. Car il ne s'agit que de cela, & les Athées ou Deïstes le doivent voir, s'ils ne sont pas tout-à-fait aveugles par leurs préjugez, & par leurs malheureuses fantaisies.

VI. Si l'on dit que le monde en general est éternel, *pourquoy ne dira-t'on pas qu'il a toutes les autres perfections de la Divinité* ? On doit en effet tenir l'un, si l'on soûtient l'autre, comme nous l'avons montré en parlant de l'indépendence de l'estre. Il est visible que l'éternité est une des plus glorieuses perfections de l'estre que nous adorons, & il n'y a qu'à faire reflexion sur les autres qui luy conviennent, pour estre convaincu qu'elles sont jointes à celle-cy, & qu'on ne peut les refuser à l'estre auquel elle est attribuée. Comment donc la vouloir approprier au monde ? A-t'il toutes les autres perfections que nous concevons en la Divinité ? Les a-t'il dans son Tout ? ou les possede-t'il en ses parties? A-t'il une infinie intelligence ? A-t'il une puissance sans aucunes bornes ? A-t'il une bonté sans limites ? Et en un mot, a-t'il une perfection si accomplie qu'elle ne puisse pas l'estre plus, ny même estre conçuë

plus grande? Il eſt viſible que non: & il faudroit aſſûrément eſtre hors du bon ſens, pour vouloir ſoûtenir cela, ſoit de ſon Tout, ſoit d'aucune des parties qui le forment. Outre cela ne voit-on pas que ſi le monde avoit toutes ces perfections de la Divinité, il ſeroit veritablement Dieu? & qu'ainſi il faudroit toûjours reconnoître un eſtre infini & ſouverainement parfait. Et ne ſeroit-ce pas étouffer horriblement toutes les lumieres de la raiſon, de ſoûtenir que le ciel, la terre, ou ce qu'ils contiennent, ſont Dieu; plûtôt que de reconnoître celuy qui les a faits, & qui a bien d'autres perfections que celles que nous voyons ou concevons en tous ces eſtres differens.

VII. Quand on voit univerſellement *la forme*, *l'arrangement*, *& la beauté* du monde, il faut qu'on conçoive qu'il eſt de par ſoy-même, ou que le hazard l'a fait, ou bien qu'une main admirable l'a formé. Pour dire qu'il eſt de ſoy, il faut eſtre fou, aprés tout ce que nous avons vu, & meurement conſideré. Et cette penſée d'elle-même eſt ſi ridicule, qu'elle eſt rejettée par toutes les impreſſions naturelles, que nous avons à la vuë de quelque choſe que ce ſoit. Qu'on en voye une qui ſente l'ordre, l'arrangement & la façon, &

qu'on remarque si d'abord on ne porte pas sa pensée à quelque estre different de celuy qui nous plaît, comme à celuy qui luy a donné tout ce qui nous ravit ? Et comment ne faire pas au regard du general du monde, ce que nous faisons naturellement à la vuë de plusieurs de ses parties ? Il seroit moins naturel de croire qu'une main sage & libre a fait tel ou tel ouvrage que nous contemplons, que non pas de penser que ce grand Univers n'en a pas eu une pour sa suprême autrice. La matiere des ouvrages particuliers subsiste en effet dans le general de l'Univers, & l'on voit que les concours naturels forment d'admirables choses, & leur donnent souvent un ordre surprenant. Non-obstant cela, qu'un homme n'ait jamais vu un beau tableau ou une magnifique maison, & que ces objets se presentent à luy, il jettera d'abord sa pensée sur celuy qui les aura pour le moins ainsi disposez, & il n'aura garde de s'imaginer qu'ils se sont ainsi faits d'eux-mêmes ou par quelque merveilleux hazard. Cette forme qu'il voit, le porte à croire que quelque esprit intelligent & sage l'a donnée au sujet qui luy frappe les yeux. Comment donc celle que ce grand & bel Univers présente aux visages des hommes, n'élevera-t'elle pas d'elle-même leurs esprits

à celuy qui l'a diſpoſée de la ſorte ? Comment eſtre ſi ſot, ou ſi peu raiſonnant, que de croire en ſtupide, que tout ce qu' on voit s'eſt fait de ſoy-même, ou a toûjours eſté ainſi ? Si un bœuf eſtoit capable d'une penſée, il auroit peut-eſtre celle-là, en voyant ce qui frappe ſes grands yeux. Et ce ne ſeroit pas merveille, n'eſtant pas ſemblable à nous en capacité & en intelligence. Mais qu'un homme l'ait, cela eſt étonnant, & il prouve bien que le peché l'a fait plus que bête, & luy a ôté tout ſon eſprit & ſa raiſon. N'appelleroit-on pas un homme vraiment butor, ſi voyant un horloge artiſtement élabouré, il penſoit qu'il s'eſtoit ainſi fait de luy-même ? & ne le traitteroit-on pas d'inſenſé, s'il le vouloit ſoûtenir contre ceux qui luy feroient entendre qu'un homme l'auroit fait ? Que peut-on donc dire de ceux, qui ayant devant eux une choſe bien plus belle, ne laiſſent pas d'avoir les mêmes penſées ridicules, ou les mêmes obſtinations d'eſprit tout-à-fait renverſé ? La forme donc du monde prouve clairement qu'il n'eſt pas tel de ſoy-même, comme nous avons vu que la nature de ſa matiere faiſoit voir clairement qu'il n'eſtoit aucunement de ſoy, mais partoit de la main puiſſante qui l'a fait

dans une sageſſe tout-à-fait admirable. Nous ferons voir cy-aprés, quelles perfections de la Divinité nous découvre ce beau monde. Nous ne faiſons maintenant que montrer, que ſon eſtre & la beauté in xprimable qu'il a, nous découvre l'eſtre de Dieu mille fois plus glorieux & plus magnifique que le ſien. Et nous pouvons dire que ce n'eſt pas ſeulement la beauté de l'ordre que nous voyons dans le monde qui nous conduit à ſon Auteur: le ſimple ordre qu'il a, en luy-même manifeſte la liberté auſſi-bien que la ſageſſe de celuy qui l'a fait. Car d'où vient que toutes choſes ſont comme elles ſont, ſi ce n'eſt qu'il y a un Eſtre au deſſus d'elles qui les a diſpoſées de la ſorte? D'où vient que les unes ont des perfections que les autres n'ont pas, s'il n'y a pas quelqu'un qui les ait diviſées & aſſignées ſelon ſa liberté? D'où vient que tout ſubſiſte dans cét ordre univerſel, ſinon de la main puiſſante qui a tiré tout du néant, & l'a méné à l'eſtre? Il y a tant de choſes qui ſe choquent naturellement l'une l'autre; & néanmoins il n'y a point de confuſion univerſelle, ou de bouleverſement de cette grande machine, qui ſemble avoir de ſi oppoſez reſſorts. Ses parties ſont contraires, mais celuy qui les a faites, les

ſçait contenir ou accorder: autrement d'elles-mêmes elles ſe choqueroient & ſe confondroient entierement. S' il y a parfois quelque extraordinaire, cela ne nuit aucunement à l'ordre univerſel, & ne fait que prouver que celuy qui aſſujettit tout à l'ordre qu'il luy donne, ne s'y aſſujettit pas pour cela luy-même, mais le franchit lors qu'il luy plaît. Par ces particuliers évenemens il ſe fait connoître en une façon, comme par cét ordre univerſel qui regne generalement en la nature, non-obſtant toutes les contrarietez de ſes parties, il ſe manifeſte d'une autre maniere tout-à-fait claire & convaincante. Tout y ſert l'un à l'autre, comme chaque choſe a un beſoin continuel de celles qui l'environnent, & qui influënt à ſa conſervation & à ſon ſoûtien. Les petits ont beſoin des grands, & les grands ne ſe peuvent paſſer des petits. De même en eſt-il dans l'Univers: La terre invoque le ciel: le ciel répond à la terre. Ils ſe communiquent mutuellement ce qui ſort comme de leur ſein. L'air rafraîchit, l'eau humecte, la terre porte, le ſoleil éclaire, le jour eſt pour l'action, la nuit pour le repos, les herbes ſont pour les animaux, les animaux pour l'homme: tout cela eſt lié, arrangé, ſoûtenu, & conduit ſi ſagement &

si bien, qu'il faut se faire violence pour ne reconnoître pas celuy qui a tout ainsi reglé. D'où vient que la terre ne s'ouvre pas mille fois sous nos pieds, comme elle l'a fait par fois lors que Dieu l'a voulu? d'où vient que la mer n'inonde pas toute la terre, estant plus haute qu'elle n'est? D'où vient que depuis le commencement ou depuis si long-tems, les tems, les saisons, & leurs revolutions sont constamment les mêmes? C'est Dieu, c'est Dieu qui ayant tout fait, entretient aussi tout, & c'est luy qui le conserve en l'ordre qu'il luy a luy-même donné par sa toute-puissance & son incomprehensible sagesse.

VIII. Jettant encore les yeux sur tout ce grand monde & voyant tout son arrangement, pouvons-nous nous tenir de concevoir, que l'air estant audessus de la terre, & les astres & les cieux occupans une region plus haute, il y doit avoir sans doute quelqu'un au dessus, qui leur est superieur? Pourquoy penser plûtôt qu'il n'y a rien au de-là, ou que ces corps s'étendent à l'infini que non pas croire qu'il y a un Estre infini distinct d'eux, qui les contient en soy, & qui doit bien avoir plus de perfections que celles que nous concevons ou voyons dans ces estres materiels, ayant celle de l'infinité. Et comment la

pourroit-on donner à des corps qui visiblement ont leurs bornes, & ne pas vouloir croire qu'il y peut avoir un Esprit suprême, ou un grand Estre intelligent & libre, non visible & non palpable, qui n'est que lumiere, bonté, verité, charité, justice, & perfection même essencielle, & qui a le caractere de grandeur immense & infinie ? Nous habitons sur la terre, & croyons-nous qu'il n'y ait point d'habitant de ce beau Ciel ? Ne penserons-nous pas, que puis que nous qui sommes icy-bas sommes au fond si peu de chose, & puis que nous n'avons de veritable excellence que par rapport à l'Estre prémier, comme nous l'avons vu ; assûrément quelque Estre bien plus noble que nous fait sa particuliere demeure dans les Cieux, & y manifeste tres-singulierement sa gloire ? Ne jugerons-nous pas, si nous sommes raisonnables, que son Estre est plus élevé au dessus du nôtre, que le Ciel ne l'est au dessus de la terre ? Et n'adorerons-nous pas celuy que nous ne voyons pas de vray en luy-même, mais que nous connoissons assez comme grand & magnifique, par la gloire qu'il a repanduë en ses ouvrages & par la grandeur & la splendeur admirable de sa celeste maison ? Combien de choses ne croit-on pas, quoy

qu'on ne les voye pas des yeux du corps ? Combien n'en connoît-on point par les indices exterieurs qu'elles donnent d'elles-mêmes ? On ſe tiendra devant le palais d'un Roy avec reſpect, & y voyant l'appareil de ſa maiſon, une ſuite magnifique, & des marques de ſa préſence Royale, on ne doutera pas qu'il n'y ſoit. Et comment n'avouëra-t'on point que Dieu habite dans le Ciel quand on contemple le Palais de ſa gloire, comme celle du vray Roy de l'Univers ? Si on le croit & ſi on l'adore ſans le voir, comme on en a de ſi grands ſujets, on aura le bien de le voir en la vie à venir, de le ſentir réellement en celle-cy, & d'eſtre admis en ſon amitié intime, eſtant fait participant de ſa Divine communion. Et quel danger ne court-on pas de le méconnoître & renier, eſtant certainement ce qu'il eſt & ſera à jamais ? Nous le verrons cy-aprés en nous approchant de plus prés de l'homme, & le conſiderant plus particulierement.

IX. Il eſt comme impoſſible de s'attacher ſerieuſement à la vuë du monde, *qu'on ne ſoit ſouvent frappé de je ne ſçay quoy de grand, d'admirable, de raviſſant, & d'ineffable, qui ſe fait comme voir & ſentir dans tout ce beau recoüil de créatures.* Et qu'eſt cela, je vous prie, qu'on ſent,

qu'on goûtte, qu'on craint, & qu'on admire par dessus soy-même, & par dessus tout ce que l'on touche & que l'on voit ? Ce n'est que Dieu remplissant toutes choses de son grand Estre, & se faisant entre-voir sous ses ombres, & sous les rideaux dont il a pris plaisir de se cacher. Il est sous ses images, & estant comme portrait sur eux il se fait sentir comme estant au dessous d'eux. Sa Divinité, Rom. 1: 19, 20.
comme disent les Ecritures, & sa Toute-puissance se voyent comme à l'œil dans ses ouvrages, & c'est elle qui frappe par fois les yeux les plus obscurcis, & qui fait passer devant eux quelque bril de sa Divine splendeur. Les Cieux racontent com- Ps. 19.
me sa gloire, & tout ce quil a fait préche sa grandeur & sa magnificence. Mais luy-même au fond & au dessus de tout cela se fait bien mieux connoître, quand il veut donner quelque sentiment de soy aux esprits & aux cœurs des mortels. Il est vray qu'il ne le fait que quand il veut, & en cela il se témoigne estre libre. Il est vray qu'il se cache aux superbes & aux curieux, mais par-là il fait voir qu'il est juste & qu'il est saint. Il ne se montre pas aux ames enfoncées en la chair, ou qui aiment la souillure; & il prouve par ce moyen qu'il est un pur esprit qui ne se découvre

qu'à ceux qui ſont nets de cœur, & qui par-là deviennent ſpirituels. Tout cela releve ſon excellence, & bien loin d'obſcurcir les preuves de ſon eſtre, ne fait que le faire connoître tel qu'il eſt, & tel qu'un Dieu & l'Eſtre tout-parfait doit eſtre par ſa propre & eſſencielle perfection.

X. Tout ce que nous avons dit juſques icy eſt aſſûrément tres-clair, mais c'eſt à ceux qui ont des yeux. La pluſpart des hommes n'en ont pas pour connoître leur
Iſa. 1: 3. Auteur. Le bœuf connoît ſon poſſeſſeur, & l'âne la créche de ſon maître; mais le general des hommes n'a pas l'œil de l'intelligence ouvert pour reconnoître ſon Seigneur. La Religion Chrétienne tient que tous les hommes ſont aveugles naturellement, & qu'ils le ſont même tout-à-fait au regard de la ſalutaire connoiſſance de la Divinité. C'eſt pour cela que ceux qui n'en ſont pas frappez, ne la doivent pas nier, non plus qu'un aveugle les objets qu'il ne diſcerne pas lors même qu'on les luy propoſe. Et il faut qu'ils renverſent ce principe de l'aveuglement naturel des hommes aprés le peché, avant que de ſe mocquer de nos preuves, parce qu'ils n'en voyent pas la clarté & l'évidence. Elle eſt pourtant ſi grande, que bien que les choſes que nous avons propoſées ne ſoient

pas capables d'elles-mêmes de donner cette vive impression de la Divinité, qui enflâme le cœur de son amour, & porte à luy dédier tout son estre, sa vie, & ses actions; elles sont pourtant capables de frapper de leur bril les yeux mémes obscurcis & tenebreux. Comme Dieu leur a laissé quelque capacité naturelle pour entrevoir la verité, quoy que non salutairement, & qu'à cét égard ils ne sont pas tout-à-fait aveugles, c'est pour cela que ce que nous leur disons leur peut servir, soit pour les empécher de blasphémer; soit pour leur faire avouër que les Chrétiens sont plus raisonnables ou éclairez qu'ils ne pensent; soit pour les faire soûmettre en general à ce grand Estre qu'ils ne comprennent pas, mais qu'ils doivent voir estre mille fois plus réellement que ny eux-mêmes, ny tous les autres estres qu'ils contemplent. Et si Dieu ayant pitié de quelques-uns, leur donnoit la grace, qu'il ne leur doit pas, de l'adorer en soûmission, de baisser les yeux devant sa face, & de s'exposer à luy pour luy demander la lumiere dont ils ont besoin pour le connoître comme nous le connoissons; assûrément ces veritez leur estant appliquées par son Esprit, seroient propres à les éclairer, & à les enraciner dans la foy de la grande & glorieuse Divi-

nité. C'eſt par la verité que l'Eſprit de Dieu nous affranchit de nos erreurs. C'eſt par ſon moyen qu'il chaſſe nos préjugez & nos tenebres: Et c'eſt par elle qu'il nous donne la connoiſſance de ſon Eſtre, qui eſt l'eſſencielle verité. Quoy qu'il en ſoit, ſi la propoſition de ce que l'on avance de clair, de certain & d'important, ne ſert pas à toutes ſortes de perſonnes, comme elles ne ſont pas toutes éluës à
2 *Thеſſ.* 3:2. croire, & que la foy n'eſt pas de tous,
Eph. 2: 8. mais eſt un don de Dieu & de ſa liberté; cela ſervira toûjours à ceux que Dieu aura reſolu d'éclairer par ce moyen. Et les Fidelles même déja éclairez, ne peuvent que prendre plaiſir à voir que toutes choſes rendent témoignage à l'Eſtre qu'ils aiment & adorent; & que non ſeulement toutes les créatures ſont comme des langues qui diſent qu'il eſt, & eſt infiniment parfait; mais que la raiſon même de l'homme ou plûtôt l'entendement humain, eſtant éclairé de Dieu & épuré par ſon Eſprit, eſt capable de voir une infinité de choſes qui le confirment pleinement dans la foy de ce qu'il ne voit pas. Les yeux de l'eſprit contemplent clairement ce que ceux du corps ſont incapables de découvrir; & quoy qu'il ſçache que Dieu ne ſe montre pas à nu en cette vie,

& ne se déploye pas à plein à nos ames icy bas, il trouve une si grande évidence en ce qui le persuade que Dieu est ce qu'il est, qu'il douteroit infiniment plûtôt de son propre estre, que de celuy de son Dieu, son admirable Autheur. Et quand il ne verroit pas toûjours ces appuis de sa foy avec la même clarté, il a un si ferme fondement de ce qu'il croit en soy-même & dans son fond, comme nous le dirons en son lieu, qu'il ne peut qu'il ne croye ce qu'il sent plus imprimé dans son cœur, que tout autre sentiment qui luy peut estre le plus propre & le plus naturel. Ce n'est pas seulement ce qu'il sent passagerement, comme nous avons dit en l'article précedent, qui luy donne cette fermeté; mais quand tout cela passe, comme ce vif sentiment ne dure pas toûjours, il reste constamment en l'ame un certain caractere, que Dieu a laissé de soy dans son fond, & une telle impression de ce qu'elle a senti, que cela est capable de la soûtenir toute l'éternité, quand ces sentimens passagers & ravissans ne reviendroient pas, comme ils le font souvent, sur tout quand on se contente humblement de ce fond, & qu'on y est bien fidelle, pour agir & vivre constamment pour ce Dieu qu'on a senti,

Hab. 2: 4. Heb. 10: 38. goûté, & connu. C'eſt-là la foy dont Dieu dit que l'homme vit. C'eſt cette
11: 1. baſe ſubſiſtante & cette ferme hypoſtaſe dont parle l'Apôtre en l'onziéme aux Hebreux. C'eſt elle qui nous demontre & nous rend évidentes les choſes inviſibles. Et c'eſt l'Eſprit qui la produit en nous qui eſt l'auteur de nôtre fermeté, mieux fondée que tout ce que nous pourrions jamais ſoûtenir & défendre à la face du Ciel & de la terre. Mais nous parlerons de cela cy-aprés, ne marquant à preſent cette verité, que pour faire voir comment les Fidelles connoiſſent Dieu par la vuë du monde, & par la contemplation des veritez qui ſe recœüillent de ſa conſideration, d'une maniere bien differente de celle des hommes ordinaires. On pourroit icy produire d'autres argumens que M. Mornay a déduits au long dans ſon livre de la Religion Chrétienne: Mais il l'a ſi bien fait qu'il n'eſt pas neceſſaire de les propoſer de nouveau, ny de les mettre dans un jour plus évident.

CHAP.

Chap. II.

Second Chef de preuves tirées de l'homme & de tous ses états.

I. COmme le Monde en toutes ses parties rend un universel & singulier témoignage à Dieu qui l'a fait ; & qui a empreint sur luy sa Divinité & son grand Estre ; nous pouvons dire que l'homme, qui est un vray recoëuil de tout le monde, n'a rien en soy qui ne soit aussi un témoin fidelle de la suprême verité que nous envisageons. C'est pour cela qu'aprés avoir vu Dieu dans l'Univers en general, il est juste que nous le voiyons dans l'homme en particulier, & considerions *comment tout son estre nous méne invinciblement à celuy de Dieu qui l'a formé*. D'abord on ne le peut contempler qu'on ne die que c'est un admirable Tout, & qu'il faut necessairement que son Auteur & son principe ait esté doué d'une rare sagesse, d'une puissance inscrutable, & d'une bonté tout-à-fait merveilleuse. Nous ne le regardons icy que dans ses biens, nous reservant à rendre raison ailleurs de ses défauts & de ses maux, qui ne sont pas de son Auteur, mais de sa propre malice. Et il faut se souvenir qu'au re-

gard de tout ce qu'il a de bon & d'excellent, nous avons déja fait voir, qu'il ne le tenoit pas de ſa vertu ou de ſa dignité, puis qu'il eſtoit même impoſſible qu'il eut ſon propre eſtre de ſoy. Il faut donc chercher ſon prémier principe & ſon veritable Auteur. Croire que c'eſt quelque eſtre ſemblable à celuy qu'il a, eſt une pure réverie, & une imagination viſiblement pleine de fauſſeté. Car ou il faudroit remonter infiniment, comme nous avons dit, en cherchant ſon origine, & établir des generations éternelles: ce qui eſt tout-à-fait inconcevable, & jette dans un labyrinthe & une obſcurité qui n'ont rien de pareil. Ou bien il faut enfin venir au prémier pere du genre-humain, & celuy-là doit avoir un producteur tel que nous diſons, qui ait eu une infinie puiſſance, une inénarrable ſageſſe, & une bonté ſans meſure. Il voit luy-même qu'avec toute ſa force & ſa vertu il n'eſt pas capable de produire un ciron, ou de donner l'eſtre au moindre grain de ſable. Où trouvera-t'il donc aſſez de ſageſſe pour rendre un corps tel que le ſien vif, ſenſible, & ſe mouvant par un principe qui luy ſoit interieur? Et comment ſçauroit-il former l'eſprit qui l'anime, & luy donner l'intelligence qu'il poſſede, la

volonté dont il jouït, & les facultez admirables par lesquelles il se déploye conformément à sa nature ? L'homme voit bien qu'il est infiniment éloigné de pouvoir faire toutes ces choses, & que par consequent il faut qu'un Tout-puissant, un tout bon, & un tout sage les ait faites. Luy-même est convaincu que quand il engendre son semblable, ce n'est ny son art, ny sa sagesse. Il sçait qu'il ne fait que servir d'organe à Dieu qui opere invisiblement par luy, sans que mêmes il puisse sçavoir comment il dispose toutes choses. Quand il diroit qu'il a cette vertu en soy, peut-il avancer qu'il l'a de soy-même ? & s'il l'a d'un autre, celuy-là de qui l'a-t'il? Ne faudra-t'il pas toûjours remonter à un prémier principe si l'on ne veut pas se jetter dans des abîmes de confusion, & dans un embarras inextricable ? Mais outre que Dieu est le prémier Auteur des hommes, & comme le Pere du premier, il est certain qu'il est le propre Auteur de tous les autres. Non seulement il leur a communiqué tout ce qu'ils ont, par celuy qu'il a fait au commencement à son image ; mais il les forme luy-même constamment par cette admirable vertu qu'il a mise dans le genre-humain. En effet elle n'est point déterminée par la simple volonté de l'homme, & elle n'est

pas renduë effective lors qu'il luy semble bon, ou arrettée lors qu'il le souhaiteroit. Quand il plaît à Dieu, soit dans les voyes secrettes de sa justice, soit dans les manifestes de son amour, il fait que les créatures humaines paroissent dans le monde. Et quoy que d'un côté elles soient corrompuës par leur origine, estant tirées d'une source toute bourbeuse, & pleine même de venin; & que de l'autre elles se pervertissent elles-mêmes moralement, en épousant leur corruption & la suivant tres-librement: il faut néanmoins toûjours avouër, que dans leur estre naturel elles sont les créatures les plus belles & les plus nobles de ce visible Univers. Ce n'est pas par la beauté, la symmetrie & le merveilleux arrangement du corps humain, que nous l'avons clairement prouvé au chapitre précedent; mais bien, comme il estoit juste, par l'excellence de son ame, la noblesse de ses facultez, & les singulieres prérogatives en esprit qu'il possede par dessus les autres estres materiels. Cela estant, peut-on jetter les yeux sur luy, qu'on ne sente son esprit s'élever jusqu'à son veritable Auteur? Et peut-on ne le reconnoître pas tel que nous l'avons dit, c'est à-dire veritablement Dieu? Job & David assuroient que c'estoit luy qui les avoit

formez dans le ſein de leur mere ; que leurs os avoient eſté agencéz par ſa ſeule vertu, & que tout leur petit corps eſtoit l'ouvrage de ſes doits. En effet peut-on ne reconnoître pas, qu'il y doit avoir une main ſouverainement ſage qui forme conſtamment cét admirable chef-d'œuvre de la nature, d'une maniere ſurprenante & inſcrutable à tous les eſprits des hommes ? On a beau raiſonner ſur les principes de ſon eſtre, ſur les ſingulieres diſpoſitions de la matiere dont il eſt formé, & ſur les prérogatives qu'elle a par deſſus celles des autres créatures vivantes & animées. Car qui eſt-ce qui a coulé en elle primitivement ce principe de vie? Qui eſt-ce ſur tout qui luy a communiqué la vertu, de laquelle procéde une telle vie que celle dont l'homme vit ? Quand on ne reconnoîtroit pas en luy celle de l'eſprit tout-à-fait diſtinct du corps, ne faut-il pas avouër que ce Tout que l'on voit eſt admirablement parfait ? & que ſoit par ſon exterieure forme, ſoit par l'interieure diſpoſition qu'il a, & par tout ce qui ſe paſſe dans ſa tête & dans ſon cœur, il donne ſujet de reconnoître que le prémier Auteur de toutes ces choſes, doit eſtre bien grand, bien puiſſant, & bien ſage. Or quel peut-il eſtre ſi ce n'eſt ce Dieu que nous découvrons en toutes choſes ? Si la vuë de toutes

Job. 10: 8-12. Pſ. 139: 13 16.

les autres créatures, & ſur tout des vivantes & ſenſibles, donne tant de ſujet d'admirer celuy qui les a prémierement formées, & qui en ſuite a mis dans elles la vertu par laquelle il les produit ſucceſſivement comme elles nous paroiſſent, que ne devons-nous pas ſentir en jettant les yeux ſur l'homme, & en y découvrant des choſes ſi ſingulieres & ſi rares? Un Payen n'a pû ſe tenir de chanter des hymnes au grand Dieu qui a fait l'homme, en contemplant ſon corps, & y trouvant partout des marques d'une infinie ſageſſe, & d'une ineffable puiſſance. Et que ne devons-nous pas faire en regardant ſon ame & entrant dans ſes cachez treſors? En effet qu'y a-t'il de plus beau icy-bas que cét eſprit, qui renferme comme en ſoy des choſes infinies, qui s'éleve par deſſus les Cieux ſans bouger de ſa place, qui paſſe les nuës en un moment, qui ſe refléchit ſur tant de choſes que l'œil du corps n'a pas vu & ne peut voir, qui ſe repaît ou nourrit de verité, & n'eſt content que quand il atteint la ſuprême & le centre de toutes les autres? Qu'y a-t'il de plus grand aprés Dieu, que cette volonté libre qui ne peut eſtre forcée de perſonne, & déterminée que de Dieu ſeul? Qu'y a-t'il entre les créatures viſibles à comparer

à cet amour intelligent & libre qui ſe trouve dans l'homme, & qui le fait tendre & ſe rapporter à ce qu'il juge digne de le terminer, & à quoy il veut bien ſe donner totalement? On ne peut nier qu'en quelque façon qu'on conçoive l'homme, tout cela ne ſe trouve en luy, & que ce ne ſoient des caracteres de ſa vie. Et d'où vient tout cela, je vous prie? Sera-ce de la chair & du ſang, du corps, & comme on dit, de la matiere? L'on voit bien que cela ne ſe peut pas. Autrement le produit ſeroit plus noble au fond que ſon principe & producteur: & il auroit des perfections que celuy qui l'a fait & dont il ſeroit même tiré, ne poſſederoit du tout point, ny en dépliement, ny en principe, ny en la façon en la quelle luy-même l'auroit, ny en une plus éminente & plus parfaite. On eſt donc forcé de reconnoître que l'homme eſt élevé en dignité par deſſus les autres corps de la terre & de la mer, & même par deſſus ceux qui nous paroiſſent au Ciel: Et nous l'avons prouvé cy-devant par l'excellence de ſon ame, ou de ſa vie interieure & cachée. Comment donc auroit-il reçu d'eux tout ce qu'il a? Il eſt impoſſible qu'on ſe ſatisfaſſe ſur ce ſujet, ſi l'on n'avouë pas que c'eſt de Dieu, qui eſtant in-

finiment plus parfait que luy, l'a élevé ainsi au dessus des autres créatures sensibles, à mesure qu'il l'a laissé infiniment au dessous de son grand Estre. Il sent bien qu'il peut maintenant subsister toûjours si Dieu le veut ; & bien loin que cela passe l'estre qu'il a reçu, il éprouve que c'est là toute sa pente & son inclination naturelle qui ne se porte proprement que vers ce qui luy peut arriver, & qui luy est mêmes convenable. Mais il est certain qu'il ne sent point qu'il ait toûjours esté, ou pû mêmes toûjours estre, estant essenciellement si imparfait au prix de celuy qui est d'éternité. Cette éternité antérieure passe l'homme. Elle luy est tout-à-fait incomprehensible: & elle va au delà de tous ses desirs naturels. Sa pensée même le charge & luy pese, bien loin de faire à son vray bien. Au lieu que lors qu'il pense qu'il sera toûjours avec Dieu, qui l'ayant une fois fait estre peut le faire toûjours subsister, il est comblé de joye, & cela luy cause une esperance glorieuse. Cela prouve assûrément que l'homme n'a pas esté de toûjours, & que pourtant il subsistera maintenant toute l'éternité. Que les ennemis de Dieu en soient persuadez, & que cette juste pensée les frappe. Car s'ils ne sont pas rendus éternellement

heureux par sa connoissance, son amour & sa communion Divine, leur ame vivra aprés estre séparée du corps, dans une éternité de malheurs. Cette substance qui les fait estre autre chose qu'une pierre, qu'un arbre, & qu'un animal, ne defaudra pas lors que le corps se dissoudra. Elle ne perira pas, car le corps même ne perira point. Et comment periroit-elle, elle qui est bien plus noble, & qui luy donne pendant que nous vivons, tout ce qu'il a de plus noble & de plus grand.

II. En jettant les yeux sur l'homme, on ne peut qu'on ne soit étonné *du grand domaine qu'il a sur tant de choses* plus grandes & plus puissantes que luy ; & par-là on ne peut que reconnoître la conduite suprême de celuy qui les luy a assujetties, & s'élever en même tems jusques à ce grand Dominateur de l'Univers, qui doit avoir pour le moins autant d'empire sur l'homme, que l'homme en a sur les autres estres qui se rapportent à luy, ou dépendent de ses loix. Il est bien vray, que l'homme recœüillant en soy les perfections de l'estre, de la vie, & du sentiment, qui sont dans les autres créatures; & ayant par dessus elles la perfection de l'intelligence, avec celle de l'amour éclairé & tout-à-fait volontaire; il est plus

excellent que tous les animaux, les plantes, & les créatures insensibles. Mais quel droit a-t'il pour cela de regner comme il fait sur un si grand nombre d'estres, encore qu'il soit élevé en dignité au dessus d'eux? Les a-t'il faits? Les conserve-t'il? Les peut-il détruire? Que leur a-t'il donné, afin qu'ils luy rendent tant? Et quand il en seroit digne par la noblesse de son estre, quel moyen a-t'il en soy de se soûmettre tout ce qui est au dessous de luy en dignité? Tant de choses qu'il ne s'assujettit point par sa propre industrie, & lesquelles il trouve naturellement comme sous ses doits, comment l'ont elles pris pour Roy ou pour seigneur? N'est-ce pas Dieu qui a ainsi fait toutes choses? N'est-ce pas à sa liberté & à sa puissance qu'il faut rapporter l'établissement de cét ordre, & son admirable conservation? Et si l'homme voit qu'il a esté fait aucunement le centre du monde, & le terme de tout ce qui est au dessous de luy, ne reconnoîtra-t'il pas que ce n'est qu'afin que par luy tout passe à son principe, & que luy-même y aille avec toutes ces choses? Sur tout puis qu'il sent bien qu'il n'est pas capable de faire le bonheur des autres estres, ny digne aussi d'estre dit leur derniere & propre fin. Et

puis qu'il ſe ſent incapable de faire ſon propre bonheur, ou de trouver en ſoy & en ce qui le ſert tout ce que ſon cœur peut deſirer, ne doit-il pas confeſſer qu'avec tout ce qui le ſert, il doit ſe rapporter à celuy qui ſeul peut remplir ſon ame, & qui eſt le vray principe des élemens dont il joüit, des plantes dont il vit, des bêtes qu'il domine, & en general de tout ce qui eſt ſoûmis à ſes mains par ſa bonté. Tous les eſtres qui ſont, qui vivent, qui ſentent, & qui connoiſſent, font une admirable échelle, eſtant ſubordinez les uns aux autres. L'homme eſt fait prêque le haut bout; mais comme nous avons dit, il a luy-même honte de croire & d'avancer qu'il eſt au ſuprême degré, & qu'il n'y a rien par deſſus ſa tête. Puis donc que tout ce qui ſe voit luy eſt veritablement inferieur, il faut neceſſairement que l'Eſtre inviſible lequel nous croyons, ſentons, & adorons, ſoit celuy qui eſt au deſſus de luy, & qui eſt plus vraiment ſon Chef qu'il ne l'eſt des autres créatures.

III. Venans à le conſiderer plus en détail, & commençans comme il eſt juſte *par ſa tête*, nous pouvons dire qu'elle nous conduit certainement à la Divinité, ſi nous la regardons de l'air qu'il faut. Mais ce n'eſt pas ſon chef materiel que

nous entendons, quoy que par ſa diſpoſition toute ſinguliere il ait fait dire autrefois à un Payen, qu'en difference de tous les autres animaux l'homme aſſûrément eſtoit fait pour le Ciel, lequel il contemploit. Le vray chef de l'homme c'eſt ſon eſprit qui reſide dans ſa tête, & dans luy c'eſt ſur tout ſon intelligence, qui renferme dans elle tout ce qu'ont de bon naturellement la penſée, le jugement, & la raiſon. Et c'eſt par ce ſommet de l'homme que nous pouvons facilement eſtre élevez à la connoiſſance de la Divinité. Prémierement on ne peut pas nier que l'eſprit de l'homme ne ſoit tout autre que celuy qui eſt dans le reſte des animaux. On voit bien que ces groſſieres créatures ſont capables de comprendre quelque choſe touchant le corps, & les choſes ſenſibles qui ont rapport à leur bas contentement. On a tort de nier que pluſieurs d'elles forment des concepts differens ſur divers objets, & mêmes qu'elles les joignent & en tirent des eſpeces de concluſions veritablement fondées. L'experience viſible & tout-à-fait palpable convainc de fauſſeté ceux qui veulent à toute force leur ôter cette prérogative. Pour nous nous ne la leur conteſtons pas, voyans bien qu'on ne le peut aucunement ſans ſe faire quelque

force, & ſans aller contre ce qu'on voit, & même contre ce que l'on croit au fond encore qu'on le nie. Mais ce n'eſt pas auſſi en cette connoiſſance & en ce raiſonnement que nous mettons la veritable excellence de l'eſprit de l'homme par deſſus celuy des autres animaux. Nous croyons qu'en general elle conſiſte en ce qu'il eſt capable de connoître plus que le corps, & que ſon intelligence va juſqu'à contempler ce que ſont les choſes ſpirituelles, & mêmes les eſprits. Il eſt vray qu'elle ne s'en forme pas d'idée groſſiere qui ſoit ſemblable à celle qu'elle a de tous les corps. Elle concevroit mal les uns, ſi elle ſe les figuroit ſous les proprietez & les caracteres ſinguliers des autres. Mais l'eſprit & l'intelligence de l'homme n'a point de peine naturellement, & ſur tout dans ſa droiture & pureté, à comprendre qu'il y a des eſtres dont l'eſſence & la vie conſiſte uniquement à entendre, à connoître, & à vouloir librement ce qu'ils jugent eſtre bon. Or en verité peut-on ſe faire accroire, que les bêtes ſoient capables de concevoir, qu'il y a ou qu'il y peut avoir des eſtres dont l'eſſence n'eſt qu'une pure & ſimple intelligence & une libre volonté, quoy qu'elles-mêmes ayent quelque choſe qui ſemble en approcher ? Il eſt certain qu'el-

les ne se reflechissent pas sur cette perfection qu'elles possedent, & combien moins le font-elles sur celle dont l'homme jouït, qui est plus pure, plus grande, & plus éloignée de leurs sens. Qu'on dise si l'on veut que l'ame de l'homme ou son esprit est de la nature de ces corps subtils à qui l'on donne même son nom: Qu'on aille même plus avant, si l'on veut s'égarer, & qu'on dise que ce n'est qu'une affection de ce corps materiel & grossier qui frappe sensiblement nos yeux: Il faut toûjours que l'on avouë qu'il y a je ne sçay quoy dans l'homme, qui par dessus ce qui est de la bête, est capable de se reflechir sur sa propre connoissance, & de contempler en esprit autre chose que ces corps & ces idées grossieres qui frappent seulement les bêtes. Il est certain qu'elles ne passent pas plus avant; que dans les hommes elles n'y voyent autre chose; que dans leurs paroles elles n'ont garde d'y discerner cét esprit intelligent & libre qui les pousse au dehors; & qu'enfin elles sont bien éloignées de concevoir les operations interieures de l'homme, & le fond de lumiere qui se trouve dans luy. Mais l'esprit de l'homme le découvre, & le sent en esprit. Il connoît qu'il a une intelligence qui le distingue des autres estres qu'il voit. Et

il eſt bien aſſuré qu'il a une autre ſorte de volonté, qui d'elle-même n'a garde d'eſtre dominée par les objets exterieurs, comme l'eſt fort l'inſtinct naturel qui eſt dans les animaux. Et c'eſt une marque qu'aſſûrément il connoît en ſoy & hors de ſoy quelque choſe au deſſus de tous les corps, qui frappent & déterminent nos ſens groſſiers & materiels. Cela eſtant, il eſt juſte de dire que l'homme eſt fait pour autre choſe que tout ce que l'on voit & diſcerne dans le monde : Que ſon eſprit n'eſtant pas content de ſoy, & ne pouvant pas ſe perfectionner par ſa ſeule vertu, il faut qu'il ait rapport & pente à quelque autre eſprit, qui ſoit capable de luy donner ce qu'il ne trouve pas en ſoy : Que cét eſprit ſuperieur à l'homme doit bien eſtre parfait, pour contenter le grand deſir de connoître que l'homme reſſent en ſoy : Que comme la poſſeſſion de tous les corps ne le pourroit pas ſatisfaire pleinement, il faut qu'il y ait quelque eſtre au deſſus d'eux, qui le termine & qui ſoit plus que tous eux : & que puis qu'il ſent que ſon intelligence s'éleve au deſſus de tout ce qui eſt materiel, il ne ſe peut qu'elle n'ait un objet qui luy ſoit propre, & qui réponde entierement à ſa capacité. Ce qui eſtant accordé, il eſt bien facile de

voir qu'il faut reconnoître la grande verité de l'existence d'un Dieu-Esprit, qui seul est digne de terminer celuy de l'homme. Secondement nous pouvons dire positivement, que puis qu'il est certain que le desir que l'homme a de sçavoir & de connoître est infini, comme Salomon le dit, & comme l'experience le prouve; il faut assûrément qu'il y ait un infini objet intelligible, qui remplisse ce vuide de son ame, & l'engloutisse même dans soy, bien loin d'en estre luy-même englouti, comme le sont tous les autres estres qui se presentent à l'homme. Il sent que s'il demeure en soy, il n'est pas en repos. Il éprouve que s'il s'applique à ce qui est au dessous de soy, il n'est jamais satisfait. Il voit que s'il monte au dessus de sa tête, il n'est jamais las de monter. Il faut donc qu'il vienne enfin à quelque estre supréme, qui soit si haut élevé que l'homme l'atteignant sente pleinement qu'il n'y a rien au dessus, & que ny il ne peut, ny il ne veut, ny ne peut vouloir monter au dessus de luy, & étendre son intelligence au de-là de ce qu'il est. Quand il a joint Dieu, il a trouvé ce grand Estre. Dés-lors il est en son repos. Tout a dans luy ce qu'il luy faut. Il ne veut & ne peut vouloir autre chose. Ses yeux sont plus que

satisfaits.

ſatisfaits. Son intelligence ne peut jamais renfermer en elle ce qu'elle entend. Elle y découvre tous les jours & y decouvrira toute l'éternité choſes nouvelles. Qui plus eſt, tout eſt nouveau en Dieu, & il le demeure toûjours. Tout y eſt ſi parfait, ſi beau, ſi raviſſant & ſi ſatisfaiſant, qu'on ne ſe laſſe jamais de le voir. Une ſeule perfection Divine ſuffiroit au plus bel eſprit des hommes & des Anges, pour l'arretter avec plaiſir toute l'éternité. Et il y a en Dieu d'infinies perfections. Il poſſede une infinité de biens. Tout ce qui eſt en luy eſt verité: Sa gloire eſt incomprehenſible, & ſa beauté eſt ineffable. Que nôtre eſprit donc trouve bien en luy ce qu'il luy faut! Et qu'il eſt important à l'homme qu'il y ait un eſtre ſouverain! Cela même eſt une autre preuve de la Divinité. Car puis qu'il eſt beaucoup plus avantageux au genre-humain, pris en ſa nature pure, qu'il y ait un Dieu, pour qui ſeul il voit que ſon entendement eſt fait, & qui ſeul le peut perfectionner, l'accomplir, & le rendre bienheureux; n'eſt-il pas plûtôt juſte de dire qu'aſſurément il exiſte dés toûjours, que non pas d'en conteſter l'infaillible verité? Vraiment les ennemis de Dieu ſont les ennemis de ſes créatures, & le ſont particuliement de celle qu'il a ſur tout faite pour

ſoy, aprés l'avoir formée à ſon image. Ils renient leur nature propre, & ils font bien voir que ce qui les porte à le nier, eſt plûtôt leur amour propre, joint au témoignage de leur conſcience, qui leur dit qu'ils ne verront jamais ce grand Dieu qu'ils apprehendent, que non pas la force de la raiſon, ou la lumiere de quelque verité. Plus ils ſoûtiennent qu'ils ne connoiſſent pas cét Eſtre ſuprême, plus ils font voir qu'ils ſont dans les tenebres & dans l'ignorance. Ils prouvent qu'ils ſont les plus abrutis de tous les hommes, & les plus indignes d'eſtre écoutez au milieu d'eux. Si ce qu'ils diſent d'eux-mêmes eſtoit vray tout-à-fait, il faudroit ne les conter plus au rang des créatures humaines, & les mettre en celuy des bêtes, deſtituées de toute vraye intelligence. En effet celle que nous avons marqué eſtre dans l'homme, l'améne viſiblement à Dieu. Et ſi elle n'eſt pas dans les impies, c'eſt que ſatan, le prince de ce ſiécle, leur a tout-à-fait crévé les yeux, & leur a empéché, en punition de leurs crimes, de diſcerner en eux & hors d'eux ce qui eſt le plus evident & le plus clair aux autres hommes. En troiſiéme lieu cette idée que nous avons de la Divinité, & cette impreſſion que nous en ſentons dans nos eſprits, nous convainc auſſi invinciblement

de sa necessaire verité. Et ce n'est pas seulement parce que dans elle l'existence de ce Dieu qu'elle conçoit, est indivisiblement conjointe avec son essence, comme estant la prémiere & la plus essencielle perfection de cét Estre tout parfait, qui ne peut estre conçu qu'on ne le présuppose estre: puis que si dans l'idée qu'on en forme, on regarde son existence comme simplement possible, on ne conçoit pas son essence qui emporte en elle cette perfection, autant que toute autre qu'on voudroit contempler indefinim ent ou d'une maniere abstraite dans luy. Mais sur tout cette vive idée de la Divinité qui est empreinte dans nous, est capable de nous élever à elle par sa grandeur, par son excellence, par sa beauté, & par sa grande perfection, qui surpasse assûrément tout ce que même nous sommes, & sur tout ce que nous voyons, qui est manifestement au dessous de nôtre estre. En effet ce n'est pas peu de chose que de concevoir vivement un tel estre que celuy de la Divinité, quoy qu'on ne le comprenne jamais pleinement, parce que son essence & sa perfection consistent à estre incomprehensibles. Il est certain que comme connoissans Dieu nous connoissons l'estre le plus beau, le plus grand, le plus glo-

rieux, & le plus parfait que l'on se puisse imaginer; cette connoissance même est la plus belle & la plus excellente que l'on puisse jamais avoir: Et elle a même quelque chose en soy de si noble, qu'elle surpasse tout ce que l'homme est, & ce qu'il est capable de produire. Il ne faut donc pas qu'il soit proprement l'autheur de cette pure idée. Je n'entens pas par elle une pensée passagere de la Divinité que l'esprit de l'homme peut assez facilement former, mais qui d'un côté ne répond aucunement à la verité, à la grandeur & à l'excellence de cét Estre auquel elle s'applique en courant; & de l'âutre n'en donne à l'homme aucune vive impression, ny aucune claire connoissance. Cette idée dont je parle n'est pas seulement conforme à son objet, mais elle reste comme constamment gravée dans l'esprit de l'homme qui l'a, quand même son intelligence n'est pas actuellement appliquée à penser à la Divinité. C'est une certaine capacité admirable que l'homme a de connoître un estre & un esprit tout pur & tout parfait, qui l'éleve luy-même au dessus de toutes les bêtes, & qui distingue clairement sa connoissance de la leur. C'est une secrette & puissante impression de la grandeur & de la souveraine perfection de ce premier Estre qui est

Dieu, qui fait qu'il le connoît plus certainement qu'il ne se connoît soy-même, & qu'il trouve infiniment plus de choses en luy à connoître & à contempler aveo plaisir & avec admiration, que s'il avoit devant soy tout ce qu'il y a de beau au Ciel & en la Terre. C'est l'excellence de cette idée qui prouve assûrément qu'elle est trop noble & trop parfaite pour venir simplement de l'homme, & estre produite par sa seule vertu. Elle n'a pû estre aussi mise dans luy par aucun des estres qu'il voit: puis qu'outre qu'ils sont éloignez & qu'ils sont destituez d'intelligence, ils ne sont pas eux-mêmes assez parfaits pour la produire, ny assez puissans pour l'imprimer dans nos esprits. C'est quelque chose qui les passe assûrément. Et non seulement tous les corps ensemble ne sont pas capables d'en estre les principes, mais ils ne peuvent pas en avoir esté les sujets, les objets, ou mêmes les occasions. Car tous ensemble ne presenteront pas au fond à nos yeux ce que cette idée offre clairement à nos esprits. Tout estant fini en eux, ne nous revele point par soy-même un infini; & tout y estant imparfait, ne peut pas estre le sujet & le terme d'une idée si parfaite. Des esprits mêmes superieurs n'en doivent pas estre pris pour les autheurs; puis qu'

outre toutes ces raiſons generales qui les concernent auſſi-bien que les corps, il eſt ridicule de ſe perſuader qu'il y a des eſprits & des eſtres inviſibles, lors qu'on eſt ſi hardy que de conteſter l'exiſtence du prémier, du plus beau, & du plus parfait des eſprits, parce que l'on ne le voit point. Puis donc que ny l'homme même n'eſt & ne peut eſtre au vray l'autheur propre de cette grande ideé, & qu'il n'y a que Dieu même tout-parfait qui l'ait pû former telle qu'elle eſt, en ſe gravant luy-même en elle, & rendant l'homme par ſon moyen capable de le connoître; il faut neceſſairement que de ſa conſideration on recœüille l'infaillible exiſtence de cét Eſtre ineffable lequel nous ne ſçaurions aſſez enviſager. En quatriéme lieu l'univerſalité de cette idée prouve aſſûrément qu'elle a eſté emprainte dans la nature humaine, & qu'il n'y a rien qu'elle doive moins ſoupçonner de fauſſeté en elle-même que cette divine impreſſion. Je ne me veux pas étendre icy à déployer cette preuve, d'autres l'ayant fait aſſez ſouvent. Il ſuffit de remarquer qu'elle eſt grande, qu'elle eſt ſolide, & que non-obſtant les exceptions que l'on apporte à l'encontre, elle demeure aſſûrément inébranlable. Quand mêmes on diroit que quelques eſprits li-

bertins, ſuperbes, ou groſſiers n'ont pas en eux cette admirable idée; & quand nous avouërions même que le diable leur a ôté tout-à-fait l'impreſſion de cette Divinité, qu'il ne peut qu'il ne croye luy-même, & laquelle il connoît certainement: Cela ne fait rien contre l'univerſalité indiſtincte de la connoiſſance qu'en ont les hommes generalement parlant. J'avouë qu'en la pluſpart elle eſt comme étouffée par la puiſſance de ſatan, par le déreglement des paſſions, par la violence des convoitiſes, & par les tenebres épaiſſes dans leſquelles l'homme eſt chû, & leſquelles il aime mieux que la lumiere. Mais cela n'empéche pas que quelques étincelles de ce feu, & quelques vifs rayons de cette lumiere qui a éclairé autrefois tout l'eſprit de l'homme, ne ſe remarquent dans la pluſpart de ceux qui ont reçu de Dieu un eſprit intelligent & raiſonnable. Et d'où vient ce concours de penſées en une choſe ſi éloignée des ſens, ſi incomprehenſible en elle-même, ſi penible à l'amour propre & ſi contraire à nos inclinations univerſellement criminelles? Quand on diroit que c'eſt de pere en fils que cette impreſſion s'eſt communiquée, on n'a pas plus de ſujet d'en conteſter la verité, que celle des choſes les plus naturelles qui

ſont en nous, & leſquelles Dieu nous communique par le moyen de nos peres. Et puis d'où l'a euë le prémier auquel il faut revenir, ſi l'on ne veut ſe perdre dans des nombres infinis? Ce n'eſt aſſûrément que Dieu. Que ſi l'on replique que cette connoiſſance n'eſt pas tant naturelle qu'acquiſe & donnée par l'inſtruction, ne voit-on pas que toûjours la capacité ou la diſpoſition que l'homme a à la recevoir, prouve d'elle-même tout ce que nous voulons, & fait voir que l'homme eſt fait aſſûrément pour la Divinité, eſtant ſeul entre les animaux capable d'avoir & de recevoir ſa connoiſſance. Qu'on inſtruiſe tant qu'on voudra les plus ſubtiles bêtes, jamais pourtant on ne leur donnera la moindre idée de celles que les hommes, ſur tout épurez, ont de la Divinité. Il y a toute une autre diſpoſition dans les uns que celle qui ſe trouve dans les autres. Et c'eſt même proprement ce qui fait la difference de l'intelligence de l'homme, & de la capacité de connoître qu'ont les autres animaux. Il connoît ſeul Dieu, ou eſt au moins ſeul capable de le connoître. Et c'eſt ce qui le diſtingue de tout ce qui eſt au deſſous de luy, & ce qui fait en partie la vraye excellence de ſon eſtre. Ainſi quand on prétendroit que l'homme

ne connoît Dieu que par instruction, il faudroit toûjours dire que la capacité universelle qu'il a de le connoître, prouve clairement qu'il est fait pour le contempler, & pour se rapporter à luy. De plus il est incomprehensible, que si le genre-humain n'estoit pas venu d'un seul pere, qui estant crée de Dieu eut reçu de luy cette divine impression, elle eut pû se communiquer si universellement qu'elle l'a fait, quand mêmes on avouëroit que c'est la seule instruction qui l'a transmise. En cinquiéme lieu on trouve pour le moins un assez grand nombre de personnes, en qui cette idée de la Divinité est si profondement gravée, qu'on est forcé d'avouër qu'il n'y a rien en leur nature de plus intime, de plus fort, de plus conforme à leur cœur, & de plus certain dans leur ame. Comment donc ne dire pas qu'il est tout naturel à l'homme innocent de croire un Dieu? & qu'il y a des causes exterieures qui ont effacé en partie, ou prêque totalement, en plusieurs autres, ce qui est le plus empraint & le plus gravé dans leur nature? Sur tout cette consequence paroîtra juste, si l'on se souvient que tous ceux en qui l'on a vu cette idée de la Divinité si vivement imprimée, sont manifestement plus hommes, plus intelligens,

& meilleurs que tous les autres. La nature estant plus simple & plus pure dans eux, doit assûrément plus estre écoutée, que non pas dans ceux où elle est comme étouffée. Et ce qui luy estoit si vivement emprаint rend un tel témoignage à la Divinité, qu'il ne peut estre méprisé que par des esprits dépourvus de raison, & privez de toute sorte de pudeur.

IV. Si nous avons tiré des preuves si fortes & si pleines de la grande verité que nous traittons, en considerant sans préjugé la tête de l'homme & son entendement; que ne rencontrerons-nous pas sur ce sujet *si nous entrons dans son cœur*, & penetrons un peu *les secrets de la volonté* qu'il a reçuë de son Dieu? Comme le cœur materiel est le centre de tout le corps, le principe de la vie, & une des plus nobles parties de l'homme, nous pouvons dire que le cœur spirituel qui emprunte de luy son nom, à cause des grandes conformitez qui se rencontrent entr'eux, est veritablement celuy où se recoeüille principalement la vie spirituelle de l'homme, & où elle reside éminemment. Nous sçavons bien que ceux qui font plus d'état de la lumiere du feu que de sa vive chaleur, qui se repaissent plus des speculations de verité que de

réelle charité, qui payent plus Dieu de pensée que d'effet & d'affection, & qui estiment plus ceux qui sont sçavans & raisonneurs que ceux qui sont amans de Dieu & veritablement saints; nous sçavons, di-je, que ceux-là sur tout mettent l'excellence de l'homme dans sa tête, & le differencient par son entendement des autres animaux. Mais leur sentiment n'empéche pas que ceux qui écoutent plus Dieu que les hommes, qui font plus de cas de sa parole que des pensées de l'esprit humain, & qui sentent dans eux ce qui les éleve au dessus des bêtes irraisonnables & aucunement raisonnables mêmes, ne donnent pour le moins autant au cœur, à la volonté, & à l'amour de l'homme, qu'à sa tête, à son esprit, & à son entendement. Nous ne nous arretterons pas icy à terminer leur different, & nous nous contenterons de dire, que quoy qu'il en soit il est certain que l'homme est fort recoëüilly dans son cœur, que sa volonté est tout-à-fait de son essence, que la liberté qui luy est propre est un de ses plus grands avantages, & que l'amour sur tout qu'il a de la Divinité le distingue glorieusement de toutes les autres créatures qui sont au dessous de luy, & qui ne sont pas élevées à ce bonheur incomparable.

Ce n'eſt donc pas merveille que l'Ecriture regarde le cœur ſpirituel, ou la volonté de l'homme (qui reſide ſur tout en ce cœur, & qui ſe déploye par ce principe de la vie & des actions) comme le ſiege de la Divinité, le ſanctuaire où elle habite proprement, le ſujet de ſon amour, l'organe admirable de ſon eſprit; & en un mot qu'elle conſidere cette precieuſe faculté de nôtre ame, comme celle à laquelle Dieu s'unit proprement, nous uniſſant intimement à luy par ſon moyen. On ſçait quel cas Dieu fait de l'amour qui n'eſt que nôtre cœur même ſpirituel voulant le bien ſincerement, & s'y portant avec plaiſir, pour ſe terminer à luy, & s'y arretter uniquement. Il eſt vray qu'il exalte hautement la foy, qui purifiant le cœur, & par conſequent le poſſedant, eſt particulierement communiquée pour dominer nôtre eſprit, pour le regler, & pour le conduire purement. Mais outre que ſans la charité elle n'eſt rien, il eſt certain que l'amour a quelque choſe en ſoy de plus excellent, de plus pur, & de plus noble. Témoin qu'il eſt en Dieu, où la foy ne ſe trouve pas. Témoin qu'il eſt dans le paradis où la foy ceſſe. Témoin
1. *Cor.* 13. enfin que S. Paul a dit expreſſément que la charité eſt ſeule permanente & éter-

nelle, & qu'elle eſt plus grande que l'eſperance & que la foy. Qui eſt-ce donc des Chrétiens qui luy préferera la ſimple connoiſſance ? Qui eſt-ce de ceux qui déféreront un peu aux oracles ſacrez, qui ne regarderont autant l'eſſence de l'homme dans ſa volonté que dans ſon entendement ? La pluſpart de ceux mêmes qui ne reconnoiſſent que la nature, & qui ignorent les ſecrettes & aimables operations de la Grace, ſe croyent particulierement hommes parce qu'ils ſentent qu'ils ont un libre-arbitre. Or ce n'eſt qu'une franche volonté. Il faut donc qu'ils mettent dans elle ſingulierement l'excellence de leur eſtre. Pour ceux qui eſtant Chrétiens avouënt & experimentent les effets de la grace de Jesus convertiſſante les cœurs; ils ſçavent bien que le plus glorieux don qu'ils ayent reçu de Dieu dans la nature, c'eſt la capacité de l'aimer, & dans la Grace celuy de l'aimer effectivement & purement. C'eſt ce qui ne ſe voit en effet dans aucun des autres animaux. Ils s'aiment eux-mêmes, mais ils n'aiment jamais Dieu, & ne ſont pas capables de le faire. Ils aiment le monde & ce qui y eſt, mais ils n'en aiment pas le Dieu veritable & ſaint qui l'a produit. Ils ſe contentent des créatures, mais l'homme fidelle & vrayment raiſonnable ne ſe ſatisfait que de

Dieu. Il faut qu'il le joigne & le possede par amour, autrement il n'a pas son vray repos. C'est donc de cét amour que nous tirerons assûrément de grandes preuves de la Divinité, à laquelle il a un singulier rapport. C'est dans ce cœur que nous la rencontrerons sur tout, & ce sera singulierement cette infinie & libre volonté qui nous ménera à l'Estre infini & capable seul de l'affranchir des liens étrangers où le peché & le crime l'ont mise injustement.

V. En premier lieu si nous avons dit que l'idée de la Divinité, imprimée dans l'entendement de l'homme, estoit une preuve certaine de sa necessaire existence; ne remarquerons-nous pas avec plus de raison la même chose au regard du vif sentiment que l'homme, veuille-t'il ou non, en porte dans son cœur. Quand il ne sçauroit dire ce qu'il craint tres-souvent, il sent qu'il apprehende naturellement quelque estre lequel il n'est pas capable de comprendre. On a beau dire que cette impression vient de dehors, & est donnée aux hommes d'une maniere ou d'autre: Car d'où vient je vous prie qu'elle a trouvé une si grande correspondence dans nos cœurs, & a eu une prise si forte sur nôtre volonté? Qui est-ce qui a pû donner une impression si generale, si

forte, & si vive à la pluspart des hommes? Ceux mêmes qui en combattent la verité, ne peuvent pas s'en defaire, & ils ont beau vouloir la secouër, il faut qu'ils ployent sous sa puissance, & cedent à sa vertu. C'est assûrément parce que la Divinité s'est primitivement gravée dans le cœur de l'homme, & qu'encore que le peché en ait prêque effacé le sentiment dans le general de la terre, il y a néanmoins une telle capacité naturelle dans l'homme à sentir qu'il y a un Dieu, que pour peu qu'elle soit reveillée & déployée, elle en reçoit necessairement quelque sorte d'impression. Combien y a-t'il de méchans qui voudroient y renoncer absolument, & néanmoins ils y trouvent plus de peine qu'à douter d'eux-mêmes & de toutes autres choses. Si l'endoctrinement avoit produit ce sentiment, une contraire instruction, épousée par interét & amour propre, enleveroit ce qu'on auroit senti. Enfin on s'en desabuseroit tout-à-fait, comme on fait au regard de tant d'autres choses profondement enracinées, & dont on pert enfin la memoire & la pensée. Mais au regard de cette verité prémiere, on n'en peut jamais pleinement venir à bout. C'est la plus grande peine de ceux qui ont l'impudence de vouloir passer pour athé-

es ; & elle les ſuit juſqu'au tombeau. L'homme ſent tellement qu'il y a quelque eſtre ſuperieur au ſien, que plûtôt que le renier il en croira un infini nombre, comme on a vu & voit encore dans tous les Payens. Et cela ne prouve rien contre la verité d'un ſeul Dieu, puiſque d'un côté il fait voir que les hommes ont eu toûjours quelque ſentiment de l'Eſtre ſuprême ; & de l'autre qu'ils l'ont conçu comme infini. De ſorte que comme leur entendement n'eſtoit pas capable de voir d'un ſeul coup d'œil toutes ſes perfections, ils les ont diviſées ſottement, & ont fait autant de Dieux qu'ils ont remarqué de perfections & d'operations divines. C'a eſté une erreur tres-grande, mais elle n'a fait qu'abuſer d'une pure verité gravée dans le cœur des hommes. Entr'eux il eſt certain qu'on doit écouter les plus ſages, les plus juſtes, & les meilleurs: Et ſi l'on veut rechercher où ſont les ſentimens les plus ſimples, les plus vrais & les plus naturels de l'homme, il faut aſſûrément les voir dans ceux où la nature humaine eſt viſiblement la plus parfaite & la plus accomplie. De ſorte que quand on trouveroit qu'en des gens enflez d'orgœüil & de ſotte vanité, dans des ſuperbes d'eſprit, paſſionnez & déréglez, dans des amateurs d'eux-mêmes

& en

& en un mot dans des méchans, ce sentiment de la Divinité ne se découvriroit prêque pas, ou du tout point; pour cela il ne faudroit pas nier qu'il fut vraiment naturel à la nature humaine, le voyant & le trouvant en ceux où l'humanité se trouve le plus, & où elle est la plus simple & la plus droite selon l'aveu de tous. C'est là où il faut aller chercher quel est son fond & ce qui luy est propre ou essenciel. Et l'on trouvera que dans toutes les personnes bonnes, simples, justes, pures, humbles, charitables & bien sensées, il n'y a rien de plus vivement empraint, ny de plus fortement gravé, que la verité d'un Dieu. Et même comme nous le ditons cy-aprés, on sera surpris de voir que l'impression qu'ils en ont, est celle qui les rend ce qu'ils sont, & les distingue si avantageusement des autres. L'homme donc sentant naturellement qu'il croit & craint un Tout-puissant, il faut qu'il y en ait un. Ne pouvant se défaire de l'impression qu'il a d'un Juge universel, c'est une marque qu'enfin il viendra un jour devant sa face. Son cœur luy disant si souvent qu'il y a un Estre souverain & admirablement parfait, auquel tous les autres doivent servir & se rapporter uniquement, qui doutera qu'il ne soit plus réellement que tous les au-

tres eſtres, qui ne ſont rien au prix de luy?

VI. En ſecond lieu conſiderans encore *la volonté de l'homme*, qui n'eſt que ſon cœur ſpirituel déployé vers les objets, nous pouvons dire qu'elle nous conduit auſſi aſſûrément à la Divinité. Nous ſentons qu'elle eſt infinie dans l'étenduë de ſes deſirs : Et qui eſt-ce donc qui l'a faite, ſi ce n'eſt un infini en eſtre auſſi-bien qu'en vouloir & en puiſſance ? Nous éprouvons qu'elle cherche un bien total & infini, & chacun ſçait par ſa propre experience que jamais il n'a eſté content de ce qu'il a poſſedé hors de Dieu ; & que quand il auroit tout l'univers, ſon ambition & ſon avidité inſatiable d'avoir, ne ſeroient pas ſatisfaits. Et d'où peut venir cela, ſi ce n'eſt de ce que le cœur de l'homme eſt fait pour un bien infini ; que ſon abîme ne peut eſtre rempli que de celuy qui eſt la plenitude de tous biens ; & qu'au deſſus de tout ce qu'il voit & ſent, il y a quelque Eſtre admirable & parfait, qui eſtant content de ſoy, eſt ſeul capable de contenter les autres, & le peut ſeul en effet plus faire que tout ce qui paroît au ciel & en la terre. Nous avons un deſir de gloire qui eſt ſans bornes. Plus nous en avons, plus nous en voulons avoir. Telle ou telle choſe poſſedée a beau eſtre glorieuſe,

nous en souhaittons une autre qui le soit plus, & nous n'en trouvons jamais où nous nous arrettions avec plein contentement, si ce n'est quand nous venons à découvrir Dieu, à le joindre, à l'avoir, & à estre possedez de luy. Pourlors ce Dieu glorieux devient si bien nôtre gloire, que nous n'en voulons ny n'en pouvons souhaitter d'autre ; Et l'on sent qu'on trouve en luy tout ce qu'il faut à nôtre ame prémierement, & en suite tout ce qui seroit necessaire à une infinité de cœurs pour si grands qu'ils fussent, pour si vastes qu'ils paroissent, & pour si insatiables qu'on les puisse concevoir. Nous éprouvons la même chose lors que Dieu se fait sentir nôtre richesse & nôtre infini tresor. Pour luy on quite tout ce qui est au monde comme de la poussiere, & l'on voit qu'outre que Dieu est infiniment digne que pour luy on abandonne toutes choses, on trouve en luy plus que jamais on n'a eu, ny sçu avoir, quand on auroit eu toute la terre. Les Saints sçavent quels plaisirs ils trouvent dans la connoissance, dans l'amour, dans le service, & dans la passagere jouïssance de la Divinité. Ils sont en verité ineffables, & ils passent tout ce qu'un cœur peut jamais desirer de satisfaisant. Au lieu que quand on n'a pas Dieu, on est dans de continuelles re-

cherches de son propre contentement. Car on ne le trouve qu'en Dieu seul. Aussi quand nous renonçons à nôtre propre plaisir pour le sien, il nous rend tellement satisfaits de ce qu'il est, de ce qu'il veut, & de ce qu'il fait ou fera dans la terre & dans le Ciel, que nôtre ame est portée pleinement à dire; C'est assez; Je ne veux que cela seul; C'est-là toute ma joye; Et comme je sens qu'elle sera éternelle, je suis assûrée qu'il n'y aura que ce Dieu qui la perpetuëra par soy-même à jamais. Voilà comme tout ce qui est en Dieu répond à tout ce qui est dans nous. Et voilà comme nôtre cœur nous méne necessairement à luy. Il faut nous renier millefois plûtôt, que de pouvoir renier cette grande Divinité qui a mis dans nous de si grands & de si ineffaçables caracteres de son estre.

VII. *L'Amour* est la principale affection, passion, ou mouvement de nôtre cœur, comme c'est proprement le grand & le seul mobile de nôtre volonté. Et nous pouvons dire que son essence nous méne à celle de Dieu, qui n'est elle-même que Charité. Nous sentons en nous que nous sommes portez à aimer ce qui est aimable, & lors que nous n'aimons pas Dieu nous éprouvons que nous avons toûjours plus de capacité à aimer,

que nous ne rencontrons d'objets capables de terminer ou de contenter nôtre amour. Cela eſt conſtant, & tout cœur l'avouëra aſſûrément s'il ſe ſonde & ſe connoit. Ne faut-il donc pas qu'il y ait un Eſtre entre tous les autres qui réponde à nôtre amour, en qui il y ait tant de choſes aimables qu'on ne puiſſe jamais ſe laſſer de l'aimer, & qui ſoit tel que hors de luy on ne puiſſe avoir beſoin de chercher autre choſe? Pour que cela ſoit, il faut qu'il ſoit tout-parfait, il faut qu'il ſoit infini, il faut qu'il ſoit Dieu neceſſairement. Tout ce que nous voyons au Ciel ou en la terre, n'eſt pas ſi bon ou ſi beau que nôtre cœur ne ſente qu'il y peut avoir quelque choſe qui le ſurpaſſe, & qui ſeroit bien plus propre à répondre à toute la capacité de ſon amour. Il eſt ſans bornes, & tient de l'infinité de cét objet aimable dont il derive, & à qui il doit retourner pour avoir pleinement ce qui luy faut & ce qu'il cherche. Il faut un objet infiniment aimable à un infini amour, & cét objet n'eſt que Dieu infiniment bon, infiniment beau, & infiniment parfait.

VIII. De l'amour naiſſent *toutes nos Paſſions*, puis qu'elles ne ſont en nous naturellement que de differens mouvemens ou émotions de nôtre ame, de nô-

tre corps & de nôtre eſtre autant que nous nous aimons nous-mêmes, & que nous aimons par cét amour tout ce que nous voyons, croyons, ou ſentons nous eſtre convenable, & haïſſons ce qui y eſt ou nous paroit y eſtre contraire. Ainſi il n'eſt pas difficile de voir pourquoy ce caractere d'infinité que nous venons de conſiderer en l'amour, & qui prouve ſi clairement l'exiſtence d'un Eſtre infiniment aimable, ſe trouve dans toutes nos autres affections naturelles, & dans toutes nos paſſions. Nous *deſirons* à l'infini le bien, & avons une *averſion* infinie pour le mal. Nous ſommes capables d'une *joye* qui peut toûjours croître & durer quand l'un eſt preſent, & d'une douleur & *triſteſſe* pareille quand l'autre l'eſt. Nôtre *eſperance* ne peut eſtre bornée que par des biens éternels & infinis, & nôtre *crainte* nous rend juſtement ſuſceptibles de l'impreſſion que des maux oppoſez & futurs font ſur nous. La veuë du ſeul bien infini rend veritablement *magnanime* & *fort* au deſſus de nous-mêmes; & le ſeul mal éternel cauſe en l'homme un total *découragement* & *deſeſpoir*. Dieu ſeul eſt digne qu'on s'émeuve pour luy & qu'on ſe *courrouce*, & c'eſt luy ſeul qui eſt proprement digne d'eſtre *admiré*, puis que c'eſt luy ſeul qu'il faut voir

en toutes les choſes qui peuveut ravir nos yeux, nos ſens, ou nos eſprits. L'on peut donc dire que la vuë de toutes nos paſſions & leurs caracteres naturels nous conduiſent veritablement à luy. C'eſt donc Dieu qui eſt vraiment nôtre bonheur, l'accompliſſement de nôtre eſtre, & celuy qui nous en ouvre même la connoiſſance, comme c'eſt luy qui fait toute ſa gloire & toute ſa perfection.

IX. L'homme ſent dans ſoy qu'il a une *liberté d'agir* ſi grande & ſi abſoluë qu'il ne peut eſtre forcé dans ſa volonté de quelque créature que ce ſoit. Quand il ne veut pas une choſe, tous les hommes enſemble ne le feront pas vouloir. S'il ne conſent luy-même & ne laiſſe pas aller ſon cœur à ce qu'on veut de luy, jamais on ne le forcera à y acquieſcer. Il luy faut un Dieu pour le vaincre. Auſſi c'eſt luy qui le fait vouloir, ce qu'il luy plaît, quand il luy veut faire cette grace. Et ceux qui l'ont éprouvée ſçavent bien qu'ils ont trouvé un eſtre plus fort qu'eux qui a eſté victorieux de leur cœur, & a triomphé hautement de toute la rebellion de leurs propres volontez. Cette preuve n'eſt pas univerſelle, mais ceux à qui elle eſt propre ſçavent combien elle eſt forte & tout-à-fait indubitable.

X. Venans à confiderer l'homme *dans fon état moral & même civil*, aprés l'avoir regardé précifément en fa nature, nous pouvons dire que fi l'on ne fait pas force à fon efprit & à fon cœur, on ne peut qu'on n'avouë *prémierement* qu'il faut qu'il y ait quelque eftre fouverain & Tout-puiffant qui maintient en general la focieté des hommes, non-obftant qu'il y ait tant de chofes qui concourent toutes enfemble à fa deftruction & à fon bouleverfement. Toute la terre ne feroit qu'un lieu de brigandage s'il n'y avoit pas une main invifible, toute bonne & toute fage, qui non-obftant les convoitifes & les malices des hommes contient les chofes en l'état où elles font; à mefure qu'elle trouve bon pour de tres-grandes raifons, & pour faire mieux éclatter cette verité, de lâcher fouvent la bride à leurs defirs & à leurs paffions criminelles. Ceux qui veulent écouter la verité & fe contenter d'elle, n'ont pas de peine à concevoir qu'un Dieu ne puiffe tres-librement abandonner fes créatures à leurs voyes, foit pour faire paroître fur elles fa grande mifericorde, foit pour déployer fur elles fa juftice. Et en même tems ils ne pourront pas s'empécher de reconnoître que cét ordre univerfel qui maintient cét Univers, ne foit un effet de quelque

eſtre ſuperieur ; puis que les hommes ſont ſi portez d'eux-mêmes tous les jours à le renverſer & à le confondre pleinement. Et quoy qu'on die que leur interét ſe trouvant en cét ordre, il ſuggere de luy-même à leur raiſon la juſtice qu'il y a de le maintenir, & les moyens mêmes de le conſerver conſtamment ; on n'affoiblit du tout point nôtre preuve : puis qu'il eſt certain que ſi l'interét de chaque homme particulier eſtoit le ſeul ſoûtien de la ſocieté, elle feroit bientôt détruite. On voit tous les jours que leurs paſſions & leurs convoitiſes les font aller directement contre leur veritable bien & leur interét réel. Et l'on ne peut nier que pour ſe ſatisfaire ils ne le chocquent tres-ſouvent par gayeté de cœur, & voyans même ce qu'ils font. Ils tâchent même pluſieurs fois de renverſer cette ſocieté qui leur eſt ſi utile. Et viſiblement ce n'eſt pas tant l'experience de leurs maux, que la ſecrette conduite d'une divine providence, qui les raméne toûjours à l'ordre qu'elle a établi, & lequel ils romproient s'ils eſtoient abſolument leurs maîtres. *Secondement* on ne peut refuſer d'avouër que les grands changemens qui ſe ſont paſſez dans le monde, & les renverſemens univerſels des plus puiſſantes Monarchies arrivez contre toute appa-

rence humaine, ne ſoient une preuve tres claire de la conduite d'un Maître ſouverain, qui tranſporte comme il veut les royaumes, & donne puiſſance à qui il luy ſemble bon. Qu'on jette les yeux ſur les hiſtoires, non ſeulement ſacrées, mais profanes; & l'on y remarquera des traits ſi viſibles de cette providence qui préſide à l'Univers, qu'on ne pourra s'empécher de l'admirer en la reconnoiſſant. Les hiſtoriens payens en ſont eux-mêmes tres-ſouvent frappez à la veuë des choſes qu'ils décrivent, & ſe trouvant ſurpris de divers cas tout-à-fait prodigieux & néanmoins tendant tous à une même fin, à laquelle ils voyent aboutir comme toutes choſes, ils s'écrient qu'il faut, veuille-t'on ou non, qu'on confeſſe qu'il y a un ordre ſecret de qui dépendent les plus grandes puiſſances icy-bas; & qu'il y a une main toute-puiſſante qui ôte quand elle veut ce qu'elle a donné, & le fait paſſer entre les mains qu'elle a choiſies, ſans que toutes les cauſes ſecondes jointes enſemble luy puiſſent reſiſter. *En troiſiéme lieu* conſiderans encore la ſocieté des hommes & leur conduite tant civile que morale, nous devons aſſûrément faire remarquer, que le ſoûtien veritable de leur union eſt la crainte & la croyance qu'ils ont de la Divinité.

Les athées se servent de cette verité pour se faire accroire que c'est seulement de cét interét humain que la pensée en a esté donnée, & a esté reçuë dans les esprits des hommes; mais il est certain qu'ils en abusent étrangement. Car outre que nous avons fait voir, que si Dieu même ne se fut pas gravé dans leurs cœurs, il auroit esté impossible de leur faire concevoir si universellement cette impression, quand même leurs plus grands interéts s'y seroient effectivement trouvez: Par dessus cela, di-je, il est certain que de ce que la connoissance de la Divinité est le plus grand & le plus ferme appuy du bonheur dont les hommes sont capables de jouïr en leur societé, il faut conclure que c'est non seulement une verité, mais la plus grande de toutes celles qui sont connuës, ou qui le peuvent mêmes estre. En effet une chose vaine & imaginaire ne pouroit jamais estre un si ferme & si immobile fondement d'une chose si réelle, & qui subsiste depuis si long tems, non-obstant les étranges secousses qu'elle souffre tous les jours. Cela ne se peut nier, & l'on ne peut pas contester en même tems que cette impression que les hommes ont de la Divinité, ne soit celle qui les contient le plus en leur devoir, qui bride leur convoitises,

arrette leurs paſſions, & les empéche de commettre tous les crimes qu'ils perpétreroient ſouvent autrement ſans frayeur & ſans la moindre crainte. Si les plus puiſſans ne ſe fioient pas à cette vive impreſſion qu'on voit veritablement que les hommes ont, en quelles craintes ne ſeroient-ils pas, non-obſtant leurs forces & toute leur autorité? Et quoy que le public & les particuliers ſe tiennent ſur leurs gardes, en voyant que ce ſentiment de Dieu eſt comme étouffé dans la pluſpart des hommes, & qu'à cauſe de cela proprement ils commettent les crimes qui les rendent coupables devant luy, & devant la juſtice même humaine; il eſt certain que toute l'aſſûrance qu'ils ont, eſt principalement fondée ſur ce qui en eſt demeuré de reſte dans leurs cœurs. Et c'eſt en effet avec ſujet: puis que s'il en eſtoit entierement enlevé, ils feroient aſſûrément toute autre choſe tous les jours. Les athées ſont les plus mauvais de tous les hommes, & ſi quelques-uns d'eux ſemblent retenir quelque apparence de vertu, ce n'eſt que pour tromper le prochain dont ils abuſent & profitent. Auſſi leurs principes poſez, le vice & la vertu, le bien & le mal, ne ſont que des termes qui ne ſignifient rien, & qui ne peuvent les retenir qu'autant qu'

ils y trouveront ou penſeront trouver leur interét. Mais dés que cela ne ſera pas, ils violeront toute juſtice, toute foy, tout amour, & étoufferont tout égard & toute reconnoiſſance. C'eſt auſſi ce qu'on voit en la pluſpart, qui ſont pour cela auſſi vraiment indignes de vivre parmi les hommes, & non ſeulement pour cela, mais pour leur malheureux principe dont les effets coulent naturellement & mêmes neceſſairement s'il eſt ſuivi. C'eſt ce dont on n'aura pas de peine à convenir, mais de ce qu'on tombe même d'accord que ſi l'impreſſion de Dieu occupoit pleinement les eſprits de tous les hommes, ils vivroient dans une admirable juſtice, jouïroient d'une indicible paix, & ſeroient comblez de bonheur même ſur la terre, ne doit-on pas reconnoître que ce qui eſt capable de produire de ſi réels effets doit eſtre bien réel, & que ce qui eſt ſi convenable au vray bien de l'homme ne peut eſtre nié de luy, ſans qu'il renonce tout-à-fait à ſa nature, & aille entierement contre l'inſtinct de ſon cœur, qui luy fait ſentir qu'il eſt capable du bien, & qu'il y a quelque choſe propre à le luy cauſer beaucoup plus grand que celuy dont il jouït. Cette choſe eſt Dieu, tant en luy-même que reſidant dans ſon cœur. Qu'il l'avouë

donc, qu'il le confesse, & qu'il reconnoisse en même tems que de ce qu'il est malheureux, & est pour l'estre davantage; c'est qu'il ne connoît pas le vray Dieu; qu'il ne l'aime & ne le craint pas, & qu'il ne renonce pas à soy & à la créature, pour adherer à luy par dessus soy-même & toutes choses. *En quatriéme lieu*, sans parler icy des admirables changemens en bien que la vive connoissance d'un Dieu opere dans ceux qui l'ont (puis que nous ne traittons pas encore des preuves de la Divinité que l'état des Chrétiens & des vrais Fidelles nous fournit) il suffit de remarquer pour la vie simplement civile & morale, qu'on voit toûjours que les hommes les plus aimables, les plus accomplis, les plus temperez, les plus maîtres d'eux-mêmes, les plus justes, les plus charitables, & les plus forts, sont ceux qui croyent plus fermement la grande verité que nous envisageons Et cela suffit assûrément pour faire concevoir sa grande certitude. Cette aimable puissance qu'elle a sur les esprits des hommes, nous la doit faire assûrément aimer. Et nous pouvons dire en general que toutes choses nous portent à la croire, au lieu qu'il n'y a qu'une rage d'esprit, un renversement total de raison & de sens, & une desesperée malice qui se

créve les yeux pour ne point voir ce qui les frappe, qui puiſſe porter à douter de cét immuable fondement de tout ce qu'il y a de plus certain & de plus réel dans l'Univers.

XI. Pour le faire voir encore mieux, il n'y a qu'à péſer ce que d'autres ont auſſi remarqué : ſçavoir *qu'il eſt manifeſte que l'interêt total & veritable de l'homme conſiſte à croire un Dieu.* Car cela eſt clair non ſeulement parce que comme nous l'avons fait voir, il eſt dés-à-preſent plus réellement heureux s'il vit ſelon cette foy, & parce que tous les biens ſolides dont les hommes joüiſſent à preſent coule de l'impreſſion qu'ils ont de la Divinité : Mais parce que s'il y a une éternité pour eux à attendre, il eſt de la derniere importance pour leur bonheur de croire en celuy qui peut les rendre à jamais heureux s'ils le connoiſſent, le croyent, & l'aiment; & qui les rendra certainement malheureux pour toûjours, s'ils ſont ſi impies & ſi hardis que de dire ou de profeſſer qu'ils ne le reconnoiſſent point, & qu'ils n'ont ny ne veulent avoir de foy en ſon Eſtre glorieux. Au bout de tout il ne leur peut qu'eſtre avantageux de ſe mettre le plus qu'ils peuvent de ſon côté, & de renoncer mêmes aux delices preſentes du peché,

puis qu'en cas qu'il y ait un Dieu, comme il est certainement, ils jouïront parlà d'un bonheur interminable, & infini. La seule esperance, ou le soupçon même qu'on auroit, que ce qu'on assûre de Dieu pourroit veritablement estre, suffiroit pour faire postposer toutes choses à sa connnoissance, à son amour, & à la foy de son grand Estre, pourvu seulement qu'on pésât les choses avec sens & jugement, qu'on les regardât comme elles sont, & qu'on agît vers elles en créature raisonnable. Ce qu'on peut gagner en croyant Dieu, estant éternel, infini, & incomprehensible, vaut bien que l'on expose pour cela ce qui n'est rien à son égard, pour si puissant qu'il soit, ou pour si réel qu'il nous paroisse. Et c'est-là même le fondement de tous les gains qu'on fait & de tout ce qu'on expose pour les acquerir parmi les hommes. De sorte que comme d'un côté cela prouve que Dieu est en effet le vray bien de l'homme pour le tems & pour l'éternité; cela fait voir en même tems qu'on ne peut nier son estre que par une rage d'esprit, qui ne fait pas seulement étouffer la raison, mais qui fait aller les hommes directement contre leur bien, & contre ce qui leur est le plus important, le plus utile & le plus

avantageux.

avantageux. Ils ont beau dire qu'ils ne ſçavent pas s'ils reſteront aprés cette vie. Cela peut pourtant eſtre. Ils ne ſçavent point évidemment le contraire. Et cela ſeul leur devroit faire ſouhaitter ardemment de croire vivement en Dieu. Et par deſſus tout cela mille choſes leur prouvent que leur ame reſtera aprés la diſſolution de leur corps. Ils en ont l'impreſſion au dedans d'eux pour peu qu'ils ſe conſultent. Leur ame qui eſt un eſtre intelligent, n'eſt pas cette maſſe de corps qui l'environne: & pourquoy l'un ceſſant d'eſtre, ou plûtôt ceſſant ſeulement de paroître à nos yeux, (car il reſte toûjours quoy qu'en une autre forme) l'autre ſubſtance dont l'eſſence n'a rien de commun avec la ſienne, ſeroit-elle aneantie, & ne ſubſiſteroit-elle point? Cela ſe peut, & l'on peut même dire que cela eſt, puis qu'on ne peut alleguer aucune cauſe de ſa réelle deſtruction. L'homme reſte donc aprés cette vie, & c'eſt aprés elle qu'il trouvera un Dieu vengeur des crimes, remunerateur des bonnes actions, favorable aux bons, ſevére aux méchans, & infini dans ſa miſericorde & ſa juſtice, dont le déployement ſera éternel, digne de Dieu, & incomprehenſible comme ſon eſtre adorable & infini.

CHAP. III.

Troisiéme Chef de preuves tirées de l'homme Chrétien, soit consideré en luy-même, soit vu dans la societé qu'il compose avec ceux qui luy ressemblent.

I. SI NOUS avons trouvé Dieu dans le monde grossier, qui n'estant que corps a peu de rapport au fond à son Estre qui est Esprit; & si nous l'avons découvert dans l'homme naturel, lequel il a pourtant comme tout abandonné aprés sa chute : ne devons-nous pas esperer de le rencontrer si nous venons à le chercher dans le monde surnaturel, & dans l'homme veritablement Chrétien ? C'est un homme de vray comme les autres, & ce qu'il y a de bon en eux se trouve si réellement en luy, qu'on peut dire qu'il est plus homme que tous eux, c'est-à-dire au fond plus raisonnable, plus intelligent, plus sage, & plus avisé qu'ils ne le sont, & qu'ils ne le peuvent mêmes estre, pendant qu'ils restent dans le cercle de la nature corrompuë, où ils se trouvent renfermez. Mais outre cét avantage de l'homme Chrétien au regard de l'humanité, qu'il posséde plus parfaittement que les autres;

nous pouvons dire ſans le flatter, & ſans dire rien de faux ou d'exceſſif, qu'il y a en luy quelque choſe qui paſſe l'homme, & qui tient aſſûrément de Dieu. Toute ſa vie le prouve. Sa conduite en convainc veüille-t'on ou non. Ses affections celeſtes, ſes penſées pures, ſes deſirs innocens, ſes paſſions temperées & conduites par la juſtice & par l'amour de Dieu, ſon corps ſujet de ſon eſprit, & ſon eſprit dépendant humblement de celuy de Dieu, tout cela prouve, di-je, que l'Ecriture eſt veritable, quand elle dit que cét homme Chrétien eſt le temple de la Divinité, le domicile de ſon Eſprit, & en quelque façon le paradis de Dieu, & la demeure de ſa grace & de ſa gloire. Nous ne pouvons donc que nous ne trouvions beaucoup plus Dieu en luy, qu'en tout ce que nous avons conſideré juſqu'à preſent. Et ſi nous l'enviſageons avec ſimplicité, nous verrons aſſûrément que nous y découvrirons une foule de preuves demonſtratives de la grande verité que nous pourſuivons à déployer. Mais quand nous parlons de luy, on ſe doit bien garder de croire que nous penſions à jetter les yeux ou à arretter nos eſprits ſur le general des Chrétiens, qui n'ont emprunté de Jesus-Christ que ſon Nom; ny même

1 Cor. 3:16, 17. 6:19. 2 Cor. 6:16.

ſur ces faux ſpirituels ou faux pieux, qui en toutes ſortes de communions couvrent fort en divers lieux la face de la Terre. Nous ne prétendons aucunement parler de ces hypocrites, de ces eſprits fourbes, de ces perſonnes composées & artificielles, de ces flatteurs d'eux-mêmes, de ces vains & ſuperbes, & de ces ames qui n'aiment Dieu que pour elles; non plus que de ces eſprits qui ſont au fond auſſi terreſtres & orgœüilleux, que tenebreux, & errans, & dont le monde eſt fort remply. Ce ſont des ames ſimples, ſinceres, ſages, vraiment humbles, mortifiées en leur nature corrompuë, qui ne cherchent au fond que Dieu & JESUS au monde, qui n'ont proprement dans le cœur que ſa gloire, & ne ſouhaittent dans la verité que l'accompliſſement de ſa volonté, & le déployement de ſon Regne équitable & glorieux: Ce ſont, di-je, ces ames leſquelles nous deſignons par le nom de Chrétiens. Celles à qui nous le donnons ſont des perſonnes juſtes, paiſibles quant-à elles, charitables, debonnaires, & fidelles, qui aiment au fond le bien de leur prochain comme le leur propre, qui cherchent plus celuy de ſon ame que celuy de ſon corps, qui luy procurent l'un & l'autre ſelon leur pouvoir, & qui

ſont ſincerement portées à luy faire pleine part de leur bonheur, de leurs graces, & de leurs avantages ſinguliers. Il eſt vray qu'on trouve peu de ces perſonnes. Mais néanmoins il y en a: Et ceux qui ont ce que nous avons marqué, ſçavent au moins que les choſes que nous diſons ne ſont pas des paroles en l'air; & par leur experience ils peuvent témoigner que ce ſont de tres-réelles veritez. Ceux auſſi qui les voyent, & converſent avec eux, peuvent en general diſcerner par leurs œuvres, & par la naïveté & perpetuité de leur conduite, que ce que nous avançons d'eux eſt veritable. Et c'eſt auſſi pour ces deux ſortes de perſonnes que nous écrivons particulierement ce chapitre, lequel pour ne contenir pas des preuves ſi univerſelles de la verité que nous traittons, n'en renfermera pas de moins réelles, ou de moins fortes que les deux précedens.

II. Quand donc ceux qui ſont veritablement à JESUS-CHRIST, & qui ſe trouvent vivre en luy, ſe ſouviennent qu'autrefois ils ont eſté dans un état tout different de celuy où ils ſont, & mêmes tout contraire, que peuvent-ils penſer ou dire ſi ce n'eſt que c'eſt Dieu qui les a changez, & qui leur a donné le plus réel & le plus authentique témoignage de ſon

Eſtre qu'ils pourroient jamais avoir, en les changeant comme il l'a fait par ſa vertu & par ſon inviſible grace. Et ceux qui les voyans changez de la ſorte, trouvent autant de réelle difference entre leurs états qu'entre les tenebres & la lumiere, que peuvent-ils dire ? Que peuvent-ils penſer? ſi ce n'eſt que c'eſt un Dieu qui a fait veritablement cette œuvre. Et les uns & les autres feront ſans doute plus confirmez en cette juſte penſée, s'ils font reflexion que la vie des vrais Chrétiens eſt tout-à-fait contraire à leur nature, telle qu'elle eſt à preſent en tous les hommes avant leur converſion. Le Chriſtianiſme fait renoncer à ſes propres penſées, & à l'attache qu'on y a. Et qui eſt-ce qui ne les aime? qui ne s'y plaît & ne s'y arrette, s'il ſuit les inſtincts de ſa nature corrompuë ? La Religion de JESUS-CHRIST nous oblige à n'eſtre point à nous, à ne vivre point pour nous-mêmes, & à faire tout par charité, ou par l'amour que nous portons à Dieu, ſoit en luy-meme, ſoit en ſon ouvrage, où nous le trouvons & le voyons. Et qui eſt-ce qui peut nier que l'amour propre nous eſt plus naturel que l'inſtinct de boire & de manger, & de faire les actions les plus neceſſaires de la vie ? Peut-on ne pas avouër que ſi l'hom-

me eſt laiſſé à luy, il ne vivra qu'à ſoy, & n'agira que pour ſoy-même en toutes choſes? Or ceux qui ſont veritablement Chrétiens meurent à eux-mêmes, & y ſont mêmes morts en general, dés qu'ils ont eſté convertis à JESUS-CHRIST. Chacun aime naturellement à faire ſes propres volontez, & l'on y a une attache épouvantable. Or le Chriſtianiſme fait qu'on y renonce de tout ſon cœur, & qu'on n'en ſoûmet pas ſeulement quelqu'une à autruy pour en pouvoir faire d'autres auſquels on ſe plaira peut-eſtre d'avantage; comme on voit que pluſieurs hommes le font par interét propre, ou par propre plaiſir: Mais dés qu'on eſt vraiment Chrétien on ſent qu'on ſe quitte au fond totalement ſoy-même, & que de cœur on ne veut plus faire aucune de ſes propres volontez, par le ſimple amour qu'on a d'une volonté meilleure, plus juſte, plus ſainte & plus parfaitte. Quoy qu'elle ſoit penible, & qu'elle crucifie & corps & eſprit, on la cherit & on la choiſit millefois plus que la ſienne. Et quand on n'attendroit à preſent aucune recompenſe icy-bas, ou cy-aprés en haut, on ſent que l'on eſt content ſincerement d'avoir embraſſé le plaiſir de ce Dieu que l'on aime, & que l'on juge digne d'eſtre infiniment aimé.

Ceux qui ont le bien de voir des Chrétiens éprouvent aux occasions que ce que nous disons est veritable, & ils sont témoins de ce triomphe de la Grace par dessus la nature, & ses plus fortes ou plus profondes inclinations. Qu'est-il de plus naturel que de se laisser aller à la curiosité de voir, & au desir de sçavoir? Or le Fidelle éprouve que Dieu l'a pour le general étouffé en luy: & ceux qui le voyent en sont mêmes convaincus. On vit naturellement dans ses passions, qui dominent le general des hommes: & l'on est forcé de reconnoître dans le Chrétien qu'elles sont d'ordinaire dominées de luy avec une sainte facilité, & que sans estre détruites elles servent non seulement à son esprit quand il le veut, & lors qu'il le faut; mais qui plus est à l'Esprit pur & saint de Dieu, aussi-bien qu'à son amour & au zéle de sa gloire. Tous les appetits naturels, qui ont leur siege dans le corps aussi-bien que dans l'ame, emportent tous les jours le general des hommes, & possedent sur tout visiblement la pluspart de leurs cœurs. Mais tout le contraire paroît manifestement dans le Fidelle, & il sçait bien luy-même quelle difference il y a entre l'état auquel il vit, & celuy où il estoit auparavant, & où il vivoit plû-

tôt comme un animal, que comme un homme, & comme une créature intelligente, ſpirituelle & raiſonnable. Quand donc il péſe cét univerſel changement; quand il ſent cette heureuſe transformation de ſa nature; quand il voit que ce n'eſt qu'en bien de quel côté qu'on la prenne; & quand il ſe ſouvient de l'oppoſition qu'il a euë à cette vie qu'il méne aprés ſon changement avec un plaiſir inénarrable: que peut-il dire, ſi ce n'eſt qu'un Dieu l'a fait tout autre qu'il n'eſtoit de luy-même, & qu'il faut qu' il y ait un Tout-puiſſant & un tout bon qui l'a refait ſi admirablement, & d'une maniere qui luy eſt ſi veritablement avantageuſe. Sur tout s'il ſe remet dans l'eſprit l'impoſſibilité où il s'eſt trouvé millefois dans le commencement de ſes bons deſirs, à changer la moindre choſe dans luy par ſa ſeule vertu, & par lès forces de ſon eſprit propre & naturel. Combien de fois a-t'il eſſayé de vaincre ſes mauvaiſes penſées qui l'inquiettoient & l'affligeoient: & il ne pouvoit pas venir à bout de ſe delivrer de la moindre avec tous ſes efforts. Et aprés cela il s'en trouve affranchi comme tout à la fois, & conſtamment. D'où vient cela je vous prie? Et d'où peut-il même venir? ſi ce n'eſt d'une main puiſſante, & d'un

Esprit invisible qui a eu puissance sur le nôtre, & l'a guéri quand il luy a semblé bon. Auparavant le Fidelle a gémi du fond de son cœur pour vaincre ses convoitises, & pour arretter la violence de ses desirs injustes, impurs, & criminels: Et plus il s'y appliquoit, plus il les sentoit se fortifier dans son cœur. Comment donc n'y regnent-ils plus à present? Comment est-ce qu'ils ne le salissent & ne l'inquiettent plus? Comment est-il remply de toutes autres affections? Et comment sent-il tous les desirs de sa nature assujettis constamment aux volontez de Dieu, & à la loy de son Esprit en soy? Certes tout cela n'a pas esté changé de la sorte, & souvent si subitement, & néanmoins si pleinement dans le fond, qu'un Dieu n'ait operé puissamment dans luy. Et s'il agit si réellement, qui est-ce qui ne confessera la verité & la réalité de son grand Estre? Le Chrétien sur tout, & ceux mêmes qui le voyent agir, ne peuvent que donner gloire à celuy qui a fait ce que la chair, le sang, l'amour propre, & l'esprit humain n'estoient jamais capables de faire, quand toutes leurs forces se seroient unies ensemble pour en venir à bout. Cette vuë donc generale du changement si visible, si grand, si inexplicable, & si constant

& réel de l'homme devenant Chrétien, est une preuve universelle & bien palpable de la verité de l'estre Divin. Et l'on ne peut que l'y voir vivement gravé si on la considére sans préjugé & sans obstination.

III. *Ce n'est plus par conjecture qu'on connoît les choses lors qu'on les sent en verité.* Le vif sentiment que l'ame en reçoit, est une des plus fortes preuves qu'elle puisse avoir de leur immuable certitude. Dans les choses corporelles on ne conteste pas contre la verité de ce que l'on peut ou voir, ou goûter, ou sentir. Et pour celles de l'esprit, il est certain que lors qu'on peut les connoître par l'impression qu'elles font sur nos sens spirituels, on n'en peut non plus douter que de ce que nous touchons ou manions. Selon cela nous pouvons dire que s'il est vray que Dieu se fait réellement sentir à l'ame du Chrétien & du Fidelle, il est impossible qu'il doute de la verité de son Estre. Or non seulement l'Ecriture assûre qu'il se fait comme voir, goûter, sentir, & toucher même en esprit; mais l'experience constante de l'homme regeneré & vraiment Chrétien le luy prouve d'une maniere indubitable. Il sent souvent au dedans de soy un Estre & un Esprit tout autre que le sien. Il éprouve qu'il est plus noble, plus fort, plus

Ex hoc Deum credimus quod eum sentire possumus, videre non possumus. *Minutius in Octavio.*

puiſſant & qu'il eſt ſon Maître veritable. Pour peu qu'il reçoive l'impreſſion de ſes operations divines, il ne peut qu'il n'avoue qu'elles paſſent tout ce que ſon eſprit humain & propre eſt capable de produire. Il trouve que cét Eſtre admirable remplit le ſien, poſſéde ſon cœur, conduit ſa tête, ſatisfait pleinement ſon ame, & a je ne ſçay quoy en ſoy de ſi grand, de ſi ſublime, de ſi parfait, & de ſi raviſſant, qu'il ne peut jamais aſſez exprimer ce qu'il en ſent. Il le trouve ſi réel, ſi veritable, & ſi ſenſible même, qu'il douteroit mille fois plûtôt de ſon ame & de ſon corps, que de ſa verité & de ſon éternelle exiſtence. Aux occaſions il voit que cét Eſprit ſage, lumineux, & ſource de toute lumiere, eſt ſon conſeil, ſon addreſſe, & toute ſa conduite. Quand il a le bonheur de le ſentir déployé dans ſoy, il ſe trouve libre, gay, joyeux au poſſible, & capable de mille choſes auſquelles auparavant il s'eſtoit tout-à-fait ſenti inhabile. C'eſt par l'union qu'il a à cét Eſprit grand & fort qu'il eſt ferme dans les dangers, fort dans les épreuves, immobile dans les adverſitez, & victorieux en general de luy-même & de toute créature. En luy il rencontre toute verité, toute lumiere, toute ſcience veritable, & qui plus eſt toute

bonté, toute vertu, & tout ce dont il peut avoir beſoin convenablement à la nature de ſon eſtre. Il ſçait certainement & d'une maniere ſenſible que ſans luy il luy ſeroit impoſſible de faire la pluſpart de ce qu'il fait. Il eſt aſſûré qu'il ne le feroit pas en la maniere qu'il luy eſt donné d'agir par cét Eſprit ſaint & divin ; & que lors qu'il ne veut pas eſtre le principe de ſes actions, elles ſont ſi differentes de celles dont il eſt le vray autheur, que cela n'eſt ny à exprimer, ny à comprendre. Sur tout il voit ſi clairement, qu'il y a au dedans de ſoy toute autre choſe que ce qu'il avoit ſenti avant ſa converſion, qu'il renieroit tout ce qui eſt au monde, plûtôt que de balancer ſur cette verité. Et cela non par opiniâtreté & par un épouſement aveugle de ce qu'il croit ; mais parce qu'il voit que ce qu'il croit eſt veritable, & qu'il ne le voit pas ſeulement, mais qu'il en ſent les effets réels, permanens, & tout-à-fait aimables, auſſi-bien que ſurprenans. Le changement dont nous avons parlé dans la preuve précedente n'ayant eu que Dieu pour principe, l'a rendu ſenſible à tout l'homme fidelle,& a fait qu'il n'y a rien en luy qui n'ait reçu impreſſion de ſa vertu & de ſa ſainteté. Auſſi le Chrétien eſt tellement convaincu que c'eſt

un Dieu qui l'a fait ce qu'il se trouve, qu'il luy seroit impossible d'attribuer son état heureux à un autre Estre ou à une autre main. Et cóme elle ne se contente pas d'agir une fois en general, mais qu'elle prend soin de l'ouvrage qu'elle a refaït en son amour, y travaillant mêmes constamment jusqu'à ce qu'il atteigne sa perfection dans le Ciel, il luy donne tous les jours de nouve les experiences de ce qu'il est, & par ce moyen il le confirme dans la foy qu'il luy a donnée de son aimable Divinité. Aprés cela quel moyen qu'il chancelle sur ce qu'il doit croire, penser, & professer à sa supréme gloire? N'avouëra-t'il pas ce qu'il sent, & ce qu'il sent mêmes une infinité de fois? Ne confessera-t'il pas la verité de ce qu'il voit & de ce qu'il touche plus réellement d'esprit, que si son corps l'avoit entre ses mains? Son esprit & son cœur sont comme tout imbus & penetrez de cét Estre glorieux, & comment ne rendroient-ils pas un authentique témoignage à sa vertu & à son existence? Qu'on nie donc plûtôt ce que l'on voit clairement des yeux du corps ou de l'esprit, & qu'on conteste la verité de tout ce que les sens de l'un & de l'autre discernent, avant que de vouloir faire renoncer au Fidelle à ce qu'il connoît d'une

maniere si vive, si simple, & si experimentale. Et encore quand on viendroit à cette folie, ou à cette rage, on ne l'obligera jamais à douter de ce qu'il sent estre plus réel que tous les corps & les esprits, & lequel il voit ne pouvoir estre nié par son ame que par la plus grande de toutes les extravagances, & par la plus noire aussi-bien que la plus extrême des toutes les folies. Ceux aussi qui agissent avec luy, & qui le connoissent pour sage & pour sincere, ne peuvent qu'ils ne déferent beaucoup à son témoignage. Et comme, quoy qu'on die que nous nous trompons en diverses choses, on ne peut pas nier qu'il ny en ait de certaines, & dont on a une claire & indubitable connoissance; on doit assûrément ajoûter beaucoup de foy à ce que le Fidelle dit de celle-cy, qu'il connoît d'une maniere tres-claire, tres-ferme, & évidente. Et si on ne le croit pas, ny son témoignage, on se rend assûrément déraisonnable, puis qu'on a tout sujet de l'embrasser; & que l'on n'en conteste pas d'autres beaucoup moins fondez que celuy qu'il rend en toute sincerité à Dieu qui habite dans luy.

IV. Si nous avons marqué en passant que la bonté de la societé des hommes qui ont quelque connoissance & quelque

crainte de Dieu, est un argument de la verité de cét Estre qui les rend tels qu'ils sont, que ne devons-nous pas dire en considerant *la nature de la societé des vrays Chrétiens*? Ceux qui ont le bien de les voir unis ensemble, sçavent que leur vie est accompagnée d'une concorde, d'une paix, d'une douceur, d'une justice, & d'une charité qui surpasse assûrément tout ce que la nature est capable de produire dans le monde. Au lieu que ceux que Dieu ne posséde pas, & qui ne sont pas unis à luy par amour, ont mille peines à vivre bien ensemble lors mêmes qu'ils le veulent, & sentent des difficultez comme insurmontables à vaincre la moindre de leurs passions; les vrais Fidelles trouvent une si grande facilité à vivre les uns avec les autres, en un mutuël & prêque parfait contentement, & ils se trouvent si aisément victorieux de ce qui entraîne, accable & divise les autres hommes; qu'on ne peut assûrément que l'on ne reconnoisse qu'il y a au milieu d'eux quelque chose de plus qu'humain. Et qu'est cela, si ce n'est Dieu même qui se déploye en leur sainte compagnie? Il
Prov. 3: 22. 8: 31. dit dans les Proverbes que ses delices seroient avec les fils des hommes droits; & il le fait bien voir en se rendant si familier aux vrais Chrétiens. Il assûre qu'il cheminera

minera comme au milieu d'eux, & prendra plaisir à habiter en leur societé. Et il l'accomplit en effet, lors qu'il déploye sensiblement son Esprit en elle, & qu'il en fait voir de si grands rejaillissemens hors de leurs esprits mêmes & de leurs cœurs. Comme nous croyons que Dieu est la bonté, la verité, la justice, la sainteté, & la charité même, on les trouve si réellement dans la vie & dans la communion des vrais Chrétiens, que comme elle est un des plus grands moyens à le connoître tel qu'il est en luy-même, elle est comme une visible preuve de la verité de son Estre précieux, & de tout ce qu'on dit de luy. Il est certain que par les sentimens que les Fidelles ont que tout est à Dieu, qu'ils ne sont point à eux-mêmes, qu'ils ne doivent en rien chercher leur propre; qu'ils doivent tout faire pour Dieu qui est la justice, la verité, & la charité essencielle; qu'ils ne doivent aimer que son image dans les créatures, & qu'ils le doivent chérir également par tout où il est, & selon qu'ils le rencontrent; qu' ainsi ils doivent en general aimer leur prochain comme ils s'aiment eux-mêmes, qu'ils le doivent préferer à eux si Dieu est plus en luy, s'il l'aime plus, & s'il en est plus sincerement & plus purement aimé:

2.Cor.6:16

il eſt certain, di-je, que ces ſentimens que les Fidelles ont par la vive connoiſſance qu'ils ont de la Divinité, ſont des principes inébranlables de la plus parfaitte de toutes les ſocietez humaines. Et ſeroit-il poſſible que des choſes en l'air fuſſent des fondemens ſolides d'une choſe ſi aimable, qu'une ſocieté reglée ſelon les axiomes les plus purs de la raiſon même, & de la lumiere qui reluit encore dans les tenebreux entendemens des hommes? Et quand on voit que ce ne ſont pas ſeulement de belles idées, des maximes illuſtres, & des dogmes inventez à plaiſir, mais qu'au contraire ce ſont des réalitez, des veritez, & des choſes qui frappent les yeux & les eſprits de tous ceux qui voyent de vrais Chrétiens unis enſemble, ne doit-on pas confeſſer que le fond de tout cela, qui eſt Dieu même, doit eſtre quelque choſe de bien réel? Et il faut qu'on confeſſe en même tems qu'il doit eſtre bien puiſſant, puis qu'il opere de ſi grandes choſes, & qu'il éleve l'homme à un état qui paſſe aſſûrément tout ce que la nature même ſe figure ſouvent dans ſes plus belles conceptions. Auſſi tous les hommes de bon ſens ſont toûjours tombez d'accord, qu'il n'y a point de preuve plus convaincante moralement de l'Eſtre de la Divinité

que la vie d'un Chrétien, & que la conduite ſainte, paiſible, juſte, pure, moderée, & vraiment deſintereſſée des Chrétiens en general, & pris en corps & en commun. Et s'il y avoit aujourd'huy ſur la terre un grand nombre d'aſſemblées compoſées de vrais Fidelles, comme il n'y en a que peu, il eſt hors de doute que les plus obſtinez des hommes les voyans, ſeroient frappez de ce qu'ils verroient au milieu d'eux, eſtant forcez à avouër plus par la veuë des choſes réelles & effectives, que par celles des ſignes, des miracles & des paroles étrangeres, que Dieu eſt au milieu des hommes, & que ſon Eſprit habite dans eux. Aprés quoy il ne faudroit plus diſputer, mais croire, craindre, aimer, & ſervir ce Dieu juſte & ſaint, qui daigne ſe manifeſter aux hommes, & ſe rabaiſſer juſques à eux, non-obſtant ſa gloire & ſa grandeur. Mais s'il n'y a pas beaucoup de ces aſſemblées, il y en a pourtant que Dieu forme pour ſa gloire, & pour ne ſe laiſſer pas ſans témoignage ſur la terre. Et comme ceux qui ont le bien d'en eſtre, ne peuvent douter de la ſenſible manifeſtation de Dieu au milieu d'eux, ceux qui en approchent ſeulement ne manquent pas d'eſtre frappez de quelque choſe de ſaint,

de grand, d'aimable, & de divin, qu'ils rencontrent en ces hommes ſinguliers.

V. *La mort des vrais Chrétiens* n'eſt pas une moindre preuve de la certitude de ce qu'ils croyent, que la vie qu'ils menent devant Dieu: ſur tout ſi l'on joint l'une avec l'autre, & qu'on voye celle-là comme une ſimple conſommation & perfection même de celle-cy. C'eſt une choſe aſſez extraordinaire que de mourir courageuſement, ou d'un ſens froid & raſſis. Et tous les impies avouënt, que ceux qui hors de la fureur des paſſions attendent d'un pied ferme la mort, & la reçoivent d'un cœur gay, ont quelque choſe qui paſſe & leur nature & leurs penſées mêmes. Et que ne doivent-ils donc pas dire des Chrétiens, qui par le ſeul amour qu'ils ont porté à Dieu, dont ils ſentoient la vive impreſſion dans leurs cœurs, ſont allez chercher la mort, lors mêmes qu'elle ſe preſentoit à eux dans la forme la plus terrible, & la plus honteuſe qu'on peut s'imaginer. Ceux qui ont fait état toute leur vie de ne chercher que leur propre gloire, & qui ont eu à cœur de mourir glorieuſement, ont eſté capables parfois d'attendre fortement la mort & mêmes de la prévenir. Mais qu'un tres-grand nombre de perſonnes qui ont pris plaiſir à eſtre

couvertes d'opprobre pendant leur vie, par l'amour que leur cœur avoit pour Dieu, ſoient allées en ſuite s'expoſer comme en foule aux plus honteux ſupplices pour luy rendre témoignage, c'eſt-ce qui fait voir qu'il y a eu en elles quelque choſe de veritablement celeſte & divin. Les Chrétiens ont eſté ordinairement ſimples, petits, & humbles, & conſtamment on les a vu innocens, purs, juſtes, charitables, debonnaires, & néanmoins ſenſez, ſages, & plus éclairez d'eſprit, que leurs juges ou les Philoſophes de ce ſiécle. Qui ſçait tant-ſoit-peu les hiſtoires, ne le peut pas nier. Et ceux qui ſont à preſent veritablement tels en ſont un viſible témoignage. Toutefois le general de ces perſonnes eſt allé embraſſer courageuſement & avec un plaiſir ineffable les croix, les tortures, les gibets, les feux, & les épées qui les perçoient, & les déchiroient ſouvent en mille piéces. Et ils ont fait cela aprés avoir purement & ſaintement vécu. Ils l'ont fait en y penſant bien, & aprés s'eſtre conduits ſagement & avec grande circonſpection & honnetteté dans le monde. Ils l'ont fait par la vive impreſſion qu'ils avoient de ce Dieu dont ils confeſſoient le nom & la gloire. Et ils l'ont fait pour ſçéler de leur ſang précieux la foy

qu'ils avoient en ſon glorieux Eſtre. Qu'on joigne tout cela enſemble, & l'on y trouvera une preuve ſi forte de la verité que nous traittons, qu'on n'en pourra douter aucunement. Et quand on jettera les yeux ſur les hiſtoires tant prophanes que ſaintes qui traittent des martyres des Chrétiens, & font voir la barbare cruauté qu'on a exercée ſur un ſi grand nombre de ces ames héroïques & tout-à-fait inébranlables ; on ne pourra que reconnoître que cette reflexion generale que nous faiſons en rapport à nôtre ſujet, eſt tout-à-fait demonſtrative & convaincante. L'on verra même qu'il s'en faut bien que toutes ces choſes ne ſe trouvent enſemble dans ceux dont on peut alléguer l'exemple, comme ayans ſouffert courageuſement la mort, ou l'eſtant allée chercher par fureur, par rage, par brutalité, ou par une épouvantable ſuperbe, & un deſir inſatiable de gloire. Les Chrétiens ſçavent & ſentent qu'ils ne la cherchent pas, & qu'ils ſont contens uniquement que Dieu ſoit connu, aimé, glorifié, & craint. Et c'eſt pour cela qu'ils font & ſouffrent toutes choſes. Il eſt vray qu'ils attendent fermement une vie éternelle ; mais outre qu'ils font ce qu'ils font pour Dieu, quand elle ne leur

ſeroit pas promiſe; il eſt certain que cela mêmes eſt une preuve admirable de la Divinité. Si Dieu même n'imprimoit pas ſi vivement au cœur des ſiens qu'il y a quelque choſe à attendre au deſſus de tout ce que nous voyons, il ſeroit comme impoſſible qu'on ſe détachât effectivement du bien réel qu'on poſſede icy-bas,& qu'on épouſât même toutes ſortes de maux, pour un imaginaire qui n'arriveroit jamais. Et ſi un Dieu ſur tout ne ſe faiſoit pas ſervir par luy-même, quel moyen qu'on fit & ſouffrit pour luy ce que ſes Fidelles & ſes Saints ont entrepris & enduré? Ceux même parmy les Payens qui ſont morts ſi courageuſement & de ſens raſſis, l'ont fait en eſperant de recevoir aprés la mort une meilleure vie, dont ils avoient reçu en leur naiſſance l'impreſſion dans leurs cœurs. Dans les Chrétiens elle eſt vive, elle eſt pure, elle eſt grande, & l'Eſprit divin qui les poſſede, la leur grave ſi fortement qu'il n'eſt pas à cet égard merveille qu'ils meurent comme ils ſont, ſçachans & ſentans qu'ils ne ſont que paſſer par la mort à Dieu qui eſt la vie, & qui fait tout leur amour, tout leur plaiſir, & toute leur béatitude.

CHAP. IV.

Quatriéme Chef des preuves de la Divinité tirées de l'Ecriture ſainte & de la Religion de Jeſus-Chriſt.

I. CE QUE nous avons dit juſques-icy pour l'établiſſement de la grande verité que nous enviſageons, eſt aſſûrément fort & tout-à-fait demonſtratif & convaincant. Néanmoins nous n'avons rien produit qui ne ſoit ſimple & familier. Toutes ces preuves de la Divinité ſe perſuadent par elles-mêmes, & l'on n'a pas beſoin de recourir à d'autres principes que l'on pourroit peut-eſtre regarder (quoy que ſans ſujet) comme étrangers. Celuy que nous allons rechercher dans ce Chapitre, ne l'eſt du tout point à Dieu & à celuy qui le reconnoît, & il ne le doit pas mémes eſtre entierement à celuy qui n'ayant pas encore une foy vive en luy, ne laiſſe pas d'avoir quelque reſte de lumiere d'eſprit qui luy fait voir ſouvent ce qui eſt clair de ſoy-même & veritablement fondé. Nous voulons tirer du Livre qu'on nomme *la Parole de Dieu*, de palpables argumens de la verité de ſon exiſtence. Et comme nous n'écrivons pas ſeulement pour les in-

credules, mais pour les Fidelles & les vrais ſerviteurs du Souverain, nous ſommes bien aiſes de leur faire voir que les fondemens de leur foy ſont grands & en grand nombre ; à meſure que nous prouvons à tous leurs adverſaires, les impies & les mondains, qu'il faut qu'ils renoncent au bon ſens & à toute lumiere de raiſon, lors qu'ils leur conteſtent ce qu'ils croyent, ou lors qu'ils témoignent par leur vie n'eſtre nullement perſuadez de l'immuable verité que nous pourſuivons à contempler.

II. Par *l'Ecriture*, ou par le Livre que nous nommons *la Parole de Dieu*, nous entendons un recœüil ſaint de veritez qui a eſté fait par des hommes inſpirez de Dieu, & qui rapporte fidellement ſes plus remarquables manifeſtations, ſes œuvres les plus glorieuſes, ſes volontez les plus ſaintes, & un tres-grand nombre de paroles expreſſes qu'il a luy-même proferées, tant immediatement, que mediatement par le miniſtere de ceux dont il s'eſt voulu ſervir pour déployer ce qu'il vouloit faire connoître au monde, & ſur tout à ceux qu'il a élus de luy pour le ſervir en verité & en amour. Nous croyons qu'il y a un tel Livre, donné de Dieu comme un témoin admirable de ſa Divinité. Et ſi nous le prouvons facilement, il n'y a

qui que ce ſoit qui n'avouë qu'on ſeroit tout-à-fait déraiſonnable de chercher aprés cela ailleurs des preuves de la verité du grand Eſtre que nous aimons & adorons. Et ſi ce beau recœuil ſe trouve veritablement parmy les hommes, il n'y a qui que ce ſoit qui ne tombe d'accord que les argumens que l'on tirera de luy pour confirmer la verité que nous traittons, seront tres-propres, tres-forts & convaincans mêmes les eſprits les plus revéches & les plus obſtinez, Voyons donc ſi beaucoup de choſes ne nous conduiſent pas clairement à la découverte que nous voulons faire de ce Livre ſaint & veritablement Divin.

III. Prémierement quand on jette les yeux ſur le Vieux & ſur le Nouveau Teſtament, & que l'on y trouve ſi hautement confirmées toutes les veritez que nous avons conſiderées juſques icy, l'on ne peut qu'on ne reconnoiſſe qu'ils procédent certainement de l'Eſprit de verité, qui a fait voir & dire à d'autres hommes ce qu'il nous fait connoître & dire maintenant, & ce qu'on ne peut renier ſans vouloir paſſer pour tout-à-fait injuſte, & privé même de bon ſens. Il eſt vray que ce Livre que nous croyons venir de Dieu, ſe contente ſouvent de témoigner de luy ſans s'arret-

ter à prouver ce qu'il en dit: parce que Dieu parlant ſuffit bien à ſe faire connoître, & à faire croire ce qu'il aſſûre de luy-même. Mais cela n'empéche pas qu'en d'autres lieux ſon Eſprit ne faſſe conſiderer aux hommes dans ce ſaint Livre les grandes preuves qu'ils ont en eux-mêmes & hors d'eux de la verité de ſon Eſtre glorieux. On n'a qu'à lire Job pour y rencontrer des argumens tres-clairs de la Divinité, pris des mêmes ſources que celles que nous avons recherchées cy-devant. David & les autres hommes ſaints dans leurs Cantiques, ont fait voir que Dieu s'eſtoit gravé ſur toute créature, & s'eſtoit manifeſté particulierement en la formation de l'homme, & en ſa conduite ſur luy. Les Prophétes élevent ſouvent l'eſprit de ceux qui liſent leurs paroles, à la contemplation du ſouverain Eſprit par la vuë de ce grand corps de l'Univers, & par les viſibles déployemens que Dieu y a fait de luy-même. Jesus & ſes Apôtres ſe ſont ſervis de cette voye pour améner les hommes à Dieu. Et ſaint Paul au chapitre prémier des Romains témoigne aſſez que le monde eſt un miroir de la Divinité, & que ſa toute-puiſſance auſſi-bien que toutes ſes autres perfections ſe voyent comme à l'œil, eſtant contemplées dans ſes ou-

vrages. Et dans le ſecond il renvoye les hommes mêmes naturels à leur conſcience, & à leurs cœurs, pour leur faire connoître ce grand Dieu qu'ils ne peuvent s'empécher de craindre, lors mêmes qu'ils n'ont pas le bonheur de le pouvoir aimer. Pouvans donc préſuppoſer que les choſes que nous avons avancées auparavant, ſont de certaines veritez, puis que nous en avons fait voir la clarté & l'évidence, nous devons aſſûrément avouër que le Livre qui leur rend un fidelle & glorieux témoignage, doit eſtre regardé de nous pour ce que nous avons dit, & eſtre pris comme un recœüil précieux de veritez, qui ramenant toutes à Dieu ne peuvent qu'eſtre procedées de luy & de ſon Eſprit auſſi ſaint que lumineux.

IV. Entrans plus avant dans ſa découverte, nous y trouvons quantité de choſes qui arrettent & frappent d'abord de leur grandeur & de leur importance. On y apprend la naiſſance du monde, & quelle a eſté la production de ce grand Tout, qui ne s'eſt pas pu faire de luy même, comme nous avons vu. On y lit les origines de toutes choſes. On y voit le commencement du genre-humain. On y découvre quel a eſté ſon bonheur & ſon innocence, lors qu'il eſt parti des mains de Dieu; &

l'on eſt informé des cauſes de ſa déplorable chute & de ſon état auſſi criminel que malheureux. En ſuite on y lit avec ſon renverſement celuy de toutes choſes. Les inclinations du monde preſent & les ſources de ſa corruption univerſelle y ſont clairement propoſées. La diſtinction des hommes en bons & en méchans, y eſt montrée conſtamment. Les crimes & les malheurs, auſſi-bien que les proſperitez apparentes des uns s'y trouvent: Et la ſainteté, le vray bonheur, & les adverſitez exterieures des autres y ſont perpetuellement marquées. On y eſt inſtruit de la cauſe de leur réelle difference. Les moyens dont Dieu s'eſt ſervy pour refaire & rétablir en ſainteté une partie du genre-humain, y ſont manifeſtez. L'on y voit que cette portion des hommes a eu generalement un même eſprit, de mêmes vues, de mêmes ſentimens, & une conduite qui ne s'eſt guére démentie. On y apprend comment ce peuple Juif qui frappe encore nos yeux, & qui eſt épars par tout, s'eſt formé, a eſté recoeüilli en un, s'eſt diviſé de tous les autres, & a eſté mis au milieu d'eux pour eſtre une preuve toûjours parlante de la bonté & de la juſtice Divine, qui ſe ſont également déployées deſſus luy. Dans le Livre qui rapporte

tous ſes états avec une fidelité admirable, & qui n'épargne aucunement ſes vices, parce qu'il n'eſt pas fait pour plaire à l'homme ou pour glorifier la nation, mais pour témoigner de la verité; on y trouve plus de veritables hiſtoires des ſiécles paſſez, que dans tous les autres enſemble. On y lit d' illuſtres témoignages de la verité de l'Evangile, & des preuves irrefragables de tout ce que les Chrétiens croyent & profeſſent, en difference même des Juifs, & en oppoſition à eux. On y eſt conduit comme par la main à JESUS-CHRIST, lequel le Nouveau Teſtament manifeſte tout-à-fait, & où toutes les prophéties de l'Ancien ſe trouvent verifiées. Le commencement merveilleux de l'Egliſe Chrétienne y eſt décrit, ſon progrés y eſt découvert, ſes abâtardiſſemens & ſa difformation univerſelle y ſont aſſûrées. La conſervation de quelque petit nombre de vrais Saints y eſt pourtant promiſe. Et l'état des tems preſens & derniers y eſt ſi vivement propoſé en divers lieux, qu' il ſemble qu'on lit plûtôt leur hiſtoire que leur prophetie & leur ancienne prédiction. Voilà en peu de mots ce que l'Ecriture contient, ſans parler icy des veritez ſublimes qu'elle propoſe, des miracles indubitables qu'elle raconte, des

voyes particulieres que Dieu a tenuës ſur ſes Saints, & des myſteres glorieux qui y ſont indiquez & revelez. Tout cela eſt grand, tout cela eſt merveilleux. Et il faut avouër qu'il n'y a aucun livre au monde qui traitte comme celuy-cy des choſes d'une telle nature, & qui entreprenne même de les faire connoître & de les déplier. Mais quand on ſe dōne le tems de les conſiderer à fond (comme certes leur ſimple propoſition merite bien qu'on prenne la peine de les ſonder), & qu'on vient à découvrir le rapport admirable qu'elles ont, leur liaiſon & leur enchaînement, leur ſainteté & leur juſtice, leur beauté & leur bonté, leur certitude & leur vraye ſolidité, leurs preuves & leurs immuables & infinis appuis; on ne peut qu'on ne ſoit ravi à leur vuë, & qu'on ne diſe que c'eſt un Dieu qui a revelé ſi clairement & ſi veritablement ce qui eut eſté impoſſible que l'eſprit de l'homme devinât, quoy qu'il en conçoive pleinement la verité quand elles luy ſont propoſées, & quand ſur tout il les conſidere en ſimplicité, en innocence & en la lumiere de ſon Dieu.

V. Prenans ces choſes un peu plus en détail, & ne pouvans pas pourtant nous étendre ſur elles ſans paſſer tout-à-fait les

bornes que nous nous proposons, disons prémierement que quand on lit *les livres de Moïse* on ne peut qu'on ne reconnoisse qu'ils portent sur eux toutes les marques de verité qui peuvent estre exigées de quelque livre que ce soit. On ne doute aucunement qu'il n'y ait eu par exemple un Aristote ou un Ciceron, qu'ils ayent écrit des livres, & que ceux qui portent maintenant leur nom ne soient d'eux pour la pluspart. On ne doute pas au moins qu'il n'y ait eu un Alexandre, & un Cesar, en lisant les histoires qui en parlent, & les commentaires de ce dernier qui s'y décrit luy-même. Comment donc pourroit-on douter de ce qu'on trouve dans les livres de Moïse, & de la certitude generale de ce que nous y lisons? Ils ont tout ce que les autres ont de certain & d'éclatant, & par dessus eux ils ont mille choses singulieres qui les doivent faire recevoir avec plus de foy & de docilité d'esprit. Ils contiennent les fondemens de la Religion d'un peuple tres-ancien & tres-connu. Ce peuple reste encore à nos yeux, & se conduit mêmes exterieurement selon tout ce qui est marqué dans ces livres. Il en a esté de tout tems le depositaire, & il en est le constant & l'irrefragable témoin. Non seulement sa conduite Ecclesiastique, mais son

ſon gouvernement politique & civil, dépend abſolument de ce qu'ils ordonnent & propoſent. Ils ont toûjours eſté les fondemens de la Republique parmy les Juifs, auſſi-bien que les baſes de la Religion. Ils ont eſté d'ordinaire & dés le commencement même connus à tous les particuliers de la nation, à laquelle ils eſtoient donnez. Et les Chrétiens oppoſez aux Juifs preſens, les ont reçus avec la même foy qu'eux depuis ſeize cens ans. Maintenant ils conviennent les uns & les autres, qu'il faut décider leurs differens par ces Livres qu'ils prennent également pour juges. Et l'on ſçait que les plus anciens écrivains parmy les Payens ont rendu d'authentiques témoignages à ces Livres de Moïſe, & à ce recœuil des loix du peuple Hebreu. David en ſes pſeaumes, les Prophétes en leurs Livres, les Hiſtoriens ſacrez du peuple ancien dans les leurs, ne font que rapporter ce qu'ils en diſent ſans le prouver, parce qu'ils eſtoient d'une notoreté connuë & inconteſtable parmy tout ce peuple. Les Evangeliſtes même & les Apôtres fondent ſur eux leurs preuves. Et Jesus qui venoit pour accomplir & finir le miniſtere de Moïſe, ramene pourtant tous les ſiens à ſes Ecrits & les oblige à y ajouter une pleine

ſoy. Enfin il y a eu peu d'impies durant les tems auſquels les choſes eſtoient en quelque état parmy les Juifs, & capables de convaincre l'œil le plus méchant de la certitude des choſes contenuës dans les Livres de Moïſe; qui en ayent oſé ſeulement conteſter la verité. Tout cela pris enſemble eſt ſi fort & ſi preſſant, qu'on ne peut le rejetter ſans ſe declarer contre le ſens commun, & ſans renoncer tout-à-fait à la raiſon. Il n'y a livre au monde qui ait la moindre partie de ces preuves de verité; & néanmoins on les reçoit, on les croit, & l'on ſçait qu'on paſſeroit pour ridicule ſi l'on en conteſtoit pluſieurs. Et ne le ſeroit-on donc pas tout-à-fait, ſi l'on revoquoit en doute la certitude de ceux qui ont des authoritez pour eux infiniment plus glorieuſes & plus irrefragables? Il n'eſt pas de nôtre ſujet de les rapporter toutes icy, eſtant en detail aſſez traitées ailleurs. Mais il ſuffira de remarquer que tout homme qui tombera d'accord de la verité même generale des Livres de Moïſe, & de ce qu'ils contiennent, ne pourra qu'il n'y trouve une preuve univerſelle de la Divinité, à laquelle il faudra que ſon eſprit ſe rende entierement. Et quand on ſeroit ſi enragé ou ſi obſtiné contre Dieu, que de vouloir abſolument

rejetter la certitude de cette ſienne parole, on ſera forcé à la reconnoître pour ſienne par les choſes mêmes qui s'y trouvent, & par l'air divin tout particulier qui y reluit, auſſi-bien que par la maniere convaincante en laquelle l'Eſprit qui les a faites, les a dictées & propoſées à nos yeux. Au fond quelle verité n'y trouve-t'on pas? Quelle lumiere, quelle ſageſſe, & quelle conduite n'y voit-on pas regner univerſellement? Quelles œuvres magnifiques rapportées? Quels miracles éclatans n'y rencontre-t'on point hautement publiez? Et néanmoins tout cela eſt propoſé tres-ſimplement. Il eſt raconté ſi naïvement qu'il n'y a pas moyen de s'en défendre. Et il eſt aſſûré ſi pleinement qu'il eſt impoſſible qu'on ne croye, que celuy qui parle & qui écrit a eſté plus perſuadé de ce qu'il dit, que de ce qu'il voyoit devant ſes yeux, ou touchoit ſenſiblement de ſes mains, ou comprenoit le plus clairement par ſa raiſon. On ſent que la clarté des choſes & leur inconteſtable certitude a tellement délivré de ſouci l'eſprit de ce divin Ecrivain, qu'il n'apporte pas la moindre peine à s'inſinuër dans les eſprits, ou à ſe faire croire. Il raconte à un peuple tout entier les choſes mêmes qu'il a éprouvées par quarante ans. Quel-

Je merveille dônc qu'il n'ait pas fait l'orateur pour luy persuader ce qu'il ne faisoit que luy remettre devant les yeux, aprés qu'il y estoit tout fraîchement passé? Il atteste tous leurs sens aussi-bien que leur raison & leur conscience de la verité de tout ce qu'il dit, & des œuvres Divines qu'il rapporte. Ce qu'il ramène de plus haut est ce qui en partie estoit generalement connu à ce peuple, luy ayant esté transmis de main en main depuis le prémier des hommes; ou bien ce que Dieu qui a tout fait, & qui sçait tout, luy a particulierement revelé. Et il est si assûré que ce peuple ne peut point douter de son envoy divin, & du commerce singulier qu'il a avec la Divinité, qu'il ne se met pas plus en peine de prouver ce qu'il avance de singulier de sa part, que lorsqu'il dit les choses les plus communes & les plus sçuës universellement. En effet aprés tant de témoignages que Dieu luy avoit donnez, & aprés tant de miracles faits en sa faveur en la presence de toute cette multitude, il auroit eu grand tort de rechercher d'autres moyens de se faire croire. Et quoy qu'il écrive pour la posterité, il n'y est pas non plus obligé. Il sçait que la generation à laquelle il parle, racontera à la suivante toutes les grandes choses qu'elle

a vuës. Il eſt aſſûré que tout ce que Dieu avoit fait de miraculeux & d'éclatant, ſeroit gravé ſur de ſi authentiques monumens qu'ils ſeroient entierement ineffaçables. Et il ne ſe trompoit pas. Tous les peuples de Canaän chaſſez ou détruits generalement par la main viſible de Dieu vengeur de leurs crimes, témoignoient aſſez à leurs reſtes, auſſi-bien qu'à Iſraël même & aux peuples voiſins, de la verité de ce que Moïſe avoit prédit & promis dans ſes Livres. L'établiſſement du culte divin en Iſraël, la conſervation miraculeuſe de cette nation, & ſa durée ſi conſtante, non-obſtant tous les accidens qui ont diſſipé tant d'autres peuples, eſtoient des choſes preſentes à l'eſprit de ſon legislateur, qui les raconte comme ſi elles eſtoient déja paſſées. Et tout cela joint enſemble luy faiſoit voir ſi clairement que ce qu'il écrivoit ne pourroit pas eſtre conteſté, qu'il n'avoit en effet qu'à l'expoſer comme il eſtoit. Et cette ſimplicité jointe à cette fermeté divine, prouve bien que ce n'eſt pas l'eſprit d'un homme ordinaire, qui parle & qui agit tout autrement pour perſuader ce qu'il deſire, mais bien que c'eſt celuy d'un ſouverain & du Dieu même qui a fait les choſes qu'il témoigne, & leſquelles il donne à croi-

re abſolument, parce qu'il eſt digne d'eſtre cru, & que ce qu'il propoſe eſt conſtant & tout-à-fait indubitable. Cela eſtant & cette certitude des Ecrits de Moïſe eſtant generalement propoſée, il eſt viſible que ces admirables livres contiennent diverſes preuves de la Divinité qui ſont tout-à-fait inconteſtables. Elles peuvent ſe reduire particulierement à trois. La prémiere eſt, que ſi ce qu'ils contiennent eſt veritable, & s'il y a même la moindre verité (comme il faut eſtre fou & enragé pour le nier) il faut bien reconnoître neceſſairement qu'il y a un Dieu: puis que tout ce qui y eſt rapporté eſt tout lié à luy, & que les choſes les plus ordinaires auſſi-bien que les plus inuſitées luy ſont toûjours attribuées, avec une certitude ſi grande, & une ſimplicité ſi naïve, qu'elles portent, comme nous avons dit, le caractere de la verité admirablement gravé ſur elles. La ſeconde eſt que ſi un Dieu a fait écrire ce qui eſt contenu dans ces Livres ſaints, comme cent choſes le prouvent, il eſt neceſſaire abſolument qu'il y en ait un qui s'eſt manifeſté dans le monde ſurnaturel & ſpirituel, comme il s'eſt déployé dans le naturel. Si Dieu même n'avoit pas ordonné à Moïſe d'écrire, il auroit eſté le plus

grand fourbe, & par consequent le plus méchant homme de la terre. Et peut-on penser cela à la seule vuë de ce qu'il raconte luy-même, soit de sa propre conduite, soit de celle de son peuple? Tout ce qu'il dit ne prouve-t'il pas que quand il eut voulu seduire Israël, il luy eut esté impossible, n'agissant pas comme ces legislateurs humains qui ont feint des commerces avec la Divinité, mais sourds, mais cachez, & tout-à-fait fabuleux & ridicules. Ce que Moïse dit sur ce sujet estoit public, & se passoit pendant l'espace de quarante ans entiers à la vuë de plus de six cens mille hommes capables de se conduire, & de marcher mêmes en guerre. Les signes qu'il produit pour marquer la verité de son envoy, tant en Egypte que dans le desert, sont si éclatans & si indubitablement divins, qu'il faut vouloir se rendre ridicule, quand en avoüant en general la certitude, on en conteste la divinité. Et tout un peuple qui les voyoit, ne pouvoit qu'estre frappé de la presence du Dieu qui luy apparoissoit d'une maniere si visible & si magnifique tout-ensemble. Quand les plus grands raisonneurs du monde, & les plus incredules des hommes eussent esté présens à cette apparition terrible de

Dieu sur le mont de Sinaï, qu'eussent-ils dit? qu'eussent-ils pensé? & que n'eussent-ils pas senty? Assûrément les mêmes choses que tout Israël, au milieu duquel pourtant il y avoit plusieurs esprits malins, envieux de Moïse, & qui comme on le voit dans leurs murmures & leurs rebellions, n'estoient pas des ensorcelez, des sots ou des foibles, mais des furieux, des incredules & des obstinez méchans. Il est donc visible que Moïse n'eut pû écrire ce qu'il écrivit sans Dieu, sans sa revelation, & sans sa conduite; & que quand il eut voulu persuader faussement qu'il agissoit par l'ordre de l'Esprit de Dieu, il luy eut esté impossible si cela n'eut pas esté, vu l'état auquel estoient les choses, & vu toutes les circonstances qui les accompagnoient. C'est donc Dieu qui a esté veritablement le prémier Autheur des ces saints Livres, & c'est par eux qu'il a donné à connoître incontestablement sa grande Divinité. En troisiéme lieu le general des veritez & des maximes spirituelles qu'ils contiennent, ainsi que les exemples des hommes saints qu'ils rapportent & qu'ils louënt, prouvent clairement que celuy qui les a écrits a esté un amateur de la justice, de la sainteté, de la pureté & de la vraye bonté. Et non

Nombres.

ſeulement l'air dont il parle, l'approbation & le ſçeau qu'il donne au bien avec tant de poids, & l'horreur qu'il imprime du mal en le rapportant mêmes avec ſimplicité, témoignent que cét Autheur non ſeulement n'a eſté ny méchant, ny trompeur, & qu'au contraire il a eſté ſincere & bon; mais même qu'il a eſté divin, & a eſté conduit d'un eſprit extraordinaire, qui l'a fait écrire avec tant d'authorité & tant de pureté, qui eſt tout-à-fait ſinguliere. Et tout cela enſemble fait voir qu'entre tous les livres du monde il n'y en a point qu'on doive recevoir, mêmes humainement, avec tant de foy que ces Livres ſaints, ſur tout ſi on les prend dans ce qui fait proprement leur eſſence, & qui les rend recommandables par deſſus tous les autres livres qui ont jamais paru dans l'Univers, & qui n'ont pas eſté écrits par le même eſprit & ſelon les mêmes principes & caracteres de ceux-cy.

VI. Nous ne pouvons pas nier que ceux qui les ſuivent dans la Bible, n'ayent de viſibles marques ſur eux de la Divinité qui les a fait écrire par le même Eſprit, quoy que non pas toûjours d'une maniere ſi expreſſe, ou ſi éclatante & magnifique. Qu'on liſe le livre de Joſué, &

qu'on le prene ſeulement pour une hiſtoire veritable, comme elle en a tous les caracteres ; & l'on ne pourra que confeſſer que c'eſt un Dieu qui a accompli ſi ponctuellement tout ce qu'il avoit promis, & qui a fait des choſes magnifiques en ſon bras, par des voyes tout-à-fait éloignées & de la raiſon humaine, & de l'ordinaire conduite qu'on voit reluire dans le monde. Lhiſtoire des Juges prouve clairement la même choſe. Et comme tout ce qu'elle raconte eſt une démonſtration perpetuelle de la Divinité familiere à ce peuple Juif, il faut qu'on la reconnoiſſe aſſûrément, & qu'on revere ſon domaine : puis qu'on ne peut pas conteſter la verité generale de ce que ces Livres diſent, & qu'il eſt impoſſible de rapporter pluſieurs choſes qu'ils contiennent à quelque autre cauſe que ce ſoit. La liaiſon naïve qu'ils ont auſſi avec les Livres de Moïſe qui les ont précedez, confirme encore leur verité, & tout ce que nous avons dit de leur divinité avec ſujet. En particulier les ſeuls Pſeaumes de David joints avec ſa vie & ſa conduite, ſur tout avant qu'il vint à monter ſur le Trône, prouvent tellement que cét homme a eſté animé de quelque Eſprit ſurnaturel, & néanmoins tres-bon, tres-pur, & tres-aimable, qu'il eſt comme in-

concevable qu'on puisse refuser de luy ajouter la foy qu'il gagne si bien sur les cœurs justes, purs, & tant-soit-peu droits & innocens. Les autres Livres jusques à ceux des Prophétes sont écrits avec tant de simplicité, naïveté & ingenuité, qu'ils forcent à croire la verité de ce qu'ils disent, pour peu qu'on s'attache à les lire, & qu'on se donne la peine d'envisager ce qu'ils proposent. Les plus méchans athées le sentent, & souvent ils sont forcez de l'avouër quand ils ont employé un juste tems à cette meditation, & qu'ils s'y sont appliquez sans épouser tout-à-fait opiniâtrement leur méchant & nuisible préjugé.

VII. Pour ce qui est des *Prophétes & des propheties* en general, nous en pouvons tirer une démonstration invincible de la verité que nous traittons. Dieu même dit en Isaïe, que si les dieux des nations prédisent vraiment l'avenir, & le prédisent clairement, certainement, & infailliblement, il consent qu'ils soyent tenus pour dieux. En effet il n'y a qu'un estre souverainement intelligent qui puisse percer dans l'avenir, & puisse manifester long tems auparavant les choses qui ne doivent arriver que de longs siécles aprés, sans avoir même necessaire liai-

If. 41: 22. 23.

ſon aux choſes qui arrivent aux tems auſquels elles ſont évidemment prédites. Celuy ſeul à qui l'avenir eſt expoſé, de-même que le preſent, peut le découvrir aux hommes. Et il eſt certain qu'il n'y a d'intelligence Angelique ou humaine, qui en ſoit d'elle-même capable. Auſſi ont-elles eſté toujours obligées de reconnoître que ce qu'elles prédiſoient devoir arriver, elles le tenoient d'une cauſe ſuperieure à laquelle rien du tout n'eſt caché, ny tant ſoit peu couvert. Cela eſtant il eſt facile de faire voir que toutes les prophéties de l'ancien Teſtament ayant eſté certainement faites de long-tems, & s'eſtant ponctuellement accomplies, on a tout ſujet de conclure d'elles la neceſſaire exiſtence de cét Eſtre infiniment intelligent que nous contemplons & adorons. On eſt forcé à le reconnoître en prémier lieu, quand on parcourt d'un œil ſimple toutes les prédictions qui ont eſté faites de JESUS CHRIST nôtre Seigneur, qui a paru dans le monde en l'accompliſſement des ſiécles. Il a eſté promis dés le commen-
Gen. 3: 15. cement comme ſemence benie qui devoit
briſer la tête du ſerpent. Il a eſté propo-
22: 18. ſé à Abraham comme celuy en qui toutes
les nations de la terre devoient eſtre beni-
40: 10. es un jour. Jacob l'a contemplé comme le

grand Envoyé de Dieu, qui devoit venir au tems que le ſceptre & la legislature même devoit eſtre ôtée des mains des Juifs, & eſtre tranſportée en celle d'un étranger. Moïſe l'a fait attendre à Iſraël comme le grand Prophéte figuré par Joſué, & parlant de la part de Dieu d'une maniere ſi expreſſe que tous ceux qui ne le croiroient pas periroient aſſûrément. David l'a regardé ſouvent en eſprit comme Abraham, & s'eſt rejouï mille fois en le voyant de loin paroître dans le monde, & y établir ſoit le regne de ſa grace par ſa mort, ſoit celuy de ſa gloire dans la fin de tous les tems par ſa Divine puiſſance. Iſaïe auſſi-bien que Jeremie, Ezechiel, Daniel, Michée & les autres Prophétes ont annoncé ſi clairement ſa naiſſance d'une Vierge, ſa ſortie de Bethléem, la venuë de ſon précurſeur, ſes miracles éclatans, ſa vie toute divine, ſes ſouffrances, & ſes contradictions de la part des méchans, ſon retranchement même du milieu des hommes, ſa vente, ſa livraiſon par la perfidie de Judas, ſa reſurrection, ſa montée dans le Ciel, l'épanchement de ſon Eſprit ſur ſon Egliſe, la converſion qu'il feroit des nations par l'envoy de ſes miniſtres, & par la communication abondante de ſa lumiere, la rejection qu'il fe-

Deut. 18:15 16.

Voyes nôtre Emmanuel 2. Traité.

roit du peuple Juif, la corruption de son peuple nouveau, & le retablissement qu'il feroit un jour de l'un & de l'autre, comme nous l'attendons: qu'il est impossible de n'estre pas frappé d'une si grande lumiere, & de n'estre pas ravi en admiration, voyant que les Livres mêmes des Juifs rendent un si authentique témoignage à la foy des Chrétiens, & que ceux-cy ne croyent rien à present de JESUS, que ceux-là ne confessent estre contenu dans leurs plus divins Ecrits. Cela prouve que le même Dieu qui a envoyé son Fils au monde quand il a voulu, a fait certainement écrire tout ce qui l'a concerné avant qu'il parut au milieu des hommes. Et cela convainc évidemment de la verité de son intelligence suprême, & de l'existence par consequent de son Estre necessaire. En second lieu qui lit la prédiction que les Prophétes font de la captivité d'Israël en Babylone, du nombre précis des années qu'il y devoit rester, de son retour assûré, du nom de celuy qui les devoit remettre en liberté, du retablissement de Jerusalem & du Temple, & de tout ce qui arriva aprés cette servitude, qui lit, di-je, toutes ces choses, comme elles sont clairement contenuës dans ces Livres, ne peut qu'estre

Jer. 25: 11. 12. 29: 10. Dan. 9: 2. Isai. 44: 28. 45: 1. 4. 13.

confirmé dans la même croyance. Sur tout s'il joint ce que Moïse, Isaïe & Daniel annoncent de la seconde captivité plus effroyable du peuple Juif sous les Romains. Sa dispersion presente a esté prédite aussi-bien que l'ancienne, & l'une est un témoignage authentique que ce qui est rapporté comme estant prédit de la prémiere, est bien certain & tout-à-fait incontestable. En troisiéme lieu le Livre seul de Daniel est une preuve admirable de ce que nous soutenons. Les changemens des quatre Monarchies y sont si clairement prédits long-tems avant qu'ils se fissent, qu'il semble que ce n'en est pas tant la prophétie que l'histoire. Qu'on se donne en particulier la peine de lire le 8. Chapitre de ce Prophéte, & l'on y trouvera l'histoire d'Alexandre & de ses successeurs si particulierement rapportée, qu'on n'en pourroit pas faire un abregé si naïf & si propre, quand on voudroit recœüillir tout ce que Quinte-Curce a rapporté de luy au long. Ces trois chefs singuliers choisis de tous les autres, suffisent à établir fortement l'argument puissant que nous tirons de la clarté & verité des propheties, pour prouver par elles la croyance inébranlable que nous avons de la Divinité. Elle s'est manifestée glorieu-

c. 2. & 7.

ſement par les infaillibles prédictions, & elle a donné ſujet à tout eſprit qui la contemple, de l'admirer, de l'adorer, & de confeſſer hautement que ſon intelligence eſt ſans meſure, & que toutes choſes ſont entierement découvertes & comme nuës devant elle.

VIII. Venans aux Livres *du Nouveau Teſtament* nous y trouvons un déployement ſi grand de Divinité, que l'eſprit en eſt comme tout ravy & accablé. La verité de l'hiſtoire Evangelique eſtant fondée ſur des preuves encore plus éclatantes que celles qui établiſſent la certitude de ce que Moïſe a rapporté touchant Iſraël, on ne peut la revoquer en doute ſans une tres-grande temerité & une extréme impudence. Les Juifs même ennemis mortels des Chrétiens, ne l'ont pas anciennement conteſtée, & on trouve quantité de choſes dans leurs livres qui confirment ce que les nôtres avancent de JESUS. Luy-même a paru dans un tems où les hommes avoient les yeux aſſez ouverts & l'eſprit aſſez malin & défiant. Les miracles qu'il a faits, n'ont point eſté en cachette, non plus que ceux de Moïſe & des Prophétes. Il a attaqué hautement la Synagogue, & a eſté expoſé à toutes ſes calomnies & médiſances, qui n'ont pas pû étouffer la verité qui

té qui éclatoit à ſon avantage & à ſa divine gloire. Il a eu des témoins irreprochables de toutes les choſes qui luy ſont avenuës. Leur bonté, leur juſtice, leur ſimplicité, & leur charité vers le prochain, les rendent tout-à-fait exemts du ſoupçon d'avoir voulu tromper leurs freres. Les choſes qu'ils racontent ſont ſi publiques, ſi palpables, & ſi claires qu'il eſt impoſſible qu'ils y ayent eſté trompez eux-mêmes. Et les peines qu'ils ont ſouffertes pour la confirmation de leur témoignage, prouvent qu'ils ont eſté tres-vivement perſuadez de ce qu'ils ont annoncé, & qu'ils n'ont regardé rien comme cher au monde, au prix de la gloire de leur Seigneur & de leur Dieu. Leur ſageſſe, leur eſprit raſſis & temperé, leur douceur, & leur humilité ſincere, font voir que ce n'a eſté ny par préjugé, ny par rage, ny par orgœüil, ou par obſtination qu'ils ſe ſont expoſez aux plus cruëls tormens, plûtôt que de renier celuy qu'ils avoient connu, aimé, & converſé ſi familierement. Enfin le Paganiſme qui dés long-tems a dû ployer ſous l'Evangile & ſous la doctrine de Jesus, eſt luy même un témoin de la verité de ce que les Evangeliſtes rapportent fidellement de luy. Ce grand changement qui s'eſt fait dans le monde par ſa venuë,

prouve bien que ce que l'on en dit n'eſt pas une choſe controuvée ; & des renverſemens en bien ſi réels montrent aſſûrément que la cauſe qui les a produits a eſté bien bonne & bien réelle.

IX. La verité de l'Evangile eſtant ainſi préſuppoſée, il eſt facile d'en tirer des argumens puiſſans de la Divinité. Prémierement quand on voit accomply ſi ponctuëllement *tout ce qui avoit eſté prédit de Jeſus*, on ne peut qu'on n'avouë que Dieu a manifeſté en luy glorieuſement ſa verité auſſi-bien que prouvé ſon infaillible ſcience. Secondement quand on y lit *les propheties* qui y ſont, & qui annoncent la mort de JESUS & toutes ſes circonſtances, auſſi-bien que ſa reſurrection & ſon aſcenſion, & prédiſent avec la diſperſion des Juifs, la deſtruction de Jeruſalem, la demolition du Temple, la rejection totale d'Iſraël à tems de l'alliance divine, le déployement de l'Evangile, le changement du Chriſtianiſme en antichriſtianiſme, l'élevation d'une ſeconde Babel, ſon gouvernement, ſon empire, ſa cruauté, ſa longue durée, & l'étenduë de ſa puiſſance tyrannique ; on doit aſſûrément dire la même choſe que lors qu'on contemple les autres propheties ; & reconnoître que l'Eſprit qui prévoit & qui

ordonne tout avant qu'il arrive, a annoncé toutes ces choses long-tems avant leur effectif avénement. En troisiéme lieu *les miracles de Jesus* sont si grands, si nombreux, & si extraordinaires, qu'il n'y a qui que ce soit qui ne se sente pressé d'avouër que c'est par le doit ou l'Esprit tout-puissant de Dieu qu'il les faisoit. Les Pharisiens y reconnoissoient quelque chose de si extraordinaire, qu'ils estoient portez à dire malicieusement & par simple vengeance & rage, qu'il agissoit par la vertu de satan, ne voulans pas reconnoître en luy celle de Dieu. Elle y estoit pourtant si visible, qu'il ne faut pas s'étonner qu'il prenne luy-même ses œuvres miraculeuses pour des témoins irrefragables de sa Divinité, & de celle de son Pere. En quatriéme lieu *la Doctrine toute celeste de Jesus* est seule suffisante à prouver que Dieu parloit en luy, & enseignoit les hommes par sa bouche. En effet il n'y a rien de plus admirable & de plus ravissant que les préceptes qu'il a laissez aux siens. Tous les Sages joints ensemble n'ont point avancé tant de principes vrais & purs de morale qu'il en a dit en un de ses sermons. Tous les Politiques n'ont jamais jetté des fondemens si solides d'une heureuse & paisible societé, comme Jesus l'a fait

en enſeignant le renoncement à l'amour propre comme neceſſaire à tout ſon peuple, la charité ſincere du prochain comme eſtant ſon inſéparable caractere, & l'amour de Dieu ſur toutes choſes & par deſſus ſoy-même. Qu'y a-t'il d'égal à la ſainteté des maximes qui portent qu'il ne faut rien convoiter ou deſirer par amour propre, qu'il ne faut pas nourrir une ſeule penſée mauvaiſe contre ſon prochain, qu'on ne doit pas avancer la moindre parole injurieuſe contre luy, qu'il faut préferer ſon interét au ſien propre, & plûtôt que de violer tant-ſoit-peu la juſtice & les loix de la charité, ſouffrir toutes peines & ſubir toutes ſortes d'incommoditez. Pour la connoiſſance de Dieu & pour ſon culte, qu'y a-t'il de pur au prix de ce que JESUS en a dit lors qu'il a enſeigné qu'il eſtoit un pur Eſprit, qu'il ſe méloit de toutes choſes, qu'il les conduiſoit toutes ſaintement & ſagement, qu'il connoiſſoit juſqu'à nos cheveux, & avoit conté tous nos jours & nos démarches, qu'on le doit ſervir de cœur, d'eſprit & de verité, qu'on le doit aimer de toutes ſes forces, que pour luy on doit eſtre prét à quitter tout, & à perdre ſon ame & ſa vie, qu'on doit ſe remettre à luy de tous les évenemens des choſes, & les

ayant attendus en patience, en ſimplicité, & ſans aucun ſouci, les prendre tous de ſa main, aimer les croix & les ſupplices pour ſon amour, vivre toûjours devant ſa face, prier ſans ceſſe, & eſtre uni perpetuellement à Dieu dans le même eſprit, & dans le même cœur qu'on a dans l'oraiſon; enfin de dire en tout, Sa volonté ſoit faitte. Au regard des choſes du monde & de leur uſage, que n'ont pas dit JESUS & ſes Apôtres? Ils ont appris à n'eſtre point riche pour ſoy, à n'aimer aucunement les richeſſes pour elles-mêmes, ny pour nous ou pour nos convoitiſes, à ne s'en ſervir qu'en Dieu & pour Dieu, à les regarder comme des maux quand elles ne ſervent pas au ſouverainement bon, à eſtimer plus la pauvreté qu'elles quand Dieu y met, & à eſtre prêt de cœur à l'embraſſer s'il luy plaît d'y reduire. Quant à la gloire qu'on tire des hommes, & à l'orgœüil qui nous rend les eſclaves de leurs penſées, de leurs jugemens, & mêmes de leurs paroles, JESUS a rejetté du nombre des ſiens tous ceux qui cherchent la gloire qui vient des créatures, & non pas celle ſeulement qui vient & dérive de Dieu. Il leur a montré, auſſi-bien que ſes Apôtres leur ont dit de ſa part, que toute gloire appartient à

Dieu, qu'il faut fuïr & haïr celle du monde, & qu'il vaut mieux aimer l'opprobre dont il nous couvre comme nous estant salutaire, que l'approbation qu'il nous donne le plus sincerement qu'il puisse, comme estant toûjours tres-dangereuse. Touchant les plaisirs des sens, JESUS a enseigné à ne rien faire pour l'amour d'eux, à mortifier toutes les inclinations charnelles qui nous y portent, à ne prendre nôtre plaisir qu'en Dieu, à trouver bon que nôtre chair souffre en son service, & à n'user même d'aucun innocent plaisir que selon Dieu & sa volonté, & en union veritable de cœur avec luy, comme seul bon, comme seul beau, seul aimable, & seul satisfaisant l'ame & le corps de ses vrais Saints. Il a voulu qu'il fut toute leur gloire & leur richesse, aussi-bien que leur plaisir. Il leur a ordonné hautement de ne faire rien que pour son amour & son honneur. Et il leur a appris qu'ayant tout de luy, ils luy devoient tribut de tout; que lorsqu'ils en usoient par sa bonté, ils ne devoient jamais choquer sa sainteté en suivant leur convoitise; qu'il falloit qu'il fut reconnu d'eux comme digne par soy-même de terminer toutes choses, & de regner sur leur vie, laquelle ils ne devoient aimer & vouloir conserver

que pour luy & pour luy plaire. Tout cela est pur, tout cela est juste, tout cela est saint, & opposé à tous les déployemens des hommes. Tout cela enfin est veritablement sublime. Et qui est-ce qui n'avouëra en le contemplant, que c'est vraiment un Homme plus qu'homme qui a enseigné des choses si divines, & si opposées aux inclinations vicieuses du genre-humain. C'est Dieu qui a revelé singulierement par Jesus-Christ, comment il vouloit estre honoré & servy d'eux, & comment ils devoient vivre les uns envers les autres & envers eux-mêmes pour luy plaire. Et il s'est revelé plus glorieusement en Jesus-Christ qu'il n'a fait dans tout ce qui a jamais paru comme venant de sa divine main. La doctrine divine de Jesus porte donc témoignage de ce qu'il estoit en verité, & l'on ne peut l'envisager qu'on ne l'admire, & qu'on ne soit frappé de quelque chose qui passe toutes nos pensées, & éleve invinciblement nos cœurs, pour si peu qu'ils soient disposez par sa grace à connoître & aimer la verité. C'est ce qu'il y a de divin en cette doctrine qui opere tous ces effets, & ce n'est que Dieu qui se fait sentir en elle, & qui touche si vivement les cœurs de ses Elus par son moyen. En cinquiéme lieu

la Vie de Jesus & toute sa conduite a esté telle, qu'on ne peut l'envisager qu'on n'y voye un nombre infini de choses qui passent tout ce qui se trouve dans le cercle de la nature humaine. Quelle hardiesse à paroître, comme il fait, au milieu d'un peuple tel que le Juif, & d'entreprendre (selon qu'il avoit esté prédit) le renversement de tout son culte exterieur, aussi-bien que celuy de toute sa conduite Ecclesiastique? Quel courage à attaquer tant de sacrificateurs, & tant de princes du peuple Juif? Quelle fermeté ne voit-on pas en luy à soutenir tous leurs chocs & toutes leurs attaques? Quelle sagesse admirable à se sçavoir tirer de leurs piéges, lorsqu'il n'y vouloit pas tomber? Quel zéle de Dieu lorsqu'il s'agissoit de sa gloire? Quelle bonté & quelle charité envers tous les miserables? Quelle douceur envers les humbles & les bons? Quel oubly de soy pour l'amour de ceux qui cherchoient Dieu en verité? On n'auroit jamais fait si l'on vouloit poursuivre toutes les vertus éclatantes qui rendent si sensible en luy la Divinité, & qui font voir qu'il a esté plus qu'Homme, & que Dieu ayant esté en luy y a paru visiblement, & s'est montré aux yeux de l'esprit d'une maniere magnifique. Si l'on joint à sa vie sa mort & ses admirables cir-

constances, ne sera-t'on pas frappé de sa patience ? Y a-t'il jamais eu rien de semblable en quelque homme que ce soit ? Il sçait qu'il doit mourir, & il le veut. Il court lors qu'il monte en Jerusalem pour estre crucifié. Il voit qu'on le va trahir & le saisir, & il attend de pied coy le traître & les sergeans. Il peut dire mille belles choses à sa justification, & il se tait : parce qu'il sçait qu'il doit mourir, & qu'il le veut plus que ceux qui le persécutent. Il est accablé devant Dieu du poids de sa colere, qu'il sent infiny à l'encontre du peché dont il s'estoit revétu. Et devant les hommes il montre qu'il a devoré en esprit tout ce qu'ils luy peuvent faire, & que la moindre chose qu'il endure est ce qu'il souffre de leur part. Il préche allant à la Croix. Il promet l'entrée en son Royaume en expirant. Tout est ébranlé quand il rend son ame. Et il scéle par son sang précieux tout ce qu'il avoit enseigné & fait durant sa vie. Que tout cela est touchant ! Que ces choses bien prises sont convaincantes tout esprit raisonnable & bien sensé ! Enfin la Resurrection de Jesus attestée par cinq cens témoins tout-à-fait dignes de foy, préchée au monde, cruë subitement de milions de personnes, verifiée par les

nombreux miracles de ceux qui l'annonçoient, & sçelée du sang d'un nombre infini de personnes, aussi-bien que de leurs authentiques paroles; force tout esprit raisonnable à avouër que JESUS seul & ce qui le concerne est la preuve la plus glorieuse & la plus manifeste de la Divinité que nous ayons contemplée jusques-icy, quoy que nous en ayons vu de tres-manifestes & entierement convaincantes.

X. Aprés la consideration de l'Evangile & des témoignages qu'il nous fournit pour confirmer la verité que nous traittons, nous pouvons jetter generalement les yeux *sur ce que les livres des Disciples de Jésus & de ses Apôtres contiennent.* On y voit l'Eglise Chrétienne se former en dépit de la rage du monde & de l'enfer. Les Juifs s'y opposent. Les Gentils s'alarment. Et néanmoins elle s'affermit, elle s'avance, & elle prend pied en Jerusalem prémierement suivant les prophéties, & en suite dans tout le reste du monde. Les moyens qu'elle employe sont quatre tout-à-fait extraordinaires, & prouvans chacun que Dieu estoit bien son Autheur & son principe. Le prémier renferme *tous les miracles* que Dieu a fait en si grand nombre & d'une maniere si publique & si éclatante, pour confirmer tout ce que les Disciples de JE-

sus annonçoient, que le monde n'est tout ravi, vaincu, & accablé. Le ſecond eſt *la Parole* & l'annonciation ſimple, mais pure & forte, des veritez qu'ils propoſoient en demonſtration d'eſprit & de puiſſance, la vertu divine ſe joignant à leur parole, & changeant ſubitement les cœurs d'une maniere ſurprenante. La troiſiéme eſtoit *la vie* toute contraire à celle qu'ils avoient ménée précedemment, & oppoſée directement aux vices des nations, & à l'hypocriſie & ſainteté apparente des Juifs & des Phariſiens. Ce changement prouvoit hautement qu'un Dieu bon & principe de bonté avoit operé en eux, & les avoit gagnez à Jesus-Christ. Le quatriéme moyen par lequel l'Egliſe Chrétienne ſe multiplioit & s'étendoit de toutes parts, eſtoit *les ſouffrances*, *les opprobres*, *les croix*, *& la mort même*, que tous ſes membres embraſſoient dans une gayeté de cœur ſi grande, & avec une fermeté d'eſprit ſi admirable, qu'il paroiſſoit bien que Dieu Tout-Puiſſant eſtoit en eux, & que c'eſtoit veritablement ſa main qui tiroit de la mort la vie, & de la deſtruction apparente du peuple de ſon Fils ſa multiplication & ſon renfort. Tout cela joint enſemble fait voir tres-clairement que l'Egliſe Chrétienne & ſa formation, eſt un

ouvrage de la Divinité, & que selon les prophéties elle est sa gloire dans le monde.

XI. Si nous avons dit cy-devant que les caractères des Livres des prophétes anciens, prouvent que l'Esprit de Dieu en a esté l'Autheur, nous le pouvons dire avec autant ou plus de sujet en parlant de ceux des Disciples & des Apôtres de nôtre Seigneur. En effet quelle lumière n'y voit-on pas reluire incessamment? Quelle naïveté & simplicité divine n'y remarque-t'on point? Quelle pureté d'esprit dans tout ce qui est raconté & approuvé? Quelle haine du mal & de son ombre même dans tout ce qui est blamé ou defendu? Quelle hardiesse & quelle force à proposer & presser les veritez? Quelle douceur néanmoins & quelle sagesse à les sçavoir temperer divinement? Peut-on lire les Ecrits des Evangelistes & des Apôtres, qu'on ne soit épris de leur amour? A-t'on jamais consideré attentivement leurs recits & leurs discours sans les admirer, & sans sentir quelque chose de tres-divin en eux. Ils sont simples de vray, mais qu'y a-t'il de plus aimable que la simplicité? Le fard est-il fort agréable? Et quand il couvre une laide face l'en aime-t'on davantage, lorsqu'on vient à le découvrir, & à la voir de prés? Outre cela

quelle énergie divine ne ſent-on pas dans le ſtyle ſacré? Il enleve, il touche, il perce, il arrette, il ravit, il imprime crainte, amour, reſpect, & tout ce qu'il eſt propre à faire ſentir eſtant divin. Au reſte les Apôtres témoignent des choſes qu'ils ont vuës, ouïes, & ſenties. Ils parlent de ce qu'ils ont eux-mêmes éprouvé. Ils ſont prêts à prouver par des œuvres divines ce qu'ils diſent de Dieu & de Jesus. Et ils le font. Que peut-on demander davantage ſi l'on eſt raiſonnable? Ils meurent pour ſçéler leur témoignage, & ils préferent cette mort à des couronnes. Tout cela eſt parlant, & crie hautement: C'eſt Dieu qui a mu ces gens, & qui les a fait agir, ſouffrir, & écrire.

XII. Enfin la derniere preuve que nous produirons de la grande verité que nous avons ſi pleinement établie juſques-icy, ſera priſe *de la rage de l'enfer & du monde contre l'Egliſe de* Jesus-Christ *nôtre Seigneur*. Qui lira les hiſtoires avec attention, & conſiderera ſans préjugé tout ce qu'elles rapportent des cruautez exercées contre les Chrétiens & les Fidelles, avouera qu'il y a eu quelque choſe de plus qu'humain dans la malice & la barbarie que les hommes ont déployée ſans ſujet contre ces ames innocentes. Elles ne faiſoient

mal à perſonne. Elles vouloient & faiſoient du bien à tous. Elles eſtoient humbles, détachées, patientes, douces, juſtes, charitables. Et néanmoins on les pourſuivoit avec une fureur inexprimable, parce qu'elles annoncoient la verité d'un ſeul Dieu, & la venuë de JESUS au monde pour ſauver les pecheurs, & pour rétablir toutes choſes. Cette doctrine devoit eſtre ce ſemble agréable aux hommes malheureux, & il eſt étonnant qu'ils ne ſautaſſent comme de joye à l'ouïe de la nouvelle, que le grand & l'unique Dieu les venoit délivrer de la ſervitude de leurs faux-dieux, & qu'eſtant appaiſé vers le genre-humain il luy propoſoit le grand moyen de ſa réunion & reconciliation avec luy, ſçavoir JESUS ſon Fils. Rien au monde ne leur eſtoit plus profitable & plus avantageux. L'Evangile n'eſtoit que la doctrine du ſalut: Et qui eſt-ce qui n'aime ou qui ne dut aimer d'eſtre ſauvé? Tout méchant qu'on ſoit on le deſire par amour propre, & il ſemble que s'il n'y avoit eu que cét amour propre dans les hommes, ils ſe fuſſent beaucoup plus facilement aſſujettis à ce qu'on leur propoſoit, au moins autant qu'il leur eſtoit poſſible. Mais non: le diable leur ennemi, ne le leur permettoit pas Il leur faiſoit

rejetter comme à des enragez leur guérison, & l'unique remède de sortir de leurs miseres. Il leur faisoit tuer, brûler, crucifier, & persecuter en mille façons horribles ceux qui venoient pour les aider en toute douceur & charité. Cela est effroyable, cela est comme étranger à la nature humaine, & il faut assûrément reconnoître que son ennemy qui est satan, estoit le principe d'une si énorme conduite, par la haine qu'il a pour Dieu & pour tous ceux qui le servent. C'est le meurtrier des ames des hommes, qui a porté à tuer le Prince de la vie, & le Sauveur des pecheurs. C'est luy qui a allumé les esprits des Grands & des petits contre ces ames pures & innocentes, qui ont souffert dans les prémiers tems, & dans les derniers mêmes, des choses si horribles, qu'il est visible que le diable, le grand adversaire de Dieu, en a esté l'autheur. Et sa rage a prouvé que dans l'Eglise Chrétienne il a trouvé quelque chose de plus qu'ordinaire & qui estoit veritablement divin. Il a fait la guerre à Dieu en elle, mais il ne l'a pas vaincuë. Elle subsiste & elle durera jusques à la fin des siécles. Les portes de l'enfer & toute sa puissance ne prévaudront pas contr'elle. JESUS-CHRIST a vaincu en mourant le prince de ce mon-

de, & il le vainc mêmes par la mort de ses Enfans. Tous ceux qui sont vraiment à luy à present, sont sa gloire & celle de son Pere, à laquelle ils doivent servir de tout leur cœur, & se consacrer pour toute l'éternité.

CHAP. V.

Ce que Dieu est, ou des Perfections de son Estre divin. Vuë de sa spiritualité & souveraine pureté.

I. APRE'S avoir vu assez au long les grandes & incontestables preuves de la verité de l'Estre de Dieu; il est bien juste que nous en contemplions à present la Perfection. Nous avons vu suffisamment *qu'il est*, & en même tems nous avons découvert aucunement *ce qu'il est*: Mais il nous le faut voir plus en particulier, afin que les ennemis de nôtre Dieu soient frappez de la Majesté & de la Grandeur de son Estre suprême, & que les cœurs qui le reconnoissent avec foy & avec amour soient encore plus portez à luy donner la gloire qu'ils luy doivent, & à vivre dignement de sa précieuse connoissance. Nous contemplerons donc dans

dans le reste de ce Traité ses perfections adorables, & à mesure que nous les déployerons selon la lumiere & le sentiment que luy-même nous en donnera, nous aurons sujet de nous élever souvent à luy pour le benir & le louër en l'adorant, & pour luy rendre le culte d'esprit & d'amour qu'il exige de tous ceux qui ont impression de ce qu'il est. Il s'est revelé luy-même singulierement en sa Parole. C'est pour cela que nous n'aurons qu'à l'écouter en elle pour le connoître; & nous le pouvons bien puis que nous avons suffisamment établi la certitude de sa revelation.

II. La prémiere Perfection particuliere de l'Estre de Dieu est, *qu'il est Esprit & pur Esprit.* C'est la propre définition que Jesus donne de la divine Essence,
lors qu'il dit à la femme de Samarie, *Dieu* *Jean* 4:24.
est Esprit. C'est de luy comme d'une sour- *Conf.* 2 *Cor.* 3:17.
ce féconde & inépuisable que derivent *Jean* 1:18.
tous les esprits des Anges & des Hommes, 1 *Jean* 4:12 1 *Tim.* 1:17
& c'est pour cette raison qu'il est nommé
le Pere & le Dieu des Esprits. Il est le su- *Heb.* 12:9.
prême. Il est le prémier. Il est le plus *Nomb.* 16. 22.
grand, le plus pur, & le plus parfait, & 27:16.
tout ce qui est en luy est infiniment spirituel.

III. Puis que l'esprit est plus parfait que le corps, qui renferme manifestement

en son estre diverses imperfections ; & puis que Dieu n'en a aucune, & qu'il possede tout ce qu'il y a de plus parfait, il faut necessairement que son Essence soit esprit & non pas corps. Sa simplicité parfaitte ne permet même pas qu'il en ait, non plus que son infinité, qui ne peut pas estre enfermée en un corps, qui est par son essence necessairement borné.

IV. Quand donc nous entendons que Dieu en son Estre est Esprit & pur Esprit, nous devons sentir & reconnoître qu'il est par son Essence infiniment élevé au dessus de tout corps, & de tout ce qui est sensible ou aucunement corporel. Non seulement nous ne nous devons pas arretter au Ciel, à la terre, aux Anges & aux hommes quand nous voulons aller à luy, mais nous ne devons pas nous amuser à nos propres pensées, ny aux images que nous nous formons de sa Divinité & de ses Perfections divines. Tout cela est comme corps au prix de luy, & n'est pas pur esprit. Il est toute autre chose que ce que nous voyons ou nous pensons. Si nôtre esprit s'applique à luy par ses propres forces, toutes ses pensées ne seront que des fictions, & elles deviendront ses propres idoles lors mêmes qu'il les prendra pour quelque chose de fort beau, de fort pur, & de fort divin,

& lors qu'il s'y arrettera comme à son Dieu. Quand même l'Esprit de Dieu forme en nous des pensées des perfections divines, il ne faut pas s'y reposer ou s'y complaire, & si nous suivons la conduite du Saint-Esprit nous ne le ferons pas : car elle tend toûjours à nous détacher de tout ce qui n'est pas Dieu pur, & elle nous fait effectivement passer tout ce qui est créé ou produit de luy, pour nous conduire enfin à luy-même, comme il est marqué dans le Cantique des Cantiques. On le voit *Cant.* 3: 4. en tous les Saints, dont les esprits & les cœurs ne sentent & ne trouvent jamais mieux Dieu, que lors qu'ils se trouvent noyez en luy, submergez en son ocean, perdus en son immensité, & élevez à la contemplation simple, pure, & amoureuse de son Estre comme Estre pur, infini, incomprehensible & ineffable.

V. Abraham en estant frappé, est ravi *Gen.* 18:27. de sa grandeur, & se prosterne jusqu'en la poudre en la presence de sa Majesté. Moïse touché passagerement de ses éclairs *Exod.* 34: 8. baisse la tête vers terre, & se couvre en l'adorant: David passe à luy par *Ps.* 19. 24. 29. 33. 104. 145. la vuë de tous ses ouvrages, s'éleve au dessus d'eux & de luy-même, reste ravi de sa grandeur spirituelle, & demeure *Ps.* 42. 63. *&c.* souvent pâmé en la pure contemplation

Isa. 6: 3. de sa Divinité. Les Anges purs esprits
adorent sa Sainteté. Les Prophétes sont
Apoc. 1: 10. 4: 2. élevez à la vuë de sa gloire *lors qu'ils*
Ex. 9: 1. 5. 37: 1. *sont en Esprit*, & lors qu'ils sont ravis par
40: 1. 2. &c. luy à eux-mêmes & à toutes choses. * *A*
* Isa. 46: 5. *quoy me feriez-vous semblable, dit l'Eternel,*
40: 18. 25. ou par quoy me representeriez-vous? Il
faut donc qu'en esprit toute créature passe
Act. 17: 29. devant nous, & que nous-mêmes avec elles nous anéantissions, pour ne nous arretter qu'à Dieu pur & simple, & à cét Esprit éternel qui demeure le même à jamais.
Zach. 2: 13. Hab. 2: 20. *Tay-toy toute chair*, dit le Prophéte, *en la presence de l'Eternel des armées.* Il est Esprit & pur Esprit, & tout ce qui est chair ne peut pas subsister devant sa face.

Jean 4: 20. VI. Il ne faut donc pas s'imaginer que pour *adorer Dieu en Esprit & en verité*, il suffit de ne s'arréter pas à des images grossieres qui ne le peuvent pas representer. Il faut évacuër mêmes les subtiles & celles qui nous semblent les plus spirituelles.
Jean 3: 6. *Tout ce qui procéde de la chair est chair*, dit JESUS-CHRIST. Or nôtre propre es-
Rom. 8. prit l'est, autant qu'il n'est pas uni à Dieu Esprit, & n'est pas animé de luy en grace & sainteté. Toutes les pensées donc qui procédent de luy, sont au fond charnelles pour si spirituelles que nous les croi-

yons, & toutes ſes conceptions ſont de groſſieres idées qu'il ſe forme de la Divinité. Il faut les renoncer ſous peine d'eſtre traitté comme idolâtre, & de ne venir jamais à l'état heureux des adorateurs de Dieu en Eſprit & verité.

VII. Apprenons de là que nous ne devons concevoir en Dieu, ou en quelle que ce ſoit de ſes Perfections, rien de ſenſible, de materiel, & qui ait tant-ſoit-peu de rapport au corps & à ce qui tombe ſous nos ſens, ou peut entrer en nôtre imagination. Elevons-nous au deſſus d'elle & de tous ſes efforts. Approchons de Dieu par la foy: Ne prétendons pas le comprendre; & contentons-nous de reſter en luy par ſimplicité d'eſprit & par verité d'amour. Plus ce que nous ſentirons de Dieu ſera ſimple & univerſel, plus il ſera pur & divin, pourvu qu'il nous tienne d'ailleurs dans une haute eſtime de ſa grandeur, nous enflâme de ſon amour, nous conſerve dans ſa crainte, nous faſſe vivre hors de nous & de la chair, & nous attache en Eſprit à ſon Eſtre pur, que nous ne pouvons ny comprendre ny ſonder. O l'Ineffable! ô Dieu dont les grandeurs ne peuvent eſtre exprimées, ravis-nous à toy! Frappe-nous de ce que tu es, & de ce que tu poſſedes en toy-même. Fay que

nous croiyons vivement en ce que nous verrons un jour clairement, lors que nous
1 Cor. 13:12 *te verrons face à face, te connoîtrons tel*
Ps. 17: 15. *que tu es*, & serons *rassasiez de ta vuë & de ta ressemblance.* Quand est-ce que nous
Ps. 65: 5. nous soûlerons, ô Dieu, des biens de ton Sanctuaire? Nôtre ame n'aura de plein contentement qu'elle ne te voye, & qu'elle n'entre pleinement dans ton sein, où JESUS est, & où tes Saints reposent en ton éternité.

CHAP. VI.

De l'Intelligence suprême & infinie de Dieu, & de son absoluë & adorable volonté.

I. AYANS vu que Dieu est Esprit & pur Esprit, & pésé mêmes en general ce que ce saint nom emporte, considerons-le plus en détail, en examinant ce que c'est que nous concevons par un esprit, & sur tout par l'Esprit que Dieu est en verité. Il n'y a point d'estre proprement spirituel, en qui nous ne concevions d'abord ces quatre choses: L'une, qu'il est *intelligent*, lumineux, & capable de connoître & de découvrir les objets

qui luy sont proportionnez, soit en soy, soit hors de soy. La seconde, qu'il est *libre*, & qu'il a une volonté ou un principe interieur d'agir vers ce à quoy il a pente, sans estre forcé par quelque chose d'exterieur. La troisiéme, qu'il est *vif & vivant*, plein de vie, & principe même de toute celle qui paroît dans le corps. Et la quatriéme, qu'il est *fort* & revétu de vertu, convenablement à son estre, & au rang qu'il tient dans les esprits. Ceux qui portent ce nom le plus improprement, & seulement par quelque ressemblance, qui sont ces substances subtiles & legeres que l'on tire des corps ou qui coulent même d'eux, ont bien ces deux dernieres qualitez, estant & *forts* & *vifs*, mais ils n'ont pas les deux prémieres qui se trouvent singulierement dans les esprits des Anges & des Hommes, & lesquels recoeüillent les quatre perfections que nous venons de désigner. En effet il n'y en a point eu qui n'ait esté créé de Dieu intelligent & lumineux, ou capable de recevoir la lumiere, & de contempler par elle la verité, & la verité suprême qui est Dieu. Il n'y en a point aussi qui ne se meuve librement vers son objet, ou n'agisse vers luy comme vers son terme, mêmes lors qu'il y est attiré puissamment par ce qu'il y re-

marque ou qu'il y ſent. Et quoy que l'efficace conduite de Dieu, qui ne viole jamais la liberté des eſprits y intervienne, leurs actes ne laiſſent pas d'eſtre libres, en même tems qu'ils ſont neceſſaires; cette neceſſité ne contrariant pas leur liberté, parce qu'elle n'eſt pas exterieure ou de contrainte; & que Dieu meut d'une maniere intime & ineffable chaque choſe ſelon ſa propre nature, & conduit en particulier la volonté de l'homme d'une maniere qui eſt de vray efficace, mais qui la laiſſe toûjours eſtre ce qu'elle eſt, & la perfectionne même lors qu'il l'anime de ſa grace, & la libere par ſon Eſprit & par ſon divin amour. Et nul n'aura peine à comprendre cette verité, s'il connoît bien la nature de la liberté,& que c'eſt ſeulement la neceſſité de contrainte qui luy peut eſtre oppoſée: Ainſi nul ne nie que la liberté de Dieu ne ſubſiſte pleinement dans l'amour neceſſaire qu'il ſe porte. Elle eſt pleine dans les Anges & dans les Bienheureux qui adhérent à Dieu auſſi librement que neceſſairement, le faiſant de tout leur amour. JESUS de même
Luc 24:26. me obeïſſoit à ſon Pere neceſſairement; & néanmoins avec une pleine volonté. Et il eſt manifeſte que ſans parler maintenant du decret de Dieu ou de ſa ſacrée providence, ſon éternelle & immuable ſcience im-

poſe une eſpece de neceſſité aux choſes les
plus libres. Mais c'eſt en les conduiſant tou-
tes ſelon leur nature, & ne détruiſant ja-
mais la volonté de celles qui en ſont doué-
es. Or tous les eſprits le ſont, ne pouvant
l'eſtre & avoir une volonté qu'ils ne ſoient
libres en même tems. Ils ſont auſſi vifs
& pleins de vie, & ils ne ſont même que
vie, & elle eſt partout où ils ſont, comme
la mort ſe trouve partout où ils ne ſe ren-
contrent point. Ils ſont auſſi tout vertu,
comme on le voit dans l'ame humaine dont
le corps de l'homme emprunte ſa force,
& qui en a tant en elle-même, ſoit pour
agir, ſoit pour ſouffrir. Quelle ne re-
marquons-nous auſſi pas dans les Anges?
Et quelle ne déployent-ils point quand il
plaît à Dieu de les employer? Toutes ces
quatre proprietez des eſprits ſe trouvent
donc dans les Anges & les hommes, ſoit
qu'ils ſoyent devenus mauvais, ſoit qu'
ils ſoient demeurez bons. Mais il faut
avouër que les méchans n'en ont par ma-
niere de dire que l'ombre, ou que les reſ- *Eph.* 4: 18,
tes & les traces: Car ils ſont plus tene- 5: 8.
breux & aveugles par le peché, qu'ils ne *Iſ.* 6: 34.
ſont intelligens par leur nature. Ils ſont *Rom.* 6: 16, 17.
plus eſclaves ſoit du monde & de ſatan, 2 *Pier.* 2: 19.
ſoit d'eux-mêmes & de leur corruption &
des vices qui les rendent malheureux, qu'

Eph. 2: 12. ils ne ſont francs ou libres par leur naturel-
4: 18. 2: 1, 5. le volonté. Ils ſont plus dans la mort que
Rom. 5: 6. dans la vie, eſtant hors de Dieu qui eſt la
8: 7. vraye vie. Et ils ſont ſi impuiſſans pour
1 *Cor.* 3: 5. le bien, que laiſſez à eux ils n'en peuvent pas faire le moindre, ne pouvans faire autre choſe que pecher, c'eſt-à-dire que ſe corrompre, décheoir & defaillir, & ſe perdre ou ſe damner. Car comme Dieu eſt le Pere des eſprits, leur ſource, & leur ſoûtien, plus ils luy demeurent unis, plus ils participent les perfections de leur nature & celles mêmes de la ſienne: & plus au contraire ils s'eloignent de luy, plus perdent-ils leur éclat & l'excellence de leur eſtre, eſtant comme des rayons ſéparez en un ſens de leur Soleil, qui perdent alors tout leur bril & toute leur lumiere. C'eſt-là en general ce que nous devons remarquer dans la diſtincte connoiſſance des eſprits.

(a) *Jaq.* 1: 17. II. Comme donc nous avons vu que
1 *Jean* 1:6. Dieu eſt eſprit, & qu'il eſt un eſprit pur &
(b) *Je.* 14:6. 17: 17. tres-parfait, il nous faut contempler en luy
(c) *Matt.* 11: 27. les quatre perfections que nous venons de
voir dans la nature des eſprits. La prémiere
(d) *Ps.* 94:9. *Heb.* 4: 13. eſt *l'intelligence* qui luy eſt ſi eſſencielle.
(e) *Je.* 5:17. *a* Il eſt lumiere. *b* Il eſt la verité. *c* Il ſe con-
Heb. 1 :3. *Ps.* 135:6,7. noît ſoy-même luy qui eſt infini. *d* Il con-
Ps. 147. *Matt.* 6: 28. noît tout ce qu'il a fait, & toutes choſes
Act. 14:17. ſont découvertes devant luy. *e* Il les con-

serve, il les gouverne, & il en a un soin (f) Ps. 94: 9.
perpetuel. *f* Il veille sur tout, *g* il juge tout, Jer. 23: 23, 24.
h Il sonde les cœurs & les reins. *i* Il n'y a (g) Ps. 75: 8. 94: 2.
point de bornes à son intelligence. *k* Il Heb. 12: 23.
prédit & fait prédire les choses à venir. *l* Il (h) Ps. 7: 10.
voit celles qui ne sont pas comme si elles Jer. 17: 10. (i) Ps. 147: 5
estoient. *m* Il nous a connus devant la fon- (k) Isa. 41: 22, 23.
dation du monde, *n* & nul ne peut aller ar- (l) Rom. 4:
riere de sa face ou de ses yeux. *o* Ils éclai- 19.
rent le paradis. *p* Ils se proménent sur la (m) Act. 15: 18.
terre, & ils découvrent les cachettes des Rom. 8: 29.
enfers. O que sa connoissance est grande! (n) Ps. 139.
ô qu'elle est ample! ô qu'elle est lumineu- (o) Apoc. 21: 23.
se! Il faut l'adorer & l'admirer. Il faut Isa. 60: 19, 20.
la contempler avec plaisir, & mépriser (p) Zach. 4: 10.
celle de toutes créatures la comparant à la
sienne. Il faut en suite soûmettre nos pe-
tits esprits à sa suprême intelligence, nous
perdre dans ses pensées, ne juger que par ses
lumieres, & nous garder sur tout de fuïr
celle de ses yeux. Nous ne le pouvons pas,
mais ny nous ne le devons essayer, ny nous
ne le devons desirer. Ce sont les Enfans Gen. 3: 3.
d'Adam pecheur qui se cachent devant Job. 31: 33.
Dieu, comme leur pere. Ce sont les en-
fans de tenebres & du prince des tenebres
qui ont peur de sa lumiere, & qui mê-
me la haïssent. Disons-luy au contraire
avec David, *C'est devant toy qu'il faut que* Ps. 116: 9.
je chemine. O Dieu de mon salut, que

je vive devant toy, & que je ne fasse rien que je ne me souvienne ou que je ne sois frappé de ta sainte presence. C'est-là la vie des saints, & ce doit estre aussi la nôtre, pour honorer la science universelle de Dieu, sa parfaite connoissance, sa souveraine intelligence, & sa vive lumiere, par laquelle comme esprit souverain il découvre toutes choses. C'en est assez de cette prémiere perfection de l'Estre spirituel de nôtre Dieu, sur tout puis que nous la déployons suffisamment ailleurs*.

* *Dans le Traitté* Dieu tout-voyant, ou de la connoissance universelle & absoluë que Dieu a de toutes choses.

III. *La volonté de Dieu* n'est pas moins à remarquer en luy que son intelligence. Elle est absoluë & sans bornes: car qui la regleroit? Il est l'Estre prémier. Tout ce qui est, luy est inferieur & en dépend.
Ps. 135: 6. 115: 3. Il fait tout ce qu'il veut au ciel & en la terre. Aussi tout ce qu'il veut est juste dés
Eph. 1: 11. seulement qu'il l'a voulu. Il accomplit toutes choses selon le conseil de sa bonne
Isa. 45: 9. Rom. 9: 10. volonté, & nul ne luy peut dire *Que fais-tu, ou pourquoy fais-tu de la sorte?* Et bien que ce qu'il a voulu d'éternité, il le veuille constamment, à cause qu'il a bien voulu, & voulu ce qui estoit le plus digne de luy: il ne laisse pas d'estre veritable qu'il ne fait à chaque moment que ce qu'il veut en ce moment même: estant ainsi souverainement libre, car tout ce

qu'il a voulu il le veut encore, & son éternité n'ayant point les successions des tems (bien que par sa simplicité & sa perfection elle réponde à tous ses periodes) tout n'est qu'unité en elle. Et ainsi en Dieu il n'y a proprement qu'une même volonté, comme il n'y a qu'une même vuë: Mais cette unité renferme plus en elle que toutes les multiplicitez: car elle est immense & infinie. Telle est la haute & souveraine volonté de Dieu. Reverons-la donc ainsi qu'elle en est digne. Ployons sous son grand & absolu domaine, reconnoissons-en la justice, & l'exaltons dans nos cœurs, l'embrassans quand ce seroit contre nous-mêmes. Enfin il faut céder à sa force invincible. Si c'est de cœur nous serons bienheureux à jamais. Si c'est à contre-cœur, nous serons malheureux toute l'éternité. Il faut qu'elle se fasse. Elle ne se changera pas pour nous, ny pour nos interéts ou volontez. Changeons donc pour elle & pour nous y conformer entierement. Souvenons-nous qu'elle est la volonté de l'immuable, du souverain, du tout-juste & du tout-parfait. Et comme nous sçavons que si par foy & par esprit d'adoration & d'amour nous entrons dans la vaste étenduë de sa coñoissance, nos esprits croîtront & seront rendus

Is. 46: 10, 11. Mal. 3: 6. Heb. 6: 17, 18.

plus grands, plus lumineux, & plus intelligens : Ainsi si nous nous unissons de cœur à sa suprême & adorable libérté en nous y soûmettant, nous éprouverons que nous deviendrons infiniment plus libres par elle & avec elle. *Adhérant à Dieu nous deviendrons un avec luy*, voulans tout ce qu'il voudra, & ne trouvans ainsi rien de contraire à nos veritables desirs. Heureuse l'ame qui perd les siens dans les plaisirs de Dieu, & qui met son bonheur à aimer tout ce qu'il aime, & à haïr tout ce qu'il hait ! Ce sont comme les deux applications de la volonté vers les objets, & c'est en elle que paroît sa liberté. C'est pourquoy aussi elles se trouvent en la volonté de Dieu. Il aime ce qu'il veut, & il hait ce qu'il luy plaît. Mais pourtant ce qu'il aime est aimable, ou il le rend tel par son amour; & ce qu'il hait est haïssable en l'état où Dieu le hait. Car Dieu n'applique jamais proprement sa haine à quel objet que ce soit, & ne la luy fait sentir, qu'il ne soit déja haïssable comme contraire à luy & à sa justice & sainteté. Aussi n'applique-t'il son amour de complaisance, d'approbation & d'aquiescement que vers ceux qu'il a rendus aucunement semblables à soy, soit par grace, soit par gloire. Ainsi il est aussi juste que libre, &

aussi saint que souverain. Ce qu'on pourroit aussi souhaitter de plus sur cette perfection de Dieu, se trouve en d'autres Traitez que celuy-cy.

De la Prédestination & de la Grace Poëme Chrétien. *Et Epistola de prædestinatione & gratia Dei.*

Chap. VII.

Contemplation de la vie dont Dieu jouït, & qu'il déploye avec force & vertu soit en luy soit hors de luy.

I. Nous avons dit que la vie estoit une perfection & une proprieté de l'esprit. Et c'est elle aussi qu'il faut que nous contemplions en Dieu presentement. On ne peut prêque pas bien dire ce que c'est que la vie en general. Elle a je ne sçay quoy d'inexprimable, parce qu'elle a quelque chose de divin. Néanmoins autant que nous la concevons, nous pouvons dire qu'elle est en l'estre vivant ce qui le rend capable d'agir en soy & hors de soy, & de se déployer conformément à sa nature. Et l'on peut ajouter que dans les purs esprits ce n'est que leur actif déployement, ou leur application lumineuse & libre, soit à eux-mêmes & à ce qu'ils renferment en eux, soit à autre chose à laquelle ils s'appli-

quent, & vers laquelle on peut dire aucunement qu'ils s'étendent par leur vie. Elle emporte connoissance, amour ou haine, usage de soy-même & de ses facultez, & jouïssance de ce qu'on est & de ce qu'on possede. En Dieu nous pouvons concevoir que sa vie est l'acte pur, simple, infini, lumineux, & libre de son Essence & de ses sacrées Personnes, par lequel il s'applique vivement à soy-même, se contemple, & aime tout ce qu'il est, s'y repose, & jouït de tous ses biens; & hors de soy & en difference de son Estre, voit, connoît, conduit & gouverne toutes choses selon sa suprême volonté, déployant au Ciel & en la terre ses divines perfections, & influant en toutes ses créatures tout ce qu'elles ont tant-soit-peu de bien & de bonté.

II. Nous ne pouvons pas douter que Dieu qui est seul de soy, & qui agit proprement de par soy-même, & qui est le prémier moteur de toutes choses, ne soit veritablement vivant. Une infinité de choses prouvent clairement qu'il l'est, mais nous ne ferons qu'en produire quelques-unes. En premier lieu il est certain *que la vie est un bien & une perfection de l'estre*, & est même un tel bien que sans luy toutes les autres finissent, & sont tout-à-fait inutiles aux es-

aux esprits. Or il est certain, comme nous le verrons cy-aprés, que tout bien se trouve en Dieu, qu'il recoeüille en soy toute perfection, & qu'aucune ne peut & ne doit estre bannie de son Estre. La vie donc sans laquelle il ne pourroit jouïr d'aucune d'elles, & sans laquelle même il ne seroit pas ce qu'il est de toute necessité, ne peut pas luy estre contestée, ny demeurer inconnuë à ceux qui le connoissent tant-soit-peu.

III. En second lieu, nous avons déja vu que Dieu est Esprit pur & tres-parfait. Or *l'essence des esprits est d'estre vivans*, & la vie n'est que le déployement de leur estre, son usage, & sa libre mais necessaire application. L'Essence donc de Dieu Esprit suprême est sa vie même, & l'une ne peut estre connuë que l'autre ne le soit en même tems.

IV. En troisiéme lieu, puis que la vie des esprits consiste en leur intelligence, & en la connoissance qu'ils ont de leurs objets, & en suite dans l'application de leur volonté & liberté vers eux; la vie est bien en Dieu, & elle y est bien parfaitte, puis que sa connoissance & sa volonté le sont tant, comme nous l'avons vu.

V. En quatriéme lieu, il n'y a rien de si vif que l'amour. Il est la vie de toutes

choſes. Sans luy tout n'eſt que mort, tout eſt froid, tout eſt inſenſible, & incapable d'agir ou de ſe mouvoir; mais tout
1 Jc.4.8.16 eſt vif là où il eſt. Or *Dieu eſt amour*, dit le Diſciple & le docteur de la charité. Il eſt donques vie. Et comme il eſt tout amour, il eſt auſſi tout vie & tout vivant. Sa haine même n'eſt au fond qu'amour. Car ce n'eſt que ſon rebut, & l'averſion qu'il a de ce qui luy eſt contraire, ou de ce qui ne ſert pas à ſes amoureux plaiſirs. S'il n'y avoit rien de tel il n'y auroit rien en Dieu qui ſe nommât haine: Tout s'y devroit appeller amour. Car en luy il n'y a que cela eſſenciellement. Il eſt l'amour éternel, il eſt l'amour perpetuel, il eſt l'amour infini, & il eſt la ſource de tout le pur amour qui eſt dans le Ciel & dans l'Egliſe. Ce qui porte ce nom dans le monde & dans l'enfer, ne l'eſt pas. Car il n'eſt ny Dieu, ny divin. Il n'eſt que convoitiſe, eſtant amour de ſoy, & non de Dieu. Et néanmoins c'eſt ce faux amour qui rend les hommes ſi vivans & ſi actifs: Combien plus ne le fera pas le veritable? Et ſur tout l'infini combien ne ſera-t'il pas vivant? L'Amour eſt la vie même, & il eſt celle de Dieu.

VI. En cinquiéme lieu, *ſi la vie conſiſte dans l'action*, quelle ne devons-nous pas

concevoir & honorer en Dieu? *Que ne
fait-il pas au ciel & en la terre, en soy &
hors de soy?* La generation est définie une
production d'un estre vivant, procedant
d'un estre plein de vie en ressemblance de
nature. Et c'est l'acte qui demande le
plus de vie, & qui la marque aussi le plus.
Or il est en Dieu d'une maniere suprême.
Le Pere y engendre son Fils d'éternité. *Jean* 1.
Ce Fils y naît du sein paternel, & en mê-
me tems il s'y repose. Comme splendeur *Heb.* 1: 3.
de sa gloire & comme lumiere éternelle il
sort de son éternel Soleil, & il en deri-
ve constamment, luy estant parfaitte-
ment semblable. Il est le caractere de sa *Heb.* 1: 3.
divine personne, & il reçoit d'elle tout
ce qui est de la sienne. *Comme le Pere a* *Je.* 5: 26.
vie en soy il a donné à son Fils en l'engen-
drant *d'avoir vie en soy-même.* C'est pour
cela qu'il n'est pas seulement vivant, mais
la Vie même. Ce qui marque qu'il est 14: 6.
Dieu essenciellement. Le Pere l'engen- 11: 25. 1 *Je.* 1: 2.
dre dans le jour de son éternité. Il a esté *Ps.* 2.
son nourrisson & son cher Fils, avant que *Prov.* 8:30.
les cieux fussent & que les montagnes fus- 25.
sent nées. *Qui est-ce*, dit Agur, *qui* *Prov.* 30: 4.
racontera sa generation, qui est ineffable,
tant par sa pureté & spiritualité, que par
sa grandeur, par sa gloire, & par la plé-
nitude de vie qu'elle communique d'éter-

nité à ce Fils unique, & à ce propre Fils de Dieu ? C'eſt en ſuite de leur mutuel amour, de leur union ſacrée, & comme de leur mutuelle joüiſſance, que le Saint-Eſ-
Jo.14:10.11. prit procéde. *Car le Pere eſt dans le Fils, & le Fils eſt dans le Pere.* Ils ne ſont jamais ſeuls. Ils ſont toûjours unis & toujours un. Et c'eſt de leur union parfaitte que procéde leur divin & éternel Eſprit. Il eſt le produit de leur amour, comme il en eſt le lien : & il en eſt en ſuite le principe dans le tems, communiquant aux Anges, aux Bienheureux & aux Saints tout celuy qu'ils ont pour Dieu, & dont ils brûleront à l'éternité, ſuivant qu'il eſt dit que *la cha-*
Rom. 5:5. *rité eſt repanduë avec le Saint-Eſprit & par luy dans nos cœurs.* Ce ſont-là les actes vivans, éternels, & immanens de la Divinité & de ſes Perſonnes ſacrées. Et ce ſont eux qui prouvent le plus ſa vie. Les actes exterieurs le prouvent auſſi bien clairement : Car que montre la création qu'il a fait de toutes choſes, leur conſervation, leur ſoûtien, leur conduite, & l'influence perpetuëlle de ſes vertus, de ſes graces, ou de ſes biens en toutes elles, ſi ce n'eſt qu'il eſt tout plein de vie, qu'il eſt la vie même, & qu'il la poſſede en ſoy ſouverainement & d'une maniere entierement parfaitte ?

VII. En sixiéme lieu, la vie que Dieu communique à tous les estres vivans, prouve bien qu'elle se trouve en luy en plenitude. Il est certain qu'il est a *le vivificateur de toutes choses*, b *qu'en luy & par luy nous vivons*, qu'il est c *la vie des hommes*, & d la source unique & veritable de la vie. C'est de luy que nous sommes & venons; & les méchans esprits, soit anges, soit hommes, n'ont mêmes de vie que de luy. Il la leur conserve aprés la leur avoir communiquée, & comme il ne trouve pas bon de suspendre ce qui est de luy, quoy que le peché s'y méle, il leur continuë même l'influence de sa vertu, bien qu'ils en abusent incessamment contre luy-même, & soient destituez *de la vie de sa grace*. Pour cette admirable vie elle consiste, 1. en la communication de sa lumiere celeste, par laquelle les Fidelles & les Saints connoissent vivement son Estre, ses grandeurs, & ses personnes, leur conduite & ce qui procéde d'elles. 2. En l'épanchement de son pur amour dans leurs cœurs, par lequel ils sont efficacement portez à l'aimer uniquement pour l'amour de luy-même, à le chercher & trouver en JESUS-CHRIST, & à passer par luy & mêmes par toutes choses à luy seul. 3. *En l'infusion de sa sainteté

(a) *Neh.* 9:6. 1 *Tim.* 6:13.
(b) *Act.* 17. 28.
(c) *Je.* 1: 4.
(d) *Jer.* 2. 13.
Eph. 4: 18.
2 *Cor.* 4: 6.
Eph. 5: 8.
Rom. 5: 5.
Jean. 6: 44. 45.
*1 *Cor.* 1: 2. 30. 6: 11.

Heb. 12: 10. dont Dieu fait participans tous ses enfans,
14. les rendant purs en esprit & en corps,
les détournant du monde & du peché,
les appliquant à son service, & les consa-
Rom. 14:17 crant à sa grandeur & à sa gloire. 4. En
1 Cor. 2: 9, 10. la paix, la joye, le bonheur, & la gloi-
1 Pier. 1: 8. re mêmes qu'il fait goûter à ses enfans
dés icy-bas, comme des avant-goûts, des
prémices, & des sçeaux de ce qu'il leur re-
serve, & qu'il versera pleinement en eux
dans le Ciel. Dieu est auteur de cette vie
de grace, laquelle les démons, les Mon-
dains & les Reprouvez ne goûtent pas.
Ils n'ont que *celle de la nature*, par laquel-
le seulement ils agissent, & agissent
pour eux-mêmes, & selon le déchet &
le panchant de leur propre corruption;
se servant de toutes leurs facultez con-
tre celuy qui les leur a données, & qui
ne voulant pas renier son ouvrage, ou
anéantir ce qui est de luy, non-obstant
l'abus qu'ils en font, les leur conserve
autant qu'il a trouvé bon de le faire: mais
malheur à eux, car ils vivent pour mou-
rir éternellement, & pour estre à jamais
privez de la vie de la grace & de la gloire,
ne conservans que celle de la nature, afin
d'estre punis des horribles abus qu'ils font
de leur vie & de leur estre. Enfin Dieu
Heb. 2: 10. est l'Auteur *de la vie de la gloire*, dont jou-

issent les saints Anges & les Ames bienheureuses, & c'est luy qui la soutient, & la conserve telle qu'elle est par l'épanchement abondant qu'il fait en elle de sa vie bienheureuse, vivant dans ses vaisseaux de gloire dans la plenitude de sa vie. Puis donc que toute vie derive de luy, il faut bien dire qu'il est Vivant, & que la vie est tout-à-fait essencielle à son Estre glorieux. 1 Cor. 15: 28.

VIII. Toute l'Ecriture sainte confirme constamment cette verité, & elle va jusqu'à appeller Dieu *le seul immortel*, en disant *qu'il possede seul l'immortalité*: Expression qui est bien digne de nous arretter: car elle nous revele un grand secret touchant la vie de Dieu, comme bien distincte de celle de toutes les créatures qui peuvent estre dites immortelles, parce que rien de créé ne peut les détruire, & qu'elles subsisteront & vivront toute l'éternité. Mais cela n'empéche pas que Dieu ne soit dit tres-proprement posséder seul l'immortalité: Prémierement, parce que, quoy que cette perfection divine, ainsi que toutes les autres, puisse estre dite se communiquer à certaines créatures, elle ne leur est pas poprement commune entant qu'elle est proprieté divine, ou entant qu'elle est infinie, & une pure & pleine 1 Tim. 1. 17: 6: 16.

perfection de la Divinité. C'est-ce qui fait qu'il est dit estre le seul immortel & même [a] *le seul Sage*, [b] *le seul Puissant*, & [c] *le seul Bon.* Secondement, parce que les Anges ou les esprits des hommes, qui sont faits immortels, n'ont pas leur immortalité d'eux-mêmes, mais l'empruntent tellement de Dieu, que s'il ne leur conservoit leur vie toute l'éternité, ils ne vivroient pas éternellement. Dieu vivant en eux les fait vivre, & Dieu immortel les rend tels en les soûtenant perpetuellement, & leur faisant comme part de son immortalité. Celle qu'ils ont n'est qu'un rayon de la sienne, & c'est comme son rejaillissement, ou un écoulement perpetuël de sa vie. Il est la vie des hommes & des Anges, & aussi ny les uns ny les autres n'ont d'immortalité propre. Car ny elle ne vient d'eux, ny elle n'est conservée aucunement par leur vertu. L'immortalité donc qu'ils ont, ils la reçoivent incessamment de Dieu. C'est pourquoy il est bien dit seul la posseder. En troisiéme lieu cette perfection n'emporte pas seulement que l'estre qui l'a, vit & vivra à jamais, mais qu'il ne peut pas même mourir ou cesser d'estre & de vivre. Or il est certain qu'à proprement parler cela ne convient qu'à Dieu seul. Car en-

(a) *Rom.* 16: 27.
(b) 1 *Tim.* 6: 15.
(c) *Matt.* 19: 17.

core que maintenant les ames des hommes & les esprits des Anges ne puissent jamais mourir, puis que Dieu qui est immuable en sa volonté & tout-puissant en sa vertu, a resolu de les perpetuër & faire vivre à jamais: il est clair néanmoins que quant à èux, non seulement ils pourroient cesser d'estre & de vivre, mais que si Dieu avoit trouvé bon de les laisser tout-à-fait un moment à leurs propres forces, ils perdroient aussi-tôt tout ce qu'ils reçoivent de luy selon l'ordre de la nature, comme l'ange & l'homme mauvais perdirent tout ce qu'il leur avoit communiqué selon l'ordre de sa grace. Mais quant à Dieu il est immortel par soy-même. Nul estre ne luy peut refuser ou ôter la vie éternelle qu'il possede. Il la puise constamment de son propre sein. Il peut tout détruire, mais pour luy rien ne l'atteint. Il est l'Estre necessaire, & il demeure necessairement & éternellement ce qu'il est. Il est vie, & la vie en elle-même ne peut jamais estre assujettie à la mort, de-même que la lumiere ne peut pas estre tenebres, ny la verité devenir mensonge & fausseté. C'est-là donc la gloire de la vie de Dieu. C'est le bonheur de son immortalité. C'est son caractere, & c'est ce qui la distingue essenciellement de tout ce qui se

trouve dans les hommes ou dans les Anges.

IX. Il faut même icy remarquer que ce qui peut eſtre dit de cette perfection priſe comme proprieté divine, peut eſtre dit à même égard de toutes les autres perfections de Dieu. Car n'eſtant que ſon Eſſence même, elles ſont auſſi eſſenciellement diſtinctes de toutes celles qui ſont dans les créatures, que ſon Eſtre eſt diſtinct de celuy qu'elles ont reçu de ſes divines mains. L'un eſt créé, l'autre increé. L'un eſt comme accident au regard de l'Eſtre de Dieu, & l'autre eſt tout-à-fait neceſſaire. En un mot, l'un eſt infini, & l'autre reſte toûjours dans ſes bornes. Or ſelon qu'eſt l'eſtre ſelon cela ſont ſes perfections, puis qu'elles ne ſont proprement que luy-même, & qu'elles ne peuvent pas eſtre plus grandes que luy, quant on le concevroit comme leur ſujet, comme leur lieu, leur fond, & leur capacité. C'eſt donc ce qui fait que l'Ecriture ſainte eſt ſi ſoigneuſe en divers lieux, de diſtinguer tout ce que Dieu poſſede d'avec tout ce que les créatures ont, ſoit par nature, ſoit par grace, ſoit par gloire. Ce qui n'empéche pourtant pas que d'autrefois elle ne nous faſſe regarder tout ce qu'elles ont de bon comme eſtant divin,

& comme estant mêmes une participation, une image, & une ressemblance de ce qui est en Dieu : parce qu'encore qu'il ne soit pas luy proprement, il ne laisse pas d'en venir, d'y avoir rapport, & d'estre soûtenu qui plus est en sa beauté, en sa vie, & en son excellence par la presence de son Estre en ses créatures, & dans les dons dont il les revét selon sa liberalité. C'est ainsi que nous devons contempler la vie & l'immortalité qu'il communique à ses créatures, à mesure que nous élevant audessus d'elles, & contemplant Dieu en sa propre & essencielle immortalité, nous devons dire avec saint Paul qu'il la possede seul.

X. Il reste donc pleinement prouvé que Dieu est vivant, & qu'il possede une parfaitte vie. *Ses actes*, ou son déployement & son application, *sont au regard de luy-même*, ou *au regard de tout ce qui est hors de luy*. Au regard de luy-même il vit & il déploye sa vie *ou par application à son Essence* & à ses essencielles perfections, *ou par application à ses Personnes* & à ses personnelles actions. *Quant à son essence* il est vie & tout vie, parce qu'il est tout connoissance & tout amour. Il se voit, il se contemple, il connoît ses grandeurs, il découvre toute sa gloire, & a constamment ses yeux 1 *Jean*. 1: 5. 4: 8.

divins ſur ſes richeſſes infinies, ſur ſes inépuiſables treſors, & ſur ſes adorables perfections, qui lüy cauſent un perpetuel bonheur, & font qu'il jouït de plaiſirs auſſi juſtes & purs qu'ils ſont grands & ineffables. Se voyant ſouverainement aimable & digne d'eſtre infiniment aimé, il s'aime ſouverainement, infiniment, pleinement, & immuablement. S'aimant il ſe poſſede, & il ſe complaît tres-legitimement dans luy-même. Il jouït de ſoy & de ſes biens, & poſſede ainſi une vie parfaittement heureuſe, puis qu'elle eſt le comble de tout bonheur, ſuffiſante à elle-même, & trouvant en ſoy tout ce qui eſt digne d'eſtre cherché des créatures & d'eſtre aimé du Créateur. O qu'elle eſt grande cette vie! O qu'elle eſt belle! Qu'elle eſt noble & pure! Qu'elle eſt delicieuſe! Et qu'elle eſt bien digne de l'Eſ-
1 Theſſ. 1: 9. tre ſuprême du Dieu vivant & vray, &
1 Tim. 6: 15. 16. du Bienheureux Prince de l'immortalité! Qu'il l'aye & la poſſede à jamais. Qu'il en jouïſſe & en jouïſſe mêmes ſeul. Qu'il raviſſe à ſoy par elle tous nos cœurs, & y fixe à jamais tous nos eſprits.

XI. Nous avons dit que *les actes interieurs de la vie de Dieu eſtoient auſſi vers ſes Perſonnes ſacrées*, ſoit qu'elle ſe déploye dans leurs productions éternelles ainſi que

nous l'avons déja vû, ſoit qu'elle s'arrette ſingulierement à elles-mêmes comme produites, y trouvant un terme digne d'elle-même & de ſon infinité. Ainſi il eſt certain que la vie de Dieu éclatte & paroît plus en ce que le Pere celeſte engendre en ſoy ſon Fils éternel, ſon Image vive, ſa Splendeur, & le Verbe ſaint qui eſt égal à luy-même; & en ce que le Pere & le Fils produiſent le Saint-Eſprit, qui eſt éternel & infini comme eux, & poſſede la même Eſſence, la même gloire, & eſt digne du même honneur; que non pas en ce qu'ils ont produit tous trois en unité d'eſſence & de puiſſance le ciel, la terre, & tout ce qu'ils renferment. Car qu'eſt tout cela au prix des Perſonnes ſacrées de la Divinité? Quelle eſt la grandeur de l'Univers ſi elle eſt accomparée à la leur? Quelle eſt la vie de toutes choſes approchée de celle du Fils & du Saint-Eſprit? Elle eſt parfaitte en l'un & en l'autre, & bien que le Saint-Eſprit ne produiſe point de perſonne dans l'éternité, il n'eſt pour cela ny moins vivant, ny moins parfait. Car comme la perfection du Pere, en qualité de Pere & de producteur, eſt d'engendrer ſon Fils & de produire le Saint-Eſprit, la perfection perſonnelle de l'Eſprit ſaint eſt ſimplement d'eſtre produit, & d'eſtre

en même tems le lien éternel du Pere & du Fils. Auſſi la parfaitte unité des Perſonnes ſacrées & l'unité de leur eſſence, fait que leurs perfections perſonnelles ne ſont que les perfections du même Dieu beni éternellement. Leur vie n'eſt pas partagée. Elle eſt la même, & elle n'eſt qu'une dans les Trois. Ce qui n'empéche pas que le Pere ne doive eſtre regardé comme ayant un ſingulier rapport, amour, & tendence à ſon Fils, le Fils vers ſon Pere, & l'un & l'autre vers le Saint-Eſprit, auſſi-bien que le Saint-Eſprit vers eux. Le Pere voit ſon Fils, & il le contemple avec une merveilleuſe
Matt. 3: 17. complaiſance. Il ſe voit en luy. *Il y met*
17: 5. *tout ſon bonplaiſir.* Il n'eſt jamais las de le regarder, s'arrettant en luy avec une
Jean 5: 19. 6: 46. acquieſcence infinie & ineffable. Le Fils
8: 38. contemple auſſi toûjours le Pere. Il a ſes yeux ſur luy inceſſamment. Il l'aime ſou-
Jean 1: 18. verainement. *Il ſe repoſe en luy & dans ſon ſein.* Et il prend en luy ſes divines deli-
Jean 16. ces. Le Pere & le Fils ſe repoſent auſſi en leur Eſprit Saint. Ils luy communiquent toute leur vie & leurs adorables perfections, & ils en ſont auſſi mutuellement vus & aimez d'un amour parfait & perpetuël. O que cette vie eſt douce! O que cette ſainte ſocieté bannit bien de l'unité

divine toute ombre même d'imperfection ! Elle n'est pas solitaire ou solitude. Dieu le Pere trouve constamment en son Fils un sujet digne à se communiquer. Son amour a tout son plaisir à se reposer en luy. Et son intelligence est satisfaitte pleinement en contemplant celuy qui est aussi infini qu'elle, & qui est si digne de la determiner ! Disons le même du Fils & du Saint-Esprit, & admirons leur mutuelle vie, leur adorable repos, & leur incomprehensible & tout-parfait bonheur.

XII. Enfin nous avons dit que la vie de Dieu se déploye *vers ce qui est hors de luy*, & vers toutes ses créatures. En effet sa connoissance s'y applique, soit pour déterminer d'éternité leur sort, leur *Act.* 15:18.
état, leurs fins & leurs usages ; soit pour les contempler & veiller sur toutes elles dans le tems jusqu'à ce qu'elles entrent en son éternité. Sa volonté s'y applique aussi de même, ayant arretté dés toûjours ce qu'elles sont & seront, reglant maintenant toutes choses au Ciel & en la terre, & raménant tout par sa puissance à la fin unique de sa gloire. Son amour s'y applique ayant aimé ce qu'il a voulu avant que *Eph.* 1: 4, 5.
le monde fut, l'aimant encore inviolablement, & le poursuivant par ses bienfaits *Rom.* 8: 37.
& ses amours, jusqu'à ce qu'il l'ait repris

& recoeüilli dans ſon ſein bienheureux.
Rom. 9. Enfin ſa liberté & ſa juſte haine s'y appli-
1 Pier. 2: 8. que, en ayant laiſſé ce qu'il n'a pas choiſi
Jud. v. 4.
Matt. 25: 46 pour ſoy dés l'éternité, haïſſant le mal & les malins, le peché & les pecheurs dans le tems, & châtiant ou reprimant l'iniquité juſqu'à ce qu'il l'enveloppe dans ſes éternels & redoutables jugemens. O que Dieu eſt donc vivant, & qu'il déploye bien ſa vie vers toutes les œuvres de ſes mains! O qu'il eſt juſte de la voir & de la contempler en toutes choſes créées de luy, conſervées par luy, gouvernées & conduites par ſa main en toute juſtice & équité! Tâchons de le voir en tout, puis qu'il eſt en toutes choſes.

XIII. Il faut ſur tout honorer la vie de Dieu par la nôtre, qui luy doit eſtre conſacrée & même conforme, ne devant eſtre que ſon ſaint rejailliſſement. Il faut vivre à luy & pour luy uniquement. Il eſt nôtre fin & nôtre terme. Nous mourrons à jamais ſi nôtre vie ne retourne pas toute à ſon principe. Mais pour vivre pour luy il faut vivre de luy, non ſeulement en nature, mais en grace. Il faut luy
Col. 3: 4. donner nôtre cœur afin que JESUS *nôtre vie* le poſſede, & il faut luy livrer nôtre eſprit afin que le ſien l'anime & le conduiſe. Suivons-le, & il nous ménera à la

ſource

ſource de la vie pour nous abreuver de ſes eaux intariſſables & éternelles. Ne beuvons donc que de ſes clairs ruiſſeaux. Que nôtre eſprit ne s'applique qu'au Dieu vivant & vray, afin que nous vivions en verité de ſa vie, & nous vivrons aucunement ainſi qu'il vit luy-même. Car Dieu ne s'arrette qu'à luy ſeul, ramenant à ſoy & voyant même en ſoy tout le reſte. Il s'aime auſſi uniquement, n'aimant rien qu'autant qu'il vient de luy, reſte en ſes mains, retourne à luy, & ſert à ſa ſuprême gloire. N'aimons auſſi rien que de la ſorte, & aimons Dieu ſeul pour l'amourde luy-même: car il en eſt digne infiniment. Pour lors, diſons-nous derechef, nôtre vie ſera divine, & nous vivrons de la vie dont Dieu vit d'éternité.

Chap. VIII.

Conſideration generale de la Grandeur de Dieu.

I. NOus ne pouvons pas douter qu'un des grands attributs & une des Perfections de Dieu ne ſoit la Grandeur qui éclatte ſi admirablement en ſon Eſtre immenſe & infini. On n'a qu'à jetter les

yeux sur celuy de ses créatures pour en estre convaincu, & pour estre d'abord rempli d'une idée de grandeur suprême & ineffable. Quelle étenduë n'ont pas les Cieux qui sont les œuvres de ses doits? Quelle grandeur n'attribuë-t'on pas communément aux astres & aux étoiles? Et ce vaste univers n'a t'il pas des bornes si éloignées de nos sens qu'à peine peuvent-elles estre conçûës par les pensées de nos esprits? Et que ne doit pas estre celuy qui l'a produit par sa puissance? Quelle grandeur ne faut-il pas concevoir en son Estre incomprehensible & infiniment parfait? Ce n'est pas que nous nous la devions figurer comme celle des Cieux, des astres, de la mer, de la terre, & de ses plus hautes montagnes. Dieu n'est pas corps, ainsi que nous l'avons dit. Tout est esprit en luy, & ses perfections ne sont que son Estre tout-parfait. Nous devons donc éloigner de nous à leur égard toute idée de corps ou de grandeur sensible. Et non seulement nous devons concevoir la divine comme est celle des grands esprits, soit angeliques, soit humains; mais nous devons reconnoître que nous ne la pouvons pas même concevoir, tant par sa pureté suprême & sa parfaitte spiritualité, que par son infinité qui fait qu'elle n'a point de

bornes, & que ſon idée ne peut pas eſtre renfermée dans des eſprits créez. Si donc nous jettons les yeux ſur les cieux pour découvrir la grandeur de Dieu, c'eſt parce qu'ils en ſont le voile, le ſymbole & la preuve manifeſte. *Ils racontent ſa gloire*, Pſ. 19.
bien qu'ils ne la contiennent pas. C'eſt pour cela qu'il faut que nous les laiſſions là aprés les avoir contemplez, ſi nous voulons paſſer par eux à la Grandeur divine, la joindre en foy & en eſprit, & nous abîmer en elle dans le profond reſpect dont nous luy ſommes redevables.

II. Ce n'eſt pas ſeulement parce que Dieu a fait de ſi grands ouvrages que nous concevons qu'il eſt grand en ſon Eſtre; mais c'eſt auſſi *parce qu'il les remplit*, & *que mêmes il les contient ſans pouvoir eſtre contenu d'eux*, à cauſe de ſon adorable immenſité. Nous ſommes & nous vivons Act. 17:28.
tous en luy. En luy auſſi bien que de Rom. 11:36
luy ſont toutes choſes. Où irons-nous Pſ. 139:7. 10.
arriere de ſon Eſtre. Il remplit le ciel de ſa Jer. 23: 23, 24
gloire, la terre de ſes biens, & l'enfer de ſa juſtice. Il voit tout, il veille ſur tou- Heb. 4: 13.
tes choſes, & il les raméne toutes à la fin pour laquelle il les a faittes. Et comme il eſt en toutes elles, ou que plutôt elles Pſ. 145: 3.
ſont toutes en luy, il eſt auſſi au dehors Iſa. 40: 12.
& au deſſus, n'eſtant nullement renfermé Job. 11:8,9.

Heb. 1: 3. dans les bornes de ce grand Univers. *Il le porte sur sa main*, & le soûtient par sa
1 Rois 8:27. vertu. *Les cieux des cieux ne peuvent pas le comprendre*, & il faut s'élever au dessus d'eux pour entrer proprement dans le lieu où il habite, & pour venir en sa maison. C'est son sein qui est le lieu de son repos. C'est son sanctuaire, & il doit estre aussi le nôtre. Il a esté en soy d'éternité, & ses Personnes divines n'habitent proprement qu'en sa divine Essence. Car comme elles sont infinies, leur demeure le doit estre necessairement. Aussi cette Essence suprême n'a point de bornes. Elle est immense, & sa grandeur est telle qu'elle ne peut estre ny exprimée ny figurée aucunement.

III. Approchans donc d'elle entrons dans l'esprit d'admiration dont nous devons estre saisis à son égard. Qu'aucune grandeur ne nous frappe au prix de la Divine. Qu'elle seule nous ravisse, & nous arrette par les sentimens d'étonnement profond où elle nous doit plonger. Disons
Ps. 48: 2. *que Dieu est grand & grandement louable*, & louons-le de tout nôtre cœur. Soyons ravis de le trouver tel qu'il est. Ejouïssons-nous-en, & benissons sa majesté élevée sur le Trône comme grande en tout ce qu'elle est, & en tout ce qu'elle possede.

IV. Il eſt juſte auſſi qu'entrant en eſprit dans ce grand Temple de la Divinité, nous élargiſſions nos cœurs, & que paſſant comme toutes nos bornes nous nous perdions dans ſon Immenſité. Que rien qu'elle ne ſoit capable de nous renfermer. Les Saints ont l'eſprit grand, & leur cœur n'eſt pas petit. Ils ſont moins propres à ſe laiſſer renfermer dans un monde, que cét ancien orgœüilleux & temeraire Conquerant. Ils vivent au de-là de ſes bornes, & ils ne s'arrettent qu'en celuy qui n'en a pas.

V. Si nous ſommes tels, tout nous paroîtra petit auprés de luy. L'Univers ſera devant nos yeux ce qu'il eſt devant ceux de la verité: *une goutte de roſée dé-* Iſa. 40: 15.
gouttante d'un ſeau, & un brin de pouſſiere au fond d'une balance, en comparaiſon de la grandeur de nôtre Dieu. *Il a ſemé les îles ſur la mer*, comme s'il y eut épandu du
ſable. Toutes choſes ne ſont que vanité v. 17.
au prix de luy. Et à peine ont-elles l'ombre de l'eſtre, bien loin d'eſtre quelque choſe de fort grand. Ayons donc un grand mépris de tout, à la vuë de la Grandeur divine. Que le ciel & ſa gloire ne nous arrette pas, & que tout ce que nous voyons, diſparoiſſe commme à nos yeux aux abords de nôtre Dieu.

VI. Mais ſur tout mépriſons le monde, ſes richeſſes de terre, ſes plaiſirs ſales & puants, ſes contentemens charnels, & ſa gloire qui n'eſt que fumée & vanité. Si nous eſtimons le monde & ce qu'il contient, c'eſt une marque que nous connoiſſons peu Dieu, & que nous ſommes peu frappez de ſa grandeur. Nous ſommes appellez à choſes grandes. Souvenons-nous-en, & ne nous contentons pas de ce qui ne peut que nous couvrir d'opprobre ſi
Pſ. 62: 10. nous nous y arrettons. Le monde n'eſt que vanité: Traitons-le comme il le merite, & ne daignons pas mêmes jetter nos yeux ſur ce qu'il nomme grand, bien loin d'y attacher nôtre cœur, ou de nous émouvoir pour tout ce qui l'attire. Mépriſons-nous auſſi ſincerement nous-mêmes, nous reconnoiſſant eſtre peu de choſe en la preſence de la Grandeur ſuprême. O que ſi nous en ſommes bien frappez, nous nous traitterons avec mépris & avec un vif dédain. Apportez une chandelle brûlante ou fumante devant la lumiere du Soleil, & voyez combien elle donnera peu d'éclat. O que nous ſommes pauvres & petits en comparaiſon de nôtre Dieu. Connoiſſons-le, & nous nous connoîtrons. Auſſi il eſt certain qu'il n'y a point d'ames vraiment humbles que celles qui

connoissent Dieu en verité. Sa grandeur les humilie, sa majesté les éblouït, & les impressions vives de son Estre glorieux font que le leur s'écoule en quelque façon, & s'évanouït devant sa face. Fay, ô Dieu, ce saint effet dans les ames de tous les tiens. Sois seul grand devant eux, & qu'ils aiment à estre traittez comme des néants en la presence de ton Estre.

Chap. IX.

Vuë de l'indépendence, de l'Eternité, de l'Immutabilité, & de l'Infinité de Dieu, qui sont comme ses Grandeurs singulieres, & ses plus souveraines Perfections.

I. Aprés avoir contemplé la Grandeur de Dieu en general, voyons dans ce chapitre quelques unes de ses grandeurs souveraines. La prémiere d'elles que nous contemplerons presentement, est qu'il est de soy-même tout ce qu'il est sans dépendre en rien d'autruy, & qu'il l'est necessairement. C'est qu'il est *l'Estre même*, *l'Estre absolu*, *& le seul Estre necessaire*. C'est pour cela Exod. 3: 14. suiv.
qu'il porte le grand nom de Jehovah. Isa. 42: 8.
C'est pour cela qu'il est dit *estre celuy qui est*; & qu'il se distingue par-là de toutes

ses créatures. En effet luy seul subsiste en soy & par soy-même. Il est comme l'estre de toutes choses autant qu'il est leur fond, leur racine & leur unique soûtien. Tout est sujet à s'anéantir, come nous l'avons vu, & si Dieu avoit voulu tout ce qu'il a tiré du néant y retourneroit par la simple soûtraction de sa puissance, & la suspension de sa vertu. *Il n'a qu'à dire* aux créatures vivantes Mourez, & elles meurent; *Retournez* en poudre, & *elles y retournent*. Ainsi luy seul subsiste par soy, comme il est seul de par soy-même. Que cette perfection de Dieu nous ravisse! Il est & il est toûjours ce qu'il est, c'est-à-dire tout-parfait & glorieux. Et pour nous nous devons dire que tout autant que nous sommes en luy, nous sommes proprement. Hors de luy nous ne sommes comme plus. Si nous sortons de son Estre soit en nature, soit en grace, nous tomberons dans le néant, & nous cesserons de subsister dés que son grand Estre cessera d'estre nôtre fidelle soûtien. Attachon snous donc tout à luy. Qu'il soit vraiment nôtre unique Necessaire, & que nôtre cœur, nos pensées, & nos amours aillent entierement à luy pour s'y fixer, & s'y terminer comme dans le lieu de leur repos.

Psc. 90: 3.

Luc 10: 42.

II. Dieu estant de soy necessairement est dés-là *subsistant de toute éternité*. Car

puis que nul ne luy a donné l'estre qu'il possede, il n'a point de commencement, & il est par consequent le Principe de tout, son Estre glorieux restant à jamais sans en avoir. C'est comme la connoissance la plus familiere & la plus constante que l'Ecriture nous donne de luy. Et c'est aussi une des prémieres impressions que l'Esprit de foy produit dans nos cœurs, quand elle nous éleve à sa connoissance salutaire. a*Il est l'Eternel, & il ny en a point d'autre.* b*Il habite en l'Eternité.* c*Son nom est l'Eternel des armées.* Ne regardons donc son Essence que comme un Sanctuaire qui a subsisté devant tous les tems, & qui subsistera aprés eux éternellement; & adorons en luy cette suprême & souveraine Perfection. Il n'est pas seulement grand, mais il l'est necessairement, & il l'est éternellement. Sa gloire ne finit jamais, comme elle n'a jamais commencé. Celle de tous les siécles n'est que fumée devant elle. Qu'elle passe donc devant nous. *Elle se flétrit comme la fleur des champs.* Mais quant à Dieu *il demeure,* & ceux qui *sont en luy restent éternellement.* Si nous entrons en luy, si nous passons jusqu'à son Estre, si nous y habitons avec luy, & si nos cœurs & nos esprits délaissans & méprisans les choses qui tombent sous le tems, s'élevent jusqu'à l'éternité,

Gen. 21: 33. *Rom.* 1: 20. *Isa.* 40: 28.

(a) *Isa.* 43: 10, 11. 44: 6. (b) 47: 15. (c) 47: 4. 48: 2. 51: 15.

1 *Pier.* 1: 24, 25. *Ps.* 90: 2. 1 *Je.* 2: 17.

qui les précede & les enclôt, une eau salutaire de vie coulera en nous qui sera faitte en nos ames une *source & une fontaine saillante à la vie-éternelle.* En effet la vie de grace, de sainteté, & même de gloire & de bonheur qu'elle nous communiquera, durera à jamais, & elle ne nous quittera pas qu'elle ne nous ait conduits à son ocean, pour la puiser en luy-même toute l'éternité. O Dieu éternel, sois éternellement adoré & aimé de ceux que tu as faits pour te glorifier sans fin ny terme. C'est dans l'éternité qu'ils contempleront à loisir & avec plaisir les beautez de ton visage. C'est-là qu'ils seront rassasiez de la vuë de ta face. Et ce sera dans ce sejour qu'ils goûteront à plein les biens de ta gloire éternelle. Fay-nous y tendre, & donne-nous par ton amour que nous n'ayons d'autres desirs.

Jean 4: 14.

III. Ce seroit peu que Dieu fut ce qu'il est, & qu'il le fut même avant tous les siécles, s'il ne restoit toûjours le même, & *s'il n'estoit pas immuable en sa gloire & en son bonheur.* *a* Il l'est en son Estre. Il l'est en ses perfections. *b* Il l'est en ses conseils. *c* Il l'est en ses plaisirs. Et il est ferme en tous ses divins arréts. Par devers luy il n'y a pas même *l'ombre du changement.* Son Estre est toûjours vif, toû-

(a) Ps. 102: 27, 28.
(b) Nomb. 23: 19.
(c) Isa. 46: 10, 11. Mal. 3: 6.
Heb 6: 17, 18
Jaq. 1: 17.

jours beau, toûjours glorieux. Il possede une gloire *immarcescible* & tout-à-fait inflétrissable. Et non seulement rien ne luy est ôté de son bonheur, mais il ne le peut pas estre, *car il est l'Immuable*, & sa conduite vers ses créatures en est une grande preuve. *Il accomplit toutes choses selon le libre conseil de son éternelle volonté. Il fait tout ce qu'il veut au ciel, en la terre, & aux enfers.* Ce qu'il a trouvé bon unefois il le trouve bon toûjours. Sa science est infaillible, & par consequent tres-ferme & tres-certaine. Ce qu'il voit presentement, il l'a vu d'éternité. D'où vient que l'Ecriture parle tant de *son éternelle prévoyance.* Aussi ce qu'il fera un jour & au jour qui clorra le tems & ouvrira l'éternité, il l'a voulu faire avant la fondation des siécles. Et c'est faire tort à son grand Estre que de concevoir en luy diverses volontez réellement distinctes, opposées, ou succedantes l'une à l'autre. Quand l'Ecriture semble les luy attribuer, c'est comme elle luy attribuë des mains, des pieds, & des affections sensibles, pour faire concevoir aux hommes grossiers ses perfections toutes spirituelles. Et c'est aussi pour leur en faire voir les differens déployemens dans les choses mêmes sensibles dont Dieu se revét, & dans lesquelles il agit de vray dif-

1 Pier. 1:4. 5:4.
Eph. 1:11.
Ps. 135:6.
Rom. 3:3,4.
Act. 2:23. Rom. 8:29. Ps. 139.
Matt. 25:34. 41.

feremment, mais toûjours ſelon l'éternel, immuable, & unique conſeil de ſa bonne volonté. La terre & le ciel paſſeront plûtôt qu'une de ſes paroles, ſoit proferées en luy-même & dans le ſecret de ſon conſeil, ſoit dites hors de luy. Honorons donc en luy ſon immutabilité qui luy rend ſa gloire & ſa grandeur ſi aſſûrée. Il
1. Sam. 15: 29. *n'eſt pas homme pour changer*, & ſon Eſtre
ſera à jamais ce qu'il a eſté dés toûjours.
Pſ. 102. O qu'il eſt juſte que nous nous raviſſions de joye, entrant en eſprit dans le ſanctuaire immuable de cette adorable Eſſence! Si nous y entrons bien, nous participerons aucunement à ce qu'elle eſt. Nous
Col. 1:23. ſerons *immuables en foy*, en *charité*, &
Eph 3:17 mêmes en *Dieu*, comme dit l'Apôtre. Il
1 Cor. 15:58 eſt le *rocher d'éternité*. Appuyez ſur luy nous ne ſerons jamais ébranlez. La mer du ſiécle aura beau ſe heurter contre ſa racine. Elle rompra ſes flots à ſon abord, & elle ne nous emportera jamais. Dieu immuable, affermis-nous en toy. Fay que nous t'ayons pour nôtre unique appuy. Tu es nôtre Rocher, & le ſeul fondement de nôtre foy & de nôtre eſperance, ſois auſſi l'unique objet de nôtre amour, & tous muables que nous ſommes rends-nous comme immuables par ta vertu.

VI. *L'Infinité* eſt une autre grande Per-

fection de Dieu. *Tout ce qui est en luy est infini:* infini amour, infinie puissance, infinie connoissance, infinie justice & sainteté. C'est la Perfection qui regne sur toutes les autres, qui s'y étend, & qui les releve d'une maniere singuliere. C'est elle-même qui nous les fait concevoir divinement & comme de vrayes proprietez de Dieu: Car elles le sont seulement autant qu'elles sont toutes infinies. C'est dans ce caractere qui leur est essenciel, & qui est même leur Essence, qu'elles sont, comme nous l'avons dit, vraiment incommunicables aux créatures. C'est pourquoy on ne fait pas trop bien de dire que quelques unes seulement ne peuvent pas leur estre partagées. L'infinie sagesse, science, sainteté, & puissance de Dieu, sont aussi peu communicables aux créatures, que son éternité, son immensité, & son immutabilité. Et elles ne sont pourtant des perfections divines qu'entant qu'elles sont infinies. l'Infinité est donc le grand attribut de la Divinité & de toutes ses perfections. C'est-là sa gloire qu'il ne donne à aucun autre. Mais hors d'elle il fait aucunement part de tout ce qu'il est à ses bien-aimez. Comme il les fait par grace, par amour, & par gloire consorts de sa nature, il les fait aussi aucunement participans de toutes ses 2 Pier. 1:4.

perfections, comme nous l'avons deja vû au regard des plus glorieuses. Mais il reserve toûjours pour soy l'Infinité. Seigneur, qui es infini en tout, & qui l'es singulierement en compassion, donne-nous que nous puissions t'honorer infiniment, t'aimer sans bornes, & te servir de tout ce que nous sommes, & de tout ce que nous pouvons ou avons par ta grace & ta bonté.

Chap. X.

De la Perfection absoluë de Dieu, & comment il possede en soy toutes sortes de perfections.

I. NE POUVANT pas nous arretter icy à contempler toutes les perfections de Dieu en détail, il importe que nous en donnions avant que de finir une generale impression, faisant voir comme toute perfection est en luy veritablement & necessairement.

II. En prémier lieu il est certain que l'impression la plus simple, la plus vive, la plus pure, & en même tems la prémiere & la plus essencielle que nous avons de Dieu, est qu'il est l'Estre tres-parfait & tout-parfait. Je ne parle pas icy de l'idée simple que les Philosophes ordinaires

ou les eſprits humains en ont ſimplement dans leur cerveau, bien qu'elle ſoit un témoignage de ce que Dieu eſt, un reſte de ſa connoiſſance, & une expreſſion de la perfection abſoluë & ſouveraine de ſon Eſtre. Mais je parle ſingulierement de cette idée vive qui penétre & remplit le cœur de tous les Fidelles, & de tous ceux qui ont le moindre brin de la crainte de Dieu & de ſon ſaint amour. Car c'eſt elle proprement qui leur fait connoître, & qui plus eſt ſentir plus qu'ils ne ſe ſentent eux-mêmes, que Dieu eſt l'Eſtre tout-parfait, & qu'en ſon Eſſence ſuprême toute perfection s'y recœüille & s'y rencontre. Ce n'eſt pas en vain que Dieu a donné cette impreſſion de ſoy. Elle eſt fondée en verité. Et procedant de Dieu, qui ſeul en effet eſt capable de l'imprimer de cette maniere vive, profonde, & gagnant tout le cœur, elle ne peut qu'elle ne ſoit veritable. C'eſt pour cela qu'elle nous fournit une ſi belle preuve de la verité que nous conſiderons à ſa divine gloire.

III. En ſecond lieu, ſi Dieu n'avoit pas en ſoy toutes ſortes de perfections, il eſt certain qu'il ne ſeroit pas comme il eſt *le bienheureux & ſeul Prince*, & le Dieu 1 Tim. 6:15
ſuprême & tout glorieux. Il n'auroit pas tout ce qu'il luy faudroit, & il n'auroit

pas ce qu'il voudroit avoir. Car si nous mêmes voudrions estre parfaits, autant que nous le pouvons estre, & si tout estre tend naturellement à sa perfection, combien plus l'Estre divin y tendroit-il? Et dans quelle inquietude ne seroit-il pas, s'il ne trouvoit pas en soy tout ce qu'il aime? Mais il l'y trouve, il le possede, il en jouit: & ainsi il est pleinement content de ce qu'il a en soy, & des perfections que son Estre possede. Il les a toutes, & c'est ce qui fait son parfait plaisir, son absolu bonheur, & son perpetuel repos.

IV. En troisiéme lieu, Dieu estant l'Estre prémier & suprême, tout ce qui est est au dessous de luy & de ses adorables perfections. Nul ne les luy a departies, car nul n'est son auteur. Il a donc toutes celles qu'il veut avoir, & il les veut avoir toutes puis qu'elles sont toutes dignes de son Estre, & que la moindre imperfection ne peut compatir avec la gloire de sa Divinité. Quand quelque chose de parfait seroit hors de Dieu, sa Toute-puissance aussi-bien que sa parfaite Dignité feroient qu'il le prendroit, & qu'il auroit le droit de le prendre pour le donner à son Estre divin. Mais il n'en a pas besoin, puis qu'il possede déja tout. Nos perfections sont bornées & finies, parce que ce n'est pas nous qui nous

les sommes

les ſommes données, & que c'eſt de Dieu qu'elles derivent. Mais celles de Dieu ne procedant point d'une autre ſource que de celle de ſon Eſtre même, elles ſont pleines comme luy. Il nous a partagez comme il a voulu pour les deſſeins de ſa gloire; mais faiſant liberalité de ſes richeſſes, il ne les a pas pour cela alienées de ſoy. Il eſt & il demeure toûjours riche, retenant en luy-même tous ſes biens.

V. En quatriéme lieu, Dieu poſſedant (comme nous l'avons vu) la prémiere & la plus glorieuſe des perfections, qui eſt celle *d'eſtre de par ſoy-même*, *neceſſairement*, *& éternellement*; il faut neceſſairement dire qu'il poſſede toutes les autres. Trois veritez le prouvent. L'une, que s'il a ce qui eſt de plus grand, comment n'auroit-t'il pas ce que nous concevons eſtre moindre aucunement? L'autre eſt, que toutes les perfections divines eſtant liées enſemble, & n'eſtant même qu'unité en Dieu, il faut reconnoître qu'en ayant une il a neceſſairement toutes les autres. Et la derniere eſt, que la neceſſité de l'eſtre ou de la ſubſiſtence de par ſoy, & la parfaitte indépendence eſtant (ainſi que nous l'avons vu au commencement de ce Traité) comme la racine & la ſource de toute autre perfection, il faut que

puiſque Dieu l'a il poſſede toutes les autres qui découlent comme d'elle.

VI. En cinquiéme lieu, Dieu eſtant l'Auteur de toutes choſes, & ayant luy-même communiqué aux créatures tout ce qu'elles ont de bonté, de beauté, de pureté, de ſapience, de juſtice, & en un mot de perfection ; il eſt viſible qu'il les a toutes en luy-même, & qu'il en a mêmes infiniment davantage, comme ſon Eſtre eſt infiniment élevé au deſſus du leur. Nul ne donne ce qu'il n'a pas, & nul ne communique tout ce qu'il a & tout ce qu'il eſt, qu'il ne faſſe un autre ſoy-même. Or la créature n'eſt pas le Créateur. Ainſi Dieu retient toûjours en ſoy-même une infinité de treſors & de richeſſes par-deſſus tout ce qu'il a épandu ſur ſes ouvrages. Ne voyons donc jamais rien de bon, de beau, de raviſſant, ou de delectable dans les eſprits ou dans les corps, que nous ne ſentions trois choſes en nous élevant à Dieu. La prémiere que tout cela ſe trouve en luy, & que cela même n'eſt bonté ou perfection qu'autant qu'il eſt uni à luy, y ſubſiſte, & y demeure attaché : comme un fruit ne reſte bon qu'autant qu'il demeure attaché à ſa racine & à ſon arbre. La ſeconde eſt que tout ce qui nous plaît, ou nous remplit d'eſtime ou d'amour, non ſeulement eſt

en Dieu & s'y trouve, mais y eſt d'une bien autre maniere, & d'une façon d'autant plus pure, plus parfaitte, & plus réelle, que Dieu eſt un Eſtre plus réel, plus pur, & plus parfait. Et la derniere eſt, que tout cela eſt en Dieu ſans le moindre defaut, ſans imperfection, ſans bornes, & ſans les limites ou les baſſeſſes des corps ou des eſprits créez; & que mêmes il y a infiniment plus de verité, de douceur, de bonheur, & de beauté, que tout ce que nous voyons, ſentons, ou concevons en ſes ouvrages, & infiniment plus que nous ne concevons dans luy-même. Que ces veritez nous frappent quand nous trouvons quelque choſe d'aimable ou de parfait dans les créatures, & que par elles nos eſprits & nos cœurs s'élevent juſqu'à Dieu, pour y voir, y adorer, y aimer, & y joindre ſes ſouveraines & adorables perfections.

VII. En ſixiéme lieu, l'Ecriture ſainte rend un ample témoignage à la verité que nous établiſſons; & les Patriarches, les Prophétes, & les Apôtres, qui ont eſté ſans contredit pleins de ſageſſe & de ſainteté, mais ſur tout Jesus & ſon Eſprit parlant par eux auſſi-bien que par luy-même, nous ont revelé que Dieu eſtoit l'Eſtre tout-parfait. Et ils ont fait

(a) Job 11: 7, suiv. (b) Matt. 19: 17. (c) Rom. 16: 27. 1 Tim. 1: 17 (d) Matt. 5: 28.

cela, ſoit lorſqu'en general ils ont dit que a *ſes perfections n'avoient point de nombre*, qu'il eſtoit b *l'unique bon*, c *le ſeul ſage*, & d *le Dieu parfait*; ſoit lorſqu'ils ont exalté en détail ſes perfections ſouveraines, au prix deſquelles toutes celles des Anges, des hommes, & des autres eſtres ne ſont rien. Reconnoiſſons donc comme une choſe tres-conſtante, evidente d'elle-même, & tout-à-fait indubitable, que Dieu poſſede en ſoy toute perfection imaginable, & diſons qu'en luy nous rencontrons l'Eſtre ſouverain & tout-parfait.

VIII. Il faut recœüillir en general de cette grande verité, qu'il eſt digne non ſeulement par ſes grandes miſericordes & par ſes bienfaits envers nous, mais principalement par ce qu'il eſt en luy-même, que tout ſe rapporte à luy, que toute créature ſe conſume pour ſa gloire, & que dés que nous le connoiſſons nous nous dédîons à ſon ſervice. Quand il ne ſeroit pas nôtre Auteur, il faudroit vivre à luy & pour luy. Car quelle fin pourrions-nous avoir plus noble & plus glorieuſe? Quel bonheur n'eſt-ce pas que de luy appartenir? & quel avantage n'y a-t'il pas à le poſſeder? Car c'eſt un Maître ſi bon qu'il ſe donne luy-même à ſes vrais ſerviteurs, & leur départ avec luy tous ſes

tresors & ses richesses infinies. Qui est-ce qui ne prendroit plaisir de le servir, & de se consacrer à sa grandeur? Et qui est-ce des siens qui n'aimeroit pas à employer tout ce qu'il est à le glorifier?

IX. En particulier reconnoissons que nôtre esprit & nôtre intelligence ne peuvent avoir d'objet plus digne de les arretter & de les occuper constamment que son Estre glorieux. Car à quoy nous amuserons-nous aprés avoir connu un Dieu? Sa découverte ne nous ravira-t'elle pas, & sa seule vuë ne fixera-t'elle pas toutes nos pensées? Si des Philósophes ont passé leur vie, les uns à contempler le Ciel, les autres à voir le soleil, & les autres à sonder les merveilles de la mer, & d'autres enfin à éplucher les richesses de la terre; n'employerons-nous pas bien mieux nôtre tems & nos esprits, si nous les appliquons tous à contempler avec reverence, avec foy, & avec humilité leur grand Auteur? Car qu'y a-t'il de grand & de parfait en comparaison de son Estre glorieux? Nous venons de voir qu'il a & qu'il est toute perfection, & que tout ce qui est épars & dissipé dans les autres estres, se trouve éminemment & parfaittement dans le sien. Si donc nous voulons connoître quelque chose qui soit digne de

nous, & de celuy qui nous a faits, allons à luy-même, & ne cessons d'envisager ses grandeurs & ses perfections suprêmes.
Oz. 4: 6. L'on *perit faute de le connoître*; mais
Jean 17: 3. *qui le connoît a la vie éternelle.* Il vit & il vivra toute l'éternité.

X. Il ne suffit pas de connoître Dieu, il faut l'adorer. Si jamais le lieu & le tems en a esté, c'est maintenant. Le sujet nous y invite & nous y oblige puissamment. Cette plénitude de perfections qui se trouvent en luy, nous doit jetter dans une profonde & constante admiration. Elle doit produire en nous une estime infinie du Dieu que nous servons. Elle doit élever nos ames jusques à sa souveraine grandeur; & dans la vive impression que nous en devons avoir, & dont nous devons estre tout pleins, il faut que nous nous anéantissions en esprit devant cette adorable Majesté. Le comble de perfection que nous y voyons, nous doit ravir; & nous faisant sentir combien peu de chose nous sommes devant luy, nous ne pourrons que nous ne nous écoulions devant sa face. O Dieu parfait, quand t'estimerons-nous comme tu en es digne? Quand t'honorerons-nous conformément à ce qu'exige de nos ames ton infinie grandeur? Remplis-nous de ton respect. Oc-

cupe-nous de toy-même, & fay que nous adorions incessamment ce que nous ne pourrons jamais sonder, ny tout-à-fait comprendre de ton Estre tout-parfait.

XI. Mais n'aimerons-nous pas ayant devant nous tant de sujets d'aimer, & de nous enflâmer saintement? Toute bonté, toute beauté, toute douceur, toute gloire & toute sainteté se trouvera-t'elle en Dieu & dans le sanctuaire de sa Divinité, & ne serons-nous pas épris d'amour? Quel cœur pervers n'avons-nous pas s'il ne va point à luy, & s'il n'y a pas sa pleine
pente? Tire-nous, Seigneur, & que Cant. 1: 4.
nous courions aprés toy. Nous irons
aprés l'odeur de tes parfums. Ton nom v. 3.
est un parfum épandu. Il est doux, &
suave, & attrayant infiniment. Con- 5: 16.
centre en toy tous nos amours. Enleve-nous tous nos cœurs, & fais qu'ils ne s'arrettent avec plaisir qu'en toy seul, n'ayant que toy au Ciel & en la terre.

XII. Dieu possedant toutes sortes de perfections, & les possedant comme il les possede, il est juste que nous nous fiyons à luy, & que nous nous remettions pleinement entre ses mains. Il a tout ce qui nous faut pour que nous nous y confiyons, & mettions en son soin tout le repos de nos cœurs & de nos ames. Rien ne luy

defaut ny pour luy ny pour nous. Il n'a pas moins de puissance que de bonté, ny moins de sagesse que d'amour & de fideli-
1 Pier. 4:19 té. Fions-nous-y donc pleinement, &
5:7. *recommandons-luy nos ames comme à nôtre fidelle Créateur. Jettons sur luy tous nos soucis.* Il les veut prendre sur soy, & il fera nôtre salut si nous nous perdons en luy, & si nous ne pensons qu'à sa gloire & à celle de son Regne. Honorons-le & il nous honorera. Si nous l'aimons & si nous voulons estre à luy de tout nôtre cœur, quel tort ne luy faisons-nous pas que de ne nous fier point pleinement à luy? Quoy, le surpasserons-nous en charité? Et le vaincrons-nous en ayant plus pour
Jean. 6:37. luy que luy pour nous? *Il ne rejette personne de ceux qui viennent à luy.* Allons-y. Jettons-nous dans son sein. Perdons-nous en l'ocean de sa Divinité, & laissons ou noyons en luy toutes les inquietudes de nos cœurs.

XIII. Il sembleroit que de la consideration de ce recoëüil & de cette totalité de perfections que nous voyons en Dieu, nous n'avons pas à recoëüillir que nous y devons participer. Et néanmoins nous le devons. Il est vray que nous ne le pouvons, ny ne le devons vouloir, pour égaler jamais nôtre grand Maître, & pour at-

teindre à la hauteur de ſon Eſtre tout-parfait. Mais nous ſommes pourtant obligez à voir les merveilles de ſa grace & de ſa gloire, & à ouvrir nos cœurs pour qu'il y verſe ce qu'il y veut verſer par Jesus-Christ, & par l'effuſion de ſon divin Eſprit. Or il eſt certain qu'en ſe donnant luy-même aux ames fidelles, autant qu'elles ſont capables de le recevoir, il leur donne tout bien, & les revét aucunement & de la maniere finie dont elles ſont ſeulement capables, de toutes ſes glorieuſes perfections. C'eſt-ce qui fait qu'en chaque Fidelle il y a un abîme de biens, Jean 4: 14.
& *un treſor* qui eſt vraiment inépuiſable. 7: 38.
Et quand Dieu déploye par ſon Eſprit le fond de grace qu'il a mis en eux, on voit combien Dieu les fait participans de ce qu'il eſt. 2 Pier. 1: 4.
C'eſt pour lors qu'ils paroiſſent *ſes vives images* faits & refaits à ſa reſſemblance, ſemblables à leur Pere, *parfaits comme il eſt parfait*, & *tels qu'il eſt même dés ce monde*. Gen. 1: 27. Eph. 4: 24. Col. 3: 10. Matt. 5: 45. 48. 1 Jean 4: 17
Ce n'eſt pas que quant à eux ils n'ayent toûjours leurs imperfections, & ne ſoient capables de tous defauts. Mais en Dieu ils ont tout. Ils n'ont ny faim, ny ſoif. Ils trouvent en luy toute grace & toute vertu. Et le nouvel-homme en eux a toutes ſes parties accomplies, qui ſont tout autant de perfections. O

JESUS, vivante Image du Pere, renouvelle-nous sur toy, & rends-nous par ta grace semblables à luy, comme tu l'es d'éternité par ta nature & ton Essence glorieuse.

XIV. C'est icy que nous finirons ce Traité, dans lequel nous n'avons pas cru devoir seulement établir la verité de l'Estre suprême, nous semblant juste outre cela de le déployer aucunement en suivant les lumieres de Dieu même & le contemplant en sa revelation. Quoy que nous n'ayons pas poursuivi en détail toutes ses divines perfections, car cela ne se peut pas puis qu'elles *sont sans nombre*, & quoy que nous ne nous soyons pas mêmes arrettez à la contemplation de toutes celles qu'il nous a le plus sensiblement déployées, nous pouvons dire que ce que nous en avons vu, suffit à nous faire entrer en tout ce que nous en devons encore & penser & sentir. En effet si on l'a bien pris, on n'aura pas de peine, par exemple, à concevoir que Dieu soit *tres-bon*, aprés que l'on aura esté convaincu qu'il est excellent & tres-parfait en son Estre, qu'il est la source de toute la bonté qui est repanduë en toutes les créatures, & qu'il est le bien de l'homme, le terme unique de son cœur, & celuy seul qui peut le remplir

& rassasier. On ne doutera point qu'il ne soit *tres-beau*, aprés l'avoir envisagé sous tout cét appareil de gloire, de majesté, & de perfections que nous avons considerées. On ne pourra pas nier qu'il ne soit *tres-aimable*, ayant vu ce qu'il est en luy-même, & ce qu'il est vers ses ouvrages, qu'en son Estre il est tout plein d'attraits, & qu'en soy & hors de soy il n'est qu'amour vers les objets qui sont en état d'en ressentir les effets & les ineffables écoulemens. Qui pourra douter de *sa sagesse*, lors qu'il considerera que c'est luy qui a fait tout ce que nous voyons avec un ordre si admirable, & que c'est luy qui entretient le ciel & la terre & tout ce qu'il y a mis, dans une union, une correspondence, & un rapport si beau, si utile, & si glorieux? Sa *puissance* infinie paroît de-là suffisamment. Sa *justice* éclatte par mille & mille effets dans le tems, mais elle se découvrira à plein dans l'éternité, où il paroîtra combien il aime la droiture, & combien il a en haine l'iniquité. Sa parfaitte *sainteté*, qui est si essencielle à son Estre tout-pur, tout-spirituel, & tout separé de ce qui peut estre taché de soüillure, se montrera aussi alors pleinement, comme elle se fait déja assez connoître & sentir à tous ceux qui sont en Dieu par amour &

par grace, & qui luy sont intimement unis. Mais sans entrer plus avant dans ces vuës divines, il suffit de dire qu'aprés avoir vu comme nous avons fait dans ce dernier chapitre, que Dieu est tout-parfait, & qu'il recœüille en soy toute sorte de perfections réelles ou possibles, il suit manifestement de-là qu'il est tout ce que nous venons de dire, qu'il est *lumiere*, qu'il est *amour*, qu'il est *verité*, qu'il est *tout bien*, le bien unique, le bien total, & le bien infini & souverain; vers qui il faut que nous tendions comme vers celuy qui recœüille en soy pleinement ce que nous ne pouvons trouver qu'épars hors de luy, & toûjours defectueux & imparfait: au lieu qu'en luy tout est comble, tout est sans bornes, tout est rassasiant, & propre à causer un bonheur veritable, un bonheur solide, & un bonheur immuable, infini & éternel.

XV. Bien qu'aussi nous n'ayons pas pris à tâche de marquer en détail les objections des Impies ou des Athées, nous croyons néanmoins les avoir tellement prévenuës & dissipées par la proposition & la confirmation de la grande verité qu'ils osent blasphémer, que nous ne pensons pas qu'on ait peine à les soudre si l'on entre un peu dans le sens de ce Traité, & si l'on

en ſuit aucunement le fil. Auſſi tout ce que l'impieté propoſe de plus ſpecieux, ne conſiſte pas en des preuves poſitives de ce qu'elle avance, mais en des exceptions qu'elle fait contre celles que l'on apporte d'ordinaire pour établir l'exiſtence de la Divinité. Mais ils verront peut-eſtre eux-mêmes qu'ils ne pourront pas agir de la même maniere, s'ils veulent tâcher de ſe defaire de ce que nous avons propoſé juſques icy ; & ils reconnoîtront qu'on a vu ce qu'ils penſent & n'oſent même dire, & qu'on l'a confondu en même tems. Nous ne croyons pas devoir nous arretter à ces butors d'entr'eux, qui croyent que dire que Dieu ne ſe voit pas eſt une bonne raiſon pour nier qu'il ſoit veritablement. Car que ne faudroit-il pas rejetter ſi l'on n'admettoit de verité que celle qui frappe nos yeux, ou qui tombe ſous les ſens ? Et pour ceux qui diſent qu'ils ne peuvent pas comprendre l'eſtre de Dieu, qu'ils ſçachent qu'il eſt auſſi incomprehenſible, comme nous l'avons fait voir ; & qu'eſtant ce qu'il eſt il faut neceſſairement qu'il les paſſe, & les paſſe infiniment. Il renferme tout en ſoy mais rien ne le renferme luy-même. Et pourtant tout eſt tellement plein de luy qu'il faut eſtre bien mort dans le peché, & deſtitué de toute lumiere & de tout ſentiment d'eſprit

pour ne l'entre-voir pas en tout, & pour ne le ſentir pas en ſoy-même. Se faſſe-t'il chercher & rencontrer en ſon amour à ceux qui liront ce que nous avons écrit à ſa divine Gloire.

Fin du prémier Traité.



L'IMPIETÉ CONVAINCUE.

SECOND TRAITÉ.

CONTENANT LA DEfense de l'Ecriture Sainte par l'entiere refutation du livre impie de Spinoza, nommé *Traité Theologique-Politique*.

L'IMPIETÉ CONVAINCUE.

SECOND TRAITÉ.

CONTENANT LA DEFENSE de l'Ecriture Sainte par l'entiere refutation du livre impie de Spinoza, nommé *Traité Theologique-Politique*.

CHAP. I.

Examen & refutation de la Préface de ce Livre.

ON a vû par ce que nous avons dit dans le Traité précedent en parlant de l'Ecriture Sainte, que sans venir au détail de tout ce qui la regarde, & sans descendre à toutes les choses particulieres qu'elle contient, on en découvroit néanmoins avec facilité la certitude, aussi-bien que l'Auteur principal ou la source verita-

ble dont elle procéde, qui n'eſt & ne peut eſtre que l'Eſprit de verité. En effet ces preuves ſont ſi claires & ſi fortes, qu'il faut pour le moins y donner un general aſſentiment, & confeſſer qu'il y a certainement quelque verité dans le gros des choſes qui nous y ſont propoſées. Or cela nous ſuffiſoit pour la démonſtration de l'exiſtence de Dieu que nous en avons tirée. Car tout y eſt tellement lié à la Divinité & à l'Eſtre neceſſaire, éternel, & tout-puiſſant que nous adorons, qu'il eſt impoſſible d'en admettre quelque choſe qu'on ne confeſſe en même tems celuy de qui tout dépend, & qui ſe montre ſi ſingulierement l'Auteur de ce qui eſt rapporté dans ce ſaint Livre. Et c'eſt-ce qu'on peut dire tres-juſtement pour fermer la bouche à ces impies & prophanes qui ſe contentent de la rejetter en general, ſans alléguer rien de particulier à l'encontre, ou ſans ſçavoir produire aucune raiſon tant-ſoit-peu valable, pour laquelle ils ne la reçoivent pas avec la même facilité qu'ils reçoivent tant d'autres livres qu'ils n'oſent pas conteſter, & qui pourtant n'ont point de preuves ſi nombreuſes, ſi éclatantes & ſi fortes.

Pour ce qui eſt des autres prophanes & libertins qui ont de l'étude, qui deſirent

de se tirer du rang de ces foux & de ces opiniâtres insensez, & qui veulent paroître ne revoquer en doute la certitude des choses contenuës dans ce Livre sacré, que pour certaines raisons qui les frappent, ou qui semblent les aretter: il est juste de leur enlever les scrupules qu' ils ont, ou qu'ils font semblent d'avoir sur leur sujet. Un d'eux nommé Spinoza, dont nous avons parlé en la préface, les a recœüillies de nouveau en son livre mis au jour en ces provinces à qui il a donné le nom de *Traité Theologique-politique.* Et comme il a esté tres-versé dans tout ce qui regarde le peuple Juif, & qu'il a appliqué son esprit impie à tout ce qu'il a cru pouvoir objecter de plus fort contre l'Ecriture sainte, il est certain qu'en satisfaisant pleinement à ses doutes, & faisant voir la vanité de ses objections, l'on soudra celles de tous les autres qui luy sont semblables, & qui comme luy veulent faire les entendus & les sçavans. C'est-ce que nous allons entreprendre en ce Traité sous la benediction du Seigneur, en refutant d'un bout à l'autre tout ce que cét Impie a semé de faux & de mauvais dans ce Livre pernicieux.

Il dit dés le commencement de sa préface, que les diverses passions dont les hommes sont agitez, les craintes qui les saisis-

sent, & les angoisses où ils se trouvent souvent en rapport aux biens exterieurs, sont la cause des diverses superstitions qui se voyent parmy eux. Mais sous cela il veut insinuër que la plusspart des choses que les hommes pratiquent envers Dieu, en l'invoquant ou en s'humiliant devant luy, sont vaines, inutiles, & tout-à-fait superstitieuses. Comme il ne tient point que Dieu fasse tout ce qui est hors de luy & qui a rapport à ses créatures, *selon le libre & absolu conseil de sa volonté*, & qu'il pense au contraire impiement que tout se fait & s'est fait toûjours par une fatale necessité, sous laquelle il renferme Dieu même qu'il feint icy de reconnoître; il n'est pas merveille qu'il croye que tous les actes religieux qui se pratiquent envers Dieu ne sont pas necessaires, quoyque d'ailleurs il n'ose pas nier que Dieu ne les ait ordonnez en sa parole, & qu'il n'ait temoigné y prendre son saint plaisir lorsqu'ils sont faits en son Esprit, en sa crainte, & en son pur amour. S'il y avoit une concatenation éternelle de toutes choses qui liât l'Estre même souverain, toute liberté seroit en effet bannie de son Estre aussi-bien que des estres imparfaits: Et ce seroit en vain qu'on s'addresseroit à luy dans les actes de la Reli-

Eph. 1:11.

gion, & du culte qu'on luy rend. Mais qu'y a-t'il de plus absurde que cette présupposition ? Il n'est pas icy le lieu de montrer la vanité des fondemens sur lesquels il appuye ce sentiment : Nous le faisons ailleurs en examinant les principes aussi faux que prodigieux de son Ethique. Et il suffit icy de remarquer, que lors qu'on luy nie cette capitale erreur qu'il ne fait que présupposer tacitement & vainement en la préface de ce livre, on prévient entierement ce qu'il y séme d'impie & d'erroné. La superstition est un abus de la Religion, mais tous les égaremens de l'une ne font rien contre la verité de l'autre : au contraire ils la présupposent lorsqu'ils la pervertissent & corrompent. Si la vraye Religion n'avoit pas une tres-grande réalité, son ombre & son phantôme qui n'est autre que la superstition, n'auroit pas une si grande puissance sur les hommes. Mais c'est que l'impression de Dieu a esté si profondement gravée en l'homme, que quoyque le peché l'ait prêque entierement effacée, ou étrangement soüillée & obscurcie, ses restes témoignent toûjours pour Dieu, & convainquent la créature qu'au dessus d'elle & de toutes choses il y a un Estre qui peut tout, & qui fait tout ce qu'il veut au Ciel & en la terre. L'homme a beau

vouloir eſtre ſon propre maître, prétendre ſe gouverner à ſon plaiſir ou ſelon ſes propres vuës; Dieu n'a qu'à le reduire aux moindres angoiſſes pour luy faire voir le bout de toute ſa ſageſſe, & pour luy prouver qu'il n'eſt pas plus ſon maître que celuy des autres choſes. Les Impies le ſentent ſouvent quoy qu'ils veuillent perſuader le contraire, & la mort le leur apprend dans le tems, comme l'enfer le leur apprendra toute l'éternité. Car ils ne doivent pas attendre d'autre ſort, s'ils ne ſe convertiſſent pas en ſincerité à Dieu, & s'ils ne reverent, n'aiment & ne ſervent pas enfin celuy qui nous a faits, & qui nous a de plus envoyé ſon propre Fils, pour nous apprendre la maniere en laquelle il veut eſtre ſervi, & pour faire marcher en la voye de la vie tous ceux qui croiront en luy ſincerement.

p. 2. de la préf. Spinoza penſe qu'il n'y a que la crainte qui entretienne la Religion & le culte Divin qu'il traitte de ſuperſtition, & il poſe pour conſtant que les hommes ne ſont religieux que dans leurs grandes angoiſſes ou extremitez. Mais c'eſt bien une marque qu'il n'a connu que des mondains & des impies comme luy. Car s'il avoit vu des ames veritablement pieuſes & Chrétiennes, il auroit vu qu'elles aiment plus Dieu

qu'elles ne le redoutent ; que ſon ſervice fait leurs plus grandes & comme leurs uniques délices ; qu'elles le glorifient en la proſperité, comme elles ont recours à luy en leur adverſité, & qu'enfin elles font leur tout d'eſtre à luy & de luy plaire. Il eſt vray que ces perſonnes ne ſe trouvent pas partout, & il l'eſt même que le monde les connoît peu, comme il connoît peu leur Pere. Dieu pourtant les connoît, & il les manifeſte à qui il veut ſelon ſon éternel conſeil. Il les tient immuablement attachez à ſoy & à ſa verité, il les fait perſeverer en ſon amour, & il les rend bien differens de ces ames inconſtantes & ſuperſtitieuſes que Spinoza marque, & qui ne peuvent en effet s'arretter à rien de certain, parce qu'elles ne ſont pas venuës à l'éternelle & immuable verité.

1. Jean. 3. 1.

On voit conſtamment que l'homme pecheur ne ſçait que ſe jetter dans les extrêmes. S'il n'eſt pas ſuperſtitieux il eſt impie, ne ſe defaiſant jamais de la ſuperſtition qu'en penchant vers l'impieté. Ainſi Spinoza condamnant l'une, ne le fait qu'en établiſſant l'autre d'une maniere tres-hardie. C'eſt pourquoy il luy importoit aſſûrément que l'eſprit de ſuperſtition ne fut pas ſuivi, non plus que celuy de la vraye pieté. Et comme il eut bien voulu qu'on

p. 5.

laiſſât penſer & dire à chacun tout ce qu'il voudroit ſur ce ſujet, & qu'il a vu que l'Ecriture témoigne hautement contre cette prophane liberté, c'eſt pour cela qu'il ſe propoſe en ce livre d'en renverſer toute l'autorité, la trouvant toute contraire à ſes malignes intentions. Mais on voit qu'il n'y a que le propre interét qui l'a porté à aller juſques-là, & à tâcher d'établir une ſi injuſte liberté. Elle eſt en effet ſi déraiſonnable qu'il eſt certain, que ſi les méchans l'avoient une fois obtenuë, ils ne laiſſeroient pas aux Saints & vrais pieux la liberté de dire ce qu'ils devroient contre leurs blaſphémes, quoyque maintenant ils veüillent l'avoir de les proferer & de les produire impudemment au jour.

Spinoza vient à décrire enſuite la vie déreglée du commun des Chrétiens, & à dire que la cauſe de cette generale depravation des mœurs, eſt qu'on eſt venu à honorer extraordinairement les paſteurs & les docteurs de la Religion & de la foy, ce qui a fait ambitionner leurs charges à des hommes qui ne ſe propoſent rien moins que la gloire de Dieu, & l'inſtruction ou le ſalut du peuple. La premiere de ces choſes ne peut pas eſtre niée ; & ſi l'on entend la ſeconde de l'honneur mondain dont on a environné les charges

Ecclesiastiques, on ne doit pas beaucoup la contester. Mais au reste S. Paul témoigne assez que ceux qui président duëment sont dignes d'un double honneur, & l'on sçait que lorsque du tems des Apôtres le Christianisme & la vraye Religion avec la sainteté de la vie ont le plus fleuri, les hommes de Dieu ont esté le plus aimez & honorez des vrais Fidelles. Le reste de cette préface ne fait que dire en abregé ce qui est traitté au long dans le livre même, de sorte que comme nous en allons examiner tous les principes & leurs mauvaises conclusions, il n'est pas necessaire que nous nous arrettions à considerer icy leur recoëuil ou leur indice.

1 Tim. 5:17. Heb. 13:17.

CHAP. II.

Examen & refutation de ce que Spinoza dit de mal dans le prémier & second chapitre de son livre, où il traitte de la Prophetie, des Prophétes, & de l'Esprit de Dieu communiqué aux Hommes de Dieu & aux veritables Saints.

SPINOZA fait état de traitter à sa maniere dans ce chapitre de la Prophetie & de l'Esprit de Dieu qui a mu & animé les saints Prophétes: aprés quoy il dit diverses

choſes aſſez mal à propos dans le ſecond en parlant des Prophétes mêmes. Il définit donc la prophetie en diſant que *c'eſt la revelation, ou la cõnoiſſance certaine d'une choſe revelée de Dieu aux hommes*, & il ajoute qu'un Prophéte *eſt un homme qui rend ou interpréte les choſes que Dieu luy a revelées à ceux qui n'en peuvent pas avoir une connoiſſance certaine*, & qui par conſequent ne peuvent embraſſer que *par foy* les choſes revelées.

Il y a quelque verité en tout cela, mais il ſe trompe fort en ce qu'il croit que *la foy* qui embraſſe la parole des Prophétes *n'ait pas ſon évidence & ſa vraye certitude*. Saint
Heb. 11. Paul qui la définit *une demonſtration des choſes qu'on ne voit point*, & *une ferme ſubſiſtence des choſes qu'on eſpere*, montre bien qu'elle a ſes lumieres, auſſi-bien que ſes ſacrez nuäges, & que la certitude des connoiſſances qu'elle donne & qu'elle imprime, eſt pour le moins auſſi grande que celle des demonſtrations, & auſſi ferme que celle des choſes dont on ne doute nullement. Il eſt vray que la foy eſt des choſes qui ſont inviſibles non ſeulement à l'œil du corps, mais à celuy de l'entendement humain qui n'eſt pas éclairé de ſa lumiere : car l'objet de la foy renferme *ce que l'œil*
1 Cor. 2:9. *n'a point vu, ce que l'oreille n'a point ouï, & ce qui n'eſt pas même monté dans le cœur*

ou la pensée de l'homme. Mais comme *Dieu* v. 10.
l'a revelé à ceux qu'il aime, il est clair de-
là qu'elle a ses divines vuës, & ces paroles
prouvent que ce n'est pas seulement
la prophetie, comme veut Spinoza, qui
est une *Revelation divine*, puisque la foy
qui l'embrasse a la sienne, comme S. Paul
le témoigne tres-souvent. Elle luit au
milieu de la nuit, & bien qu'elle ait ses
ombres qui la differencient de l'état de
la vuë & de la gloire, elle ne laisse pas
d'ouvrir l'œil de l'ame fidelle, & de luy
faire contempler la verité en la face de Je- 2 *Cor.* 3: 16-18.
sus-Christ nôtre Seigneur, en qui *Col.* 2: 3.
est recœüilli tout ce qu'il y a de grand, 1 *Cor.* 2: 2.
de veritable, & de digne d'estre connu au
Ciel & en la terre. Il est donc vray que
les Prophétes & les hommes de Dieu par-
lans de sa part, reçoivent prémierement
la revelation celeste, Dieu se servant
d'eux comme de ses organes pour mani-
fester sa divine verité & ses sacrez conseils.
Mais l'on peut dire de ceux qui ont vrai-
ment foy, & qui renonçant à leurs pro-
pres pensées s'y soûmettent par l'impressi-
on que la verité fait sur eux, & par l'ope-
ration aussi douce que puissante du divin
Esprit; qu'ils éprouvent, qu'ils sçavent,
& qu'ils voyent qu'ils ne croyent rien
qu'ils ne doivent bien croire, & que

la parole qu'ils reçoivent dans leurs cœurs
1 Tim. 1: 15. 4: 9. est *tout-à-fait digne de foy*, comme l'assûre expressément l'Apôtre. Spinoza a ignoré cela, parce qu'il a esté destitué de cette *foy de Dieu*, & qu'il n'a pas sçu quelle estoit cette œuvre & ce don que Dieu communique à ses Elus, & par lequel il
Heb. 11: 27. se fait comme *voir à eux* tout *invisible* qu'il est, leur faisant vaincre le monde, renoncer à eux-mêmes, & suivre en confiance & en amour toutes ses voyes par son efficace salutaire.

Il y a aussi à remarquer en ce que nous avons rapporté de Spinoza, que la prophetie n'est pas seulement *une Revelation divine*, mais qu'elle est *sa revelation surnaturelle*, ou faitte par d'autres moyens que par la proposition de ce que nous contemplons en l'ordre de la nature, & par les connoissances qui sont naturelles à l'esprit humain. C'est pourquoy c'est à tort qu'il dit en suite que la connoissance naturelle peut porter le nom de prophetie. Cét homme a generalement cela en ce livre & dans les autres qu'il a faits. Il donne d'abord des définitions des choses, & il les forme comme il veut sans guéres les prouver, au moins au regard de ce qui le demanderoit le plus. Et aprés il raisonne sur elles à plaisir, & les présupposant com-

me justes & comme pleines, il les applique à ce qu'il veut, bien que ses définitions ne s'accordent du tout point ny aux noms ny aux choses dont il traitte, & dont il fait pourtant état de parler exactement.

Il dit en suite que la connoissance naturelle *ne céde point en certitude à la connoissance prophetique.* Il n'a guéres vu pourtant de Philosophes souffrir la perte de leur honneur & de leur vie au milieu des plus cruëls tourmens pour defendre leurs opinions; comme on l'a vu en une infinité, je ne dis pas de Prophétes, mais de Fidelles croyant aux paroles de Dieu procedées de leur bouche. On n'a qu'à voir & qu'à contempler tous les jours l'instabilité de l'esprit humain dans toutes les connoissances naturelles qu'il croit les mieux fondées; & l'on reconnoîtra facilement qu'il y a peu de science & beaucoup d'opinion parmy les plus grands Philosophes, comme les plus doctes l'avouënt lorsqu'ils sont ingenus & veritablement sinceres. Et la personne qui disoit *Je ne sçay proprement que ce que je crois*, avoit beaucoup éprouvé d'un côté, combien peu de clarté & de solide fermeté il y a dans ce qu'on appelle science; & de l'autre, combien la foy merite bien de porter le nom de scien-

ce & de démonſtration que l'Apôtre luy donne, & par lequel il la définit divinement.

p. 3, 4, 5, 6, 7. Spinoza tâche d'établir aprés cela que Dieu ne s'eſt revelé aux Prophétes que par des *paroles* exterieures, ou par des *images* repreſentées à leurs yeux & à leur imagination. D'où il veut conclure que pour eſtre Prophétes ils n'ont pas eu beſoin d'avoir un entendement élevé audeſſus des autres hommes, ny une plus grande capacité que le commun. Mais il n'avoit pas beſoin de ſe mettre en peine de prouver cette ſienne concluſion, car les Chrétiens bien loin de la luy conteſter l'établiſſent comme une conſtante verité. Comme ce n'eſt pas par eux-mêmes & par ce qui leur eſt naturel que les Prophétes ſont Prophétes; il n'eſt pas neceſſaire d'établir qu'ils ont eu une nature plus excellente, ou une intelligence plus élevée que les autres. Mais ce qu'ils ont eu de plus a eſté grace, & don ſurnaturel de Dieu. C'eſt ce qui eſt ſurvenu à leur nature, & qui les a diſtingué des autres. Et c'eſt ce qui les a rendus divinement ſages & ſçavans des choſes que les autres hommes avec toute leur capacité naturelle & avec leurs ſciences acquiſes ne pouvoient aucunement penétrer. Pour le reſte il eſt faux que Dieu ne ſe ſoit reve-

lé aux hommes prophetiques que par des paroles exterieures ou bien par des images. Dieu qui a un langage d'esprit qui est secret & connu des Fidelles, leur a parlé tres-souvent au dedans d'eux par son divin *Jean.* 3: 8.
Esprit, & c'estoit luy qui leur reveloit 6. 44. 45.
par ses lumieres, ses sentimens, & ses impressions ce que Dieu vouloit qu'ils sçussent. Il ny a rien de si commun dans les Prophétes. Et dans le nouveau Testament on y voit que la revelation racontée au dixiéme des Actes, qui fut faitte à S. Pierre, propose distinctement *la vision ou les images* representées à cét Apôtre, *les paroles* qui luy furent dites & qui accompagnerent la vision, & la parole ou operation interieure *de l'Esprit de Dieu*, *Act.* 10: 19,
qui luy dit Voicy trois hommes te demandent, 20.
leve-toy donc & descends, & t'en va avec eux sans en faire difficulté, car je les ay envoyez. C'est le Saint-Esprit qui parloit immediatement à l'Apôtre, & qui luy reveloit ce que ces paroles expriment. Et ainsi il est faux que Dieu ne se soit ainsi communiqué qu'à l'ame de Jesus-Christ, comme le veut Spinoza. Il devoit mieux lire l'Ecriture, s'il vouloit prouver par elle ses sentimens & ses particulieres opinions.

Il est insupportable lorsqu'en suite il s'étend sur toutes les significations qu'a selon

luy le mot *d'esprit* en l'Ecriture, & sur toutes le manieres dans lesquelles une chose y est dite estre de Dieu, pour en conclure que lorsqu'il est dit, *que l'Esprit de Dieu fut sur les prophétes*, *que Dieu communique son Esprit aux hommes*, *que les hommes sont remplis de l'Esprit de Dieu & du Saint-Esprit*, & choses semblables, tout cela ne signifie si ce n'est que les Prophétes ont eu une vertu singuliere & non-commune, qu'ils ont exercé la pieté avec une merveilleuse constance d'esprit, & qu'en suite ils connoissoient la pensée ou la volonté de Dieu. Il est vray que le Saint-Esprit a rendu singulierement vertueux les saints Prophétes, & qu'il leur a revelé les pensées & l'intention de Dieu. Mais dire que luy-même n'est que cette vertu, que cette pieté, & que cette intention même, c'est la chose la plus absurde qui se puisse imaginer. Estoit-ce la vertu, la pieté, ou la simple intention de Dieu qui dit à Pierre, *voicy trois hommes qui t'attendent, va, descen, n'en fais point difficulté, car c'est moy qui les ay envoyez?* Ce sujet n'est pas digne que nous nous y arrettions davantage, & il ne peut causer qu'une juste

Jean 14: 16, 17. 26. 16: 13.

& sainte indignation. *Je vous envoyray un autre Consolateur*, dit JESUS-CHRIST aux siens, *l'Esprit de verité qui vous conduira en*

ra en toute verité. C'est luy qui dit ; *Separez-moy Paul & Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ay appellez.* Mais c'est l'impieté Socinienne jointe à la prophaneté, qui a aveuglé Spinoza, & qui l'a empéché de voir le sens clair & naïf de ces grandes paroles, qui posent manifestement le contraire de ce qu'il prétendoit établir en ce prémier chapitre. *Act.* 13: 2.

Il vient à parler dans le second des Prophétes qu'il dit malignement *avoir seulement excellé en vivacité d'esprit & en imagination.* Mais il faut estre bien hardy pour dire qu'Abraham qui sçavoit si bien vivre & agir en toutes rencontres, que Joseph si plein d'esprit & de conduite, que Moïse instruit en toute la sapience des Egyptiens & capable de conduire comme il fit le peuple Juif, que Samuel, enfin que David, Isaïe, & leurs semblables n'ont pas eu de grandes tétes, de belles connoissances, & une sapience tres-exquise. En suite il ose avancer *que la revelation divine n'apportoit point avec elle une certitude propre de ce qu'elle proposoit*, sous prétexte que parfois ou Abraham, lors même qu'il croyoit déja à ce que le Seigneur luy disoit, ou d'autres Fidelles pour une plus grande certitude ont demandé à Dieu ou à ses Anges, qui leur paroissoient souvent comme des hommes, p. 15. p. 16.

quelque signe qui leur confirmât la verité qui leur estoit dite, & laquelle Dieu ne leur vouloit pas d'abord pleinement imprimer, pour leur donner lieu à luy demander ce sçeau qu'il avoit dessein de leur accorder & d'appliquer mêmes à leurs cœurs. Mais il faudroit demander à cét esprit hardy, & qui ose assurer si fermement ce qui n'est pas, quel signe Abraham reçut ou de-
Gen. 22. manda à Dieu lorsqu'il dut aller sacrifier Isaac? Et néanmoins si jamais il avoit besoin d'estre assûré c'estoit certainement pourlors. Aprés cela Spinoza s'efforce de
p.18, suiv. persuader *que Dieu a accommodé ses revelations aux opinions, aux préjugez, & aux ignorances des Prophétes*, en un mot aux erreurs qu'il leur attribuë non seulement au regard du monde, mais de Dieu même son Auteur. Mais quoy qu'il fasse, il montre néanmoins par-là quil est contraint, non seulement de reconnoître la Divinité, mais d'avouër que les Ecritures rendent témoignage d'elle, puisqu'elles contiennent ses effectives revelations, & les découvertes qu'il a voulu faire de soy aux hommes, quand il se seroit même accommodé à leur portée ou à l'état où ils estoient. Et puis il est tout-à fait faux que Dieu en se manifestant aux Prophétes, ou aux hommes par leur moyen, ait suivi jamais les erreurs dans

leſquelles cét auteur préſuppoſe qu'ils trempoient. Il leur a toûjours revelé la verité qu'il leur vouloit imprimer & qu'il vouloit faire entendre, quand même ils l'auroient parfois conçuë à leur maniere, & euſſent mélé quelque choſe d'humain ou de foible en leur idée & en leur conception. Or cela ſuffit pour le ſoûtien de la verité eſſencielle des Ecritures. Car on ne prétend pas faire des Prophétes des Dieux, des Tout-ſçavans, des infaillibles par eux-mêmes, ou des hommes tellement purs, ſaints, & divins, qu'ils n'euſſent plus rien d'humain en eux, ou qui ſe ſentit de la foibleſſe & des défauts communs à tous les hommes. Ainſi quoy qu'on diſe de l'arrét du ſoleil au tems de Joſué, ou de ſa retrogradation au tems d'Ezechias, & ſoit que le prolongement du jour ait eſté fait par l'arrét du corps même du ſoleil ou par celuy de ſa lumiere, il eſt certain que cette lumiere fut prolongée extraordinairement, & que l'un & l'autre de ces miracles qui fut fait aux yeux de tout Iſraël, & des peuples d'alentour qui en furent émus, ne peut pas avoir eſté feint, & doit paſſer par conſequent pour tres-veritable. Or c'eſt-là au fond ce que Dieu a voulu reveler, & ce qu'il a voulu faire entendre par les paroles dont ſe ſont ſervis

les Ecrivains des livres ſaints. Et c'eſt-ce qui prouve ſuffiſamment ſa puiſſance & ſa Divinité. Pour les autres exemples que cét auteur allégue, il eſt faux que parce qu'Adam émû de ſon peché, & étourdi de ſon malheur & de ſa chûte, ſe cacha devant Dieu qui ſe rendoit alors ſenſiblement preſent à luy, il s'enſuive de-là qu'il n'a pas ſçu auparavant qu'il rempliſſoit le ciel & la terre. Et il l'eſt encore plus que Dieu s'apparoiſſant à luy, ſe ſoit voulu accommoder à la fauſſe impreſſion qu'il auroit euë que Dieu eſtoit ſeulement dans un certain lieu, & qu'il n'eſtoit pas partout. Il eſt auſſi abſurde de dire que Dieu ſe revela à Laban pourſuivant Jacob, comme eſtant le Dieu d'Abraham, pour ſuivre l'impreſſion qu'il avoit que chaque peuple avoit ſon Dieu, & que Dieu eſtoit ſeulement celuy de cette famille. Cette impreſſion eut eſté fauſſe & impie, & Dieu l'eut il voulu confirmer? Laban fut bien frappé d'autre choſe lorſque Dieu luy eut parlé. Il ſentit que c'eſtoit le Tout-puiſſant qui l'avoit ménacé, & qu'il n'y auroit perſonne qui le put delivrer de ſes mains, s'il eſſayoit de faire mal à Jacob cher à Dieu, fils d'Iſaac & petit fils d'Abraham, ſes fidelles Serviteurs. Et puis à quoy bon produit icy cét homme Laban idolâtre ainſi qu'il a produit

p. 23. ſuiv.

Caïn auparavant pour prouver que les saints Prophétes ont eu diverses pensées erronées de la Divinité, & que Dieu s'est accommodé à elles ? N'est-ce pas bien le prouver par ces exemples ? Caïn & Laban ont ils esté des Prophétes de Dieu, & peuvent-ils bien estre mis dans leur rang ? Ou plûtôt n'est-ce pas imposer à la credulité de ses lecteurs, & proposer des erreurs & des impietez d'une maniere bien étrange ? Il y a de l'impudence à dire, comme il fait, qu'Abraham parlant à Dieu de la prochaine destruction de Sodome, & le nommant *le Juge de toute la terre*, crut qu'il ne sçavoit pas ce qui se passoit sur elle. Au contraire l'un est renfermé manifestement en l'autre. Et ainsi il n'est pas possible que Dieu par ces façons de parler *Je descendray, je verray si les habitans de Sodome ont entierement fait selon le cry qui en est venu à moy*, ait voulu confirmer par-là Abraham en une impression laquelle il n'avoit pas. Et il faut estre bien grossier pour ne comprendre pas la verité que Dieu veút exprimer par ces paroles d'homme dont il se sert en parlant aux hommes, pour leur faire mieux entendre la verité qu'il leur veut proposer. Abraham si éclairé n'avoit garde d'estre du nombre de ces grossiers, & il faut estre privé de sens pour le penser.

CHAP. III.

Refutation du troisiéme & quatriéme chapitre au regard de ce qui y est dit de faux touchant les avantages particuliers du Peuple d'Israël, & touchant la loy que Dieu a donnée aux hommes.

DANS le chapitre troisiéme il fait état de montrer que les avantages du peuple d'Israël par dessus les autres peuples, n'ont esté que temporels. Mais nul ne luy niera cela s'il l'entend du general de ce peuple rebelle, dont les corps morts tomberent dans le desert, & qui irrita si souvent le Seigneur en la terre de Canaän? Toutefois Dieu a fait mille choses au milieu de ce peuple même charnel, qui ont servi & qui servent au peuple spirituel du Seigneur en rapport au salut & à la vie éternelle, que ce miserable auteur ne connoît ny ne traitte nulle-part. Et puis il faut estre tout-à-fait obstiné pour refuser de croire que Dieu a esté tout autrement connu en Judée que dans les autres nations, ou pour nier qu'il n'y ait eu un nombre tout autrement grand de Justes & de Saints parmy ce peuple. C'est au milieu de luy que Dieu a recœuilli long-tems son Egli-

se. Et c'est pour cela que la Vocation des *Rom.* 16: 25
Gentils a esté proposée, cruë, & reçuë 26.
comme un mystere caché auparavant, & *Eph.* 3: 8
comme une merveille qui a étonné les Juifs, *suiv.*
& qui a ravi les nations en admiration de *Col.* 1: 26,
la bonté non attenduë du Seigneur. Tout 27.
ce donc que l'Ecriture dit sur ce sujet est *Act.* 10: 45.
non seulement veritable, mais n'a rien que 11: 1. 18.
la raison doive contrôler. Car Dieu ne 13: 42.
peut-il pas faire de ses biens ce qu'il veut? 44. 48.
Ne peut-il pas en communiquer plus à ceux que bon luy semble? Et qui a le droit de luy dire, Pourquoy fais-tu ainsi? Et bien *Rom.* 9: 11.
que ceux à qui Dieu est singulierement liberal, ne doivent point s'éjouïr parce qu'il ne l'est pas tant à d'autres; ils en ont, quoyqu'en dise Spinoza, pourtant sujet lorsqu'ils voyent en la conduite de Dieu une justice & une sainteté infinie, qui est tres-glorieuse à son saint Nom; & ils l'ont même de se voir distinguez par sa bonté de divers autres qui n'estoient pas pires qu'eus. De sorte que l'Ecriture sainte qui établit constamment ces veritez, lors qu'elle parle soit du choix particulier que Dieu a fait du peuple d'Israël, soit de celuy de son peuple vraiment élu pour l'éternité, qui est la verité dont l'autre estoit la figure; n'a rien qui doive choquer qui que ce soit qui sera tant-soit-peu raisonnable & éclairé.

Ainsi ce que les livres saints nous disent sur ce sujet est tres-fondé & veritable, & il n'est nullement accommodé à l'erreur de ceux qui ne connoissent pas le vray bien, comme nôtre temeraire Auteur l'ose assûrer sans le moindre fondement.

Dans le quatriéme Chapitre il y traitte *de la Loy divine*, plûtôt pour l'éluder que pour en donner une sincere explication. Comme il ne croit point la création du monde; qu'il pose que l'Univers est d'éternité; qu'il ne le distingue même pas de Dieu; & qu'il croit que tout se gouverne par une necessité fatale, ou par une concatenation naturelle & necessaire des choses les unes aux autres; enfin comme il est au fond un vray Athée qui nie que Dieu soit autre chose que ce que nous voyons ou connoissons des créatures, il est de son dessein de nier ses loix & son libre gouvernement sur les hommes & sur toutes choses. Tout son but est donc en ce chapitre, ainsi que dans tout ce Traitté & le reste de ses écrits, d'abolir toute l'impression que les hommes ont de Dieu comme suprême Legislateur, ou comme faisant ce qu'il veut par ses créatures, & indépendemment d'elles quand il luy plaît & qu'il le trouve bon; ou comme manifestant aux hommes ses singuliers plaisirs,

& les obligeant à les faire avec promesse de les recompenser gratuïtement dans le tems & dans l'éternité de leur observation, & avec ménace de les châtier en cette vie & en celle qui est à venir s'ils ne les gardent point. Dans une telle fin, & aprés s'estre proposé manifestement un but si impie, n'est-ce pas se moquer de ses lecteurs, & passer toutes les bornes de la pudeur, que de vouloir encore parler de la Loy divine, & faire état de l'expliquer? Aussi toutes les vaines distinctions qu'il produit en ce chapitre, ne servent, comme nous l'avons dit, qu'à l'éluder & à ce qu'il se puisse couvrir & cacher sous elles & sous ces apparences. Mais il ne le peut, & ses autres écrits ont découvert aprés sa mort les malheureuses pensées que jusqu'à la fin il a couvé dans son sein, & dont il reçoit maintenant la recompense. Et que ceux qui le peuvent suivre, y prennent garde. Car s'il y a un Dieu distinct réellement de nous & des choses qui nous ressemblent, comme il l'est certainement, & comme nous l'avons si clairement prouvé; & s'il y a une vie éternelle aprés celle-cy, comme il y a pour le moins autant de sujet de l'attendre, à parler même naturellement, que de la nier; ils voyent quel est le malheur de cét esprit & de ses semblables,

qui ont employé leur vie à ſecouër ces deux fondemens de la Religion, & à les faire ſecouër aux autres pour ſe les rendre ſemblables, c'eſt-à-dire auſſi impies & auſſi malins qu'ils eſtoient, & auſſi malheureux qu'ils pouvoient l'eſtre toute l'éternité.

Au commencement de ce chapitre il diſtingue la Loy en celle de la nature, & en celle qui dépend de la liberté des hommes. Mais comme au fond il ne connoît pas plus de vraye liberté en un homme que dans une pierre, il eſt obligé d'ap-
p. 44. porter des raiſons de ce qu'il dit pourtant que certaines loix coulent de la liber-
p. 45. té humaine, & non de la neceſſité de la nature. En ſuite il diſtingue la Loy qui regarde les hommes en humaine & divine. Il appelle loy humaine la régle qu'on ſuit pour vivre heureuſement en la ſocieté; & Loy divine celle qui regarde ſeulement la connoiſſance & l'amour de Dieu. Mais comme par le nom de Dieu il n'entend au fond que l'Univers, l'on voit que par cette connoiſſance de Dieu qu'il poſe il ne faut entendre que celle des créatures mêmes; & par ce prétendu amour de Dieu, le plaiſir ou la délectation qu'on ſent de les connoître & d'en avoir une veritable idée: & c'eſt en quoy il met ſa béatitude & ſon ſuprême bien. Comme

Voyez la 1. partie de ſon Ethique.

si connoître des créatures semblables à nous, & aimer l'idée que nous en avons, estoit capable de nous rendre vraiment heureux, & de remplir cette capacité comme infinie de nôtre ame qui cherche un Infini, & qui ne peut estre comblée que par un bien infiniment plus noble & plus parfait que nous ne sommes. Aprés cela cét esprit impie voulant faire semblant d'examiner si la lumiere naturelle nous re- p. 49.
véle que Dieu agit *en Prince & en Legislateur, en donnant des loix aux hommes*, il avance temerairement & sans raison que tout ce que Dieu connoît il le veut, & qu'il veut même qu'il soit & qu'il existe; & qu'il n'ordonne rien aux hommes pour leur manifester leur devoir, que selon qu'il a arretté qu'ils agiront ou n'agiront pas. Ou plûtôt sous tous ces ambages & sous tous ces enveloppemens, il veut dire qu'il n'y a point d'estre souverain & souverainement libre, qui régle les choses selon sa volonté, qui commande ce qu'il trouve juste, qui interdise ce qu'il juge le devoir estre, & qui au reste donne à qui il veut la grace de faire l'un & de laisser l'autre. En un mot, il revient toûjours à sa fatalité & à son enlacement éternel & inexplicable des choses naturelles & necessaires. Et pour montrer que l'établisse-

ment des loix divines ne la choque pas, il ne fait que dire, que les loix que Dieu a données aux hommes ou que l'Ecriture rapporte, n'ont pas esté de vrayes loix, & qu'elles n'ont esté ainsi nommées que par l'ignorance de ceux qui les ont données de sa part, ou de ceux qui les ont reçuës. En quoy il ne fait que suivre simplement son idée & sa présupposition. Ce qui est une pure petition de principe, comme on parle dans les écoles, ou dire deux fois la méme chose, & vouloir qu'on la croye parce qu'on la dit & la redit, ou parce qu'on l'établit pour son propre principe: ce qui est encore faire le cercle le plus ridicule & le plus faux que l'on puisse concevoir. Néanmoins cela estant remarqué suffit pour faire voir l'absurdité de tout ce qu'il avance sur ce sujet. Elle n'est pas moins grande en ce qu'en second lieu il veut se servir de l'Ecriture, pour prouver que la loy naturelle suffit pour estre heureux sans aucune revelation surnaturelle. Car ou il a rejetté impiement l'Ecriture, ou il y a eu encore quelque foy. Si c'est la prémiere de ces choses, il a esté un moqueur & un impudent de la produire comme il fait. Et s'il y a déferé quelque chose, comment ne reconnoît-il pas que l'Ecriture, qui nous est donnée par la re-

velation ſurnaturelle de Dieu, & qui nous conduit toute à ſa grace, & à Jesus inconnu aux Gentils, n'a garde d'établir que la connoiſſance ou la loy naturelle ſuffit, & qu'ainſi on a beſoin ny de l'Ecriture au dehors, ny de la lumiere du Saint-Eſprit au dedans de nos ames. Il ne devoit pas faire ainſi l'Ecriture ridiculement contraire à elle-même, s'il n'eut pas voulu paſſer luy-même pour ridicule devant tous ceux qui auront quelque ſens & quelque eſpéce de raiſon.

Mais que pouvons-nous attendre d'un Impie qui ſe moque de tout ce que l'Ecriture ſainte nous revéle, & qui ne connoît point d'autre Dieu que l'Univers, ny d'autres Anges que certains bruits ou voix produites dans les airs, & qui attribuant à la fantaiſie & à la ſuperſtition des hommes ce que l'Ecriture même revéle des démons comme inventeurs des fauſſes religions, n'a fait que ſe jouër des hommes lors qu'il a fait ſemblant de vouloir prouver ſerieuſement par l'Ecriture même ce qui la renverſeroit ſi l'on ajoutoit la moindre foy à ce qu'il dit? Il faut ſeulement remarquer ſur ce chapitre, qu'encore que ce qu'il y dit de la connoiſſance & de l'amour de Dieu comme eſtant le ſouverain bien de l'hom-

p. 50.
p. 39.

me, ſoit tres-faux en ſa penſée, puis qu'il prend les œuvres de Dieu pour Dieu même; & qu'encore que ce ſien idole à qui il donne le nom de Dieu, ne ſoit pas digne d'eſtre aimé pour l'amour de luy-même; il eſt pourtant tres-certain que le veritable Dieu l'eſt, & que ſa connoiſſance & ſon amour ſont tellement leur propre recompenſe, qu'une ame vraiment pure s'en contenteroit éternellement, quand elle n'en auroit pas d'autre, & ne joüiroit pas des delices qui l'accompagnent d'ordinaire. L'ame de JESUS a adheré immuablement à Dieu ſans ces plaiſirs, & elle luy eſt mêmes reſtée conſtamment unie au milieu des plus grandes douleurs & des plus terribles peines, qu'elle enduroit volontiers par cét amour. Et les ames qui ſont animées & ſoûtenuës par l'Eſprit de JESUS ſentent au fond cette pureté qui coule de ſa divine preſence dans leurs cœurs. C'eſt pour cela que l'on ne peut lire qu'avec horreur & avec étonnement une parole d'un auteur heterodoxe qui ayant voulu refuter ce traité de Spinoſa, & eſtant venu à cét endroit dont nous parlons, a oſé avancer ces étranges paroles que nous ne pouvons que nous ne faſſions remarquer à ceux qui n'aiment Dieu que pour leur amour propre.
Cuperus p. 46. *Il eſt faux*, dit il, *que Dieu ne doive pas eſ-*

tre aimé pour aucune chose délectable dont nous esperons de jouïr par son moyen. Pour moy je déclare ingenûment que je crois qu'on ne doit ny servir Dieu, ny luy obéïr, qu'à cause dès joyes que l'on peut en attendre. C'est jusques où va le criminel amour de soy-même. Que les pieux ordinaires de toutes communions y prennent garde. Il est certain que c'est une impieté en Spinoza de parler de l'amour de Dieu pour luy-même & non pour les recompenses, pour insinuer qu'il n'y en a pas à attendre aprés cette vie. Mais il ne l'est pas moins de dire que Dieu n'est digne d'estre aimé ou servi qu'à cause de cette recompense, & qu'il ne l'est aucunement à cause de luy-même, comme le dit l'auteur dont nous avons rapporté les paroles. Selon elles l'homme sera sa propre fin, & Dieu ne le sera aucunement. L'homme ne se devroit pas rapporter à Dieu, mais rapporter Dieu à soy-même, & le faire servir à ses propres plaisirs. Est-ce là estre imitateur de J C? Il a demandé à Dieu son Pere d'estre glorifié, luy *Jean.* 17.
qui le meritoit & qui en estoit si digne, afin que par ce moyen il le put glorifier plus dignement. Et nous luy demanderions sa gloire non pour luy mais pour nous seuls? Et si nous n'avions pas à attendre de jouïr de ses biens, nous le laisserions-là luy-mê-

me ſans nous en ſoucier! Peut-on concevoir rien de plus indigne de Dieu *qui a fait tout pour ſoy*, & pour qui tout eſt comme tout en dérive? Peut-on avancer rien de plus indigne de la créature même qui ſe doit toute à ſon Auteur, & qui ſe devroit entierement rapporter à luy comme à l'Eſtre le plus noble, le plus digne, & le plus parfait de tous, quand il ne luy ſeroit pas ce qu'il luy eſt, ou ce qu'il luy veut eſtre en ſon amour? Où eſt la vertu de ces perſonnes qui en font tant de profeſſion, & qui en ſont de ſi grands admirateurs? Quoy, s'ils apprenoient qu'au bout des Indes il y avoit un Roy pieux, craignant Dieu, ſervant de tout ſon cœur JESUS-CHRIST, & employant tout ſon tems & tout ſon pouvoir à procurer toutes ſortes de biens à ſes ſujets, n'aimeroient-ils pas un tel Prince quand ils ne penſeroient pas d'avoir jamais part à ſes faveurs? Et Dieu & JESUS-CHRIST nôtre Seigneur & nôtre Roy qui eſt la juſtice & la Sainteté même, & qui rend tout ſon peuple bienheureux; ne meritera-t'il point autant de leurs cœurs que ce roy mortel en meriteroit certainement? Il faut avouër que l'aveuglement où l'amour impur de ſoy-même jette eſt indicible & prodigieux. Et ce n'eſt pas merveille que l'Apôtre le condamne comme

Prov. 16:4
Rom. 11:36.

ne comme le prémier & le plus grand des *2Tim.* 3:2.
pechez, & que JESUS l'attaque d'abord
lorſqu'il ordonne de renoncer à ſoy ſous *Luc.* 9:23.
peine de n'eſtre pas à luy. L'Apôtre ſaint
Paul dit bien au v. 1. du chap. 7. de la
2. aux Corinthiens, que puis que nous
avons de ſi précieuſes promeſſes du Seigneur, nous nous devons ſanctifier. Mais
y dit-il que nous ne le devons aimer luy-même qu'à cauſe de ces promeſſes qu'il a
faites, comme cét auteur prétend l'inſinuer? Le même Apôtre aſſûre auſſi au v. 17,
& 18. du chap. 4. de la même Epitre
que nôtre legere affliction qui ne fait que
paſſer, produit un poids de gloire ſouverainement excellente & éternelle. Mais
cette liberalité de Dieu nous fera-t'elle dire qu'il ne ſeroit pas digne d'eſtre aimé,
s'il n'avoit pas voulu eſtre ainſi liberal de ſes
biens éternels? Quand Dieu ne voudroit
pas ſe communiquer à nous dans le Ciel,
ne ſeroit-il pas juſte de l'aimer toûjours
ſur la terre? Car ne ſeroit-il pas toûjours
ce qu'il eſt, toûjours aimable, & toûjours digne d'eſtre aimé? Comment donc
penſer que ſans pecher & ſans eſtre injuſte
on pourroit ne l'aimer pas? Ne luy feroit-on pas alors de tort? Et ne ſeroit-ce pas ſe
rendre coupable devant luy? Ou bien dira-t'on qu'il n'eſt aimable que parce qu'il

nous aime, ſans voir qu'on fait dépendre de nôtre eſtre & du rapport qu'il y a voulu avoir, ce qui eſt eſſenciel au ſien. Les paroles de l'Epitre aux Col. chap. 3: v. 4. 5. & aux Hebreux chap. 12: v. 28. ne diſent autre choſe que les précedentes. C'eſt pourquoy c'eſt en vain que l'auteur dont nous parlons, a voulu prouver par-là ſon ſentiment, qui eſt auſſi contraire à la verité qu'à la pieté, & qui eſt confondu par les Payens mêmes qui ont reconnu que la vertu eſtoit digne d'eſtre aimée pour elle-même: & combien plus Dieu ne le ſera-t'il pas luy qui en eſt la ſource & la regle, & qui avec cela eſt neceſſairement la fin de tout, comme il en eſt l'auteur & le principe.

CHAP. IV.

Des Cérémonies, des Hiſtoires, & des Miracles rapportez en l'Ecriture, & de ce que Spinoza dit ſur leur ſujet.

p. 55. DANS le chapitre cinquiéme où il traitte prémierement *des Cérémonies*, il prétend y prouver par raiſon & par autorité divine, *qu'elles ne ſont pas de l'eſſence de la loy naturelle.* Mais qu'a-t'il beſoin de le prouver, ſi ce n'eſt qu'il écrive pour les Juifs ſes freres ſelon la chair?

Encore ne le poſent-ils pas, comme il eſt aſſez connu. Pour les Chrétiens s'ils ſont bien inſtruits de leur Religion, qui aboutit toute à l'Eſprit, à la verité, à la foy, à l'amour, & à la vie ſainte & conſacrée à Dieu par JESUS-CHRIST, ils ſçavent que les Cérémonies ne ſont aucunement l'eſſence de la vraye, immuable, & éternelle Religion; & qu'elle pourroit, ſi Dieu le vouloit, facilement ſubſiſter ſans elles. JESUS l'a montré lorſqu'il a aboli toutes les anciennes, en retenant & déployant mêmes plus que jamais l'eſſence de la vraye Religion, qui a eſté dés le commencement & qui durera juſqu'à la fin. Les cérémonies ne ſont proprement ny ſon ame ny ſon corps, elles n'en ſont que les marques ou les livrées & les ſçeaux. Elles ne ſont ny l'arbre même, ny ſon ſuc, ny ſa racine, c'eſt aſſez qu'elles en ſoient comme les feüilles qui le couvrent, qui l'ornent, & qui ſervent même aucunement à le faire diſtinguer de divers autres. C'eſt-là ce qu'on doit voir dans le deſſein de Dieu les établiſſant, & il ne faut pas croire qu'il les ait voulu porter plus loin que leur nature ne porte & ne permet: car il l'auroit alors changée, mais il ne l'a pas fait; ou il voudroit que nous les regardaſſions

autrement qu'elles ne sont, ce que sa verité ne permet pas de croire & de penser. Cependant il est juste de voir & d'adorer la sapience divine qui a reluy dans toutes les cérémonies qui sont procedées vraiment de luy, & qui a éclatté si magnifiquement dans tout l'appareil des anciennes, qui ont esté de vray essencielles à l'alliance ancienne, parce qu'elle estoit exterieure, & ne faisoit que servir d'enveloppe & de representation à l'Alliance de la grace, & à la Religion de Jesus-Christ. Ce n'est pas la sapience ou l'adresse de Moïse qu'il faut voir dans leur établissement, comme fait cét homme malin; mais c'est la volonté & la sage conduite du Seigneur, qui a voulu faire servir la lettre à l'Esprit, la figure à la verité, & l'apparence ou le dehors à la réalité & à l'interieur de la vraye Religion. C'a esté le vray but des cérémonies anciennes, & non l'assujettissement d'Israël ou sa felicité temporelle, comme cét écrivain le prétend: bien que ces deux choses se soient aussi trouvées dans leur pratique & dans leur établissement. Tout ce donc que l'Ecriture dit des cérémonies, de leur nature, & de leur usage, estant tel que nous venons de marquer, il est manifeste qu'elle ne dit rien qui puisse

estre rejetté même devant le tribunal de la raison, pour peu qu'elle soit droitte ou qu'elle agisse droittement. Mais quoy que l'Ecriture ne fasse aucunement consister l'essence de la Religion dans rien qui soit simplement exterieur, elle ne laisse pas d'établir constamment que Dieu veut que tout luy soit rapporté, que le corps luy soit consacré aussi-bien que l'ame, que l'un serve d'organe à l'autre, & que les mains, la bouche, & les actions accompagnent le cœur & l'esprit, & témoignent de ses veritables dispositions. Et en cela il n'y a rien que de fondé, que de convenable, qui ne soit dû à Dieu tres-justement, & qui ne serve à la sanctification veritable de l'homme, & à sa communion avec Dieu. *On croit de cœur à justice, mais on* Rom. 10:10
fait confession de bouche à salut. Qui ne Matt. 10:
confessera pas Jesus *devant les hommes,* 32, 33.
ne doit pas attendre d'estre avoüé pour sien devant son Pere au jour de son grand Jugement. On doit glorifier Dieu de tout ce qu'il a fait, & qui luy appartient; & il est juste que tout ce que Jesus a racheté, qu'il sanctifie, & qu'il glorifiera, le serve & le serve pleinement. Si ce malheureux écrivain avoit pesé ces veritez, & si sa superbe ne l'eut pas empéché de voir ce qui est si visible, il n'eut pas dit

des choses qui vont à delivrer les hommes de toute obligation à servir Dieu au dehors, sous prétexte que le de hors cérémoniel n'est pas de l'essence de la Religion & du veritable Christianisme ; & il n'eut pas cru qu'une autorité semblable à celle d'une societé des Indes, ou de quelques hommes que ce soit fut capable d'exemter de ce devoir.

La seconde chose que cét auteur se propose d'élaircir en ce chapitre, est *la foy qui regarde les histoires sacrées de la Bible, & à qui & en quelle maniere cette foy est necessaire*. Il reconnoît d'abord leur utilité, comme estant propres à faire couler la verité dans les cœurs mêmes des simples, d'une maniere facile & néanmoins tres-vive & convaincante. Mais il a tort derechef de dire, qu'outre le but general qu'elles ont, & qu'il est obligé de reconnoître comme juste, veritable, & salutaire, elles renferment diverses choses conformes aux opinions erronées de ceux pour qui elles sont écrites. Cela est tres-faux, s'il est attribué à Dieu & à son Saint-Esprit, qui est l'Esprit de verité qui ne sçéle & ne confirme jamais l'erreur & le mensonge, lors même qu'il le rapporte, ou qu'il en fait faire le recit. Nous l'avons montré cy-devant sans qu'il

p. 63,

ſoit neceſſaire d'inſiſter derechef ſur ce ſujet. Les vrais Fidelles avouënt volontiers que ſçavoir ou croire les hiſtoires de la Bible eſt peu de choſe, ſi l'on n'entre pas dans leur but principal, & ſi par une vive & lumineuſe foy, & par une vie veritablement ſainte, on ne témoigne pas qu'on connoît Dieu, qu'on luy adhére, & qu'on eſt uni de cœur à luy par JESUS-CHRIST. Mais c'eſt cela même que ce miſerable eſprit ignore, & c'eſt mêmes ce qu'il tend à évacuër; puiſque d'un côté il combat la neceſſité de la connoiſſance de JESUS crucifié que la grace & l'Evangile, & non la raiſon & la nature, nous revélent; & que de l'autre il exclut toute l'aſſiſtance particuliere du Saint-Eſprit, p. 66.
& ſe moque de la lumiere ſurnaturelle qu'il repand de nouveau dans les cœurs des Fidelles, lorſqu'il leur donne de connoître Dieu ſalutairement en JESUS-CHRIST ſon Bienaimé. Mais en cela il a eſté précedé d'autres, qui n'ont fait que luy frayer le chemin, & luy donner la hardieſſe d'avancer ce qu'il dit icy ſi hardiment & avec prophaneté.

Author libri, *Philoſophia S. Scriptura interpres*, Wolzogue, Velthuiſen.

Comme l'Ecriture ſainte rend un grand témoignage aux *miracles* que Dieu a faits de tems en tems, & que Dieu même a montré par eux que ſa puiſſance divine ne s'eſtoit

pas bornée au cours qu'il a donné luy-même, & qu'il imprime à la nature ou aux estres qu'il a faits ; Comme encore ces miracles & ces œuvres tout-à-fait extraordinaires marquent une immediate vertu d'un Estre tout-puissant, & qu'ils obligent necessairement à s'élever au dessus de tout ce qui est en l'Univers, à reconnoître son Maître & son Auteur, & à confesser qu'il ne s'est pas seulement revelé dans l'état & dans l'ordre naturel, mais qu'il a voulu veritablement se faire connoître par un ordre tout surnaturel de choses que l'esprit humain ne peut pas penetrer, & dont on ne peut aucunement assigner la cause prochaine dans quelque créature que ce soit : c'est pour cela & pour toutes ces raisons que cét impie auteur que nous examinons, employe tout son chapitre sixiéme à éluder autant qu'il peut les miracles que l'Ecriture sainte raconte, & dont la certitude une fois prouvée renverse entierement ses principes & ses malheureux sentimens.
p. 67. Dés le commencement il feint de raconter seulement les préjugez du vulgaire au regard des miracles, mais en même tems il y méle des veritez certaines qu'il tâche par ce moyen de faire rejetter insensiblement & sans que l'on y prenne garde. Ce seroit un préjugé mal fondé de croire que

Dieu ne ſe fit connoître que lorſqu'il fait quelque choſe de rare & de non-accoûtumé: Car tout luy rend témoignage, & *ſa Divinité & ſa Toute-puiſſance ſe voyent* Rom. 1. *comme à l'œil dans ſes ouvrages ordinaires*, comme ſaint Paul le dit expreſſément. Mais c'eſt un autre préjugé non moins pernicieux de penſer que Dieu ne ſe revéle que par cette voye, & que ce qui procéde immediatement de luy ſans qu'il ſe ſerve des créatures, ou lorſqu'il fait par elles ce qui eſt viſiblement tout-à-fait au deſſus de leur vertu, ne prouve pas clairement & invinciblement ſon exiſtence & ſa puiſſance illimitée & infinie. Néanmoins Spinoza non ſeulement tombe dans ce dernier préjugé à meſure qu'il marque l'autre, mais il fait état de l'établir hautement en ce chapitre. Pour en venir à bout il poſe d'abord pour certain, que rien ne ſe fait contre la nature, & qu'elle garde un ordre fixe, éternel, & immuable. Mais qu'entend-il par la Nature? Les Philoſophes quand ils parlent proprement déſignent par elle tout ce qui a reçu de Dieu l'eſtre, la vie, & le mouvement, c'eſt à-dire les créatures comme ſortant de Dieu, & comme eſtant conſervées par luy dans cét ordre & dans cét état prémier, où il les a miſes les produiſant dés le com-

mencement. Or il faut eſtre impie pour nier que Dieu ne puiſſe rien faire par deſſus cela; & confondre ſon Eſtre avec celuy de toutes choſes, pour dire que ſi Dieu agiſſoit hors de leur cercle, il agiroit hors de ſoy, & même contre ſon Eſtre. Auſſi c'eſt-là le prodigieux principe de cét eſprit de tenebres, qui ne connoît au fond d'autre Dieu que l'Univers, & qui ne diſtingue aucunement ſon Eſtre de celuy des créatures. C'eſt pour cela qu'il attribuë à la nature une éternité qu'elle n'a point, & une immutabilité qu'elle ne poſſéde pas non plus, & qu'elle ne peut mêmes pas poſſeder. Et il eſt ſi peu raiſonnaible, & en même tems ſi temeraire & ſi hardy, que de prouver ces deux abſurditez l'une par l'autre. Il prétend d'inſinuër que Dieu eſt ce que l'on nomme la nature ou l'univers, parce, dit-il, que l'ordre de la nature eſt éternel & immuable; & il prétend de le prouver en établiſſant ou préſuppoſant que Dieu & la nature ne different que de nom. Mais c'eſt avec droit qu'on luy nie l'un & l'autre de ces principes, qui ne ſont que deux impudentes aſſertions, & qui ne font qu'un cercle ridicule, impie, & plein d'une palpable fauſſeté. C'eſt-ce que nous verrons clairement en examinant les qua-

tre points particuliers qu'il se propose de traitter en ce chapitre. Le prémier est *Que rien ne se passe ou n'arrive contre l'ordre de la nature, & qu'elle garde un ordre fixe, éternel & immuable.* Et il dit que cela se prouve facilement, parce que comme il a posé cy-devant au chapitre quatriéme, tout ce que Dieu veut ou détermine emporte une éternelle necessité: ce qu'il a prétendu de démontrer en établissant que la volonté & l'entendement de Dieu ne different que de nom, & qu'ainsi Dieu ayant tout connu d'éternité, l'a voulu aussi d'éternité. D'où il s'ensuit selon luy que tout a esté dés-lors, puisque la volonté de Dieu a toûjours son effet; & aussi que l'ordre de la nature est immuable, puisque Dieu l'a voulu unefois, & qu'il est immuable en ses décrets & en ses volontez. *De la même necessité* (dit il) *qu'il s'ensuit de la nature & de la perfection divine qu'il connoît une chose telle qu'elle est, de cette même necessité suit-il qu'il la veut comme elle est.* Mais en prémier lieu n'auroit-il pas dû voir que Dieu estant seul de soy-même estoit seul éternel; & qu'ainsi tout ce qui vient de luy ayant commencé à couler dans le tems (qui n'est que la durée de l'estre créé), Dieu a connu toutes choses d'éternité, non comme éternelles: car

p. 68. suiv.

Ibid.

elles ne l'eſtoient pas, ny ne le pouvoient mêmes eſtre; mais comme elles ſont en verité, c'eſt-à-dire comme temporelles, & comme devant avoir un commencement, & une durée ſucceſſive d'eſtre, lorſqu'il luy plairoit de le leur donner ſelon ſon libre plaiſir, & ſelon ſon éternel conſeil. En ſecond lieu il devoit voir que la volonté de Dieu a eſté ſelon ſa divine connoiſſance, & qu'ainſi elle n'a nullement voulu d'éternité que les choſes créées de ſa main fuſſent éternelles comme luy, car cela ne ſe pouvoit pas, & eſtoit contraire à l'Eſtre même de Dieu; mais bien qu'elles fuſſent dans le tems ce qu'il connoiſſoit qu'elles devoient eſtre, & ce qu'il trouvoit bon qu'elles fuſſent pour ſa divine gloire. Où eſt donc cette prétenduë éternité qu'il leur attribuë fauſſement? En troiſiéme lieu pour l'immutabilité qu'il aſſigne à l'ordre que Dieu à établi au milieu d'elles, elle n'eſt pas mieux fondée: puiſque Dieu a bien voulu d'éternité que cét ordre eut ſon ordinaire cours, lorſque luy-même ne trouveroit pas bon de l'interrompre, ou de faire par deſſus luy ce qu'il trouveroit bon de faire pour ſa gloire: mais elle ne luy a pas lié les mains pour agir par deſſus ou hors de cét ordre accoûtumé, quand il le voudroit faire ſelon ſon arrét

immuable & éternel. Bien loin donc que l'immutabilité de Dieu établisse celle du monde, il est clair au contraire que Dieu seul la possedant, le monde ne l'a pas, mais est sujet à tous les changemens que son Auteur luy veut donner. C'est donc avec bien peu de fondement que cét auteur ajoute: *que si quelque chose arrivoit en la nature qui repugnât à ses loix universelles, cela repugneroit au décret, à l'intelligence, & à la nature de Dieu*; ou que si *quelqu'un établissoit que Dieu agit contre les loix de la nature, il seroit forcé d'établir que Dieu agit contre sa nature même.* Car cela est manifestement faux, puisque, comme nous venons de faire voir, ny la nature de Dieu ne l'empéche d'agir par dessus la nature des estres produits de luy, ny sa connoissance non plus que sa volonté n'y repugnent aucunement. Il est vray que si la nature de Dieu & la nature des estres créez estoit la même, Dieu agiroit contre l'une en agissant contre l'autre; mais c'est la plus grande de toutes les absurditez & de toutes les impietez; & il est étonnant qu'un esprit humain qui s'est piqué d'estre raisonnable, l'ait osé avancer sans s'efforcer seulement de la prouver. *La même chose*, dit-il, *peut estre démontrée de ce que la puissance de la nature est la puissance*

p. 69.
Ibid.

& la vertu de Dieu, qui est la même que son Essence. mais quand on luy accorderoit que la vertu & la puissance de la nature est réellement la puissance & la vertu même de Dieu, il ne prouveroit pas de-là qu'il ne peut point y avoir de vray miracle, ou d'œuvre qui passât les loix & les bornes de la nature, & du cours ordinaire établi par le Seigneur entre ses créatures. Car la vertu de Dieu comme infinie, ne se peut pas estre retreinte & limitée à l'estre necessairement fini des créatures: ainsi elle pourroit toûjours agir au dessus & au delà. Mais qui luy a dit que la puissance de la nature des estres créez est réellement la puissance même de Dieu, qui en effet ne differe pas de son Essence comme il le dit luy-même? Comme l'estre des créatures est un autre que celuy du Créateur (car l'un est de soy & par sa propre nature & perfection, & l'autre est de par cét Estre suprême, & par sa seule volonté & liberté): Ainsi la vertu de l'estre créé différe essenciellement de celle de l'increé, puisqu'elle ne différe pas réellement de l'estre même. Il est vray que cette vertu créée est comme morte sans l'increée qui en est comme l'ame & la vie; mais lorsqu'elle est excitée & appliquée par la vertu de Dieu elle est, & elle est

Act. 17:28. 1 Tim. 6:13. Jean 1:4.

non ce que Dieu même est : car il est toûjours une vertu vive & éternellement agissante en elle-même ; mais ce que Dieu veut qu'elle soit à sa divine gloire. Comment donc ne pourroit-il pas agir par dessus cette vertu bornée, morte d'elle-même, qui n'est rien de soy, & qui ne produit rien d'effectif qu'estant muë, appliquée, & déterminée par la vertu meme du Seigneur ? Cét auteur assûre que nulle saine raison n'oblige à dire que les loix de la nature ont leurs bornes : Mais nous luy assûrons que nulle raison & nul bon sens ne porte à dire qu'elles n'en ont point, & qu'il est clair de soy-même que l'estre qui n'est pas de soy, n'est pas infini en perfection & en vertu. *Mais*, dit-il, p. 69.
il suivroit de-là que Dieu a créé la nature si impuissante, & luy a donné des loix & des regles si steriles, qu'il est obligé souvent d'y subvenir de nouveau s'il veut leur conservation, ou faire réüssir les choses selon sa volonté. Il est vray, Dieu a créé la nature si impuissante qu'elle n'est & ne peut rien d'elle-même, qu'elle a ses loix & ses bornes, & qu'elle n'est pas Dieu. Et est-ce là une absurdité devant sa miserable raison ? Ces loix ne sont pourtant pas steriles, mais tres-fécondes pour mille & mille effets ; mais non pour tout ce qui

peut eſtre, & que Dieu peut faire au deſſus d'elles, non par beſoin mais par ſon libre plaiſir, pour ſa divine gloire, & pour donner des marques ſenſibles & extraordinaires de ſon Eſtre, les hommes s'accoutumans aux ordinaires qu'ils ont tous les jours devant eux. Et cela eſt-il éloigné de la raiſon ? Ou plûtôt n'y eſt-il pas entierement fondé ? Tous les principes donc de cét impie auteur eſtant manifeſtement faux & ridicules, il paroît de ſoy-méme que ce qu'il en tire le ſera, ſçavoir *qu'un miracle n'eſt dit tel qu'en rapport aux hommes & aux hommes ignorans*, & non *en rapport à la nature & à ſes loix*. Voilà le premier point que cét homme avoit reſolu de traitter en ce chapitre. Qu'on juge s'il ne l'a pas ſolidement prouvé.

p. 70. Son ſecond chef conſiſte à montrer, *que ny l'exiſtence ny la providence de Dieu ne peuvent eſtre connuës par les miracles, mais que ſi l'on poſe les uns, on peut douter de celuy qui les a faits*. Si les bêtes eſtoient capables de raiſonner ſur un pareil ſujet, elles auroient aſſûrément des penſées plus raiſonnables que cét homme. Et néanmoins il ne feint pas de les produire hardiment, & les donner à croire comme ſi c'eſtoient des oracles de l'éternelle verité. Quoy ? Si l'on poſe qu'il eſt arrivé divers effets

effets qui n'ont pû aucunement proceder de la vertu qui eſt propre des choſes créées, ne paroît-il pas clairement qu'il y a un Créateur, qui d'un côté gouverne toutes choſes en l'état ordinaire où nous les voyons, mais qui auſſi le paſſe quand il veut? *Mais*, dit-il, *comme l'exiſtence de Dieu n'eſt pas une choſe qui ſe connoiſſe par elle-même, elle le doit eſtre par des notions ſi fermes qu'elles ne puiſſent eſtre ébranlées par quelque puiſſance que ce ſoit, afin qu'elle ſoit connuë fermement & d'une maniere indubitable. Or ces notions ſont les idées que nous avons de la nature : donc elles doivent eſtre immuables, & la nature auſſi, dont elles ne ſont que la conception & l'expreſſion.* Voilà ce que l'on peut tirer de plus raiſonnable de ſes preuves ſur ce chef. Mais il eſt faux que l'exiſtence de Dieu ne ſoit pas une choſe qui ſoit connuë par elle-même : car il n'y a rien qui ſe prouve davantage par ſoy-même que l'exiſtence de l'Eſtre neceſſaire & tout-parfait ; & dés qu'on en a la vraye idée ou la vraye impreſſion, l'on voit & l'on ſent clairement que Dieu eſt, & qu'il ne ſe peut pas qu'il ne ſoit d'éternité à éternité. En ſecond lieu cette vive notion de la Divinité eſt toute differente de celle que nous avons de la nature, ou des choſes créées, & elle méne à Dieu ſuffiſam-

Ibid.

p. 71.

ment & d'une maniere immediate ; au lieu que les autres idées y conduisent bien, mais non pas d'une maniere si directe & si prochaine. Il suffiroit donc pour connoître Dieu fermement, d'établir que cette prémiére idée vivement empreinte ou excitée dans une ame, est immuable, quand on ne diroit pas que les autres le sont. En troisiéme lieu, les vrayes idées de la nature ne nous manifestent point qu' elle soit infinie, ou que Dieu ne puisse pas passer son cours, ses bornes, & son ordre: de sorte que les miracles veritables peuvent tres-bien subsister avec elles. En quatriéme lieu autant qu'elles témoignent de Dieu & de la verité, elles sont mêmes immuables; parce que la verité ne peut pas proprement estre convertie en mensonge, & que Dieu qui est la verité même ne se contrarie pas, & ne se reniera jamais. Comment donc cét homme peut-il dire, que présupposé leur immutabilité, il s'ensuit qu'il n'y a point de miracles? Car quoy que les miracles nous impriment d'autres idées que les choses ordinaires de la nature, ils ne renversent pour cela aucunement ce qu'elles ont de veritable. Mais,
p. 71. poursuit-il, *que pouvons-nous comprendre ou conclure d'un miracle que nous n'entendons ou ne comprenons pas?* Mais qui luy a dit

que nous ne comprenons rien dans les veritables miracles? Il eſt vray que nous ne concevons pas en quelle maniere Dieu les produit, & que même leur nature porte qu'elle ſoit inconcevable à l'eſprit humain: mais nous comprenons en les voyant qu'ils ne ſont pas d'eux-mêmes, qu'ils ne procédent pas du cours naturel des choſes, & qu'ils ſont produits par une puiſſance infinie, illimitée, & toute libre, qui pour ſe faire extraordinairement connoître, & pour montrer qu'elle a tout fait, que tout dépend d'elle, qu'il n'eſt rien ſans ſa vertu, & qu'aucun effet ne l'épuiſe, fait ſans les créatures, au deſſus d'elles, & contre leur cours naturel tout ce que bon luy ſemble. Et cela ne ménet'il pas à Dieu, & ne prouve-t'il pas ſon exiſtence & ſon ſouverain gouvernement? Ce n'eſt donc point l'ignorance qui forge les vrais miracles, ou qui a recours à la puiſſance & à la volonté de Dieu; mais c'eſt la claire connoiſſance de la Divinité & de ſes œuvres qui y méne, & qui force à admettre la poſſibilité de tous les miracles que Dieu a jamais faits ou voudra jamais faire. Et bien qu'un miracle ſoit une œuvre finie, il ne s'enſuit pas qu'il ne conduiſe à une puiſſance infinie: car tout ce qui eſt dans la nature eſt auſſi finy, & p. 72.

il conduit néanmoins à Dieu ; parce que rien n'eſt de ſoy-même que l'Eſtre qui poſſéde toute ſorte de perfections. Ce qui ne ſe pouvant pas dire des eſtres particuliers, ny de tout leur ramas qu'on nomme l'Univers, prouve clairement qu'il y a un Eſtre univerſel, tout-parfait, ſouverain, & infiny qui les a faits ou les produit. Et ſi cela ſe dit d'un effet ordinaire de la Providence, ne ſe devra-t'il pas dire à plus forte raiſon des effets extraordinaires qu'elle produira d'une maniere ſinguliere-
p. 73. ment viſible & éclatante ? & il n'importe que des choſes miraculeuſes puiſſent arriver ſelon la prédiction des faux prophétes qui detourneroient même du Seigneur. Car cela même établit la providence ſecrette & adorable de Dieu, qui eſt dit fai-
Deut. 13. re cela dans le texte que cét homme allégue, pour tenter ſon peuple, & pour éprouver s'il tenoit tellement à luy qu'il ne fut pas capable de s'en détourner pour quelque choſe que ce fut, & pour ſi extraordinaire ou ſurprenante qu'elle pût
p. 74. eſtre. Si Iſraël n'a pas bien connu Dieu par les miracles, ce n'eſt pas qu'ils ne fuſſent propres à luy en donner une vive impreſſion, & qu'ils ne la luy donnaſſent même à tems, mais il n'y eſtoit pas fidelle, & c'eſtoit-là ſon peché : au lieu qu'il

n'eut pas eſté coupable de n'agir pas plus dignement de Dieu & de ſa connoiſſance aprés les avoir vûs, s'ils n'eſtoient aucunement des moyens propres à la donner, quand ils eſtoient bien pris. Mais ny les œuvres ordinaires de Dieu, ny les extraordinaires ou les miracles ne profitent que quand Dieu nous les applique ſalutairement par ſon Eſprit, qui ſeul nous fait bien connoître Dieu par luy-même & qui ſe ſert de tout comme il veut & quand il veut. *Jean* 3.

Dans le troiſiéme chef de ce chapitre ſon auteur y veut prouver, *que ce que l'Ecriture dit eſtre arrivé par la volonté de Dieu, eſt arrivé ſelon l'ordre & les loix de la nature*: d'où il veut conclure *que ces loix ne different pas de la volonté de Dieu.* Mais nul ne luy nie cela eſtant bien pris: puiſqu'il eſt conſtant que c'eſt Dieu qui donne à la nature ſes loix, & qu'elles ne ſont que l'efficace volonté de Dieu, comme s'appliquant aux créatures, & reglant leur ordinaire cours. 2. Comme c'eſt elle qui établit ſes loix, c'eſt elle qui les paſſe lorſqu'elle le trouve bon; parce qu'elle ne s'eſt pas bornée aux choſes créées, à meſure qu'elle les a faites, & qu'elle les meut & les conduit. 3. Il eſt pourtant faux que tout ce que l'Ecriture rapporte à Dieu, ait eſté fait ſelon les loix ordinaires p. 75.

de la nature, & il l'eſt encore plus que ces loix ſoien d'elles-mêmes, ou ne ſoient qu'une éternelle & immuable concatenation des choſes entr'elles. Et Spinoza n'a certes point de pudeur lorſqu'il veut prouver cela par l'Ecriture, qui nous eſt expreſſément donnée pour témoigner de la contraire verité, nous rapportant comme elle fait, la création de tout, nous aſſûrant que tout excepté Dieu a eu commencement, & l'a eu lorſqu'il luy a plû de le luy donner; en un mot nous ramenant à luy comme à celuy qui dirige tout au ciel & en la terre, ſoit que les choſes arrivent ſelon le cours ordinaire & naturel des choſes, ſoit qu'elles ſoient ſurnaturelles & vraiment miraculeuſes.
p. 75. Ainſi c'eſt Dieu qui conduiſit Saül cherchant ſes âneſſes à Samuël, & c'eſtoit luy qui eſtoit viſiblement l'auteur de ce qu'il y avoit en cela de ſurnaturel & de ſingulier, ou de la ſinguliere liaiſon de tout ce qui arriva alors, & qui aboutit infailliblement à l'execution du conſeil de Dieu déja revelé à Samuël. La même choſe ſe doit dire des autres hiſtoires que cét auteur rapporte, & qui ne font qu'établir la conduite de Dieu
p. 76. en toutes choſes. Mais il eſt auſſi faux qu'impie de dire, que parce que ce qui eſt arrivé ſelon le cours de l'ordre naturel,

dont Dieu même eſt l'Auteur, le Conſervateur, & le directeur, eſt rapporté à Dieu par les Ecrivains ſaints, cela marque que tout ce qui eſt dit venir de luy vient de la nature, ou des choſes mêmes agiſſant par leur propre vertu, & que l'un vaut autant à dire que l'autre dans le ſtile de l'Ecriture ſainte. C'eſt bien impoſer confidemment à la credulité de ſes lecteurs que d'oſer parler de la ſorte : mais plûtôt c'eſt vraiment ſe moquer d'eux, auſſi-bien que de l'Ecriture ſainte, lorſqu'on la veut faire ſervir avec tant de profaneté à enſeigner que Dieu & le monde ſont la même choſe, & qu'il n'y a point d'autre cauſe de tout ce qui eſt jamais arrivé que la nature agiſſant par ſa propre vertu ; enfin pour prouver que Dieu ne peut rien au deſſus d'elle, voire qu'il ne peut rien de ſoy-même, & qu'il n'eſt pas Dieu par conſequent. Mais cét ennemy de ſa gloire ne ſe met guéres en peine s'il explique bien ſa parole ou s'il la tord, quand il dit que tout ce qu'elle raconte des miracles eſt arrivé naturellement & par des cauſes naturelles ; ſous prétexte que parfois l'Ecriture dit que Dieu s'en eſt ſervi dans les œuvres extraordinaires de ſa toute-puiſſance. Un miracle n'eſt pas ſeulement ce qui va contre le cours ordinaire de la nature, mais ce qui eſt operé au deſ- Ibid.

sus d'elle, & au dessus de toutes ses forces ordinaires. Et ainsi lorsque Moïse épan-
Exod. 4: 10. dit quelque poignée de cendres en l'air, & que toute l'Egypte excepté Gossen fut infectée de poux, ce fut un vray miracle qui ne peut jamais estre expliqué par les causes naturelles. L'on doit dire le même de cette inondation de sauterelles sur toute l'Egypte excepté le territoire d'Israël, & de leur transport à la priere de Moïse: Car ces circonstances marquent tellement une singuliere direction d'un Estre tout-libre & tout-voyant, & obligent tellement à s'élever au dessus d'une aveugle nature, qu'il faut estre déraisonnable à plaisir pour s'y arretter, comme fait ce miserable auteur. Ne faut-il pas estre fou pour dire que l'enfant ressuscité par Elisée aprés estre mort si long-tems auparavant,
2 Rois. 4: 34. 35. ressuscita par l'échauffaison que luy communiqua le corps de ce Prophéte? On en ressusciteroit en bien grand nombre si cela estoit faisable, & l'on n'en porteroit pas beaucoup dans le tombeau. Est-ce aussi
Jean. 9. parce que JESUS a mis sur les yeux de l'aveugle-né de la bouë, qui estoit propre d'elle-même à luy ôter la lumiere de ses yeux quand il l'auroit euë bonne, que cette guérison si subite & si miraculeuse s'opera? N'est-ce pas là bien raisonner en

ſage & en philoſophe qui ne connoît que la raiſon? L'Ecriture dit que la foy a ouvert les yeux d'un aveugle, néanmoins, dit-il, il faut penſer que cette ouverture a eu ſes cauſes naturelles. Mais à qui perſuadera-t'il cela qu'à des impies profés, qui traittent l'Ecriture indignement, & qui la rejettent avec ſon Auteur? *Elle eſt divinement inſpirée*, & elle eſt *propre à rendre l'homme ſage à ſalut*, quoy que die ce temeraire eſprit qui ne la blaſphéme que parce qu'il ne l'entend pas, comme il eſt forcé luy-même de l'avouër dans ſes lettres. Auſſi aprés avoir fait ſemblant en ce chapitre de vouloir expliquer par des cauſes naturelles tous les miracles qu'elle rapporte, & voyant bien ne le pouvoir pas, il vient juſques à dire que ſi l'on prouve clairement qu'elle rapporte des choſes qui paſſent la nature, *il faut croire que cela y a eſté ajouté par des hommes ſacriléges.* Car, dit-il, *tout ce qui eſt contre la nature eſt contre la raiſon, & tout ce qui eſt contre la raiſon eſt abſurde & doit pour cét effet eſtre rejetté.* Voilà juſqu'où méne l'attache à ſa miſerable raiſon, & cette methode d'interpreter tellement par elle l'Ecriture, que l'on renoncera à ce qu'elle nous dit & au ſens manifeſte & naturel qu'elle preſente, lors qu'on ne peut pas

p. 77.

2 *Tim.* 3:15. 17.

2 *Pier.* 1:21

p. 77.

l'accorder avec ſa propre raiſon, plûtôt que de la renoncer elle-même en ce cas, comme la foy & toute l'Ecriture y obligent clairement. Mais Spinoza auroit bien pû avec cette défaitte impie s'épargner la peine qu'il employe en tout ce chapitre, pour expliquer à toute force les miracles de l'Ecriture par des cauſes naturelles. Il n'avoit qu'à dire dés le commencement ce qu'il a dit à preſent, ſçavoir qu'ils y ont eſté ajoutez par des ſacriléges; & il ſe ſeroit tiré de tout cét embarras. Mais il n'a pas oſé produire d'abord cette abominable impieté, & il n'y vient que forcé par la ſuite de ſes pernicieux principes. *Tout ce qui eſt*, dit-
p. 77.
il, *contre la nature, eſt contre la raiſon.* Cela n'eſt pas, & ces deux propoſitions ne reciproquent nullement. Car la droitte raiſon comprend fort bien que celuy qui a établi le cours ordinaire de la nature, peut aller contr'elle quand il veut, c'eſt-à-dire qu'il peut agir d'une maniere toute differente & mêmes oppoſée, & cela ne choque pas la vraye raiſon. De l'autre côté, diverſes choſes peuvent choquer nôtre raiſon en l'état de corruption & de contrarieté à Dieu où elle eſt par le peché, & qui pourtant ſeront ſelon le vray ordre de la nature, & en couleront cer-

tainement. Et voilà néanmoins ſur quoy les impies ſe fondent en rejettant les miracles de l'Ecriture ſainte.

Celuy-cy dans le quatriéme chef qu'il s'eſt propoſé de traitter dans ce chapitre, & qui conſiſte à appliquer ſes maximes précedentes, toutes fauſſes & ridicules, à l'interpretation des miracles de l'Ecriture, dit que ce qui eſt rapporté en l'Exode p. 79.
de la deſcente de Dieu ſur Sinaï & de ce mont fumant par ſa preſence, n'eſtoit qu'une repreſentation ou une choſe imaginaire, parce que Dieu qui eſt partout ne peut pas réellement deſcendre en un lieu, & qu'eſtant Eſprit il ne peut pas brûler comme un feu. Mais il ne voit pas qu'encore que ce n'ait eſté qu'une repreſentation de la preſence & de l'operation ſinguliere du Seigneur pour le but qu'il ſe propoſoit, c'eſtoit néanmoins une réelle repreſentation, & des images réels & viſibles des choſes inviſibles, qui ne pouvoient eſtre à la fois dans l'imagination de plus de deux milions de perſonnes, differentes en tant de manieres, que parce qu'elles eſtoient réellement devant leurs yeux. Il eſt impudent de dire que la montée d'Elie Ibid.
dans le Ciel ne fut qu'une repreſentation imaginaire, ou une fantaiſie d'Elizée. Il l'eſt encore plus de ſoûtenir que lorſque p. 80.

l'Ecriture dit que Dieu endurcit le cœur de Pharaön, cela ne veut dire autre chose si ce n'est que Pharaön fut rebelle & obstiné. Car comment l'a-t'il prouvé, ou comment le pourroit-il? L'Ecriture se sert de diverses façons de parler impropres & metaphoriques, qu'elle emprunte mêmes souvent de ce qui s'est passé dans les miracles; & l'on avouë qu'il ne faut pas les prendre selon la lettre. Mais que fait cela au regard des endroits où il est impossible de nier qu'on doit l'expliquer dans son sens propre & literal?

Sur la fin de ce chapitre il veut derechef faire servir l'Ecriture à l'impieté qu'il y a avancée, sous prétexte qu'elle parle d'un cours ferme & invariable de la nature, en rapport aux choses principales qui entretiennent l'ordre que Dieu y a mis, & qu'il a voulu perpetuër, mais qu'il passe aussi quand il le veut; ou sous prétexte que Salomon dit que rien n'est nouveau sous le soleil, pour détourner les hommes de cette curiosité ou avidité de voir, de sçavoir, & d'avoir les vanitez qu'ils recherchent, & qu'ils estiment comme si c'estoient des choses rares & nouvelles, bien qu'elles ayent paru dans les siécles passez; ou enfin parce que ce même Sage dit que rien ne peut estre ôté ou ajouté aux œuvres de Dieu:

ce qu'il dit pour en marquer la perfection, qui passe tout ce que l'homme peut faire & mêmes comprendre, mais qui est infiniment au dessous de celle du Seigneur.

Cét esprit est bien hardi lorsqu'il ose p. 81, 82. avancer que l'Ecriture n'établit en aucun lieu expressément, que rien n'arrive qui ne puisse suivre des loix constantes & ordinaires de la nature. Car que marquent tant de faits miraculeux qu'elle rapporte, & qui donnent tant de peine à ces impies lorsqu'ils les veulent éluder; si ce n'est que Dieu qui agit d'ordinaire selon le cours qu'il a établi dans la nature ou dans les choses qu'il a faites, agit par dessus cela quand il le veut, & fait des choses qui ne se feroient jamais si celuy qui peut tout n'avoit pas alors agi d'une maniere tout-à-fait extraordinaire? Spinoza se moque impudemment de ce pouvoir qu'on attribuë à Dieu, & qu'on reconnoît en luy comme faisant tout ce qu'il veut au ciel & en la terre, agissant en Tout-puissant & Souverain. Mais ceux qui ont la moindre foy aux Ecritures, ne pourront qu'avoir une juste horreur de celuy qui conteste au Roy des Rois son empire, & qui ne veut pas qu'on le reconnoisse pour aussi libre que ceux qui ne sont que ses vassaux & ses sujets.

Pour conclusion il allégue une parole impie de Joséphe, qui dit qu'il est content qu'on croye ce que l'on veut du miracle de l'ouverture de la mer rouge; & qui contre la verité de l'histoire & l'exprés témoignage de Strabon au l. 14., assûre que la mer Pamphilique fut aussi ouverte à Alexandre, & que cela est rapporté par tous les historiens de sa vie, quoy qu'il n'y ait rien de plus faux. Et l'on doit ajouter que de bons & sages Juifs n'eussent jamais autrefois parlé comme a fait Joséphe; & que de vrais Chrétiens doivent estre bien éloignez de ces pensées, & de la fin impie pour laquelle Spinoza les produit icy malignement.

CHAP. V.

De l'Interprétation de l'Ecriture sainte, & de ce que Spinoza dit de mal sur ce sujet.

LE TITRE du chapitre 7. est *de l'interprétation de l'Ecriture*, & l'on devroit ce semble aprés cela attendre les aides que cét homme pense estre propres à en tirer le vray sens; mais l'on a sujet d'estre étonné, & d'estre pris d'une juste indignation, lorsqu'on voit qu'il n'em-

ploye cét entier chapitre & les ſuivans, qu'à tâcher de prouver qu'elle ne peut pas eſtre interpretée ou entenduë. Mais il nous ſera bien plus facile de renverſer ſon mauvais deſſein, qu'il ne luy a eſté de l'établir. D'abord il blâme le commun des Chrétiens, qui font profeſſion de croire que l'Ecriture eſt la parole de Dieu, & qui ne font rien moins que ſe régler ſelon elle. Il eſt vray que le mépris effectif qu'ils font de ce ſaint Livre les rend tres-coupables devant Dieu. Mais que fait cela contre cét illuſtre témoignage qu'il nous y a donné de ſon Eſtre, de ſes voyes, de ſes veritez, & de ſes volontez ſacrées? Ces mêmes pecheurs écoutent-ils Dieu en la nature? Et néanmoins n'eſt-elle pas ſa voix? La pluſpart de ceux qui ſe diſent Théologiens, & qui ne le ſont pas plus que les faux Doctes ſont de vrais Philoſophes, ſçavent accommoder l'Ecriture à leurs penſées, & ſouvent à leurs interéts. Et la pluſpart des Philoſophes ne font-ils pas le même dans leur cercle? Que fait cela contre la nature, ou contre l'Ecriture? Les abus qu'on en fait, préjudicieront-ils à leur droit uſage? Les imperfections des hommes leur ſeront-elles attribuées? Et leur malice peut-elle rejaillir ſur ces ouvrages du Seigneur? Les hommes

mauvais ne croyent que de bouche à l'Ecriture ſainte; cela eſt vray: Mais les bons y croyent de tout leur cœur, & on le voit dans leur vie & par le cours conſtant de leurs actions. Ils ne ſont pas auſſi ſi fort diviſez entr'eux comme on le penſe, ou comme eux-mêmes parfois le peuvent penſer & dire. S'ils ſont par JESUS-CHRIST à l'unique Bon, & s'ils ſont rendus participans de ſa bonté, ils ſont au fond dans la même verité, dans le même amour, & dans la même vie. Et ſi cette union n'éclatte pas toûjours entre ceux qui ſe diſent bons, ou qu'on regarde comme tels, c'eſt que d'un côté il y a grande difference entre paſſer pour bon, & l'eſtre en la verité; & que de l'autre, les imperfections de ceux qui le ſont vraiment, ſont ſouvent comme des nuäges qui couvrent aux uns & aux autres la ſplendeur de la face de JESUS, qui eſt imprimée ſur leurs cœurs. Et il eſt certain que s'ils ſe connoiſſoient mieux, ils ſe trouveroient beaucoup plus un qu'ils ne penſent ſouvent de l'eſtre. On le voit en ceux que Dieu approche davantage & qu'il unit de plus prés en ſon Eſprit: car la connoiſſance plus grande qu'ils ont du fond de verité que Dieu a mis en eux, les unit tellement qu'on peut bien dire d'eux, comme

les

comme les payens disoient autrefois des Chrétiens, *Voyez comme ils s'entre-aiment!* Qu'on ne die donc pas que la foy qu'ils ont à la verité des Ecritures, les divise: car elle les unit intimement. Elle les rend un même cœur, & une même ame, & leur fait avoir d'ordinaire une même pensée: ce qui ne se voit guéres parmy les ordinaires Philosophes ou Sages de ce siécle.

La superstition qui met la religion & le culte de Dieu en ce en quoy il ne consiste pas, & qui le fait dépendre la plus-part du tems de choses exterieures & corporelles, est tres-blâmable: Mais la vraye Religion qui apprend à servir Dieu en esprit & en verité, qui ne sépare jamais l'interieur de l'exterieur, qui regarde l'un comme l'ame & l'autre comme le corps ou ses livrées, & qui ne fait cas de celuy-cy qu'entant qu'il est accompagné de celuy-là auquel seul elle s'attache; cette vraye Religion, dis-je, qui donne à l'Ecriture le rang que Jesus-Christ & les Apôtres luy ont donné, ne doit pas estre confonduë avec la superstition humaine, comme cét auteur prophane & malin tâche de l'insinuër. Elle a ses lumieres, elle a ses preuves, elle a ses immuables fondemens, & nous le faisons mêmes voir en ce Traitté C'est donc à tort que ces impies la char- p. 84.

gent d'obſcurité, ou croyent que l'ignorance eſt ſon refuge & ſon ſoûtien. Le contraire paroîtra clairement à ceux qui ſe donneront ſeulement la peine de péſer ce que nous diſons, & ce que dit ce temeraire auteur. Mais venons aux régles de l'interpretation de l'Ecriture qu'il fait état de propoſer. En general aprés un aſſez grand embarras de paroles auſſi fauſſes qu' inutiles il dit, *qu'il ne faut rien attribuër à l'Ecriture que ce qui coulera certainement d'elle, ou qui y ſera clairement contenu.* Mais pour avoir quelque choſe de clair & de certain à ſon égard, il dit que diverſes choſes ſont requiſes dont il va faire l'énumeration. Il dit donc 1. *qu'il faut que la nature de la langue, en laquelle les Ecrivains ſacrez ont parlé & écrit, ſoit connuë.* Cela eſt aucunement vray; mais doit-elle l'eſtre parfaittement, pour qu'on puiſſe entendre l'Ecriture ſuffiſamment & à ſalut? Faut-il ſçavoir parfaittement le Latin, pour entendre le ſens general de Ciceron, de Quinte-Curce, ou de Céſar? Et les verſions qu'on en a faites, n'en donnent-elles pas une idée fort conforme à ce qui s'y lit dans les originaux? Qu'on raiſonne de-même du Grec ou de l'Hebreu. Et quand on diroit que l'Hebreu depuis long-tems n'eſt pas une langue vi-

vante, & qu'ainſi on ne peut pas eſtre certain de ſon vray ſens, on peut repliquer le même du Latin. Et les verſions tres-anciennes qu'on a faites de l'Ecriture en tant de langues, lors- mêmes que l'Hebraïque eſtoit encore toute recente, ſuppléent bien aux autres aides qu'on pourroit deſirer à cét égard. Tout ce que nous avons de la verſion des 70. Interpretes faite avant la venuë de JESUS-CHRIST, & ſur tout ce que le Nouveau Teſtament rapporte ſi ſouvent du Vieux, ne confirme-t'il pas bien le ſens general des anciennes Ecritures, l'un & l'autre de ces ouvrages eſtant écrit du tems que la langue Hebraïque eſtoit encore vivante dans la Judée, ou entenduë mêmes du commun dans les Synagogues. Outre cela l'Hebreu reſte toûjours aucunement la langue des Juifs d'à-preſent, & le ſens literal ou grammatical qu'ils luy donnent dans les livres ſaints, eſt generalement le même que celuy que luy donnent les Chrétiens, quoyque les uns ſoient en bien des choſes tres-oppoſez aux autres. Enfin les langues Syriaque, Chaldaïque, & même Arabe, qui ſont encore en uſage, eſtant ſi proches de l'Hebreu, ou n'en eſtant que comme des dialectes, il eſt viſible qu'elle n'eſt pas ſi difficile à enten-

dre, comme les ignorans ou les malins le veulent perſuader. Tout cela prouve que l'on peut avoir avec aſſez de facilité une certitude ſuffiſante du ſens general de la langue en laquelle ſont écrits les Livres ſaints. Spinoza eſt luy-même contraint de l'avouër aucunement cy-aprés p. 91., & de dire, *qu'on ne peut pas douter du* „*ſens ordinaire des paroles ſéparées de l'E-* „*criture, & de la langue Hebraïque*: par- „ce qu'outre que nul ne va ſe peiner pour „donner à un mot ſeparé d'une langue une „autre ſignification que le commun luy „donne, & que cela ne luy ſeroit pas u- „tile, il luy ſeroit de plus tres-difficile „de le faire, puiſque celuy qui voudroit „donner un autre ſens à un mot d'une lan- „gue, devroit en même tems expliquer ſe- „lon ce nouveau ſens tous les auteurs qui ſe „ſeroient ſervis de cette parole dans l'uſa- „ge commun: ce qu'il ne pourroit pas, ou „il faudroit qu'il changeât & pervertit „tous leurs livres, ce qu'il ne pourroit „faire ſans qu'on s'en apperçût: d'au- „tant plus que le commun peuple uſe de „la même langue que les doctes: c'eſt „pourquoy ceux-cy ne peuvent pas y „donner le ſens qu'ils veulent. Voilà ce qu'il eſt forcé de reconnoître pour le ſens des paroles ſéparées de la langue Hebraï-

que. Et pour ce qui eſt du ſens qu'elles ont eſtant liées dans un diſcours, luy-même eſt obligé à la p. 97. de dire, *que l'on peut avec facilité & certitude entendre tout ce que dit l'Ecriture de la morale & de la pieté, autant qu'il faut pour le ſalut & le bonheur.* Et ce que nous en avons nous-mêmes dit, prouve clairement qu'on en peut avoir une connoiſſance generale fort certaine au regard des autres veritez, nonobſtant toutes les cavillations ou vaines impoſſibilitez qu'alléguent les impies ſur ce ſujet, & que celuy-cy a recœüillies. Il inſiſte ſur tout comme d'autres ſur ce que la langue Hebraïque, dit-il, n'a point de lettres voyelles. Mais qui luy a dit cela ? Et comment le pourroit-il prouver? Car ou les points qui expriment les voyelles dans cette langue, ſont depuis Eſdras, ou Moïſe mêmes, comme pluſieurs tres-doctes le ſoûtiennent & prétendent le prouver clairement; ou s'ils ne l'ont pas eſté, comme d'autres le diſent, les lettres ou conſones a, h, u, i, qui ont toûjours eſté & ſont encore en uſage dans cette langue, comme tous le confeſſent, auront ſervi à la place des points voyelles trouvez depuis ſi l'on veut, & mis aprés, ainſi qu'elles le ſont en toutes les autres langues: de ſorte que cette diffi-

p. 93.

culté eſt vaine au fond, ſur tout quand il ne s'agit que du ſens general de la langue Hebraïque, ou de l'Ecriture qui y a eſté écrite. C'eſt donc ſans ſujet que Spinoza avec ſes ſemblables inſiſte ſur ce point: Et il eſt ridicule lorſque voyant bien que la conference des mêmes termes & des mêmes façons de parler, qui ſe trouvent d'ordinaire ſi ſouvent repetées en divers lieux de l'Ecriture ſainte, y peut apporter beaucoup de lumiere, & ſervir manifeſtement à decouvrir leur ſens; il dit néanmoins que cela ne peut pas eſtre d'uſage, puis qu'un auteur ſacré n'a pas écrit pour éclaircir l'autre: ce qui eſt la même abſurdité qu'avoit produite il y a quelques années l'auteur de *l'exercitation paradoxe*, qui prétendit établir *que la raiſon eſtoit l'interpréte de l'Ecriture ſainte.* Mais comment peuvent-ils dire ſi affirmativement, que David par exemple & les Prophétes traittant des mêmes veritez que Moïſe, ne les ont pas voulu expliquer ou appliquer clairement à ceux à qui ils parloient? Et qui peut nier cela des Ecrivains du N. T. en rapport aux Ecrivains du Vieux? Outre cela il faudroit que ces impies euſſent prouvé que ces ſaints organes de Dieu & de ſon Eſprit n'ont pas eſté ſes organes: car ſi cela eſt, comme il l'eſt certaine-

ment, c'eſt un même Eſprit qui parle & qui s'explique en l'Ecriture, & qui parlant des mêmes choſes en divers lieux, propoſera ſans doute en l'un plus clairement ce qu'il aura trouvé bon de dire moins intelligiblement en l'autre. Et quand mêmes on ne preſſeroit pas cela, peut-on nier que des auteurs qui ont écrit en la même langue, ne ſervent à s'éclaircir mutuellement, ſans qu'ils ayent penſé pourtant à le faire? Sur tout quand ils traittent generalement des mêmes choſes. On avouë cela au regard des livres ordinaires. On ſe croiroit même ridicule ſi on le nioit. Et l'on avance néanmoins froidement le contraire lorſqu'il s'agit des Livres ſaints, pour prouver qu'ils ne ſont pas intelligibles. N'eſt-ce pas là une preuve viſible du volontaire renverſement que ces raiſonneurs font de leur raiſon, par l'inimitié qu'ils ont contre Dieu, & par la haine qu'ils luy portent. C'en eſt aſſez ſur ce ſujet & ſur ce prémier point, où nous avons prouvé ce qui n'exigeoit guéres de l'eſtre, ſçavoir que la langue Hebraïque, comme toutes autres langues, eſt ſuffiſamment intelligible, & l'a toûjours eſté; & qu'ainſi le Vieux Teſtament qui a eſté écrit en cette langue, l'eſt auſſi-bien qu'elle.

La seconde difficulté que ce méchant homme objecte pour prouver l'intelligence de l'Ecriture tres-difficile, est que nous ne sçavons pas le nom de plusieurs de leurs auteurs : comme si l'on ne pouvoit pas entendre un livre sans sçavoir précisement le nom de celuy qui l'a composé. Mais ne le sçavons-nous pas de plusieurs de l'Ecriture Sainte? Et les livres de qui nous le sçavons, ne confirment-ils pas la verité qui se trouve dans les autres ? Les seuls Pseaumes de David ne suffisent-ils pas à prouver combien la certitude generale des livres de Moïse estoit reconnuë d'un grand peuple tout entier? Et les Livres des Evangelistes & des Apôtres (au regard de la pluspart desquels, & présque de tous, nul n'a jamais nié qu'ils ne fussent à ceux dont ils portent le nom; comme on ne va pas s'aviser de nier que Ciceron soit l'auteur de la pluspart des ouvrages qui portent le sien) ces Livres, di-je, des Evangelistes & des Apôtres ne confirment-ils pas bien pleinement ce qui est dit dans les anciens, au regard desquels on peut ignorer le nom de ceux qui les ont écrits ? Outre cela ne paroît-il pas par les Livres mêmes saints que leurs auteurs ont esté pleins de l'Esprit de verité,&que c'est luy qui merite proprement seul le nom de leur Auteur, eux n'en ayant esté que les écrivains lorsqu'

ils ont eſté inſpirez divinement, ainſi que parlent les Apôtres? Nous ſçavons donc quel eſt le principal Auteur de l'Ecriture, & celuy d'où derivent les choſes qu'elle contient; & cela ne doit-il pas ſuffire? C'eſt pourtant ce que Spinoza n'a pas vu ou n'a pas voulu voir, en écrivant ſur ce ſujet, où il eſt ſi impie qu'il dit impudemment que l'hiſtoire de Roland le furieux eſt abſolument la même que celle de Samſon, & celle de Perſée volant dans les airs, la même que celle d'Elie enlevé dans le Ciel. Aprés cela que peut-on attendre d'un cœur rempli d'une telle impieté?

2 Tim. 3.
2 Pier. 1.

Ayant examiné tout ce que ce miſerable écrivain dit de réel en ce chapitre, il faut encore le ſuivre dans ce qu'il avance pour refuter les ſentimens qu'il dit luy eſtre contraires. Le prémier d'eux eſt celuy qui établit qu'une lumiere ſurnaturelle eſt neceſſaire pour entendre les Ecritures: ce qu'il nie abſolument, ſous pretexte que Moïſe, les Prophétes, & les Apôtres ont parlé & écrit pour d'autres que les Fidelles, à qui ſeuls, dit-il, on attribuë le don de la lumiére ſurnaturelle, lequel il nie tout-à-fait ſans la moindre pudeur. Mais nul n'a jamais dit qu'il fallut avoir une lumiére ſurnaturelle pour entendre aucunement la pluſpart des choſes qui ſont

p. 98.

dans l'Ecriture sainte. Les vrais Chrétiens ont seulement de toûjours soûtenu avec Moïse, David, les Prophétes, les Apôtres, & Jesus leur commun Maître, que pour entendre d'une maniere vive, claire, qui penétre le cœur, & qui produise & imprime la vraye foy, en un mot d'une maniere spirituelle, sanctifiante, & salutaire, les paroles sacrées, & les choses mêmes contenuës dans les Livres saints,
Deut. 29:4. il falloit que Dieu donnât *des oreilles pour*
Ps. 119. *ouïr*, & *un cœur pour comprendre*; *qu'il il-*
18. 27. &c. *luminât les yeux* d'une lumiere celeste *qui*
Eph. 1: 17, 18. *n'est pas donnée à tous*; qu'il mit & [a] *épandit*
2. Thess. 3:2. Jean 6: 4. *son Esprit dans le cœur*, ou dans le fond de
(a) Jer. 31: l'ame des personnes; [b] *qu'il revelât ce que la*
33, 34. Ez. 11. & *chair & le sang, ny la sagesse propre, ne revé-*
36. *lent*; [c] *qu'il réplendit luy-même dans les cœurs*
Rom. 5: 5. (b) Mat. 16: qu'il donnât son Esprit ou l'Esprit de Jesus
17. [d] *pour connoître & pour sonder les choses qui*
(c) 2. Cor. 4: 6. *nous sont données de Dieu*. De sorte que c'est
(d) 1 Cor. 2: 12. une grande impudence en cét auteur, de nier si hardiment ce que toute l'Ecriture établit en tant de lieux. Mais il n'est pas étonnant qu'il l'ait fait, puis que d'autres qui par la profession qu'ils faisoient, ou le caractere qu'ils portoient, devoient estre bien élognez de ses pensées, ont osé nier avec luy la necessité de cette lumiere surnaturelle & vraiment nouvelle à la nature, lorsqu'il s'agit

d'interpreter comme il faut & salutairement l'Ecriture. L'exercitateur paradoxe l'avoit devancé, & les Sociniens les ont dés long-tems précedez tous deux. L'autre sentiment que Spinoza refute à la fin de ce chapitre, est du Rabin Maimonidés : mais comme il est aussi absurde que le sien, il n'est pas necessaire de s'arretter à ce qu'il en dit, ou à ce qu'il allégue à l'encontre.

CHAP. VI.

L'Authorité authentique des Livres de Moïse, de Josué, des Juges, de Ruth, de Samuël, des Rois, & des Chroniques, defenduë contre les vaines & malicieuses objections de cét autheur.

LE CHAPITRE 8. & les suivans sont employez par cét auteur à la recherche des auteurs de plusieurs livres de l'Ecriture sainte, pour la rendre, s'il pouvoit, incertaine à ceux qui voudroient bien que ce grand témoin de Dieu contre leurs impietez & iniquitez ne restât pas sur la terre, ou ne fut pas cru & reçu si universellement. Mais aprés ce que nous avons déja dit sur ce sujet, nous pourrions omettre sans danger ce qu'il dit en ce malicieux examen ; puisque quels qu'ayent précisément esté les

écrivains de tel ou de tel livre de l'Ecriture ſainte, il eſt certain, comme nous l'avons amplement prouvé dans le Traitté précedent, que ç'ont eſté des hommes de Dieu & des organes de l'Eſprit de verité, qui eſt ſeul le vray Auteur des livres ſaints. Néanmoins pour montrer que la vanité eſt
Ibid. jointe à l'impieté & à la malice en cét auteur, & en tous ſes ſemblables, nous pourrons au moins toucher tout ce qu'il dira tant-ſoit-peu de conſiderable ou d'apparent même ſur ce point. Et nous refuterons en même tems tout ce que ou Aben Ezra, ou la Miletiere en ſon livre des préadamites, ou Hobbés en ſon traitté intitulé Leviathan, luy ont fourni d'argumens ou d'objections.

p. 104. Il commence par l'examen du *Pentateuque* ou *des cinq livres de Moïſe*, dont il aſſûre que Moïſe n'eſt pas l'auteur ou l'écrivain, quoy que tout un peuple qui les a reçus autrefois de ſes mains, en ait eſté & en ſoit le témoin irreprochable pendant prés de quatre mille ans; que David, les Prophétes, & tant des Saints en Iſraël le confirment, en attribuant à Moïſe les choſes qu'ils rapportent des livres qui portent ſon nom; que JESUS & tous ſes Apôtres témoignent de la même verité, alleguans Moïſe auſſi-bien que les Pro-

phétes & les Pſeaumes ; que toute l'Egliſe Chrétienne inſtruite par ces fidelles miniſtres de JESUS, & de la verité même, l'ait cru conſtamment & de toûjours ; & qu'enfin il n'y ait aprés tout cela aucune juſte raiſon à conteſter ces Livres ſaints à Moïſe, & qu'on puiſſe douter plûtôt des auteurs de cent & cent autres qu'on reçoit, & qui n'ont pas la milliéme partie des preuves qui ſe trouvent dans ces chefs generaux que nous venons de marquer. Auſſi cette verité eſt ſi évidente que Spinoza eſt contraint, veüille-t'il ou non, de reconnoître que le general des choſes qui ſe trouvent dans les Livres de la loy, a eſté écrit par Moïſe. Mais il prétend qu'Eſdras, aprés la captivité de Babylone, les a mis dans la forme dans laquelle ils ſont, & qu'il les a recœüillis des autres Livres écrits de Moïſe marquez en divers lieux dans le Pentateuque, les liant enſemble ainſi que les ſuivans, les joignant les uns aux autres, & y inſerant en quelques endroits ce qui pouvoit eſtre neceſſaire à leur éclairciſſement, ſur tout quant aux changemens du nom des lieux, & autres ſemblables circonſtances. Mais tout cela ôte-t'il la certitude à ces Livres ſaints, & ne la confirme-t'il pas plûtôt : puiſque les plus impies ſemblables à cét au-

choteur, aprés avoir bien examiné les choses, & tâché en toutes manieres de se défaire de ces Livres divins, sont enfin obligez, veüillent-t'ils ou non, à en confesser la verité generale, & ne font que chicaner sur quelques paroles & circonstances qui n'ôtent rien à leur certitude, & à leur divine autorité. Car quand on leur avouëroit tout ce que cét auteur tâche de prouver avec tant de contention en ce chapitre, qu'en peuvent-ils tirer contre l'Ecriture sainte? Plusieurs Docteurs des prémiers siécles, & plusieurs sinceres & éclairez Théologiens dans les nôtres, ont même esté dans le sentiment qu'en effet Esdras a fait aucunement aprés la captivité vers les Livres saints ce que Spinoza s'efforce d'établir, & ils n'ont pas cru donner pour cela aucun avantage à l'impieté. En effet qu'ôte cela à la certitude divine des Livres de Moïse, de Josué, des Juges, de Ruth, de Samuel, & des Rois, qu'Esdras homme de Dieu, sacrificateur & prophéte, auteur des Livres des Chroniques, & de celuy qui porte son nom, ait esté appliqué par l'Esprit de Dieu, soit seul, soit conjointement avec Aggée, Zacharie, & Malachie Prophétes, à joindre ensemble les Livres sacrez, & à y inserer pour cela quelques paroles soit pour les lier,

ſoit pour en rendre plus intelligibles certaines circonſtances, en rapport au tems auquel ils vivoient ? Mais voyons encore ce que cét homme attribuë à Eſdras dans ces Livres ſaints que nous avons marquez, commençans par les livres de Moïſe, & par ce par quoy il prétend prouver que cét homme de Dieu n'en eſt pas l'auteur en la forme que nous les avons preſentement.

La prémiere choſe qu'il prétend avec les ſuivantes tirer du Rabbin Aben Ezra, & qu'il dit ne pouvoir pas avoir eſté écrite par cét homme de Dieu, eſt la préface du Deuteronome, parce qu'il y eſt dit ſelon ſa verſion : *Ce ſont icy les paroles que Moïſe dit à tout Iſraël au delà du Jordain.* Par où il fait entendre que ce ſont les expreſſions d'un homme qui a écrit cela en la terre d'Iſraël, & non de Moïſe qui n'y entra pas, & qui reſta & mourut au delà du Jordain où il prononça les paroles de ce livre. Mais puis que le terme Hebreu qu'il tourne par celuy de *au delà*, ſignifie auſſi *au deça*, pourquoy ne le tourne-t'il pas icy de la ſorte, comme le font communément les interprétes conformément au ſujet dont il eſt là parlé ? Et pourlors les paroles rapportées peuvent bien eſtre de Moïſe qui les aura miſes à la tête de ce Livre, qui contient viſiblement le diſcours qu'il fit à

p. 105.

Comme il paroit par le v. 8. du chap. 3. du Deuteronome.

Iſraël un peu devant ſa mort, & qui confirment tout ce qui a eſté dit dans les Livres précedens. Et puis quand Eſdras auroit écrit les cinq prémiers verſets de ce Livre comme une eſpece de préface, quel préjudice féroit cela à ſa verité & à ſa certitude? La ſeconde choſe que Spinoza allégue, eſt que la Loy de Moïſe fut en ſuite écrite ſur des pierres, ſuivant qu'il eſt rapporté au 8. de Joſué, & qu'il eſt ordonné par Moïſe même au 27. du Deuteronome. Or, dit-il, les Rabbins diſent que ces pierres n'eſtoient qu'au nombre de douze, & de là il veut conclure que les Livres écrits par Moïſe ne devoient pas eſtre ſi grands que ceux que nous avons. Mais tout cela eſt raiſonner d'une maniere abſurde & ridicule. Car 1. il n'eſt point dit que tout ce que Moïſe écrivit dût eſtre gravé ſur ces pierres, ou qu'il le fut par Joſué; mais ſeulement la Loy, qui pouvoit marquer les dix commandemens, ou l'abregé même de tous qui eſt fait dans quelques chapitres du Deuteronome. 2. Qui luy a aſſûré que les Rabbins diſent vray, lorſqu'ils avancent ſans aucune preuve que le nombre de ces pierres ne paſſa pas celuy de douze? 3. Qui luy a dit qu'elles fuſſent ſi petites, que tout ce qui y devoit eſtre écrit de la Loy ne l'y pût eſtre? Qu'eſt-ce qui empéchoit

Voyez le v. 32. du ch. 8. de Joſué.

péchoit qu'on ne les prit aussi grandes pour cela que le besoin le requeroit? La troisiéme chose qu'il avance, est qu'il est dit au v. 9. du chapitre 31. du Deuteronome: *Or Moïse écrivit cette loy & la bailla à tous les sacrificateurs enfans de Lévi, & à tous les Anciens d'Israël:* paroles qui selon luy ne peuvent pas estre de Moïse même, mais d'un autre qui rapporte ce que Moïse a fait. Mais n'a-t'il pas lû jamais dans les commentaires de César écrits par luy-même, César fit cecy & cela? Saint Jean au dernier chapitre de son Evangile parle aussi de soy en troisiéme personne,& nul ne peut ignorer qu'il y a mille exemples pareils. Et puis, quand Josué auroit écrit ces derniers chapitres qui rapportent la mort, le cantique, & les dernieres paroles de Moïse, comme cela se peut, quel détriment peut-il y avoir pour la cause de l'Ecriture que nous défendons? Au contraire ces paroles prouvent que Moïse n'a pas seulement parlé, mais qu'il a écrit ce qui est rapporté en ces livres qui portent son nom, & qu'il a donné à tout Israël ce qu'il a écrit, le commettant particulierement à ses sacrificateurs & à tous ses Anciens: ce qui sert manifestement à établir la certitude des choses contenuës dans ses Livres. En quatriéme lieu Spinoza allégue

Ibid.

Ibid.

le v. 6. du chapitre 12. de la Genése, où il est dit que *les Cananéens habitoient dans le païs lorsqu'Abraham y vint* : ce qui marque selon luy qu'ils n'y estoient plus lorsque celuy qui a écrit ces paroles parloit de la sorte. Mais outre que comme nous l'avons vû, l'inserement de quelques paroles en celles de Moïse, fait par Josué, par Samuël, ou par Esdras pour plus grand éclaircissement, n'empéche aucunement que Moïse ne soit reconnu le vray auteur du Pentateuque ; il est encore visible que les paroles alléguées peuvent estre de Moïse même, qui racontant la venuë d'Abraham au païs que Dieu luy avoit marqué, dit que dés-lors ces mêmes Cananéens qui alloient estre generalement détruits, & dont les restes durerent plusieurs siécles aprés, estoient déja en ce païs, & le possedoient : de sorte que Dieu ne promit pas à son serviteur un païs vuide ou prêque point peuplé, qui auroit esté facile à occuper, mais une terre qui estoit déja fort remplie d'habitans. Cela n'a rien de génant ny de forcé, & sert à faire éclatter la foy d'Abraham croyant à Dieu, & le suivant en foy sur sa parole. En cin-
p. 106. quiéme lieu, il est faux, comme il le dit, que la montagne sur laquelle Isaac fut offert, soit nommée montagne de Dieu au

v. 14. du chapitre 22. de la Genése en rapport au Temple qui y fut bâty. Car il n'y est marqué si ce n'est qu'Abraham nomma le nom de *ce lieu L'Eternel y pourvoira, ce qui fait que jusques à nous,* ajoûte Moïse, *on dit, En la montagne de l'Eternel il y sera pourvû,* soit en désignant cette montagne selon le nom qu'Abraham luy avoit donné, soit que ce fut comme un proverbe, & une façon de parler usitée au milieu d'Israël du tems de Moïse, par laquelle on avoit coûtume de marquer dans les grands perils ou besoins, l'assistance singuliere du Seigneur qu'on attendoit, comme estant alors tout-à-fait necessaire. En sixiéme lieu, la parenthése qui se trouve au v. 10. du chapitre 2. du Deuteronome jusqu'au v. 13. où il est parlé des *Emins dépossedez de Har par les Moabites, & des Horiens chassez de Sehir par les Enfans d'Esaü,* pourroient bien avoir esté inserée pour plus grande explication, en la maniere que nous avons cy-devant marquée: Mais encore rien n'oblige absolument à le dire, puisque ce peut estre une parenthése dans le discours de Moïse même, ou écrite par luy aprés lorsqu'il écrivit ce discours entier addressé à Israël. Et quoy qu'il y soit dit *qu' Israël avoit dépossedé aussi ses ennemis du païs que Dieu luy avoit donné,* cela se peut

Ibid.

facilement entendre de la partie qu'il avoit déja du tems de Moïse, & qui devant estre suivie infailliblement de l'autre, donnoit sujet à Moïse de parler comme il fait. Et pour ce que Spinoza dit que les paroles de la parenthése qui se trouve au v. 11. chapitre 3. du même Livre ne peuvent pas estre de Moïse, parce que disant que *le lit* extraordinairement grand *du Roy Hog estoit en Rabba des enfans de Hammon*, elles semblent marquer que celuy qui les dit rapporte une chose arrivée long-tems aprés la mort de Hog déconfit par Moïse: Cela, dis-je, n'a pas le fondement qu'il pense, puisque rien n'oblige à dire que ces paroles sont ainsi exprimées pour marquer l'antiquité de la chose, Moïse pouvant les avoir dites pour signifier qu'il y avoit en Rabba de Hammon une preuve visible de ce qu'il disoit de la grandeur extraordinaire de ce Roy, puisque son lit dont il désigne la grandeur s'y trouvoit; soit que Hog y eut esté, & ainsi y eut eu son lit en allant donner du secours aux Hammonites; soit qu'eux guerroyans contre luy le luy eussent enlevé; soit que luy-même allant combattre Israël l'eut fait porter en Rabba avec d'autres choses précieuses, pour s'y pouvoir retirer en cas qu'il fut vaincu. Enfin il est peu important à la verité de l'Ecri-

ture, ou qu'on die que Moïse a écrit les paroles qui se lisent au v. 14. de ce chapitre, *Jaïr fils de Manassé prit toute la contrée d'Argob, & l'appella selon son nom les bourgs de Jaïr jusqu'à ce jourd'huy*; ou qu'on croye qu'elles ont esté inserées aprés luy par quelque Homme de Dieu, pour faire remarquer la continuation de ce que Dieu avoit commencé à faire par Moïse suivant ses divines promesses. Les remarques que Spinoza ajoûte à ces six qu'il dit avoir communes avec Aben Ezra, ne sont pas plus considerables, bien qu'il le veüille persuader en l'assûrant. La 1. a esté déja suffisamment refutée, estant prise comme elle est, de ce que dans les 4. prémiers Livres de Moïse il y parle de soy en troisiéme personne, au lieu que dans le dernier qui rapporte les discours & les exhortations qu'il addressa à Israël (& que Spinoza avouë estre vraiment de Moïse) il s'introduit parlant en prémiere personne; aux prémiers estant dit Moïse parla, Moïse fit, Moïse se colera; & dans ce dernier, Je fis, je dis, j'allay. Mais qui ne voit que lorsque Moïse a simplement rapporté l'histoire où il a eu luy-même part, il a pû selon les exemples saints & prophanes que nous avons produits, parler de soy en troisié-

p. 107.

S. Matthieu, saint Jean. Xenophon, Josephe. Joignez-y pour les

me personne : Ce qu'il n'a pas pû lorsqu'il a écrit les discours entiers qu'il addressa à Israël, auquel il ne pouvoit parler qu'en la maniere rapportée dans le Deuteronome ? Il a peine à comprendre comment Moïse auroit pû écrire en parlant de luy-même sur le sujet du murmure de Marie & d'Aaron qu'il supporta tres-patiemment, *Et Moïse estoit fort debonnaire plus qu'aucun homme de la terre.* Il n'auroit eu pourtant qu'à lire les benedictions qu'il donna au peuple d'Israël, selon qu'elles sont écrites au chapitre 33. du Deuteronome, où il eut vû que Moïse y dit de soy fort librement ce qui le concernoit, & luy estoit avantageux. Mais c'est qu'il ne connoît pas la simplicité des Saints qui parlent d'eux-mêmes selon la lumiere qu'ils reçoivent de Dieu même, comme s'ils parloient des autres, ne pensans qu'à rendre témoignage à la verité & à donner gloire à la grace de Dieu, lors qu'ils semblent se louër, comme on le voit tant en David, dans les Prophétes, dans les Evangelistes, les Apôtres, & en particulier en l'Apôtre saint Paul ; & qui aussi se blâment avec la même facilité, s'humilians devant Dieu dans le même cœur dans lequel ils ont exalté sa grace. Et l'on sçait que Moïse n'a pas caché ses défauts, ny

modernes, le Duc de Rohan dãs ses memoires, pour la France ; Aitzema dãs son histoire pour les Flamends ; & tous ceux qui ont écrit du même air & du même stile que ceux-là.

la colere de Dieu allumée contre luy plus d'une fois ; & pourquoy auroit-il caché la grace que Dieu luy avoit faitte, & dont il luy rendoit témoignage par son Esprit, sur tout le sujet le portant ? Et il n'auroit pas pû exprimer ce témoignage d'une maniere plus modeste, qu'en disant non, *J'estois*, mais *Moïse estoit*. Enfin quand on avouëroit ce que plusieurs anciens & nouveaux interprétes ont cru, sçavoir, que ces paroles & quelques autres semblables ont esté inserées dans ces livres de Moïse, dans la revision qu'Esdras homme de Dieu en fit avec les saints Prophétes qui vivoient de son tems, qu'ôteroit cela à la certitude generale de ces Livres saints ; & que feroit cela pour prouver que Moïse n'en a pas esté generalement l'auteur ? Si dés que quelque parole paroîtroit inserée dans un livre par un autre que par l'auteur même, l'on prétendoit prouver par-là qu'il ne luy appartient pas, il y en auroit peu des anciens qu'on pût leur attribuër. Mais on n'est pas si déraisonnable à leur égard. La seule malice & le préjugé épousé avec passion sont cause qu'on agit comme on le fait au regard des Livres saints. Pour la 2. remarque qui est prise de la fin du Deuteronome, il a esté déja dit qu'on reconnoît qu'elle a esté ainsi

Synopsis Poli ad *Gen.* 13:18 ad 14:15. ad *Deut. ult.* ad *Exod.* 16 *v.* 35. item ad hunc locum, sç. *Num.* 12:13.

écrite aprés la mort de Moïse, soit que ç'ait esté par Josué, soit par quelque autre saint homme : c'est pourquoy c'est en vain que Spinoza insiste sur ce point. Le même peut estre dit de ce qu'il marque en 3. lieu du v. 14. du chapitre 14. de la Genése, qu'Abraham poursuivit Kedorlahomer jusqu'en *Dan* ; Esdras pouvant avoir nommé ce lieu-là du nom qu'il reçut aprés: quoyque d'autres soûtiennent que la riviere du Jordain ayant deux bras ou confluens, dont l'un estoit nommé *Jor*, & l'autre *Dan*, ce lieu dont parle Moïse pouvoit estre nommé de la sorte d'un de ces ruisseaux, & non de la tribu de Dan qui habita ensuite une portion de la terre de Canaän. En 4. lieu, pourquoy Moïse n'aura-t'il pas pû dire au v. 35. du 16. de l'Exode que les enfans d'Israël *mangerent la manne durant 40. ans jusqu'à ce qu'ils vinssent aux bouts de la terre de Canaän*, puisque Moïse y vint, & qu'il vid quelques-unes des tribus mises en possession de la terre, & n'avoir plus besoin de manne.? Outre qu'il est commun à Moïse de marquer ce nombre de quarante ans quoy qu'ils ne fussent pas tous complets, comme il dit à Israël aprés sa rebellion au sujet des Epies, qu'il demeureroit 40. ans dans le desert, quoy qu'il y en eut déja passé deux. Et

derechef quand on penseroit avec divers interprétes, que ces paroles auroient esté ajoûtées de la même maniere que les autres dont nous avons parlé, il n'y a rien de préjudiciable à l'autorité divine des Ecritures: soit que les unes de la marge se soient avec le tems glissées dans le texte; ou que les autres y ayent esté inserées par d'autres Hommes de Dieu, mûs & conduits de son Esprit. Et au regard de ce qu'il dit estre rapporté au chapitre 36. de la Genése, quels *Rois avoient regné en Edom avant qu'aucun Roy regnât sur les Enfans d'Israël*; l'on peut dire qu'y ayant deux cens ans lors que Moïse écrivoit, que les enfans d'Esaü avoient possedé la montagne de Seïr, ce nombre des Rois pouvoit bien avoir esté déja parmy eux; & pour les Ducs dont il y est fait mention, ou ils avoient gouverné ensemble avant ces Rois, ou ils en estoient seulement comme les lieutenans pendant leur regne, chacun selon sa contrée & sa lignée dont il estoit chef, comme il est marqué au v. 43. Et bien qu'il semble que lorsque ces paroles alleguées ont esté écrites il y avoit déja des Rois en Israël, l'on peut l'entendre neanmoins de Moïse qui se nomme luy-même Roy au 33. du Deuteronome, de même qu'il est dit en suite souvent dans

les livres des Juges, lorſqu'il n'y en avoit point, *qu'il n'y avoit point de Roy en Iſraël.* Et ainſi par cette expreſſion Moïſe auroit bien pû marquer le tems qui avoit précedé ſon regne & ſon gouvernement. Outre que ces paroles qu'on objecte, ne diſent point poſitivement qu' aprés ces rois d'Edom il y avoit déja quelque Roy en Iſraël, tels qu'ils furent depuis Saül; mais ſimplement que les Iduméens avoient eu pluſieurs rois dés le tems de Moïſe, & avant qu'Iſraël en eut aucun à leur façon, comme Moïſe prévoyoit pourtant qu'ils en auroient aprés, ſelon qu'il conſte par les loix qu'il donne à leur égard de la part du Seigneur. Il paroît donc clairement par tout cela, qu'il n'y a rien qui prouve que le general des Livres qui ſont attribuez à Moïſe, ne luy appartienne point; eſtant au contraire manifeſte, que c'eſt de luy que tout le peuple d'Iſraël a reçû les ſacrez monumens des volontez & des œuvres merveilleuſes de Dieu à ſon égard. Spinoza chicane en ſuite ſur les noms des livres que Moïſe eſt dit avoir écrits, comme celuy des *guerres du Seigneur*, celuy de *la guerre d'Amalek*, & *celuy de la loy* qu'il fit ſur la fin de ſa vie, comme il eſt marqué au Deuteronome. Mais puiſqu'il reconnoît luy-même qu'ils

Deut. 17: 14.

Ex. 24: 47. 34: 27.

p. 108. 109.

p. 109.

ont esté inserez ou tout-entiers, ou en
substance, dans le Pentateuque par son
Auteur, & puis que nous avons montré *Jos.* 1. 8.
que rien n'empéche que Moïse ne le 10. 23.
soit, & qu'on ne peut pas même le nier *Jug.* 3: 4 1 *Rois.* 8:9.
vû le témoignage constant de David, 2 *Rois* 14:6. 2 *Cron.* 25:4
des Prophétes, des Evangelistes, de *Esd.* 6: 18.
Jesus même, des Apôtres, & des deux *Neh.* 8: 2. 10: 37.
peuples Juif & Chrétien, il est visible que 13: 1.
ce malin esprit ne peut tirer de-là aucun *Mat.* 5: 17. 8: 4.
avantage pour sa mauvaise cause. Il re- 11: 13. 12: 5.
connoît luy-même que Moïse n'a pas seu- *Luc* 2: 22,
lement parlé, mais qu'il a écrit, selon qu' 23, 24. 10: 26, 27.
il est dit expressément au 31. du Deut. v. 9. 24: 27. 44.
en ces paroles: *Et Moïse écrivit la loy, &* *Je.* 1:45. 5: 45. 46, 47.
la bailla aux sacrificateurs enfans de Levi, *Act.* 15:21.
portans l'arche de l'Alliance de l'Eternel, & 21: 21. 26: 22.
à tous les Anciens d'Israël. Voilà les écrits 2 *Cor.* 3:13. 14. 15.
sacrez de Moïse, & les voilà non-seulement commis aux sacrificateurs, mais à tous les chefs des familles d'Israël, de sorte qu'ils furent reçûs de toute la nation, comme venant de la propre main de leur Legislateur. Et au v. 24. & suivans de ce chapitre il est rapporté, *qu'aprés que Moïse eut achevé d'écrire les paroles de la Loy en un livre, sans qu'il en omit aucune, il dit* de la part de Dieu *aux Levites portans l'Arche de l'alliance de l'Eternel: Prenez ce livre icy de la loy, & le mettez à côté de*

l'Arche de l'alliance de l'Eternel vôtre Dieu, & il sera là pour témoin contre vous. Ce fut ce même livre, qui estant devenu plus rare au tems des idolâtries d'Israël, & dont l'original ayant esté tiré du tems de Josias du Temple de l'Eternel, causa un general retablissement de toutes choses. Car ce Roy fidelle s'appliqua à reformer tout le culte divin, selon toutes les paroles de ce Livre, estant effrayé de toutes les menaces qui y estoient contenuës fort au long. Ce qui montre clairement que ce Livre n'estoit pas seulement quelque écrit particulier & brief de Moïse, mais le même dans le fond que le Pentateuque qui contient les cinq volumes de ce Livre de Moïse, qui ont esté joints ensemble, ou par luy-même, comme nous avons montré qu'il se peut, ou par Esdras, sans que cela diminuë rien de leur certitude. C'estoit *ce Livre de la Loy de Moïse*, dans lequel il est dit qu'*Esdras même estoit bien exercé* lorsqu'il remonta de Babylone, *& qu'il lut ensuite durant sept jours à tout le peuple*, qui fut frappé extraordinairement de toutes les choses qui s'y trouvoient écrites. D'où il paroît certainement qu'Esdras n'en peut pas estre le compositeur, comme Spinoza le voudroit persuader; mais qu'Israël l'avoit reçu de main en main

Esd. 7:6.10

Neh. 8: 2. 19.

de Moïse, & que les Sacrificateurs en avoient esté les particuliers gardiens, selon son ordre. Les Prophétes estoient cependant de tems en tems suscitez de Dieu pour subvenir à leur infidelitez ou à leurs relâchemens, & pour inculquer à Israël le souvenir de la loy de Moïse homme de Dieu, leur en recommandans jusqu'à la fin l'observation, comme on le voit par les dernieres paroles de Malachie le Prophéte. *Mal.* 4: 4.

Tout ce que nons venons de considerer établit d'une maniere si forte l'authorité authentique des Livre de Moïse, qu'il n'est pas necessaire de recourir à des témoins étrangers du peuple de Dieu, quoy qu'il soit pourtant certain que le bruit des loix qu'il a données à Israël s'est prêque répandu par toutes les nations, & que plusieurs Gentils en ont eu une connoissance confuse, comme Clement Alexandrin, Eusebe, & divers aprés eux l'ont fait voir tres-manifestement.

Pour ce qui est du Livre de *Josué* il porte avec sujet son nom, parce qu'il rapporte toute sa conduite & son gouvernement jusqu'à sa mort; & parce qu'il est composé, au moins pour la pluspart, des monumens sacrez, qu'il avoit sur la fin de sa vie luy-même faits & écrits par l'Esprit *Ch.* 24: 26. 1 *Rois* 16: 34.

de Dieu, touchant les choſes qu'il avoit faites par ſon moyen. Et l'on n'a qu'à lire ce Livre ſans préjugé pour en eſtre convaincu. Pour ce qui regarde ce qui n'a pas eſté écrit par luy-même, il y a ſujet de l'attribuër à Samuël, lequel aprés toutes les confuſions qui avoient eſté ſous les Juges, s'appliqua à reformer & à inſtruire le peuple d'Iſraël, faiſant fleurir la connoiſſance & le culte du Seigneur durant ſon gouvernement. Cela ſe confirme par les paroles du v. 10. du chapitre 16. de Joſué, où eſtant parlé d'Ephraïm & de Manaſſé, il y eſt dit, *ils ne chaſſerent point le Cananéen habitant en Guézer, mais il a habité en la montagne d'Ephraïm juſqu'aujourd'huy, luy eſtant tributaire.* Or comme ces paroles ſemblent montrer qu'elles ſont d'une perſonne qui a vécu quelque tems aprés Joſué & le partage de la terre, elles prouvent encore plus fortement qu'elles l'ont eſté avant le tems de Salomon, puiſqu'alors tous les Cananéens furent entierement aſſujettis à Iſraël, & que Guézer en particulier fut donné à Salomon en dot par Pharäon qui l'avoit priſe, & en avoit exterminé les Cananéens ſes habitans. De ſorte que ce ſera avec ſujet que nous rapporterons les paroles alleguées au Prophéte Samuël, qui a vécu avant Salomon,

& un tems considerable aprés Josué. Et comme ces paroles se trouvent au 1. chapitre des *Juges*, il y a tout sujet aussi de croire que Samuël a mis le Livre qui porte leur nom en l'état où il est, y ayant fait entrer les fidelles memoires que les Juges mêmes, ou les Hommes de Dieu de leur tems, avoient fait de ce qui s'estoit passé sous leur conduite. Il faut dire le même du Livre de *Ruth*, qui n'est qu'une histoire particuliere arrivée du tems des Juges, & qui est ajoûtée au Livre qui porte leur nom, en rapport soit à David dont Ruth fut l'ayeule, soit au Messie qui devoit descendre de ce Prophéte Roy. Pour ce qui est des Livres qui portent le nom de *Samuel*, on n'a jamais prétendu qu'ils l'ayent eu pour cela entierement pour auteur : Mais ils sont désignez de son nom, parce que sa conduite & son gouvernement est décrit dans le prémier, & que ses memoires y sont aussi manifestement entrez, ainsi qu'on le peut penser de celuy de Josué : de sorte que l'un & l'autre peuvent estre bien regardez comme les auteurs d'une partie de ces Livres qui portent leur nom. Et pour ce que Samuël n'aura pas écrit du sien, il y a apparence que David même l'aura écrit par ce même Esprit qui luy a fait composer ses Pseaumes;

Voyez Ps. 68: 8, 9. *conf. avec Jug.* 5: 4.

Voyez Ps. 113: 7. 8. *conf. avec* 1 *Sam* 2: 8. 1 *Rois* 2:27 *avec* 1 *Sam.* 2: 31. *Oz.* 6: 6. *avec* 1 *Sam.* 15: 22.

ou qu'il l'aura fait recœüillir enſemble par Nathan & par Gad les Prophétes. D'où vient qu'il eſt dit au v. 29. & 30. du chap. dernier du 1. Livre des Chroniques *que les faits du Roy David tant prémiers que derniers ſont écrits aux Livres de Samuël le Voyant, & aux Livres de Nathan le Prophéte, & aux Livres de Gad le voyant, enſemble tout ſon regne & ſa force, & les tems qui paſſerent ſur luy, & ſur Iſraël, & ſur tous les Royaumes des païs d'alentour.* Ce qui eſtant juſtement ce qui eſt contenu dans les deux Livres qu'on appelle de Samuël, ſemble aſſez prouver que le commencement ſera de luy, & que la ſuite ſera de ces autres Hommes de Dieu. Et bien qu'il ſoit dit en la parenthéſe du v. 9. du chapitre 9. du 1. Livre, Celuy qui eſt appellé maintenant Prophéte eſtoit appellé autrefois Voyant (car c'eſt ainſi qu'il faut tourner, & c'eſt ainſi que les 70. rendent le mot Hebreu qui revient à celuy-là) l'on ne doit pas pour cela dire que ces paroles ont eſté écrites pluſieurs ſiécles aprés Samuël, puiſqu'elles peuvent l'avoir eſté par Samuël même, ne ſignifiant ſi ce n'eſt qu'au lieu que le nom commun alors eſtoit celuy de Prophéte, ils n'avoient eſté appellez auparavant que de celuy de Voyant; mais cela ne marque pas, comme penſe Spinoza

noza, que le nom de Voyant fut alors cessé, non plus que celuy de Jacob ne cessa pas entierement aprés que Dieu luy eut dit, On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël.

Enfin pour les livres *des Rois & des Croniques* dont on ne sçait pas précisément les écrivains; il y a eu assez d'hommes de Dieu & de Prophétes jusqu'à Esdras, pour les avoir pû écrire d'une maniere aussi divine qu'ont esté les précedens; & estant les uns & les autres citez par JESUS-CHRIST, les Evangelistes & les Apôtres; reçûs de toute ancienneté par le peuple Juif comme vraiment divins; reconnus constamment par un nombre innombrable de Chrétiens de toute sorte de langues, de païs, & même de communions; & portans sur eux un si grand caractere de simplicité & de verité; il faudroit estre aussi impie que celuy dont nous découvrons les prophanes prétensions, pour les rejetter, & pour n'y ajouter pas la foy qu'ils meritent, & qu'ils exigent de tous les cœurs qui les connoissent ou les lisent. Ce que l'on peut même penser y avoir esté inseré par les Prophétes ou les sacrificateurs Gardiens des Livres saints, afin de les rendre en certaines circonstances plus intelligibles de leur tems aux enfans d'Israël qui habitoient en Ca-

Voyez Luc. 4: 25. *Conf.* 1 *Rois* 17:7 *Rom.* 11:2. *Conf.* 1 *Rois* 19: 10. 1 *Pier.* 1: 17 *conf. avec* 2 *Chron.* 19:7.

naän avant la captivité de Babylone, est une preuve visible de l'antiquité des Livres saints, & marque en même tems d'une maniere incontestable que le corps general de l'histoire estoit encore plus ancien, & qu'il doit estre en effet rapporté aux tems ausquels on a sujet de dire qu'ils ont esté écrits. Ainsi tout les confirme, & rien n'est capable d'ébranler leur constante autorité.

CHAP. VII.

Suite du même sujet.

SPINOZA ne se contentant pas d'avoir dans le chapitre précedent chicané sur les auteurs ou écrivains des Livres sacrez, vient à découvrir dans celuy-cy plus hardiment ses malignes pensées, prétendant d'y montrer qu'il y a dans ces Livres saints diverses choses fausses, confuses, mal rapportées, & qui ne cohérent point.
2 *Pier.* 1. 2 *Tim.* 3. Les Apôtres pourtant ont assûré d'eux qu'ils estoient écrits par des hommes inspirez divinement; qu'ils estoient propres à instruire, à convaincre, à redarguër, & à rendre accompli en toute bonne œuvre;
Rom. 15: 4. qu'ils estoient écrits pour nôtre endoctrinement, pour nôtre consolation, & pour le soûtien de nôtre esperance vive; qu'ils

contiennent les paroles de Dieu commises au peuple Juif; & qu'ils rendent témoignage de JESUS, de sa justice, & de l'œuvre du salut. L'on sçait comme c'est aussi par eux que JESUS a convaincu les Pharisiens & les Sadducéens, & prouvé à ses Disciples tous ses mysteres, soit devant soit aprés sa resurrection. Et c'est enfin par ces saints Livres que les Apôtres ont testifié aux Juifs que JESUS estoit le CHRIST, n'enseignant rien au fond qu'ils ne pûssent prouver par les Livres anciens reçûs parmy ce peuple. Aprés des témoignages si authentiques & si grands, il faut avoir déposé non seulement toute religion & toute pieté, mais toute pudeur pour en oser juger & en écrire comme cét auteur malheureux a fait, sur tout en ce chapitre. Un esprit qui a encore quelque reverence pour la Divinité, doit en sentir assûrément quelqu'une, lors qu'il s'applique à l'examen des livres qui luy sont attribuez si particulierement, & qui portent de si grandes marques d'avoir son Esprit pour leur veritable Auteur. Ce n'est pas que nous veüillions porter cette reverence jusqu'à dire, que si le plus petit changement avoit esté fait dans les moindres points ou lettres du texte Hebreu, on pourroit douter de la providence singulie-

Rom. 3:2. *Jean* 5:39. *Mat.* 22:29 31. 43, 44. *Luc* 16:16. 31. 24:27. *Act* 3:22. 24. 17:2, 3. 28:23.

re de Dieu ſur la Bible, & du deſſein qu'il a eu en la donnant à l'Egliſe pour ſa conduite, ou des veritez de la Religion qu'elle revéle & établit. Avant que la Bible fut écrite, la Religion eſtoit, comme nous l'avons dit ailleurs. Dieu ſuppléoit pourlors à la parole écrite par la vive, & lorſque les Apôtres annonçoient JESUS aux Gentils qui ne recevoient ny Moïſe, ny les Prophétes, Dieu ne laiſſoit pas de les convaincre & de les gagner par leur parole, comme on le voit en Athenes, où Denys, Damaris, & d'autres furent convertis par ſaint Paul ſans l'aide des anciennes Ecritures. La verité eſt toûjours la même de quelles paroles qu'elle ſoit revétuë. Et bien que celles de l'Ecriture comme ſingulierement pures, propres, efficaces, & divines, ſoient le grand & l'ordinaire moyen dont l'Eſprit de Dieu ſe ſert, ſoit pour faire entrer prémierement ſes veritez dans les cœurs, ſoit pour les appliquer, les renouveller, & les confirmer dans les ames qui les ont déja reçuës; il ne faut pas dire qu'il n'opere point par d'autres paroles, ou par d'autres expreſſions, ſur tout quand elles ſont pures, qu'elles ſont des paroles de verité & de lumiere, qu'elles ſont accompagnées du ſentiment vif du cœur, & qu'elles procédent

d'une heureuse experience des œuvres de Dieu & de sa grace dans les ames. Et quand Dieu a une fois bien mis sa verité dans les cœurs, & la leur a fait recevoir par une foy divine, soit en se servant des propres paroles de l'Ecriture, soit en y en employant d'autres; il est certain que quand le Livre des Ecritures viendroit à perir (ce que Dieu ne permet & ne permettra pas), ou qu'il leur fut enlevé par violence; néanmoins la foy, la pieté, la Religion, & la verité celeste resteroient dans les esprits de ces Elus de Dieu, & de ces vrais Fidelles, en qui Dieu seroit & habiteroit, & en qui il auroit déja luy-même réplendy; JESUS les possedant & instruisant, & le Saint-Esprit les conduisant fidellement en toute verité. C'est-là ce que sçavent & confessent tous les Chrétiens bien éclairez. De sorte que Spinoza ny ses semblables n'ont point sujet de les accuser d'excés en ce point, ou de leur attribuër quelque superstition. Il a aussi manifestement tort, sous prétexte que quelques changemens de tres-petite importance peuvent avoir esté faits par les copistes dans quelques points, lettres, ou syllabes des Livres saints, de nier le soin singulier de la providence divine à leur égard, qui a fait que quoy qu'ils soient

plus anciens que livres aucuns qui ſoient au monde, & qu'ils ayent paſſé par tant de mains juſques à nous, il y eſt ſurvenu néanmoins ſi peu d'alteration, & qu'ils ſont paſſez ſi entiers juſques à nous. JESUS ny ſes Apôtres n'ont point repris les Scribes, les Phariſiens, ou les Juifs en general, d'avoir corrompu les Livres ſaints. Et pourtant ne les en auroient-ils pas vivement cenſurez s'ils l'avoient fait, ou s'ils avoient ſouffert par leur negligence qu'ils euſſent eſté alterez en aucun point conſiderable? Et depuis les tems de JESUS, que de verſions ne s'en eſt-il pas fait d'abord, qui reſtant encore maintenant, prouvent d'une maniere invincible que tous les changemens qu'on allégue ne ſont du tout point conſiderables. Mais voyons quelles ſont ces alterations, tranſpoſitions, ou confuſions que Spinoza avec toute ſon étude & ſa malice a prétendu
p. 115. remarquer & produire. D'abord il allégue l'hiſtoire d'Ezechias qui eſt rapportée au chapitre 20. du 2. livre des Rois, & qui ſe trouve auſſi dans Iſaïe; & il s'aheurte à ce que l'une luy ſemble eſtre priſe de l'autre. Mais quel mal y a-t'il en cela, ou en quelques exemples pareils qu'il s'arrette vainement à produire; montrant bien n'avoir rien de fort réel à objecter,

puiſqu'il s'accroche d'abord à ce qui ne fait rien à ſon malin deſſein. Mais il croit peut-eſtre réüſſir mieux en diſant, que les paroles du prémier v. du chapitre 38. de la Geneſe: *Il arriva en ce tems-là que Juda ſe partant de ſes freres*, ne peuvent pas ſe rapporter à ce qui précede, ſçavoir à la vente de Joſeph: puiſque depuis ce tems juqu'à la deſcente de Jacob en Egypte, qui eſtoit l'eſpace de 22. ans, Juda ne pouvoit pas avoir trois fils, dont les deux prémiers euſſent Thamar à femme; & luy enſuite n'en pouvoit pas avoir Pharez & Zara, ny Pharez engendrer Eſrom & Hamul, comme il ſemble eſtre dit au v. 12. du 46. de la Genéſe. Mais 1. il y a quelque ſujet de croire qu'Eſrom & Hamul ſont nez à Pharez en Egypte même, & que pour cela ils ſont dits y eſtre entrez, cette généalogie des enfans de Jacob rapportée au chapitre 46. pouvant eſtre en quelqu'un de ſes fils étenduë juſqu'aux enfans qui nâquirent en Egypte. Cela eſtant préſuppoſé il eſt tres-facile qu'en l'eſpace de 22. ans Juda ait eu ſes trois fils, qu'Er l'âiné d'eux ait épouſé Thamar à l'âge de 18. ans, qu'Onan luy ait ſuccedé immediatement aprés ſa mort, & qu'environ trois ans aprés, qui ſont en effet *pluſieurs jours*, elle ait conçu de Juda Pharez &

Zara : de ſorte qu'il n'y a là aucune difficulté réelle. 2. Ces paroles, *Il avint en ce tems-là*, peuvent fort bien eſtre tournées & entenduës ſelon le ſtile Hebreu, *Il avint environ ce tems-là*; une partie de ce qui eſt raconté en ce chapitre eſtant arrivé aprés la vente de Joſeph, & Moïſe eſtant remonté plus avant pour narrer le commencement de cette hiſtoire, qui eſtoit toute liée l'un à l'autre. Ou bien ce tems-là peut eſtre pris de celuy auquel Jacob eſtant encore en Canaän, y ſouffroit diverſes épreuves de ſes enfans, qui ſont racontées les unes aprés les autres en ces chapitres. De ſorte qu'on voit qu'outre que cette difficulté de Spinoza ne touche rien de réel, elle peut eſtre ſoluë avec facilité, & qu'il faut eſtre malicieux pour en prendre ſujet de contrôller les Livres de l'Ecriture ſainte. Il prétend enſuite
p. 117. prouver par ce que dit Jacob à Pharaön au 47. chapitre de la Geneſe, où il marque qu'il avoit alors l'âge de 130. ans, qu'il faudroit qu'il eut épouſé Lea lors qu'il avoit l'âge de 84. ans. Mais en cela il n'y a rien qui le doive choquer. Eſaü avoit eſté long-tems auparavant marié, & plus de 37. ans avant Jacob, quoy qu'il l'eut pourtant eſté ſeulement à l'âge de 40. De ſorte que non ſeulement par la ſupputation que Spi-

noza fait, mais par l'âge de la mort d'Isaac qui fut de 180 ans (comme il est marqué au v. 28. du chapitre 35. de la Genése), & par celuy où il engendra Jacob qui fut de 60. (Gen. 25: 26.) il conste en effet que Jacob estant fort âgé s'en alla en Paddan-Aram. En quoy l'Ecriture nous a voulu marquer la continence de ces S. Patriarches, & justifier les divers mariages de Jacob, où la chair & le sang ne le conduisit pas, mais où une conduite particuliere de Dieu présidoit, suivant que le remarquent Ambroise, Augustin, & divers autres S. Docteurs: Et l'on voit même de-là la fidelité que Jacob avoit eüe à ne prendre point de femme dans le païs de Canaän, quoy qu'il y devint fort âgé, & qu'il attendit une benediction singuliere de Dieu sur sa posterité. En effet elle fut grande, Dieu le faisant devenir un peuple entier, bien qu'il ne se fut aucunement précipité luy-même en l'accomplissement des desseins de Dieu sur luy. De-là pourtant Spinoza prétend inferer que Dina n'auroit eu que sept ans lorsqu'elle fut violée, & Simeon & Levi dix ou onze lorsqu'ils tuërent les Sichemites. Mais il se trompe: car Dina en avoit 17. & Simeon & Levi 20. & 21. auquel âge ils pouvoient bien avec leurs gens dont ils estoient les chefs, exécuter le meurtre des habitans de Sichem. Et

voilà les deux exemples de confusion ou de fausseté prétenduë, que cét esprit impie & malin à pû recœüillir de tout le Pentateuque. S'il en eut eu plus, ou de plus forts, il les eut marquez ; & ne l'ayant pas fait, il appert clairement que ses prétensions sont injustes, ses preuves vaines, & les conclusions qu'il en tire ridicules.
Ibid. Parce que la mort de Josué est repetée au Livre des Juges, pour marquer qu'Israël s'estant aprés elle détourné de Dieu, il avoit esté livré souvent à ses ennemis, & ensuite liberé par les Juges, ce qui est la matiere de ce Livre ; Spinoza en veut conclure que celuy qui a rapporté cette mort de Josué dans le Livre des Juges, l'avoit tirée d'un autre histoire de Josué qui ne se trouve plus, & qu'elle n'est pas tirée ou reprise du Livre précedent. Mais il faut avoir beaucoup de patience, pour supporter seulement la proposition de telles consequences.
Ibid. Il n'est pas mieux fondé dans ce qu'il trouve à redire, qu'au chapitre 16. du 1. Livre de Samuël il soit marqué, que David vint à la cour de Saül à l'occasion du trouble d'esprit de ce Roy, qui fut temperé par la musique de David ; & qu'ensuite il est marqué au chapitre 18. qu'il y vint aprés avoir vaincu Goliath. Car il est manifeste que David vint pré-

mierement à Saül par l'occasion marquée; mais qu'il retourna ensuite chez son pere, comme il est dit au chapitre 17. v. 15. parce que Saül avoit reçu de luy le soulagement necessaire, & qu'il n'en avoit plus besoin; & que les affaires & les guerres des Philistins l'obligeoient à aller à la campagne, où David jeûne & non-experimenté à la guerre ne le suivit pas. De sorte qu'ayant esté un tems assez considerable en la maison de son pere, il n'est pas merveille que dans l'âge où il estoit, qui apporte en peu de tems un si grand changement aux jeûnes gens, il fut ensuite inconnu de face à Abner & à Saül lorsqu'il descendoit vers ses freres, & qu'il alla combattre Goliath. Aprés quoy il ne vint pas seulement en la cour de Saül comme il y avoit esté quelque tems auparavant, mais il y resta tout-à-fait, & y eut un employ constant dans les affaires de la paix & de la guerre, comme il est marqué au v. 5. du chapitre 18. de ce Livre de Samuël. Qu'y a-t'il en cela qui ne cohére, & qui donne lieu à la critique de cét impie esprit? Il s'attache ensuite à la Chronologie de l'Ecriture, voulant trouver p. 118. plus de 480. ans qui sont dits au chapitre 6. du 1. livre des Rois avoir coulé depuis la sortie de l'Egypte jusqu'au bâtiment du

Temple de Salomon. Mais outre que s'il vouloit refuser créance à tous les livres, dans lesquels il pourroit trouver quelque difficulté dans la Chronologie des années qu'ils rapportent, il faudroit qu'il s'inscrivit en faux contre tous les livres des anciens, qui donnent tant de peine aux Critiques sur ce point ; il pouvoit de plus facilement avoir vu, qu'on doit renfermer les ans des captivitez d'Israël sous les Juges, dans ceux ausquels ces hommes ex-
Jug. 4. traordinaires les gouvernerent (comme cela est fait expressément au regard de ceux de Debora), soit parce qu'ils ne les en affranchissoient que peu-à-peu durant leur conduite ; soit parce qu'ils ne les en delivroient pas pleinement, comme on le voit dans l'histoire de Samson. Et pourlors la supputation du livre des Juges qui est de 479. ou environ, revient parfaittement à celle des Rois qui est de 480. Mais l'ignorance affectée, ou la malice de cét homme, l'aveugle constamment.
p. 119. Il croit que quelque parole manque au 1. v. du chapitre 13. du 1. de Samuël, où il semble estre dit que Saül ne regna que deux ans sur Israël. Mais en tournant ces
p. 120. paroles comme ont fait les versions Syriaque & Arabe, & les interprétes Flamends, & comme les paroles du Texte

le souffrent, il n'y paroît aucune difficulté; puisqu'elles marquent seulement que Saül ayant regné un an, il arriva qu'au 2. de son regne sur Israël, il se choisit les trois mille hommes, dont il est parlé immediatement aprés, pour assister auprés de sa personne & de celle de Jonathan son fils. Spinoza ne peut pas concilier en suite ce qui est dit au chapitre 1. v. 17. du 2. livre des Rois, que Joram fils d'Achab commença de regner le second de Joram fils de Josaphat, avec ce qui est dit au v. 16. du chapitre 8. du même livre que Joram fils de Josaphat commença à regner le 5. de celuy de Joram fils d'Achab. Mais comme Joram fils de Josaphat fut apparamment établi Roy de Juda par son pere vivant & allant à la guerre en Ramoth de Galaad, comme il est aucunement indiqué au chapitre 21. du 2. des Chroniques, & que sept ans aprés, sçavoir aprés la mort de Josaphat son pere, il regna seul sur Juda, il est facile d'accorder selon ces deux diverses supputations ces deux textes dont l'un a suivi l'une, & l'autre l'autre. Et au regard d'Achazia fils de Joram Roy de Juda, sur le sujet duquel Spinoza a voulu aussi chicaner, il n'y auroit pas grand inconvenient à suivre les 70. qui marquant dans tous les deux lieux alleguez 2 *Rois* 8:26 2 *Chron.* 22: 2.

le nombre de 22. en ôtent toute la contrarieté. De ſorte que c'eſt avec autant d'injuſtice que de témerité, que ce malin Critique s'arrette ſur des choſes de ſi peu de conſequence, & tâche ridiculement par elles de rendre ſuſpectes les veritez divines, ſalutaires, & immuables, propoſées conſtamment & en tant de lieux differens dans l'Ecriture ſainte. Il veut que le ſens ne ſoit pas complet au v. 2. du chapitre 6. du 2. de Samuël. Mais il eſt bien ignorant de n'en ſçavoir pas tourner & rendre les paroles comme les interprétes Flamends & Francois l'ont fait; ou bien malicieux de ne les ſuivre pas, afin de pouvoir accuſer l'Ecriture: puis qu'aprés la remarque qu'on a faitte, que Kiriath-jeharim portoit le nom de Bahala ou Bahalé de Juda, il eſt viſible que ce texte rendu mot à mot eſt tres-clair & tres-complet, y eſtant dit *que David s'eſtant levé partit avec tout le peuple de Bahalé de Juda, & en tranſporta l'Arche de l'Eternel.* Ce mot de *Bahalé* ne doit pas eſtre expliqué par celuy d'hommes ou de ſeigneurs de Juda, puiſqu'il eſt le nom même de Kiriath-Jeharim où eſtoit l'Arche, comme il conſte par Joſué chapitre 15. v. 10, & 60. 1 Chron. 13: 6. 1 Samuël 7: 1. Spinoza le pouvoit bien ſçavoir, mais

p. 122.

pour ne le reconnoître pas il a omis entierement ce mot, pour avoir lieu à dire que ce texte est tronqué, quoyque ce soit luy-même qui le tronque impudemment. Il veut aussi trouver de l'obscurité dans le v. 37. du chapitre 13. du 2. livre de Samuël: mais il n'y en a pas la moindre, comme il n'y a qu'à le lire pour en estre convaincu. Il passe en suite aux diverses leçons de quelques mots de l'Ecriture, qui en certains exemplaires se trouvent autrement écrits ou ponctuëz qu'en d'autres. Mais comme il est forcé de reconnoître a- p. 121.
prés les avoir toutes examinées qu'elles ne sont d'aucune consequence, il voit bien qu'il n'en peut rien tirer pour son mauvais dessein. Il s'amuse aprés à refuter diverses réveries des Rabbins, qui ne nous touchant pas ne meritent pas aussi d'elles-mêmes que nous nous y arrettions. Seulement faut-il remarquer qu'il a grand tort, & qu'il est mêmes ridicule de dire, qu'au tems d'Esdras, ou des Machabées à peine se trouvoit-il deux exemplaires de la loy. Esdras, Mardochée, Malachie, Zacharie, Aggée, Zorobabel, Jehosçua, Nehemie, Daniel, & un grand nombre d'autres Fidelles en avoient pu facilement garder, & ils l'avoient fait assûrément. Et Mattathias, ses fils, &

tous ceux qui ſuivirent ; en conſerverent manifeſtement un nombre conſiderable ; n'ayant jamais cedé à la parole du Roy ; & les gens d'Antiochus n'ayant pu prévaloir deſſus eux.

CHAP. VIII.

Examen & refutation de ſa critique ſur les autres Livres du Vieux Teſtament.

C'EST dans le chapitre 10. que cét auteur continuë ſa mauvaiſe critique des autres Livres du vieux Teſtament ; & commençant par les Livres des Chroni-
p. 127. ques il dit qu'ils ont eſté écrits long-tems aprés Eſdras ; mais il ne le prouve que par les paroles du chapitre 9. du 1. Livre, qui parle des familles de ceux qui habiterent les prémiers en Jeruſalem, & des portiers : ce qui montre bien que ce Livre a eſté écrit aprés la captivité, & ſans doute par Eſdras comme on a ſujet de le croire, mais non long-tems aprés luy, comme cét homme le dit ſur un ſi leger fondement. Il n'en allégue point d'autre pour preuve du même ſentiment qu'il a au regard du Livre de Nehemie, qui eſt manifeſtement tout composé de ſes memoires, ſoit que ç'ait eſté par luy, ſoit par quelque autre
Homme

homme de Dieu. Spinoza tâche de rendre l'autorité de ces Livres ſuſpecte, mais il a tort : car ils ſont pleins d'inſtruction, d'édification, & de conſolation ; & ils ont eſté reçûs d'un commun conſentement par l'Egliſe Judaïque, à qui les oracles de Dieu ont eſté commis ; & par la Chrétienne qui les a reçûs de ſa main, ou plûtôt de Dieu par ſon moyen. Quant au Livre des Pſeaumes il n'oſe pas toucher à leur divine autorité, qui eſt ſi unanimément reconnuë de tous ceux qui connoiſſent & diſcernent tant-ſoit peu ce qui procede vraiment de Dieu: ſeulement il dit qu'ils ont eſté mis en l'ordre qu'ils ont, ſous le ſecond Temple. En effet Eſdras & les Prophétes de ſon tems peuvent les avoir ainſi arrangez ; & ſaint Paul au 13. des Actes diſant qu'il eſtoit dit *au ſecond Pſeaume : Tu es mon Fils, je t'ay aujourd'huy engendré*, donne un ſçeau divin & bien ancien à cêt arrangement. Les Pſeaumes ſont dits eſtre de David parce qu'il en a composé la pluſpart, & qu'il en a recœüilli d'autres des anciens, comme celuy de Moïſe, ainſi que ceux d'Aſaph & de ſes freres Levites qui en compoſerent de ſon tems. Le 137. a eſté fait en Babylone, & le 126. ſemble bien avoir eſté écrit aprés le retour de cette captivité. Et en general

Rom. 3: 2.

Act 13: 33.

Pſ. 90.

il est certain que ce Livre sacré a esté si considerable dans toute l'Eglise, & dans
Luc 20: 42. la bouche & le jugement même de JESUS-
24: 44. *Act.* 1: 20. CHRIST, qu'il l'a allégué avec Moïse & les Prophétes, comme faisant une singuliere partie de la Bible. Et tous les Apôtres le produisent constamment comme un Livre divin. Aussi il n'y a qu'à le lire avec le moindre sentiment de pieté,
p. 128. pour en estre vivement persuadé. Spinoza n'ose pas nier que le Livre des Proverbes ne soit de Salomon. Il a cinq principales distinctions: La 1. est du 1. chapitre jusqu'au 10. en laquelle Salomon parle luy-même de la part de Dieu, & instruit ceux qui veulent chercher la vraye sagesse, tendant à les y améner par ses discours. La 2. commence au 10. & finit au 25., & Salomon y parle au nom de la Sapience dont il est l'organe, & dont il exprime les sentences, les divins conseils, & les arréts. La 3. depuis le chapitre 25. jusqu'au 30. contient les paroles & les proverbes de Salomon, recœüillis de divers de ses livres ou des registres de ce Roy, par des hommes craignans Dieu & fidelles, qui sont dits avoir esté à Ezechias, soit que ce fussent
2 *Rois* 18: 18. Sçebna le Secretaire & Joas fils d'Asaph commis sur les registres, soit quelques autres hommes de Dieu, sous les yeux & avec

la connoissance d'Isaïe, d'Ozée, & de Michée, les Prophétes qui vivoient de ce tems-là, & dont le prémier estoit fort familier au Roy Ezechias dont il estoit parent. La 4. est du chapitre 30. qui contient les paroles d'Agur fils de Jaké, que plusieurs pensent avec sujet n'estre autre que Salomon, qui se donne divers noms dans ses Livres selon les sujets qu'il y traittoit. Et la derniere est au chapitre 31. & dernier de ce Livre, qui rapporte certaines paroles que la mere de Salomon luy addressa en l'instruisant. Ce Livre des Proverbes a esté reçu de tout tems de l'Eglise Judaïque & de l'Eglise Chrétienne, & a sa confirmation dans le nouveau Testament. Et ainsi ce seroit en vain que Spinoza sous de vains prétextes en voudroit affoiblir l'autorité. Passant donc aux Livres p. 128.
des Prophétes il avance hardiment, que leurs prophéties ont esté tirées d'autres livres. Mais il ne devoit pas le dire sans le prouver. Il remarque qu'elles sont disposées souvent autrement que selon l'ordre des tems: Mais ne suffit-il pas qu'elles le soient selon celuy des matieres? Ou n'a-t'il pas esté permis aux Prophétes mêmes qui les ont écrites & recoeüillies, ou à ceux qui les ont jointes ensemble, soit peu aprés leur mort, soit au tems

d'Esdras, de suivre celuy qu'ils ont jugé le plus convenable, sans que l'esprit humain & impie ait droit de les controler? On ne trouvera point à redire sur cela dans des livres prophanes; & l'on sera si hardi que de critiquer sur un pareil sujet les Livres saints? Spinoza ajoûte que toutes les prophéties des Prophétes n'ont pas esté recoeüillies. Mais il le dit derechef sans le prouver. Et puis nous avons toutes celles que Dieu a voulu que nous eussions pour nôtre salut & édification, & celles qu'il a destiné à l'usage constant de son Eglise, soit devant soit aprés JESUS-CHRIST nôtre Seigneur. Et n'est-ce pas assez? Il ne dit rien de réel sur *Isaie* le Prophéte, qui rend un si autentique témoignage à la verité Evangelique, comme il confirme hautement celle qui est contenuë dans les autres Livres anciens. Au regard de *Jeremie*, sous prétexte que deux causes de la prison de ce Prophéte y sont rapportées, parce qu'il y fut apparemment deux fois, ou que deux causes y concoururent, il pense que cette histoire n'est pas fidelle; & il est si temeraire que de l'avancer sur un si foible & si ridicule fondement. Il pense que le commencement du Livre *d'Ezechiel* est lié à quelque chose qui le précede, parce qu'il com-

mence par un terme qui se peut rendre aussi-bien par *or*, ainsi qu'il l'est communément, que par *&*. Mais outre qu'en le rendant de la prémiere maniere sa preuve est nulle, il sçavoit bien qu'en le rendant memes selon la seconde, cela ne conclut pas dans le style Hebreu, qui est celuy de l'Ecriture ; & que souvent il n'est employé que pour déterminer le tems signifié par le mot qui suit, & qui devant autrement estre tourné par le futur marque alors le tems passé. Pour confirmer néanmoins sa pensée, il ajoûte qu au v. 3. du 1. chapitre il est dit que la parole de Dieu avoit déja souvent esté addressée à Ezechiel. Mais cela est faux ; & ce n'est qu'en tournant mal, & en corrompant le texte, qu'il luy fait dire ce qu'il veut. Il est encore plus temeraire en alléguant le témoignage de Josephe, comme opposé aux paroles de ce Prophéte, luy faisant dire qu'Ezechiel avoit prédit *que Zedecias ne verroit pas Babylone*, où il fut emméné : *ce que nous ne lisons pas*, ajoûte-t'il, *à present dans son livre.* Mais il est faux que cela ne se trouve pas dans Ezechiel, puis qu'il n'avoit qu'à lire le v. 13. du chapitre 12. de ses prophéties pour l'y lire en termes exprés & pour estre convaincu par-là que les paroles de ces Pro- p. 129.

phétes s'accordent fort bien entr'elles, aussi-bien qu'avec l'évenement ; Zedecias ayant esté emmené aveugle en Babylone, laquelle il ne vit pas par consequent. Enfin Spinoza aprés avoir dit & avancé sans fondement que nous n'avons pas les écrits des Prophétes qui ont écrit sous Manassé, puis qu'Isaïe, Habacuc, Joël, & Nahum ont prophétisé apparemment sous son regne, achevé sa critique sur les
p. 130. Prophétes en disant, que tout ce qu'ils ont prophétisé n'a pas esté écrit. Ny aussi tout ce que JESUS a dit, comme remarque saint Jean au dernier chapitre de son Evangile. Mais qu'ôte cela à l'authorité divine de ce que Dieu nous a voulu laisser, & qu'il a fait écrire par son divin Esprit ?

Ibid. Pour ce qui est du livre de *Job* il remarque que son auteur n'est pas certain. Mais
Ezech. 14: 4. son histoire l'est, comme il conste par E-
Jaq 5: 11. zechiel, par saint Jaques, & par les autres livres qui en citent les paroles : & cela nous suffit, pour rabattre les impietez malfondées de cét auteur, & des esprits qui luy sont semblables. Il reconnoît que *Daniel* a écrit ce qui se trouve en son Livre depuis le chapitre 8. jusqu'à la fin, mais il ne sçait à qui attribuër le reste. Et pourquoy non pas à luy-même, si ce n'est par une chicanerie malicieuse, ou

par un caprice mal-fondé? Il dit sans sujet que le Livre *d'Esdras* est joint à celuy de Daniel, quoy qu'il le soit manifestement à celuy des Chroniques, dont pour cela Esdras est cru avec sujet estre l'auteur. Il paroît clairement que *Nehemie* a écrit luy-même les choses qui sont rapportées en son Livre. Et Mardochée, quoy qu'en dise Spinoza, peut avoir fort bien écrit celuy d'*Ester*. De sorte que c'est sans sujet qu'il dit hardiment que ces 4. Livres ont eu le même auteur, & c'est en vain qu'il va raisonner sur ce faux fondement. Il veut que Nehemie n'a pas pu écrire son Livre, parce qu'il n'a pas pu voir Jaddus, dont il est parlé au chapitre 12. & qui alla au devant d'Alexandre le Grand. Mais il se trompe: car Nehemie l'a pu voir jeûne-homme, sans vivre excessivement long-tems, ny celuy que Spinoza marque faute d'avoir bien supputé les tems. Il chicane en suite sur la difference du nombre des personnes qui retournerent de Babylone en Jerusalem, rapportées par Esdras & Nehemie: comme si ce dénombrement n'avoit pas pu estre fait en Babylone, & puis en Jerusalem; Et comme si ou les Juifs qui se joignoient aux autres en chemin, ou ceux qui s'en retournoient n'ayant pas assez de cœur, ne pouvoient pas assez

p. 131.
p. 133.

facilement y avoir apporté du change-
p. 134. suiv. ment. La prophetie du 22. de Jeremie touchant Jechonias répond fort bien, quoy que die Spinoza, à ce qui luy arriva; & Zedecias qui mourut en Babylone aprés que les yeux luy eurent esté crevez, peut
Jer. 34:5 fort bien estre dit estre *mort en paix*, & non au milieu de la guerre: de sorte que Spinoza se rend ridicule de trouver en cela des difficultez inexplicables. Et c'est ainsi qu'il finit sa malheureuse critique des Livres de l'ancien Testament, s'attachant icy comme ailleurs à ses Rabbins, qui souvent ne sont pas plus dignes de foy & de consideration que luy-même le peut estre.

CHAP. IX.

Examen de ce que Spinoza a objecté contre les Ecrits des saints Apôtres.

SPINOZA n'osant pas s'engager à la critique des Livres du nouveau Tes-
p. 137. tament, se contente d'examiner dans le chapitre 11. l'office des Apôtres, & de rechercher avec une vaine & inutile curiosité, s'ils ont écrit comme Apôtres & Prophétes, ou entant que simples Docteurs. Il veut donc qu'ils n'ayent pas

écrit en qualité de Prophétes, parce qu'ils ne se servent pas des façons de parler *l'Eternel dit, ainsi a dit l'Eternel des armées*; & parce que saint Paul en quelques lieux s'exprime en disant, *Nous pensons donc, je pense moy aussi.* C'est ainsi qu'il continuë à déployer sa malice contre les Livres saints. Maintenant qu'il ne peut pas tant chicaner sur leurs auteurs, ou sur ce qu'ils contiennent, il s'accroche à la maniere dans laquelle les Apôtres ont écrit & ont parlé, qu'on avouë volontiers estre differente en diverses choses de celle des Prophétes, en méme tems que dans l'essenciel elle y est du tout conforme. Dieu est libre, & il se sert des siens comme il veut. En un tems il agit d'une maniere, & en un autre il agit differemment: Et ne luy est-il pas permis? Ne fait-il pas souvent raisonner les Prophétes, & luy-méme ne s'abaisse-t'il pas jusqu'à discourir, & à convaincre par des preuves sensibles les esprits, soit dans Job, soit dans les autres Livres anciens? Et pourquoy ne pourra-t'il pas avoir fait agir ainsi les Apôtres ses serviteurs? D'autant plus qu'il est manifeste que Dieu a plus conduit par simple empire l'Eglise ancienne que la nouvelle, à laquelle il s'est revelé en son Fils comme Pere autant & plus qu'en Roy & Souve-

rain. Il parle aux Fidelles du Nouveau Teſtament comme à des enfans, & des enfans mêmes faits & affranchis, & non comme à des ſerviteurs, ou à des enfans qui ſont encore ſous tutéle. Il les paît de verité pure, & de verité manifeſtée à leurs conſciences par ſa lumiere & ſon Eſprit. Il leur donne ſa grace pour voir, pour ſentir, & pour juger des choſes qu'il leur propoſe; & il veut bien qu'ils en jugent, non pour les rejetter ſelon leur fantaiſie, mais pour les recevoir avec aſſentiment d'eſprit, & avec un libre épouſement du cœur, lequel il leur renouvelle pour cét effet, afin qu'ils ſavourent & acceptent infailliblement ce qu'il leur eſt neceſſaire de croire pour leur ſalut & pour ſa gloire. Voilà la ſource de la difference du ſtyle Apoſtolique & Prophétique, & elle n'empéche pas que leurs Lettres ne doivent eſtre reçuës comme les *autres Ecritures*, ainſi
2 Pier.3:16 que ſaint Pierre le témoigne expreſſément en parlant de celles de ſaint Paul. Et ſi Spinoza même eſt obligé de reconnoître, que les Apôtres ont parlé par une inſpiration ſurnaturelle & ſinguliere de l'Eſprit
p.139,140. de Dieu, n'eſt-il pas abſurde de vouloir leur refuſer la même inſpiration divine au regard de leurs écrits, qui ne devoient pas ſeulement, comme leur parole, ſervir

à l'instruction des Fidelles de leur tems, mais aprés leur mort à celle des Fidelles à venir, comme saint Paul, saint Pierre, & saint Jude le témoignent. Et n'est-il pas tout-à-fait indigne d'estre écouté, lorsque contestant cette verité il se fonde sur cette difference de style qui est entre les écrits des Apôtres & des Prophétes, dont nous venons de marquer les sujets manifestes? Il fait dire à saint Paul au 7. de la 1. aux Corinthiens qu'il écrit *comme un infirme:* Mais c'est en luy imposant, & se rendant grossierement faussaire. Il reconnoît enfin, veüille-t'il ou non, que les Apôtres ont écrit leurs Lettres entant qu'Apôtres, mais il dit que ce n'est pas entant que Prophétes: Mais que fait cela à son sujet? Ils les ont écrites comme Prophétes, car ils y ont prophétisé, comme on le voit en l'11. des Romains, en la 2. aux Thessaloniciens, & en celles de saint Pierre, & de saint Jude. Ils les ont écrites en Apôtres envoyez extraordinairement de Dieu & de JESUS-CHRIST nôtre Seigneur, pour instruire toutes les nations, soit d'une maniere soit d'autre, soit de vive voix, soit par écrit. Et ils les ont écrites comme des Docteurs, mais des Docteurs enseignez de Dieu, & disans ses paroles avec une authorité divine,

1 *Thess.* 4:13. 2 *Thess.* 2. 2 *Pier.* 1:15. *Jud.* v. 3.

p. 141.

Rom. 15:15, 16. 2 *Pier.* 3:1, 2. 2 *Cor.* 1:12, 13. *Je.* 20:31. 1 *Je.* 3:13. *Apoc.* 1. 2. 3. 14. 19. 21. 2 *Tim.* 1:11. 3:16. 1 *Tim.* 2:7. *Rom.* 1:1.

Rom. 15: 16 20. bien qu'ils ne les pressent pas toutes égale-
1 Cor. 1. ment. Et comme ils ont esté tous mûs
Gal. 1:7, 10, 11, 12. & conduits du même Esprit, il est absur-
Eph. 3 2-5 de d'établir, comme fait Spinoza, qu'ils ayent eu chacun de particuliers fondemens pour persuader aux hommes les veritez Chrétiennes. Saint Pierre parlant des Epîtres de saint Paul, & disant que les malassûrez les tordoient à leur propre perdition, montre bien qu'il les falloit tordre ainsi que les autres Ecritures, pour leur faire dire quelque chose de veritablement opposé à ce que luy, ou Jaques, & les autres Apôtres enseignoient & écrivoient. Aussi il est facile d'accorder leurs paroles quand on en prend seulement le sens; & qu'on entre dans les vuës qu'ils ont euës & ont dû avoir chacun, conformément au sujet, aux occasions, & aux personnes
p. 143. ausquelles ils s'addressoient. Quand l'Apôtre saint Paul dit qu'il n'a pas voulu édifier sur le fondement d'un autre, il ne veut dire sinon, que pour épandre davantage & plus au loin la connoissance de Jesus, il estoit allé en des lieux où il n'avoit pas encore esté préché, & où les autres Apôtres n'avoient pas fondé des Eglises, comme il s'en explique luy-même clairement. Et c'est abuser impudemment de ses paroles, pour les vouloir tordre ailleurs, & leur donner un autre sens.

CHAP. X.

Découverte des palliations que cét auteur apporte pour couvrir ses impietez precedentes.

COMME l'auteur que nous examinons craignoit avec sujet, que tous ceux qui auroient tant-soit-peu de crainte de Dieu & de Religion, s'éleveroient contre luy, & contre la prophane liberté qu'il a prise à critiquer si hardiment, & si faussement tout ensemble, le Livre de la Bible; & comme il a eu interét à se défendre de sacrilége, pour ne tomber pas s'il eut esté découvert entre les mains des hommes, il employe le chapitre 12. à couvrir & à déguiser cette impieté. Mais il le fait d'une maniere si grossiere, qu'il semble plûtôt se moquer derechef des choses saintes, qu'en parler serieusement. Il dit en la p. 145. *que vu* les difficultez qu'il prévoit luy survenir de ce qu'il avoit avancé, *il auroit volontiers avoué que de tres-profonds mysteres sont contenus en l'Ecriture sainte*, mais il ne l'a pu, ajoûte-t'il, à cause de la superstition intolerable qu'il voyoit venir de-là. De sorte que selon luy la superstition consiste à croire que

l'Ecriture ſainte nous propoſe divers grands myſteres divins. Mais n'eſt-ce pas là ſecouër toute crainte de Dieu, & toute pudeur devant les hommes? N'eſt-ce pas traitter la Religion & la foy Chrétienne de ſuperſtition? Eſt-ce là s'excuſer? Et n'eſt-ce pas mêmes dire plus en ce mot qu'il n'a avancé en tous les chapitres précedens? C'eſt une étrange maniere d'excuſer un mal que d'en commettre, & d'y en ajoûter un autre beaucoup plus irritant. Mais voilà le genie de ces impies,
p. 146. & de ces vains & ſuperbes philoſophes. Il prétend néanmoins aprés cela de montrer qu'il n'a rien dit contre la vraye parole de Dieu, dont il fait état pour cela de diſcourir. Il dit donc d'abord en general qu'une choſe eſt dite ſeulement ſacrée quand elle ſert à des uſages ſaints, & qu'elle ne l'eſt plus dés qu'elle n'y eſt pas appliquée, ou qu'elle eſt priſe par des méchans ou des prophanes. Cela n'eſt pas abſolument vray. Car lorſque par exemple la ſainte Céne eſtoit adminiſtrée dans l'Egliſe de Corinthe ſelon l'intention & l'inſtitution de JESUS-CHRIST, il eſt certain que ceux qui ne diſcernoient pas, en la prenant,
1. Cor. 11. le corps du Seigneur, abuſoient d'une choſe ſainte, & que c'eſtoit par-là qu'ils eſtoient ſi coupables, & ſi ſeverement

punis du Seigneur. Il est vray que lors que les hypocrites & les méchans ont voulu faire parade de la sainteté des choses exterieures qu eDieu avoit établies au milieu des siens, le Seigneur non seulement a condamné ces abus, mais a fait parler avec dédain de toutes ces choses prises en elles-mêmes, & hors de l'usage auquel il les avoit destinées: Mais l'obligation restoit toûjours à en user selon son intention. Et comme le Temple quoyque pollu, estoit dit encore le Temple de Dieu; à plus forte raison l'Ecriture doit-elle estre nommée & regardée comme sa Parole mise par écrit, bien que les hommes en abusent: car cela luy est tout exterieur & étranger, & elle reste toûjours un Livre saint, qui contient des choses tres-saintes; qui a esté donné de Dieu à l'Eglise pour sa sanctification; & qui rend un glorieux témoignage à sa divine sainteté, & à celle de ses conseils & de ses voyes. Spinoza même est obligé de reconnoître que l'Ecriture est à bon droit appellée *la Parole de Dieu* 1. *parce qu'elle enseigne la vraye Religion dont Dieu éternel est l'Auteur*, qui l'a revelée en ce Livre expressément, & bien autrement qu'en la nature, ou dans l'entendement de l'homme pecheur, quoy que Spinoza en puisse dire. 2. *Parce qu'elle* p. 148.

rapporte les prédictions des choses à venir, *comme les décrets de Dieu*, qui les ayant en effet voulu prédire les a fait annoncer à ses Saints. 3. *Parce que les Ecrivains sacrez y ont parlé au nom de Dieu*, *&* *par une grace ou vertu singuliere* qu'ils ont reçuë de luy ; & qu'il reconnoît n'estre pas naturelle. Cela estant & l'Ecriture estant un tel Livre, n'en falloit-il pas parler avec plus de reverence, plus d'égard, & plus de verité ? Il est impie de dire en la p. 150. *Qui est-ce qui croira que Dieu a voulu que l'histoire de Jesus ait esté écrite par quatre fois* Et qui est-ce qui ne le croira pas puis que cela est, & puis que cela estoit si necessaire selon les divers peuples pour lesquels les Evangelistes ont particulierement écrit, & si utile pour les Fidelles à venir ? En la p. suivante qui est la 151. il confesse qu'il reconnoît que l'Ecriture est restée sans alteration dans les choses essencielles, com-
„ me sont que Dieu est, qu'il pourvoit
„ à tout, qu'il est tout-puissant, qu'il a
„ ordonné le bonheur aux pieux, & le
„ malheur aux impies, (ce qu'il entend sans doute du seul tems present conformément à ses fausses idées) que nôtre salut
„ dépend de sa seule grace, qu'il faut l'ai-
„ mer par dessus tout, & cherir son pro-
„ chain à l'égal de soy-même. Comme il voit

il voit que toute l'Ecriture inculque incessamment en tous lieux & comme à toute occasion ces veritez, il est forcé de reconnoître qu'on ne peut pas les avoir ôtées de l'Ecriture, sans ôter l'Ecriture même ; ou les y avoir ajoûtées sans faire un autre Livre que celuy que Dieu nous a laissé en elle. Il ajoûte même en la p. 152.
„ qu'il ne faut point douter que d'un côté
„ le general des histoires de l'Ecriture ne
„ soient venuës à nous sans alteration,
„ comme ayant esté connuës à un peuple
„ tout entier, & chantées anciennement
„ par le vulgaire dans les Pseaumes & les
„ cantiques qu'il avoit d'ordinaire en sa
„ bouche ; & de l'autre, *que le sommaire*
„ *ou la substance* de l'histoire de Jesus-
„ Christ & de sa passion ne soit indu-
„ bitable, comme ayant esté d'abord épan-
„ duë en tout l'empire Romain : Ce donc
(marque-t'il luy-même à la fin de ce cha-
„ pitre) qui a esté sujet à estre alteré, n'a
„ pû regarder que quelque circonstance
„ particuliere d'une histoire ou d'une pro-
„ phétie, ou ce qui est raconté de quel-
„ que miracle particulier, ou ce qui re-
„ garde seulement la speculation. Mais il a tort de sous-entendre sous ce mot d'objet de speculation les autres veritez, & les mysteres de la foy essencielles à la Religion

Chrétienne, qu'il ne nomme pas; & qui estant aussi expressément, aussi souvent, & prêque aussi clairement inculquez en l'Ecriture, que les autres points qu'il en a rapportez, montrent qu'elle n'a pu aussi estre corrompuë à leur égard. Et voilà ce que la verité tire enfin de la bouche de cét impie, aprés avoir fait effort pour rendre suspecte l'Ecriture, sous prétexte des changemens qu'il luy a attribuez, & que nous avons montré estre plûtôt en son propre esprit prévenu de préjugez, & rempli même d'ignorance, que dans les Livres saints. Il a voulu dans le commencement de ce chapitre établir, que la vraye Loy de Dieu, ou la Religion, est écrite dans le cœur de tous les hommes, & il l'a prétendu prouver par les paroles de Jeremie
Jer. 31. où Dieu promet *qu'il écrira sa Loy dans les cœurs de son Peuple nouveau*; & par celles de saint Paul, qui au 3. de la 2. aux Corinthiens dit à ces Fidelles qu'ils estoient l'Epître de JESUS-CHRIST, écrite non avec de l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant. Mais puisque Dieu promet par son Prophéte à ceux qu'il désigne par la maison de Juda, cette inscription de la loy dans leurs cœurs comme une grace singuliere, il est absurde de produire ces paroles pour prouver que c'est un bien uni-

verſel à tous les hommes. Les Fidelles de Corinthe avoient auſſi des priviléges & des graces qui ne s'étendent pas à tous. Et ainſi il eſt ridicule d'attribuër à tout le genre-humain ce que l'Apôtre dit leur avoir eſté communiqué par l'Eſprit de Dieu & de JESUS-CHRIST, qui n'eſt pas donné à tous, & qui ne l'eſt proprement qu'à *Jean* 14.
ceux qui ſont à luy. La vraye Religion *Rom.* 8. *1 Cor.* 2.
fut revelée à Adam & imprimée dans ſon *Jud. v.* 17.
cœur, mais les volontez particulieres de Dieu luy eſtoient par deſſus cela revelées particulierement. Par le peché le genre-humain eſt tombé ſous la puiſſance de ſatan, il eſt devenu aveugle, tenebreux, mort quant à Dieu & quant à ſa vive & ſalutaire connoiſſance. Et c'eſt pour cela qu'il a eu beſoin d'un Sauveur, d'un Redemteur, & d'eſtre raméné par grace, & par une voye ſurnaturelle à la communion de Dieu; à laquelle les foibles reſtes de lumiere qui ſont demeurez en la nature humaine pour le ſoûtien de la ſocieté, & pour eſtre comme un témoignage de Dieu contre les méchans, ne pouvoient jamais le raméner: comme nous le faiſons voir manifeſtement ailleurs. Et c'eſt dans cette voye ſurnaturelle que Dieu s'eſt revelé à ſes Saints, ſe manifeſtant à eux au dehors par des viſions, par des ſonges, par

des paroles expresses, par des merveilles, par la parole vive de ceux qu'il animoit par son Esprit, & par cette même parole redigée en écrit par son ordre & sa conduite; & au dedans se revelant par sa Grace, par son Esprit, & par luy-même réplendissant dans les cœurs, & y appliquant vivement la même verité celeste qu'il a revelée au dehors pour le salut de ceux qu'il a élus, & qu'il conduit par JESUS-CHRIST dans sa gloire.

CHAP. XI.

Refutation de ce principe, que l'Ecriture n'enseigne proprement que l'obéïssance, que l'amour du prochain, & que la connoissance de la justice & de la charité de Dieu.

DANS le chapitre 13. Spinoza dit qu'il fait état de montrer que l'Ecriture n'enseigne que des choses tres-simples, qu'elle ne se propose que d'inculquer l'obéïssance, & qu'elle n'apprend de la nature divine que ce qu'on en peut exprimer en l'imitant. C'est ainsi que sous quelques termes, qui ont quelque verité lorsqu'ils sont bien pris, il a coûtume d'insinuer ses erreurs, & les faux

ſens qu'il y donne, mélant toûjours des choſes tres-fauſſes dans celles qu'il ſemble avancer avec quelque fondement. Il eſt vray que comme Dieu eſt parfaittement ſimple en ſon Eſtre, il l'eſt auſſi en ſes voyes, en ſes œuvres, & en ſes paroles. Il n'y a rien de plus ſimple & de plus familier que la lumiere, & néanmoins il n'y a rien parmy les choſes viſibles de plus agréable & de plus glorieux. Une beauté ſimple ſans fard, ſans ornement, ſans artifice, & ſans recherche, eſt ſingulierement attrayante. Et plus l'air, la parole & le diſcours d'une perſonne eſt ſimple & naïf, plus il eſt aimable à ceux qui connoiſſent ce qui eſt digne d'eſtre aimé. De ſorte que dire que l'Ecriture eſt ſimple en ſon ſtyle, ou qu'elle propoſe des choſes tres-ſimples, n'eſt pas la ravaler comme Spinoza le penſe malignement; mais c'eſt dire qu'elle exprime ſon Auteur, & porte en cela témoignage de ce qu'il eſt. Elle ne nous repaît pas de vaines ſpeculations, elle ne nous amuſe pas à l'épluchement des choſes créées; mais elle nous méne au Créateur. Et en même tems qu'elle nous apprend plus à l'adorer qu'à le ſonder, parce qu'eſtant l'Eſtre infiny il eſt incomprehenſible aux eſtres finis, elle nous revéle pourtant de luy tout ce qu'il

nous est necessaire d'en sçavoir pour l'aimer d'un amour éclairé & lumineux, pour adhérer à ses veritez & à ses mysteres, & pour faire ses saintes & équitables volontez. De sorte que c'est à tort que Spinoza veut persuader en ce chapitre que l'Ecriture ne nous revéle de Dieu que sa justice & son amour, comme devant estre imitées des hommes; puisqu'il est certain qu'avec elles, elle nous donne mille belles connoissances de la Divinité, de son Estre, de ses Personnes, de ses Perfections, de ses Conseils, & de ses voyes. Et l'on peut dire que l'on apprend plus ce que Dieu est, en un seul Livre de l'Ecriture sainte, qu'en tous les livres des plus habiles Philosophes, qui ont le plus medité sur l'Auteur de la nature & sur sa connoissance. Nous le ferions voir icy en détail, si nous ne le montrions pas ailleurs avec clarté & avec évidence. Aprés cela tout ce que Spinoza dit en ce chapitre ne peut estre que vain, & semblable à tout le reste. Il faut pourtant que nous l'examinions en tout ce qui y paroîtra de tant-soit-peu réel.

Aprés qu'il a repeté diverses des faussetez qu'il a avancées dans les chapitres precedens, & que nous avons montré estre telles, il vient à parler des mysteres de l'E-

p. 153. 154.

criture ſainte, ou de ceux qu'on y trouve (car pour luy, dit-il, il n'y en trouve pas, quoy qu'il ait dit le contraire cy-devant), & il eſt ſi impie que de les comparer aux réveries d'Ariſtote ou de Platon. Miſerable qu'il eſt, il reconnoît luy-même dans ſes lettres qu'il n'entend pas l'Ecriture ſainte; & pourquoy en juge-t'il? Et ſi, comme il dit en ce livre icy, elle Chap. 7.
contient des choſes qui paſſent l'intelligence humaine, pourquoy eſt-il ſi hardi que d'en prononcer, reconnoiſſant comme il fait qu'il n'a reçu aucune lumiere ſurnaturelle, qui eſt pourtant manifeſtement neceſſaire pour connoître des myſteres qui paſſent la nature, & qui ne ſe croyent bien que par une grace du Ciel, qui y fait entrer avec humilité, qui en découvre la majeſtüeuſe lumiere, & qui les fait recevoir avec foy, avec amour, & avec une intime reverence. Mais ſon impieté l'a aveuglé entierement, & Dieu le livrant à ſes tenebres il n'eſt pas étonnant qu'il n'ait pas vu en ſa parole les merveilles, que David, les Apôtres, & ſaint Paul en particulier y voyoient, y contemploient, & magnifioient avec tant de ſentiment.

Pour prouver que l'Ecriture n'enſeigne p. 154.
que l'obéïſſance, Spinoza ſe contente de dire que ſon but n'eſt pas d'enſeigner les

ſciences, comme il a dit auparavant. Mais qui luy a dit que l'Ecriture n'eſt pas
2 Tim. 3:15. donnée pour rendre ſage à ſalut, pour enſeigner la ſcience des Saints, & pour don-
Jean 17. ner la connoiſſance de Dieu & de JESUS, ſans laquelle nul ne vivra éternellement avec Dieu ? Le but principal de l'Ecriture n'eſt pas de nous enſeigner les ſciences humaines, ou de nous donner la connoiſſance des choſes créées, parce que ce ne doit pas eſtre auſſi le principal but de nôtre vie. Nous ne ſommes pas faits pour
Prov. 16:4. elles non plus que pour nous. Nous ſommes pour celuy qui nous a créez, qui eſt digne par luy-même que nous nous rapportions à luy, & qui merite plus de terminer & d'occuper nôtre connoiſſance que tout ce qu'il y a de plus rare, de plus beau, de plus grand, & de plus glorieux
Iſa. 40. en l'Univers. Au prix de luy tout le reſte n'eſt qu'un néant, & au prix de ſa connoiſſance toutes les autres ne ſont que vanité. Elles amuſent l'homme & le ſéduiſent, mais elles ne le raſſaſient pas.
Eccleſ. 1:8. L'œil n'eſt jamais alors las de voir, l'ouie d'ouïr, & l'entendement d'agir & d'éplucher, c'eſt-à-dire, il n'en eſt jamais ſatisfait. Et il eſt certain qu'il s'en dégoûte dés qu'il découvre l'inutilité de ces
Phil. 3:8. connoiſſances, & le prix ſuréminent de

celle de Dieu & de JESUS-CHRIST Nôtre Seigneur. Celles-là enflent & perdent ceux qui les possédent sans estre douez de l'autre ; mais celle-cy suffit seule à rendre saint, vertüeux, & heureux même dés cette vie, outre qu'elle rendra bienheureux dans celle qui est avenir, & qui ne finira jamais. L'homme a esté premierement fait à l'image de Dieu. C'est sa noblesse, c'est sa nature, & c'est son essencielle difference d'avec les animaux. Tout son bien donc & son usage est de se rapporter à son Original, & son excellence consiste à l'exprimer vivement. Mais pour cela il ne suffit pas qu'il obéïsse, il faut qu'il connoisse, il faut qu'il aime : car Dieu est lumiere & amour. Il faut qu'il soit en la verité & qu'il la contemple : car Dieu est la verité même, & il la voit toûjours en se voyant. C'est pour cela que l'Ecriture enseigne que l'image de Dieu selon laquelle nous devons estre renouvellez, consiste en *la connoissance* aussi-bien que dans la sainteté. *Croissez*, dit saint Pierre, *en la connoissance du Seigneur* JESUS. *Que sa parole habite planturensement en vous*, ajoûte saint Paul, qui dit même aux Fidelles qu'ils pourront voir par ce qu'il leur écrit *quelle est l'intelligence qu'il a au mystere de Christ*, & quelle profon-

1 Cor. 8: 1.
Gen. 1.
1 Jean 1: 5. 4: 8.
Col. 3: 10.
2 Pier. 3: 18.
Col. 3: 16.
Eph. 3: 4.

de connoissance il en avoit. Ce qui marque bien que ses paroles & ses Lettres sont propres à rendre divinement sçavant, & qu'elles découvrent en effet des tresors de connoissance & de sagesse à ceux qui ont des yeux pour les voir. Mais aux aveugles, & sur tout à de tels que Spinoza qui le sont par malice & par impieté, autant que par corruption naturelle, la lumiere même du soleil n'est pas differente des tenebres. Il ne voit rien, & néanmoins il est si temeraire que de prononcer & de juger de ce qu'il ne connoît pas. Il dit que l'ignorance ne rend pas coupable devant Dieu, mais il éprouve maintenant si la sienne ne luy a pas esté nuisible. Celuy
Luc 12: 48. qui ne sçait pas la volonté du maître qu'il est tenu de sçavoir, ne péche-t'il pas, &
Jean 16: 2. ne sera-t'il pas battu? Ceux qui croiront faire service à Dieu en faisant mourir ses enfans & ses amis, ne seront-ils pas coupables devant luy? Ou n'a-ce pas esté un
Act. 3: 85. peché, que de faire mourir le Prince de
1 *Cor.* 2: 8. la vie, & le Seigneur de la gloire, parce qu'on ne l'a pas connu pour tel? On voit comment cét homme icy se jouë de l'Ecriture, & des veritez qu'elle établit, aussi bien que de ses lecteurs, à qui il ne craint point d'imposer grossierement.

P. 154. Il reduit toute la Religion à bien vivre

avec le prochain, & à ne luy faire point de mal. Et Adam n'avoit-il pas de religion lorſqu'il eſtoit ſeul, & n'en eut-il pas eu ſi Dieu l'eut voulu laiſſer de la ſorte, ou le tenir long-tems en cét état? La Religion ne regarde t'elle pas Dieu primitivement & immediatement? Son plus noble employ n'eſt-il pas de lier les hommes à luy, & d'attacher leurs entendemens à l'éternelle Verité qu'il eſt luy-même, & leurs volontez au Bien ſouverain qui n'eſt que ſa divine Eſſence? Ne conſiſte-t'elle pas ſingulierement à luy rendre l'honneur, l'amour, & les devoirs ſacrez qui luy appartiennent, quand il n'y auroit qu'un ſeul homme en l'univers? Celuy-là ne devroit-il pas eſtre réglé en ſon ame & en ſon corps, pour plaire à ſon Créateur, & pour ne difformer pas ſon ouvrage? Et ce reglement ſaint de ſoy-même n'eſt il pas un des devoirs eſſenciels de la Religion? On voit donc combien Spinoza eſt ignorant & ridicule, lorſqu'il la borne aux devoirs qui regardent le prochain. C'eſt néanmoins là le fondement qu'il poſe, pour établir que l'Ecriture ne traitte & ne ſe propoſe pour ſon but que ces devoirs humains & mutuëls, que la police fait état de préſcrire & de régler.

Il croit pourtant de venir à bout de ſon

dessein, en prouvant à sa maniere par l'Ecriture, *Que la connoissance intellectuelle & exacte de Dieu, n'est pas un don commun à tous les Fidelles de même que l'obéïssance*; & pour toutes preuves il allégue la parole que Dieu dit à Moïse au v. 2. & 3. du chapitré 6. de l'Exode, où il luy dit, pour le fortifier & luy montrer qu'il ne laisseroit ny luy, ny le peuple d'Israël dans l'angoisse où ils estoient, *Je me suis bien apparu ou revélé a Abraham, Isaac, & Jacob comme El Schaddai, ou comme Seigneur tout-puissant & suffisant, mais je n'ay pas esté connu d'eux par mon nom de* JEHOVA *ou d'Eternel*. Plusieurs interprétes tres-doctes & judicieux tournent ainsi ces dernieres paroles, *Et n'ay-je pas* aussi *esté connu d'eux par mon nom de* JEHOVA, qui est mon grand & glorieux nom: par où il marque combien ces Fidelles luy ont esté chers, & combien il s'est revelé à eux. Ce qui cohére tout-à-fait bien à ce qui suit dans le v. suivant, *Et j'ay aussi établi mon Alliance avec eux de leur donner le païs de Canaän &c.* Cette interprétation donc est la plus juste, la plus conforme à ce qui précede & à ce qui suit, & la plus veritable même, parce que Dieu s'estoit manifesté aux Patriarches sous le nom de JEHOVA & par pa-

La particule לא a pourlors le même sens que הלא ainsi qu'au v. 26. du ch. 8. de *l'Exode*, & au v. 12 du ch. 1. des *Lamentations*, & en divers autres lieux.

role & memes par effet. Elle ne fait point de violence meme au texte, & eſt conforme à la verſion Arabe & à divers exemplaires des 70. C'eſt pourquoy il n'y a point de doute qu'elle ne doive eſtre ſuivie: Et néanmoins ſelon elle l'argument que prétendoit tirer Spinoza de ces paroles, pour prouver que Dieu ne s'eſtoit pas revelé à Abraham, Iſaac, & Jacob de la haute maniere qu'il l'avoit fait à Moïſe, luy déclarant ſon nom de JEHOVA qui exprime ſon Eſſence même, s'évanouït entierement. Mais n'eſt-il pas tout-à fait déraiſonnable de vouloir, que parce que Dieu ne ſe ſera pas fait connoître à ces prémiers Patriarches ſous ce nom, il ne leur aura pas donné pour cela la connoiſſance de ſa Divinité? Ou quand il ne la leur auroit pas donné ſi grande que celle qu'il communiqua à Moïſe, s'enſuivroit-il que celle qu'ils avoient ne fut pas vraye, & ne fut pas intellectuelle? S'il n'avoit pas voulu ſe rendre ridicule à ceux qui écoutent le bon ſens, auroit-il inſiſté ſur une telle preuve comme évidente, & comme propre à conclure d'elle ce qu'il vouloit; & l'auroit-il produite même toute ſeule? Mais donnant, comme il fait, à Moïſe une connoiſſance ſi grande & ſi exacte de Dieu (parce qu'il luy importe icy d'expli-

quer de la ſorte ce paſſage), comment a-t'il pu dire cy-devant tout le contraire, & nous le faire paſſer pour un homme qui n'avoit que de fort groſſieres idées de la Divinité? Il eſt vray qu'en cét endroit ſon impieté l'obligeoit à parler de la ſorte; mais c'eſt ainſi qu'il aſſûre & qu'il nie comme il luy vient en l'eſprit, & comme ſon méchant ſujet le demande, ſe contrediſant tres-ſouvent dans ce livre d'une maniere directe & tout-à-fait palpable. Et voilà comme il a prouvé par l'Ecriture la prémiere choſe qu'il vouloit traitter en ce
p. 156. chapitre. Pour de raiſon il dit, que nul n'eſt obligé d'eſtre ſage, comme il n'eſt pas obligé d'eſtre ou de vivre; & qu'ainſi la ſageſſe ou la connoiſſance de Dieu n'eſt pas un devoir dont l'homme ſoit redevable à Dieu, ou qui luy puiſſe eſtre commandé. Mais n'eſt-ce pas prouver des abſurditez par des choſes plus abſurdes? N'eſt-ce pas ſe mocquer de ſes lecteurs, & leur conter ſerieuſement des fables? Dieu a donné un entendement à l'homme, & ne ſera-ce pas pour le connoître? Ou l'aura-t'il fait ſeulement pour connoître la terre, ou les aſtres, les plantes, les animaux, la chair, la bouë, l'or, l'argent, ou choſes ſemblables? Et ſi l'entendement de l'homme doit s'appliquer à la con-

noiſſance de Dieu (dans laquelle Spinoza Chap. 4.
même eſt forcé de reconnoître que le bon- p. 46.
heur conſiſte) Dieu n'a t'il pas droit de l'exiger de luy, & de le luy ordonner, ſoit par les loix expreſſes écrites hors de luy, ſoit tacitement par celle qu'il imprima prémierement en l'homme, & qu'il renouvelle & repare hautement par ſa grace dans les Elus & les Fidelles. L'homme & tout homme eſt obligé de tendre à ſon vray bonheur, & il l'eſt par conſequent de s'appliquer de tout ſon cœur à la connoiſſance de Dieu; & ainſi il peche s'il ne le fait, quoy que Spinoza en puiſſe dire, ſans prouver rien de ce qu'il avance ſur ce point, qu'il dit eſtre un des principaux de ſon livre, & un de ceux qui l'ont particulierement porté à l'écrire & à le mettre au jour.

La ſeconde choſe auſſi abſurde que cette prémiere, qu'il prétend établir, eſt que toute la connoiſſance de Dieu exigée en ſa parole n'eſt que celle de ſa juſtice & de ſa charité. Et il eſt ſi confiant en luy- p. 157.
même qu'il dit que cela eſt évidemment prouvé par les v. 15. & 16. du chapitre 22. du Livre de Jeremie, où parlant au fils de Joſias il dit, *Quand ton pere a fait jugement & juſtice il a proſperé: Il a jugé la cauſe de l'affligé & du ſouffreteux, & tout*

luy a succedé : Cela n'estoit-il pas me connoître, dit l'Eternel. Josias en faisant son devoir avoit montré connoître Dieu, & l'avoit effectivement reconnu en cela ; donc il ne connoissoit de luy que sa justice & sa charité. N'est-ce pas là argumenter d'une maniere bien solide ? Derechef Dieu dit au v. 24. du chapitre 9. de ce même Prophéte *que celuy qui se glorifie, se glorifie en ce qu'il a intelligence & qu'il me connoît, moy qui suis l'Eternel qui exerce gratuité, justice & jugement en la terre : d'autant qu'en ces choses je prens mon plaisir :* donc il ne le prend pas qu'on sçache qu'il est le souverain Esprit, qu'il est Tout-puissant, qu'il est l'Auteur du Ciel & de la terre, qu'il est Sauveur de son peuple en son Fils, & qu'il est l'éternel remunerateur de tous ceux qui le cherchent ? N'est-ce pas là bien conclure ? N'est-ce pas se rendre indigne d'estre écouté que de vouloir ainsi faire parler l'Ecriture contre elle-même ? Aprés cela il veut dire que Dieu ne revela à Moïse que sa justice & sa charité : Et nous venons d'entendre en ce même chapitre qu'il a dit, que Dieu se revelant à luy sous le nom de JEHOVA *luy donna de sublimes & singulieres connoissances de son Estre.* Enfin il allégue la parole de saint Jean qui dit *que Dieu est amour,* & que

qui est

qui eſt en l'amour eſt en Dieu. Mais cela empéche-t'il que Dieu ne ſoit auſſi la verité, & qu'il ne faille connoître & poſſeder la verité pour le connoître vraiment? Il eſt vray que celuy qui eſt en l'amour eſt en Dieu, mais il eſt en luy comme amour & comme verité qui ſont inſéparables en Dieu, & il le connoît & l'aime comme tel. Spinoza dit que l'Ecriture ne donne aucune définition de Dieu: Mais cela eſt faux, à prendre le terme de définition dans un ſens commun & non rigoureux, qui ne peut pas convenir à l'Eſtre infini. Car c'eſt vraiment définir Dieu que de dire *qu'il eſt Eſprit*, qu'il *eſt Verité*, qu'il *eſt* Jean 4: 24.
Amour; & ceux qui entrent dans le vray 14: 6. 1 Je. 1: 5.
ſens de ces grandes paroles le ſçavent, le 4: 8.
ſentent, & l'avouënt à la gloire de l'Eſtre ſuprême qu'ils adorent. Il eſt donc faux que l'Ecriture enſeigne qu'il n'eſt neceſſaire de connoître en Dieu que ſa juſtice & ſa bonté; bien que leur vraye connoiſſance ſoit liée à celle de tous ſes autres attributs, & que l'une ne puiſſe pas eſtre vraiment ſans l'autre. Et il eſt faux & impie de dire qu'on puiſſe errer entierement dans les penſées qu'on a de Dieu & de ſa nature ſans pecher. Dieu veut eſtre connu tel qu'il eſt, & tel qu'il ſe revele en la nature & en la grace. Et les idolâtres qui l'ont

fait semblable aux créatures, ont esté ses plus grands ennemis, & les plus ordinaires objets de sa vengeance. Spinoza a donc eu tort de nous avancer ses fausses maximes comme des veritez & des oracles. Les façons metaphoriques de parler, quand elles sont ordinaires, sont entenduës de tous & du vulgaire en leur vray sens; & ainsi il n'est pas merveille que l'Ecriture s'en serve en parlant de Dieu. Mais elle dit assez de choses pour montrer que, quoy qu'elle luy attribuë figurément des pieds & des mains, cela ne doit pas estre entendu à la lettre: puisqu'elle assûre expressément qu'il est Esprit, qu'un esprit n'a ny chair ny os, & qu'il n'y a rien au Ciel & en la terre à quoy Dieu soit proprement semblable. Ce seroit donc une erreur que de le penser, & une impieté que de luy attribuër ce qui ne peut pas convenir à son Estre infini & tout-parfait.

Jean 4.
Luc 24: 39.
Isa. 40: 18. 46: 5.

Chap. XII.

De la foy des vrais Fidelles & des fondemens de la foy, & l'examen de ce que cét auteur dit de mal à propos sur ces sujets.

SPINOZA tout ignorant qu'il est de la foy, se méle dans son chapitre 14. de la décrire, ou de la faire connoître aux autres. Mais il ne le fait que pour avilir cette vertu souveraine & cette grace
du Ciel, qui est une subsistance des cho- *Heb.* 11.
ses qu'on espere, une démonstration de
celles qu'on ne voit point, qui justifie *Rom.* 5.
l'ame devant Dieu, qui purifie le cœur, *Act.* 15: 9.
vainc le monde, unit à JESUS-CHRIST, 1 *Je.* 5: 4.
fait vivre de luy, opere par l'amour, *Eph.* 3: 17. *Gal.* 5: 3.
descend d'en-haut, est le don de Dieu, *Eph.* 2: 8.
le privilége des Elus, l'œuvre même de *Col.* 2: 12.
Dieu en eux, & celle qui leur donne la *Jean* 3: 36. 6: 47.
vie éternelle dés icy-bas, & les conduit jusques dans la gloire. C'est cette foy Chrétienne que cét esprit infidelle & impie s'efforce de ternir, aprés avoir essayé de luy rendre inutile l'Ecriture sainte, qui contient les veritez celestes & surnaturelles qui font son veritable objet. Aprés donc avoir repeté hardiment divers de ses blasphêmes, & les erreurs que nous a-

vons déja suffisamment refutées, il vient dans la p. 161. à définir la foy ; en disant qu'elle n'est autre chose *que croire ou penser ce qui estant ignoré empéche qu'on n'obéisse à Dieu, & ce qui suit necessairement de cette obeissance.* Mais cette définition présuppose au moins que ce qu'il a dit dans le chapitre précedent est veritable : ce qui n'estant pas, comme nous l'avons fait voir, le frustre de toutes ses prétensions. Non-obstant cela il passe à tirer les conclusions de cette belle définition, sans se mettre plus en peine d'en montrer la solidité, ou le rapport qu'il faudroit qu'elle eut à son sujet. La prémiere consequence est que la foy n'est pas salutaire par elle-même, mais par l'obéissance. C'est comme si l'on disoit que la tête ne vit pas par elle-même, mais par le cœur, à cause que leur vie est inséparable, & que l'homme ne peut pas subsister vivant sans l'un & l'autre. Car voilà ce que saint Jaques, qu'il allégue, veut dire ; montrant que la foy qui estoit destituée des œuvres estoit morte, & n'estoit pas par consequent, comme un homme mort n'est pas un homme ; & qu'elle ne pouvoit pas sauver ou justifier, parce qu'elle n'estoit qu'un fantôme de la foy qui justifie, ou même qu'un vain nom que ceux qui estoient

Jaq. 2.

morts quant à Dieu & vivans au peché prenoient en leur bouche, l'empruntant de ceux à qui ſeuls il appartient, comme croyans vivement à Dieu & luy obéïſſans en vrais Fidelles. La ſeconde conſequence de Spinoza eſt que celuy qui eſt vraiment obéïſſant, a la vraye foy : ce qui eſt veritable, mais cela ne prouve pas que la foy ne marque autre choſe que l'obéïſſance priſe dans ſon propre ſens. Les œuvres témoignent de la foy, comme les fruits d'un arbre ; mais qui diroit pour cela que l'arbre & ſon fruit eſt abſolument la même choſe? Saint Jean dit aux Fidelles, *Nous connoiſſons parce que Dieu nous a donné de ſon Eſprit que nous ſommes en luy.* Cét Eſprit, dit Spinoza, eſt la Charité: Donc elle ſeule ſuffit pour unir l'ame à Dieu. N'eſt-ce pas parler cohéremment ? *Nous ſçavons*, ajoûte ſaint Jean, *ſi nous connoiſſons Dieu lorſque nous gardons ſes commandemens : celuy qui ne les garde pas eſt menteur, & la verité n'eſt point en luy.* L'un eſt la marque de la verité de l'autre : Donc il faut les confondre & ne les diviſer aucunement. Ce ſont-là les raiſonnemens de ce philoſophe, & c'eſt ainſi qu'il établit en ces deux chapitres ſes plus conſiderables poſitions. *La foy*, dit-il, *ne requiert pas tant*

1 Jo. 4: 13.
p. 162.
Ch. 2: 3. 4.
Ibid.

d'avoir des dogmes vrais que pieux pour son objet : Et en suite il dit ouvertement qu'il n'importe qu'ils soient faux ou veritables, pourvu qu'on les croye vrais. Et y a-t'il eu d'idolâtre pour abominable qu'il ait esté, & pour si châtié qu'il ait esté & soit à jamais du Seigneur, qui n'ait cru veritable ce qui estoit faux, & qui n'ait attribué quelque divinité à ce qu'il a religieusement honoré & adoré ? C'est-là le Fidelle
1 Cor.6: 10. de Spinoza, qui est exclus par saint Paul du Royaume des Cieux. Il dit en la p. 163. *que nuls dogmes qui peuvent estre disputez entre les honnettes gens, n'appartiennent à la foy Chrétienne.* Sans doute il ne s'exclurra pas du nombre de ces honnettes gens, & selon cela il ne sera pas de l'essence de la foy Chrétienne de sçavoir si Dieu est corps ou s'il est Esprit, si le monde est éternel, & si Dieu n'est pas different de l'Univers qui est l'œuvre de ses mains.
p. 163. Aprés cela il vient à définir les points qu'il juge estre fondamentaux, dont le prémier est selon luy qu'il y a un Dieu; mais celuy que nous venons de dire. 2. Qu'il est unique, c'est-à-dire, qu'il n'est pas necessaire de dire Pere, Fils, & Saint-Esprit, & que ces trois ne sont pas le même Dieu. Car les Sociniens qu'il estime sans doute des honnettes gens, vien-

droient à le nier. Le 3. Qu'il est par tout. Et c'est ce que Spinoza croit, parce qu'il ne le distingue pas, comme nous avons dit, de l'Univers, & de tout ce qui est. Le 4. est qu'il a un souverain domaine sur tout, & qu'il fait tout par un absolu pouvoir ou une singuliere grace. Mais les Sociniens & bien d'autres avec eux contestent ce principe. Pour luy il l'admet, parce qu'il admet une concatenation fatale de toutes choses les unes avec les autres, ou une necessaire liaison de tout l'Univers, auquel il croit qu'il faut & qu'il est juste que ses parties se soûmettent. Le 5. que le culte de Dieu consiste en la seule justice & dans le seul amour: qui est sa fausse présupposition que nous avons combattuë. Le 6. est que ceux qui vivent selon les principes précedens seront heureux, c'est-à-dire seront sages & contens en cette vie; car il ne connoît pas de bonheur qui la suive: Et que ceux qui ne vivront pas selon eux periront, parce que selon qu'il dit en ses lettres, ils se consument en vivant, & s'usent inutilement: Car il n'admet point d'autre perdition de leurs ames, qu'il croit consister en un ramas de pensées qui s'évanouïssent, comme il pense. Le 7. fondement de la théologie de Spinoza est que Dieu pardonne p. 164.

les pechez : ſans penſer que ce ſoit par JESUS-CHRIST, & par la ſatisfaction qu'il a renduë à la Juſtice divine par ſa mort, Heb. 2:9.13. laquelle il a goûtée & ſoufferte pour tous ceux qui luy ont eſté donnez du Pere. Aprés l'énumeration de ces principes de la foy, il n'a pas honte d'avouër, qu'il n'importe point pour eſtre fidelle de ſçavoir ſi Dieu eſt ou feu, ou eſprit, ou lumiere, ou penſée &c. ny même comment il eſt l'exemplaire de la vie, ſçavoir ſi c'eſt parce qu'il eſt juſte & miſericordieux, ou parce que tout eſt en luy, & agit par luy, & ſi les hommes eſtant cét exemplaire de vie il eſt cenſé l'eſtre : car c'eſt ce qu'il croit, penſant impiement que les hommes ſont une partie de Dieu, parce qu'ils le ſont de l'Univers qu'il ne diſtingue pas de luy. C'eſt-là le comble de ſon impieté, & c'eſt juſques-là qu'eſt allé ſa prophaneté, & ſa hardieſſe temeraire.

p. 165. Aprés cela il tire la concluſion principale qu'il ſe propoſoit de former de l'aſſemblage de toutes ſes erreurs : ſçavoir que la philoſophie n'a aucune liaiſon à la Théologie, parce que l'une regarde, dit-il, la verité, & l'autre la pieté. Comme ſi la Théologie n'avoit pas pour ſon objet la verité, & la verité ſuprême, &

repaissoit les Fidelles de vanité : Et comme si la vraye philosophie n'inculquoit pas la reverence de l'Estre prémier, son amour, & son obéïssance. Mais c'est ainsi que Spinoza & ses semblables entassent fausseté sur fausseté, sans craindre la juste indignation des hommes, ny l'ire de celuy qui jugera tous les prophanes, & qui leur fera rendre un terrible conte de toutes les mauvaises paroles qu'ils auront proferées contre luy.

Chap. XIII.

De la raison humaine, & de son assujettissement à la lumiere de la grace & à l'Ecriture sainte, contre le sentiment impie de Spinoza qui l'éleve au dessus, & la propose comme une Reyne & une souveraine.

Aprés que cét auteur a tâché jusques-icy de corrompre toute la Théologie Chrétienne, & d'évacuer ce qu'elle a de plus essenciel ; il vient à examiner si elle doit servir à la raison, ou si la raison au contraire doit estre sa servante : & il se propose de montrer que ce n'est n'y l'un ny l'autre, faisant état de dire en même tems le fondement de la persuasion

qu'on a ou qu'on doit avoir de l'authorité de l'Ecriture sainte. Il prétend donc d'abord qu'il a si bien divisé la Théologie de la Philosophie, en donnant à celle-cy pour objet la verité, & à l'autre la pieté, qu'il en peut conclure maintenant qu'aucune d'elles ne peut servir ou ne doit estre accommodée à l'autre. Et néanmoins qu'a-t'il fait jusques-icy qu'examiner & que juger par sa miserable raison l'Ecriture, la Théologie, les mysteres divins, & le sens des paroles de Dieu & de ses fidelles serviteurs? N'a-t'il point accommodé à ses conceptions, à ses principes, & à ses faux raisonnemens tout ce qu'il y a de plus certain dans la foy, & de plus sacré dans la Religion? Mais c'est ainsi que ces gens agissent sans aucune pudeur, & aprés cela ils font les moderez & les philosophes. Nous avons montré que le fondement sur lequel il établit la séparation & la division de la Philosophie ou de la raison d'avec la Théologie, estoit faux & ridicule; & il faut par consequent que la consequence qu'il en tire le soit aussi. Car la pieté sincere ne doit & ne peut pas estre séparée de la verité. Elle y est toute fondée, & tous ses principes sont des veritez immuables & tres-claires à ceux qui ont des yeux propres à les voir & à les con-

templer. Que si l'Ecriture ou la Théologie ne se proposent pas de nous rendre philosophes, & de nous enseigner systematiquement ou directement les veritez philosophiques, est-ce pour cela qu'il faudra dire qu'elle n'ait pas pour objet la verité ? Quoy, n'y en a-t'il pas d'autres que les naturelles ou les philosophiques ? N'y a-t'il rien à connoître de vray que ce qui est dans le cercle de la nature ? Tous les estres se reduisent à deux, ou à celuy qui est de par soy-même, ou à celuy qui est par un autre. Celuy-là est éternel, immuable, infini, souverainement grand, parfait, & glorieux, principe de l'autre, possedant en soy mille & mille richesses, & recoeüillant en soy tout ce qu'il y a de bon, de grand, de beau, & de parfait en l'autre, & le surpassant même infiniment, sans avoir le moindre de ses défauts ou de ses imperfections. Or ce grand Estre contient une verité plus réelle, plus glorieuse, & plus satisfaisante que toute celle qui est en l'estre créé : Et il est certain que la Théologie, la Grace, & l'Ecriture nous revélent de luy incomparablement plus de choses & plus de veritez, que la raison n'en peut découvrir en suivant ses principes naturels. Ce n'est pas que Dieu ne se soit

gravé dans la Nature. Ce n'est pas que la raiſon éclairée ne l'y découvre. Mais il eſt tout-à-fait abſurde de dire que Dieu ne ſe ſoit pas pu reveler par deſſus l'une & l'autre, ou de nier que la raiſon eſtant corrompuë en tous les hommes aprés le peché, les principes de la revelation ſurnaturelle ne puiſſent pas mêmes choquer les idées ou conceptions de la raiſon: Et néanmoins ces principes ſurnaturels ſeront de certaines veritez que Dieu aura luy-même revelées, pour donner une vraye & ſalutaire connoiſſance, & pour ſauver

1 Cor. 1. par elle ſes Elus. *Car l'homme n'ayant pas voulu connoître Dieu par la ſageſſe, il a plu à Dieu de ſauver les Croyans par la folie de la prédication. Le myſtere de Jeſus eſtant ſcandale au Juif & folie au Grec*, comme parle l'Apôtre, mais *eſtant la ſapience de Dieu en ſalut à tout croyant.* Tous ceux donc qui y croyent, & qui l'embraſſent ſincerement, ſont vraiment ſages devant Dieu, quand ils ne connoîtroient ny la nature des aſtres ny leur cours, ny la mer & ſes merveilles, ny les principes de la compoſition des corps, de leurs figures, & tous leurs mouvemens. Il y a bien autre choſe à ſçavoir & à apprendre que ces minces & chétives veritez. Il y en a de bien plus grandes & plus nobles, & elles ſont

bien autrement dignes d'occuper l'homme & de le satisfaire. Or ces veritez sont celles que Dieu nous a revelées de luy-même qui surpassent autant les autres que l'Estre infiny & tout-parfait passe l'estre finy & imparfait. Si donc l'Ecriture traitte ces veritez & les déclare, qui peut nier qu'elle n'ait la verité pour son objet? L'on peut mêmes dire avec plusieurs Doctes & Saints, que quoy que l'Ecriture ne touche qu'en passant les choses de la nature, elle en donne en divers lieux plus de claire & solide connoissance que tous les livres des philosophes anciens ou recens. Et ce n'est pas merveille: puisque Dieu qui connoît parfaittement ses œuvres, y parle: tellement que quand il veut découvrir leur nature, leur essence, leurs proprietez, leurs fins & leurs usages, il le peut certainement, & incomparablement mieux que tous les hommes les plus sages de la terre. Enfin comme tous les estres créez ont une telle liaison & un tel rapport à Dieu, que leur nature & leur essence ne peut pas estre connuë sans la sienne, il est certain que les vrais Théologiens qui connoissent le mieux Dieu, sont les meilleurs Philosophes, ou les plus capables de le devenir, connoissans celuy en qui tout est, de par qui tout est, qui

meut tout, qui vivifie tout, & qui gouverne tout pour les fins qu'elles ont, & ausquelles il les a déstinées en les produisant de sa divine main. En effet ils voyent tout autrement que les autres quel est l'estre de la créature, ou ce qu'il n'est pas, ce qui appartient proprement à son essence, & ce qu'il reçoit continuellement de Dieu & de son divin concours. Ce qui prouve clairement que le fondement de ce chapitre de Spinoza est ruïneux, & n'a pas la moindre solidité ou consistence.

Mais pour voir la chose en elle-même, & pour déterminer si la Philosophie ou la raison doit servir ou estre accommodée à la Théologie ou à l'Ecriture; ou si l'Ecriture & les veritez qu'elle revéle doivent estre ployées & fléchies selon les maximes ou les principes de la raison; il est necessaire de voir ce que l'on entend ou doit entendre par ce qu'on appelle la raison. On la prend souvent pour *l'intelligence même* ou pour l'entendement humain. D'autrefois elle signifie *ses pensées*, ou les idées, les maximes, & les principes qui luy sont naturels, qu'elle joint & lie ensemble, qu'elle suit, & dont elle tire ses consequences & ses conclusions. Mais le plus souvent on désigne par elle *l'ame même*, *son entendement & son intelligence*,

entant qu'elle fait cét agencement & cette liaison de ses pensées ou idées naturelles, & qu'elle en tire ce qu'elle en juge suivre, & en devoir estre tiré. Enfin on entend souvent par le nom de la raison la verité même, & nous verrons cy-aprés pourquoy, & avec quel fondement. Pour *le raisonnement* c'est l'action même de l'entendement, qui lie ses pensées, & en tire ses conclusions. Et *la Philosophie* est l'art ou la science à la faire comme il faut. Voilà ce qu'est la raison, le raisonnement, & la philosophie, & c'est là proprement ce que ces termes signifient. Pour la *Théologie*, elle est la science de Dieu fondée singulierement sur ce que Dieu a revelé de soy surnaturellement, soit au dehors par sa parole, ses œuvres, & ses mysteres; soit au dedans par la lumiere de sa Grace, & par l'infusion & l'operation de son Esprit, qu'il donne à tous ceux qu'il veut sauver par Jesus-Christ, élever au dessus de la nature, & relever de la chûte causée par le peché de l'homme.

Ces termes estant ainsi expliquez, il est facile de voir en 1. lieu, que lorsqu'on prend la raison pour *l'entendement ou l'intelligence humaine*, il ne faut pas la séparer de la Théologie, *qui est la science ou la connoissance que l'homme a de Dieu, au de-*

hors par l'Ecriture, & au dedans par le Saint-Esprit, & par la lumiere de la Grace. Car c'est l'Entendement de l'homme élu & fidelle qui a cette connoissance, & qui est doué de cette sagesse celeste. Il est vray qu'il ne l'a pas de soy-même, & qu'elle ne coule pas de ses principes naturels; soit parce que ceux que l'homme avoit reçus en sa prémiere création, ne s'élevoient pas si haut; soit parce que l'avantage qu'ils donnoient à l'homme luy a esté fort ôté par le peché, qui l'a rendu aussi tenebreux que pervers & malin, sur tout à l'égard de son Dieu & de sa vraye connoissance. Ce qui fait donc le vray Théologien, survient en effet à tout ce qu'il a & peut avoir par la nature, & sa sagesse est dite pour ce-
Jaq. 3: 17. la *venir d'enhaut.* Mais elle n'est pas séparée de son entendement, puisqu'elle y est reçuë, que c'est un don qui luy est fait, & que c'est son embellissement & sa perfection: comme la lumiere qui penétre un crystal est sa gloire, & ne peut pas estre mêmes conçuë comme séparée de luy entant qu'on le conçoit lumineux. Et la Théologie ou la science de Dieu qu'a le Fidelle veritable & éclairé, le peut estre encore moins de son intelligence à laquelle on donne le nom de raison: puisque non-seulement l'une est penétrée de l'autre, mais

mais parce qu'au regard de la ſageſſe que le Saint-Eſprit donne au vray Théologien par ſes paroles & ſes divines lumieres, il la luy communique en appliquant ſon intelligence même à voir & à contempler les veritez celeſtes : de ſorte que cette vuë qu'elle en a ou cette ſcience eſt en effet ſa vuë, bien qu'elle ne l'eut pû jamais avoir d'elle-même, ſi elle n'eut eſté vivifiée, épurée, appliquée, & élevée par l'Eſprit de JESUS-CHRIST à la contemplation de Dieu, de ſes paroles & de leur veritable ſens. Et il paroît auſſi delà que c'eſt une choſe abſurde, de diſputer ſi la raiſon priſe en ce ſens doit céder à la Théologie : puiſque ſi la Théologie eſt priſe pour la lumiere que le Saint-Eſprit communique, il eſt manifeſte que l'entendement humain qui eſt tenebreux quant à Dieu & quant aux veritez du ſalut, & qui en doit eſtre illuminé ; qui eſt mort, & qui en doit eſtre vivifié ; qui eſt rebelle, & qui en doit eſtre ſoûmis ; qui eſt errant, & qui en doit eſtre conduit ; il eſt viſible, di-je, que cét entendement humain doit eſtre ſoûmis à cette lumiere du Saint-Eſprit, & que ceux qui le nient ou en doutent ne méconnoiſſent pas ſeulement ſa corruption naturelle & originelle, mais méconnoiſſent mêmes ce qu'ils ſont,

& ce que Dieu eſt : puiſqu'ils doutent ſi ce qui eſt de l'homme & qui luy eſt naturel & eſſenciel, doit céder à ce qui eſt de Dieu & du Saint Eſprit, c'eſt-à-dire ſi l'homme ou Dieu doivent regner & dominer, & ſi c'eſt l'Eſprit de l'un ou celuy de l'autre qui doit eſtre le ſuperieur & le plus fort. Que ſi l'on prend la Théologie non pas préciſément pour la lumiere ſurnaturelle que le Saint-Eſprit communique, mais pour la ſcience ou connoiſſance même que le vray Théologien acquiert & a par ſa vertu & ſon moyen ; il eſt auſſi ridicule de démander ſi la Théologie doit céder à la raiſon & à l'intelligence de l'homme, puiſqu'elle eſt cette intelligence même entant qu'éclairée de Dieu, & inſtruite par ſon Eſprit & ſa parole.

Que ſi en ſecond lieu l'on entend par la raiſon *les penſées*, *les notions*, *ou les idées qui ſont naturellement en l'homme*, & qui ſont des principes ou des maximes ſur leſquelles il raiſonne ; il eſt aſſûrément injuſte & impie de nier qu'elle doive céder à la Théologie : ſoit qu'on prenne la Théologie en ſon objet, qui eſt la verité celeſte revelée en l'Ecriture ; ſoit qu'on la prenne en ſon principe, qui eſt Dieu même revelant cette verité, & l'imprimant

en l'ame fidelle par ſon Eſprit ; ſoit qu'on la prenne en ſon ſujet, qui eſt l'intelligence du vray Théologien éclairée ſurnaturellement par l'Eſprit de verité ; ſoit qu'on la prenne enfin en elle-même entant qu'elle eſt une ſcience, une connoiſſance, & une ſageſſe ſurnaturelle & celeſte de Dieu, de ſes veritez, & de ſes divins myſteres. En tous ces égards il eſt manifeſte que la raiſon, priſe au ſens que nous diſons maintenant, luy doit céder : puiſqu'elle n'eſt alors que la penſée, la conception, & l'idée de l'homme, de ſorte qu'elle n'eſt pas differente de luy-même comme penſant ou raiſonnant. Il eſt vray que dans l'état de l'innocence, les idées ou les principes naturels que l'homme avoit en ſoy, & qui le conduiſoient d'eux-mêmes à la découverte de bien des veritez, venoient primitivement de Dieu, comme l'eſſence même de l'homme & de ſon ame en dérivoit : Mais ils eſtoient pourtant toûjours de l'eſſence même de l'ame, que Dieu avoit donnée à l'homme luy imprimant ſes traits. Or qui peut nier que ce qui eſt de l'homme doit céder à ce qui eſt de Dieu, & que l'eſprit humain & tout ce qui eſt renfermé en ſon eſſence, doit toûjours reſter ſoûmis à celuy de Dieu? Auſſi en eſtoit-il ainſi avant

qu'Adam pechât ; & comme Dieu restoit toûjours libre à luy reveler ce qu'il vouloit, par dessus tout ce à quoy ses principes naturels de connoissance qu'il luy avoit donnez pouvoient l'élever, il restoit aussi de son côté toûjours obligé à croire à Dieu se revelant de la sorte, & à recevoir avec soûmission & foy ce qu'il luy plaisoit manifester par cette voye. Que s'il en estoit ainsi avant le peché, combien plus le doit-il estre maintenant ? Maintenant que tout homme est perverti & corrompu, qu'il a perdu l'image de Dieu, & qu'il est devenu l'image du diable : Maintenant qu'il est dépoüillé de ce vif rayon de connoissance, qui l'unissoit à Dieu, & le luy faisoit voir en toutes choses : Maintenant qu'il ne veut pas mêmes le connoître, ayant une aversion veritable de luy : Maintenant qu'il est devenu tout chair, dont toutes les pensées sont au fond ennemies du Seigneur : Maintenant enfin qu'il est devenu aveugle, étourdi, insensé lors mèmes qu'il pense estre le plus sage, estant au fond vraiment mort quant à Dieu & à sa vive & amoureuse connoissance. Disputer si la raison en cét état doit ployer sous la revelation de Dieu, sous sa parole, & sous les veritez qu'elle contient veritablement, ce n'est pas seu-

1 Cor. 2:14. Eph. 4:18. 5:8. 2 Tim. 3.

Rom. 8:5.

Rom. 1. Eph. 2.

lement disputer si l'homme doit céder à Dieu, mais si les tenebres & le mensonge de la créature doivent céder à la lumiere & aux veritez celestes qui procédent du Créateur. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore quelque obscur rayon de lumiere dans les hommes pecheurs, Dieu le leur ayant laissé en rapport à la vie & à la societé qu'il veut conserver par-là, & afin qu'il soit un témoin en eux, en leurs esprits, & en leurs consciences contre eux-mêmes. Mais cela n'empéche pas que l'Ecriture ne nous assûre que l'homme pecheur & irregeneré est tout ce que nous venons de dire. Aussi ce rayon de lumiere, qui est si obscur lorsqu'il s'agit de Dieu & des choses celestes, est tout-à-fait impuissant à méner l'homme à Dieu, quoy qu'en disent les Sociniens, les Remonstrans, les Quaquers, & tous les Pelagiens ou pelagianisans. Comme la loy de Moïse n'a pas esté donnée aux Juifs pour les vivifier, ainsi cette sombre lumiere ou loy naturelle qui est restée dans l'homme, ne luy a pas esté laissée pour cét effet. Elle ne conduira jamais l'ame hors d'elle-même. Elle ne la tirera jamais de son amour propre criminel, ny de son secret orgœüil. Elle ne la fera jamais renoncer à soy, ny ne luy fera rien penser ou faire qui soit vray ou bon en

Rom. 2.

rapport à Dieu & au salut. Elle est un reste d'Adam, & non pas un don de JESUS-
Jean 15. CHRIST & de sa grace. *Or sans luy nous ne*
2 Cor. 3. *pouvons rien*, pas *même penser comme il appartient*. De sorte que c'est à tort qu'on met sa confiance pour le salut dans ces restes de lumiere naturelle, puisque lorsqu'elle a esté mêmes entiere en Adam, il ne s'est pas gardé par elle de tomber dans l'abîme, où
Rom. 5. il est chû, & où il nous a précipitez. Nous avons besoin d'une lumiere tout autrement
2 Cor. 4: 4. 6. efficace, & c'est la surnaturelle qui est donnée aux Fidelles par JESUS-CHRIST nôtre Seigneur. Au prix d'elle l'autre n'est qu'une ombre, & elle n'empéche pas que l'homme ne soit veritablement tenebreux, aveugle, & mort quant aux choses du Ciel & de la vie éternelle, préparée aux Fidelles & aux Saints. Comment donc l'homme avec toute cette sienne raison ne se soûmettroit-il point à son Dieu, qui vient l'éclairer de la lumiere de sa grace? Il meriteroit bien d'estre laissé éternellement à ses tenebres s'il ne le faisoit pas; & s'il nie le devoir il est un impie, & un malheureux, qui dit qu'il voit lors-
Jean 9: 14. qu'il est aveugle, & dont le peché comme celuy des Pharisiens demeure & reste sur luy.

En troisiéme lieu, lorsque par la rai-

ſon on entend *le raiſonnement même*, ou *cette action de l'ame qui agence en elle-même ſes penſées, ſes idées, & en tire ſes conſequences, ſur des principes qui ſont nommez naturels, parce qu'ils le ſont à l'ame même, ou qu'ils n'ont hors d'elle que la nature & ce qu'elle revéle pour objet*; il eſt bien viſible par ce que nous venons de dire qu'en toute maniere elle doit eſtre ſoûmiſe à la revelation ſurnaturelle, & ployer ſous ce que Dieu témoigne de ſoy par ſa Parole, & par ſon Eſprit qui eſt toûjours conforme à elle. Car ſi les principes naturels de la raiſon, & ſur leſquels elle raiſonne, doivent céder à la revelation de Dieu; ſoit parce qu'ils n'ont mêmes jamais pu s'élever à tout ce que Dieu a revelé de ſoy en Jesus-Christ; ſoit parce qu'eſtant naturels & eſſenciels à l'homme ils ſont proprement finis, comme luy-même l'eſt; ſoit parce que par le peché ils ſont falſifiez & corrompus: Si, dis-je, ces principes naturels de la raiſon doivent ainſi ployer ſous la revelation ſurnaturelle de Dieu; combien plus la raiſon même qui dans ce troiſiéme ſens ne fait que les lier & arranger, & qui n'eſt même proprement que leur liaiſon & leurs ſuites, devra-t'elle eſtre miſe ſous le joug de Dieu & de ſa divine verité? C'eſt auſſi ce qui luy doit eſtre fait

ſelon les paroles de l'Apôtre, qui diſent
Rom. 1. 2 Cor. 1. Que toute la ſageſſe propre eſt confonduë par la folie de la Croix, & par la Sapience de Dieu revelée en JESUS-CHRIT; & que les hommes de Dieu ſont revétus des
1 Cor. 10: 4. 5 armures de Dieu, qui ſont puiſſantes de par luy à détruire les fortereſſes de l'eſprit humain, à abbattre ſes conſeils & ſes hauteurs qui s'élevent contre la connoiſſance de Dieu, & à emmener priſonniere toute penſée de l'homme à l'obéïſſance de JESUS-CHRIST. C'eſt ſous luy que tout doit ployer, & la raiſon de l'homme ne doit pas ſe croire deshonorée, lorſqu'elle s'abbat ſous celuy qui eſt la Sapience même, la Parole éternelle de Dieu, & la ſuprême Raiſon, s'il eſt permis de luy attribuër ce nom, qui quoyque propre, eſt ſi avili aujourd'huy par l'uſage qu'on en fait, & pour les ſujets auſquels on l'attribuë.

En 4. lieu, nous avons dit que l'uſage dans le langage des hommes avoit fait, que ſouvent par la raiſon on entendoit *la verité même, la lumiere & l'équité:* De ſorte que pour dire qu'une choſe eſtoit contraire à la verité & à ſa lumiere, ou qu'elle eſtoit oppoſée à l'équité, on diſoit qu'elle eſtoit contraire à la raiſon. Cette mainiere de parler a quelque eſpece

de fondement, entant que la raiſon eſtant laiſſée à l'homme pour luy aider à découvrir la verité des choſes neceſſaires à ſa vie ordinaire & temporelle, on a cru avoir ſujet de dire que ce qui luy eſtoit opposé l'eſtoit à la verité. Et cela peu à peu a prévalu dans l'uſage commun, tellement que les Saints n'ont pas fait difficulté parfois de s'y accommoder. Mais il eſt certain que l'aveuglement & la corruption des hommes ont donné auſſi un grand cours à cette maniere de parler, & que ce ſont-elles qui en ont étendu étrangement le ſens, & incomparablement plus qu'il ne falloit. Car il n'eſt pas vray que tout ce qui eſt contraire à la raiſon, en tous les ſens qu'elle peut eſtre priſe & que nous avons marquez, ſoit contraire à la verité & à l'équité. Si Dieu eut revelé toutes ſes voyes & ſes conſeils à Adam innocent, il eut peut-eſtre eſté choqué en ſa raiſon de pluſieurs, & il ne les eut pû avouër s'il n'eut dû y conſentir qu'aprés les avoir compris par ſa raiſon. Et combien plus cela doit-il eſtre veritable au regard de ſes criminels enfans? Mais ils ſont ſi aveugles, comme nous avons dit, & en même tems ſi corrompus, qu'ils penſent que tout ce que leur raiſon ne comprend pas n'eſt pas vray, & que ce qui la choque eſt certaine-

ment faux. Ils croyent d'un côté que leur connoiſſance eſt capable de tout, & qu'elle eſt en ſon bon état; & de l'autre ils penſent que leur raiſon & leur intelligence eſt abſolument la même choſe.

Nous avons marqué la 1. de ces erreurs, & il faut parler icy de l'autre qui confond la raiſon, ou cette faculté que l'ame de l'homme a de raiſonner, c'eſt-à-dire de lier ſes idées & ſes principes, & d'en tirer ſes concluſions, avec l'entendement même de l'homme, poſant qu'elle eſt abſolument la même choſe que ſon intelligence, comme ſi l'une ne pouvoit pas ſubſiſter ou eſtre même conçuë ſans l'autre: car c'eſt-là la penſée commune des adorateurs de la raiſon. Sur quoy nous dirons icy briévement ce que nous avons déduit ailleurs, en parlant de la raiſon humaine en l'état auquel elle eſt aprés le peché: ſçavoir qu'outre les peines que la voye du raiſonnement donne dans la découverte de ſes objets, elle a deux choſes qui luy ſont toutes propres: L'une eſt l'ignorance & les tenebres qui la cauſent & dont elle procéde: car perſonne ne tâche de connoître une choſe par ſon raiſonnement, qu'il ne confeſſe en même tems ſon ignorance à ſon égard. Et l'autre caractere de la raiſon eſt, qu'elle donne proprement la

connoiſſance d'une choſe par le moyen d'une autre ou de pluſieurs, faiſant pour cét effet que l'eſprit joint enſemble diverſes choſes, idées, ou fantômes qu'il en a, & qu'il en tire ſes conſequences ou concluſions; tâchant de venir à la connoiſſance de ce qu'il ne connoît pas, par ſon application aux choſes qu'il connoît, ou qu'il s'imagine de connoître.

Cela eſtant éclairci il eſt certain que nous pouvons dire que cette raiſon n'eſtoit point proprement ou n'eſtoit guére dans l'état de l'Innocence, & que cette maniere de connoître ou découvrir les choſes eſtoit fort éloignée de l'état ſimple, droit & lumineux dans lequel eſtoit créé Adam. Il connoiſſoit les choſes par la revelation de Dieu & par la vuë ou l'intime ſentiment qu'il en avoit: comme on le voit clairement par l'impoſition des noms *Gen. 2: 19, 20.*
qu'il fit à tout les animaux ſelon leur nature, quoy qu'il ne l'eut pas recherchée, ou acquiſe par raiſonnement & experience. En cét état de lumiere il voyoit tout ce que Dieu luy montroit, ſoit de luy, ſoit de ſes ouvrages. Il connoiſſoit ce qu'il reveloit à ſon eſprit & à ſon ame. Et comme les yeux de ſon corps ne faiſoient que ſe proméner en ſimplicité ſur les choſes, l'œil de ſon intelligence ne faiſoit

aussi que les contempler à mesure que Dieu l'y appliquoit, ou les luy presentoit; & la lumiere divine qui réplendissoit en luy, faisoit qu'il n'avoit point de peine à les découvrir, & mêmes à les penétrer par ses purs & vifs rayons. Pour tout ce que Dieu ne luy reveloit pas, ou à quoy il ne l'appliquoit pas, ne voulant pas qu'il le sçut, il ne le vouloit point aussi sçavoir; & ainsi il n'avoit garde de le rechercher, de le foüiller, & de courir aprés, c'est-à-dire au fond de raisonner comme on a coûtume de le faire maintenant.

Pour prouver la verité de cét état, & confirmer en même tems tout ce que nous venons de dire, il est juste de remarquer *prémierement*, qu'il est certain que Dieu ne raisonne point en la maniere propre que nous venons de dire, & qu'il ne connoît aucunement les choses en les épluchant & recherchant. Car cela présupposeroit qu'il y auroit des tenebres en sa pure & infinie lumiere, & des défauts dans sa parfaitte intelligence. Il connoît donc tout, le voyant, le découvrant, & le sentant par la presence de son Estre, qui remplit, anime & vivifie tout. Du haut du Ciel il voit tout ce qui se passe icy-bas, il sonde nos cœurs par son Esprit, & *toutes cho-*

Heb. 4: 13.

ses sont entierement nuës & ouvertes devant luy, comme témoigne l'Apôtre. Il n'a garde donc de les aller rechercher par la voye de la raison, qui est tout-à-fait contraire à la maniere dont sa divine Intelligence découvre toutes choses. Puis qu'ainsi Dieu ne connoît pas les choses en raisonnant, il est visible que l'homme innocent qui estoit fait à son image, ne les connoissoit guére de la sorte. Et il est mêmes de-là manifeste que la plus pure & parfaitte maniere d'entendre les choses n'est pas en raisonnant, puisque Dieu les connoît si bien, & pourtant ne les penétre aucunement par le raisonnement. En *second lieu* il est aussi assez constant que les Anges qui voyent Dieu, & qui dans la contemplation de sa face y découvrent tout ce qu'il est necessaire qu'ils connoissent, soit pour glorifier Dieu & luy obeïr, soit pour estre mêmes contens & bienheureux, ne penétrent point aussi les choses comme les hommes; mais les connoissent intuïtivement comme on parle, c'est-à-dire par simple vuë, & par le rayon de la lumiere de Dieu, dont ils sont tout environnez, remplis, & penétrez. En *troisiéme lieu* toute l'Ecriture prouve que les Fidelles en l'état de la Grace connoissent les choses divines par la revelation ou découverte que Dieu

leur en fait, & par l'application des ſens nouveaux & ſpirituels que Dieu leur a donnez, entre leſquels la *vuë* & le *ſentiment* ſont les plus propres & les plus univerſels. Il faudroit rapporter icy la pluſpart de ſes paroles pour établir cette verité que nous prouvons ailleurs tres-clairement. Et il ſuffit de dire que tout Chrétien ſe ſouviendra que JESUS rend graces à ſon
Matt. 11: 25. Pere de ce qu'il a *revelé* ſes myſteres aux petits, lorſqu'il les a cachez aux ſages, les leur mettant pourtant au dehors devant les yeux: & qu'il dit ailleurs à tous les Fidelles en la perſonne de Pierre, que la
Matt. 16: 17. chair & le ſang ne leur *revéle* pas ſa connoiſſance, mais ſon Pere qui eſt dans les
Jean 6: 45. Cieux, de qui ils *l'apprennent* comme luy-même l'aſſûre. Et il n'y a Fidelle qui ne ſçache que ſaint Paul en un tres-grand nombre de lieux parle de la *Revelation* que Dieu fait des choſes divines lorſqu'il dit
1 *Cor.* 2: 10. qu'il nous a *revelé* par ſon Eſprit les myſteres de ſa Grace & de ſa gloire, & qu'il luy
Gal. 1: 16. avoit revelé ſon Fils interieurement; &
Eph. 1: 17. lors qu'il le prioit afin qu'il donnât *l'Eſprit de revelation* à tous les Saints. Ces paroles de l'Ecriture, & cent autres qu'on y pourroit joindre, prouvent clairement que les Saints & les vrais Chrétiens connoiſſent les choſes divines par la reve-

lation que Dieu leur en donne, *réplendiſ- ſant en eux par ſa lumiere* qui d'elle-même leur découvre les objets; les inſtruiſant au dedans *par l'onction de ſon Eſprit*; & venant en leurs cœurs avec ſon Fils *pour ſe reveler à eux*, & leur *manifeſter ſes ſecrets* comme dit le Prophéte. Il eſt auſſi conſtant par l'experience & par les témoignages de l'Eſprit de Dieu, que les regenerez & convertis reçoivent de nouveaux *ſens ſpirituels*, ont *des yeux nouveaux* & une vuë nouvelle, *un goût* ſurnaturel & divin, une *oreille* ſpirituelle, & un *touchement* tout propre à diſcerner ce qui eſt de Dieu ou n'en eſt pas, & une intelligence, ſapience, & prudence divine toute *ſimple*, comme dit S. Jaques qui *deſcend d'enhaut*, *&* *procede du Pere des lumieres*. Auſſi ſont ils dits *voir* & *goûter* que Dieu eſt doux; ſentir ſa bonté; *toucher* la Parole de la vie; *ouïr* ce qui eſt inénarrable; *flairer* l'odeur des parfums de JESUS; *contempler* comme à face découverte les choſes divines; eſtre remplis de l'eſprit de ſapience & d'intelligence; eſtre *lumiere* même au Seigneur, & avoir des ſens tout propres à diſcerner le bien & le mal, comme parle l'Apôtre. Puis donc que les Fidelles connoiſſent beaucoup à preſent les choſes en les voyant, les touchant, les ſentant, les o-

2 Cor. 4:6.
1 Je. 2:20. 27.
Je. 14:21.
Pſ. 25:14
Jaq. 3:17. 1:17.
Pſ. 34:9.
1 Je. 1:1.
2 Cor. 12:4.
Cant. 1:3.
2 Cor. 3:18.
Eph. 1:8.17
Col. 1:9.
Eph. 5:8.
Heb. 5:14.

yant, & en ayant de claires, de vives, & d'intimes impreſſions, qui doutera qu'Adam innocent ne connut ainſi les choſes? Et qui eſt-ce qui n'avouëra que cette maniere de les diſcerner eſt la plus noble, la plus pure, la plus propre, & la plus ſatisfaiſante ſaintement? Et par conſequent qui eſt-ce qui ne reconnoîtra que le raiſonnement eſt un chétif ſupplément à cette *intelligence* admirable que Dieu avoit donnée prémierement à l'homme, & par laquelle il connoiſſoit ce qu'il devoit connoître, le contemplant, le voyant, & le ſentant. En *quatriéme lieu* nul ne peut nier que l'homme ne ſoit tres-parfait dans le Ciel, & que les Bienheureux & les Saints ne connoiſſent les choſes de la maniere la plus pure & la plus excellente qu'on puiſſe les ſçavoir. Or il eſt certain que leur état eſt un état de *vuë*, de *contemplation*, & de ſimple & pure intelligence. Ils ne raiſonnent pas ſur ce qui leur eſt caché, mais ils voyent comme face à face ce qui leur eſt découvert en Dieu & en JESUS-CHRIST qu'ils contemplent clairement. Ce n'eſt pas que nous veüillons rejetter de l'état de la foy & de la grace ce qu'il y a de bon dans la droite & veritable raiſon, ou dans la voye même du raiſonnement ſimple & pur qui nous méne d'une

1 *Cor.* 13: 12. 2 *Cor.* 5: 7. 1 *Jc.* 3: 2.

d'une lumiere à l'autre, & nous conduit à ce qui nous estoit aucunement caché, par ce que Dieu nous a revelé & découvert. Adam même pouvoit croître par-là en lumiere & en connoissance si Dieu eut voulu agir ainsi en luy ; & il est certain qu'il le fait maintenant dans les Saints & les veritables Fidelles. Mais c'est d'une maniere si differente de ce qu'éprouvent ceux qui raisonnent par eux-mêmes, soit dans les choses de la nature, soit en celles de la grace, que l'on a comme de la peine à attribuër le même nom à deux choses si differentes, & dont on doit avoir par consequent des idées si diverses: Et si on le fait avec l'Ecriture sainte, & avec les Hommes de Dieu, qui ont parlé pour se faire entendre aux hommes, on souhaitte pourtant avec sujet que l'on excluë toûjours de la raison pure & simple, ou du raisonnement qui est éclairé & conduit par l'Esprit même de la verité, ce qui se rencontre constamment dans la raison de l'homme comme propre & comme déstituée de la lumiere, de la grace, & de la conduite de l'Esprit Saint, que Dieu donne à tous ceux qu'il fait vraiment sçavans & sages selon luy. La raison propre emporte avec elle trois choses, qui font voir sa misere & sa chétiveté: L'une

est *l'ignorance* comme nous l'avons dit: car de ce qu'on ne connoît pas les choses qu'on juge estre necessaires à sçavoir, on les recherche par le moyen de la raison. La 2. est *la multiplicité des pensées sur une seule chose*, sans quoy on ne peut guére la découvrir en agissant par la propre raison: au lieu que dans la voye de la simple intelligence on n'a, par maniere de dire, qu'une pensée sur une chose, comme elle n'est qu'une, & comme on n'a qu'à jetter un coup d'œil sur un objet, & s'y arretter autant qu'on veut s'il en est digne. Et la 3. est *la jonction & la connexion de ces pensées diverses*, pour tâcher par leur moyen, & en suivant leur chaîne, qu'on fait d'ordinaire avec effort, avec peine, avec bandement d'esprit & grand travail, de venir au but qu'on se propose, & à la chose qu'on desire de découvrir. Mais dans la découverte que Dieu fait à ses Saints de ses mysteres & de ses veritez, & dans la simple vuë qu'ils en ont par sa lumiere, ils connoissent tout ce qu'ils sçavent, & ce qu'ils doivent sçavoir, clairement & vivement, & par la clarté qu'ils trouvent dans chaque verité qu'ils croyent & embrassent. Il n'y a qu'à faire reflexion sur la naissance de cette raison propre dans Adam, pour confesser que la

convoitise l'a uniquement produite. Car pourquoy a-t'il raisonné sur ce qui luy manquoit, ou sur les moyens de l'acquerir hors de la volonté & du plaisir de Dieu ? si ce n'est parce qu'il commença à s'aimer luy-même en propre, & à s'attacher impurement à soy, en se divisant de Dieu. Que chaque pecheur fasse aussi reflexion sur ses raisonnemens, & sur la vie de sa raison propre lorsqu'elle se méle des choses humaines ou divines ; & l'on verra qu'il n'y aura que l'amour propre soit charnel, soit spirituel, qui l'anime ; & que ce sera où la curiosité & le desir propre de sçavoir pour son contentement ce que Dieu ne manifeste pas par les voyes simples & pures, par lesquelles il instruit & rend sages ses enfans ; ou l'amour de la gloire propre, ou la crainte & le soucy, ou l'avarice, ou quelque autre corruption qui vivifiera & rendra active cette peste de nôtre ame, cette amie de satan, & ce veritable produit de nôtre convoitise. C'est pour cela que l'Ecriture tonne tant contre cette corruption de nôtre esprit. C'est pour cela qu'elle oblige à la renoncer, à la captiver, à la mortifier, à la détruire, & à ne l'écouter en rien. Et c'est pour cela enfin qu'elle la regarde comme l'ennemie de Dieu, comme l'adversaire *Rom. 8:5-8.*

2 Cor. 16 5 de la verité, comme la seductrice des
Eph. 4: 17. 18. 23. hommes, comme le reniement de la foy,
Col. 1: 21. 2: 4. 8. & comme celle qui secoue méchamment le regne du Saint-Esprit, & sa conduite simple, douce, pure, lumineuse, & salutaire dans les ames. Ce n'est point simplement par la lumiere qu'une verité a, que les Saints connoissent l'autre: puis que chacune est lumineuse, & propre à se faire discerner & sentir vivement par sa clarté, sa pureté, & sa beauté; & lorsqu'elles sont jointes ensemble, ce n'est qu'une jonction de plusieurs rayons de lumiere, ce n'est qu'un amas de beautez qui ont chacune leur bril & leur celeste splendeur. Et s'ils ont plusieurs pensées sur une même chose ou verité, d'un côté ils ont la seconde & la troisiéme avec la même simplicité qu'ils ont eu la prémiere: & de l'autre, ce ne sont que divers rayons de lumiere, qui font découvrir en la verité qu'on contemple des beautez singulieres, & de nouveaux traits d'amabilité dont on est frappé & agréablement ravi. Nous nous étendrions trop, si nous voulions marquer tout ce qui se pourroit sur ce sujet, & faire voir pleinement les grandes differences qu'il y a entre l'intelligence simple ou la raison même pure, & la raison propre, double & embarassée, tenebreuse, & fort

impuiſſante à donner la connoiſſance naïve du vray, non ſeulement dans les choſes de l'eſprit, mais dans celles mêmes du corps: comme tous les Raiſonneurs ou Philoſophes humains s'en plaignent ſouvent, & ſont forcez de l'avouër.

Aprés avoir aſſez pleinement éclaircy la verité, & prouvé qu'en tout ſens la raiſon humaine doit ceder à la revelation divine, il ſera facile de répondre à tout ce que Spinoza allégue à l'encontre dans le chapitre que nous examinons, prenant toûjours la raiſon & le jugement ou l'intelligence pour la même choſe. Il deman- p. 168.
de ſi la raiſon, quoy qu'elle repugne à l'Ecriture, doit eſtre néanmoins abſolument ſoûmiſe, & ſi cela ſe fera avec raiſon, ou ſans elle à la maniere dont les aveugles agiſſent? Si c'eſt le dernier, ajoûte-t'il, ne ſera-ce pas agir ſottement, & ſans jugement ou diſcretion? Et ſi c'eſt le prémier, ne paroît-il pas que c'eſt par ſon ſeul commandement que nous recevons l'Ecriture, laquelle nous ne recevrions pas ſi la raiſon s'y oppoſoit. C'eſt juſqu'où va l'impieté de ces philoſophes, & de ces miſerables raiſonneurs. Mais ſans inſiſter ſur les imperfections ou corruptions de la raiſon, ny ſur ſa nature même, & la prenant avec Spinoza pour le jugement ou l'intelligen-

ce, & pour l'intelligence même renduë capable de discerner les choses qui sont de Dieu ; il est visible qu'il raisonne comme celuy qui diroit, Que puisque l'homme ne voit la lumiere que par ses yeux, ce sont eux qui la font estre ce qu'elle est, ou qui luy donnent le droit de passer pour lumiere devant nous. Et quoy, n'a-t'elle rien en elle qui donne sujet de la nommer de la sorte, quand nous voudrions fermer les yeux à ses rayons ? Sont-ce nos yeux qui luy donnent la force qu'elle a, qui les frappe eux-mêmes veüillent-ils ou non ? Quoy qu'ils soient clos, ils sentent sa vie, sa splendeur, & sa chaleur, lorsque nôtre visage est exposé au Soleil. Et ainsi en est-il souvent au regard de la raison humaine envers l'Ecriture sainte, & les veritez qu'elle contient. Elle a beau se fermer les yeux, elle ne peut pas éviter la splendeur generale & efficace de la verité celeste ; bien loin qu'elle luy donne sa force, ou que ce soit par son seul commandement qu'elle soit reçuë, ou soit digne d'estre admise. Quand Dieu veut, il sçait bien faire ployer cette sienne ennemie. Il se sçait bien faire croire, & faire entrer la verité dans l'esprit & dans le cœur des plus rebelles. Qu'on le voye en l'exemple de l'Apôtre, dans la conversion de divers Phari-

siens, dans celle de divers Sages & Philosophes, & des plus grands ennemis de Dieu & de JESUS son Fils. Nous avons vu que la corruption qui est venuë en l'homme, & l'amour criminel qu'il se porte, & qui est un fond de haine même de Dieu, le rend veritablement contraire à ce qui est de luy. C'est pourquoy si lorsque Dieu met devant nous sa verité, témoignant clairement d'elle en sa parole, & si lors même qu'il nous l'applique interieurement par son Esprit & par l'efficace de sa grace, nous trouvons diverses choses en nôtre entendement, de même qu'en nôtre cœur, qui y repugnent, n'en soyons pas surpris. Nos pensées propres ne valent pas plus que nos propres affections; & si nous suivons leurs repugnances, & n'adhérons pas à la verité qui nous frappe, & qui se fait sentir & reverer lors même que nous ne comprenons pas tout ce qu'elle renferme, il n'y a point de verité que nous ne rejettions: & l'on reniera Dieu en face, comme cét impie icy l'a fait, en suivant sa maxime & ses principes. Le pecheur ne veut pas qu'on touche à sa raison, parce qu'elle est sienne: Et il ose bien s'en prendre à Dieu même, à son Esprit, & à sa Parole qui est son sacré témoignage. C'est-ce qui fait dire

à Spinoza tout ce qu'il dit en cette page 168. dont nous avons produit les plus considerables paroles, qui ne le ſont que par leur hardieſſe & leur impieté. Il croit ſe moquer avec ſujet de ceux qui ne veulent pas ſoûmettre l'Ecriture & les veritez qu'elle contient à la raiſon, croyant qu'ils veulent rendre l'homme buche. Mais il n'y a qu'à faire reflexion ſur ce que nous avons dit cy-devant de la raiſon, pour voir que luy-même eſt digne d'eſtre moqué pour ſa groſſiereté & ſon aveuglement. En la page 169. il prétend qu'encore que l'Ecriture die expreſſément une choſe, il ne faut pas la croire ſi la raiſon y repugne, & pour le
Exod. 4. prouver il allégue que l'Ecriture dit que Dieu eſt jaloux, & que néanmoins il ne faut pas le croire, parce que la raiſon y eſt contraire. Mais il ſe trompe en cela comme en tout le reſte. Il faut croire ſans contredit ce que l'Ecriture nous ſignifie, lorſqu'elle nous dit qu'il eſt jaloux: Mais comme la pluſpart des mots ont differens uſages, & qu'ils en ont un primitif & plus propre, & un autre qui l'eſt moins, & qui pourtant ſera auſſi clair que le prémier, il faut manifeſtement prendre celuy-cy, non pas entant qu'il convient aux hommes dont il eſt emprunté, mais entant qu'il convient & peut convenir à

Dieu. Car c'est de luy qu'il s'agit, & les mots doivent estre entendus convenablement aux choses ausquelles ils sont appliquez, & selon la connoissance qu'on a d'ailleurs de leur nature. Ainsi quand Jesus dit de luy: *Je suis le sep, & vous estes les sarmens*; il est manifeste que puisque c'est Jesus qui dit cela de soy & de ses Apôtres, & que des hommes ne sont ny ne peuvent estre proprement des seps, ou des sarmens de vigne, il faut l'entendre par comparaison, & du rapport qu'ils y ont ou y peuvent avoir en esprit, c'est-à-dire, non pas selon ce qui se voit, & qui est matiere ou materiel, mais dans un sens caché & spirituel. Et c'est-là aussi l'unique sens qui se presente à chacun lorsqu'il entend ces paroles, n'y ayant pas d'homme si grossier qui s'aille alors imaginer que Jesus est proprement un sep de vigne, & que les Apôtres & les Disciples de Jesus sont semblables aux sarmens que l'on y voit attachez. Mais il conçoit d'abord, qu'ils le sont en une façon spirituelle, & qu'il faut qu'il y ait quelque chose qui fasse qu'en effet Jesus-Christ est aux siens ce qu'un sep est à ses sarmens; & que les siens sont unis à luy, vivent de luy, & agissent de par luy comme les sarmens sont unis à leur sep, en vivent, & fructifient par sa vertu. Et cela est si ve-

Jean 15.

veritable & si réel en JESUS-CHRIST & dans les siens, que non seulement la comparaison est juste, & le nom qui en est tiré est clair & tres-fondé; mais il est même plus veritable & plus réel que le sens propre ne l'est, lorsqu'il est appliqué à un sep & à des sarmens materiels. Car les choses divines sont si réelles qu'elles peuvent bien estre aucunement exprimées par les humaines, mais elles ne le peuvent jamais estre pleinement par elles. Et il faut serieusement remarquer cela contre tous ceux qui affoiblissent la force des paroles de l'Ecriture, sur tout lorsqu'il s'agit des choses spirituelles, exprimées sous le symbole des corporelles; & qui montrent ignorer que l'esprit est plus réel que le corps, que la verité & l'esprit sont inséparables dans tout ce qui est de CHRIST & de la grace; & que Dieu estant la suprême verité, parce qu'il est l'Esprit suprême, tout ce qui tient plus de sa nature spirituelle, est sans doute plus réel que le corps, qui en est assûrément plus éloigné. Et pour revenir à ce qu'il faut entendre par le terme de jaloux qui luy est attribué, il est visible que puisque la lumiere de la foy revéle, & que l'Ecriture nous témoigne ailleurs expressément & clairement, que Dieu est Esprit, & qu'il n'est

Jean 4.

pas corps, ny ſujet à rien de ce qui y a rapport; que Dieu eſt la verité, qui ne s'émeut de rien, qui juge de tout ſouverainement, & qui diſpoſe & régle toutes choſes; qu'il eſt immuable & que nos biens ny nos maux n'atteignent pas proprement à luy, pour faire impreſſion ou alteration ſur ſa nature ſuprême, infinie & toute-parfaitte: Puiſque, di-je, Dieu eſt tel, & puiſque l'Ecriture & la lumiere de la foy le font ainſi connoître, il eſt clair que lorſque l'on oit dire qu'il eſt jaloux, l'on ne doit pas penſer qu'il eſt jaloux comme nous le ſommes, & avec toutes nos foibleſſes & imperfections, & encore moins avec nos injuſtices. Mais il l'eſt comme il le peut eſtre, & ſelon la nature de ſon Eſtre tout-parfait & tout-glorieux. Il faut donc par-là concevoir qu'il y a en luy une perfection, dont la jalouſie que les Saints ont pour Dieu, eſt une image & un ſymbole, & que cette perfection divine eſt un fondement plus réel & veritable à le faire nommer jaloux, que tout ce qui ſe trouve en nous; n'y ayant rien de pur, de juſte, d'aimable, & de fondé en cette jalouſie des Saints, (qui voudroient ardemment que tout amour & toute gloire fut rapportée à Dieu, & qui ne peuvent ſouffrir ou approuver qu'on la luy raviſſe); qui ne ſoit

Pſ. 102: 27. 28. *Jaq.* 1: 17. *Pſ.* 16: 2. *Job* 35: 6. 7.

réellement en Dieu, & qui n'y ſoit même ſouverainement. De ſorte qu'il eſt faux de dire, comme Spinoza fait, que l'Ecriture aſſûrant que Dieu eſt jaloux il ne faut pas le croire, parce que la raiſon y repugne. Car il faut le croire, mais l'entendre dignement de Dieu, & convenablement à ſa divine nature, que la foy contemple, & que l'Ecriture revéle clairement, comme nous l'avons dit. Et c'eſt par elles que l'on nie de Dieu les imperfections qui ſe trouvent en la pure jalouſie des Saints, & les injuſtices qui ſe rencontrent en celle des convoiteux & des amateurs d'eux-mêmes. C'eſt alors interpréter l'Ecriture par elle-même, & par l'Eſprit qui l'a dictée, & qui eſt l'Auteur de cette lumiere de foy, qui fait connoître & croire les choſes inviſibles & ſurnaturelles, & que Dieu communique à tous les ſiens: Et ce n'eſt pas ſoûmettre l'Ecriture à la raiſon, ny l'interpréter par elle. Il eſt vray que l'ombre de lumiere qui luy reſte en ſon état naturel, rend même témoignage à ce que la foy & l'Ecriture revélent de Dieu; mais ce n'eſt pas là le fondement de la foy des Saints, ny le principe de l'intelligence vraye, vive, & ſalutaire qu'ils ont de Dieu & des choſes divines. Car c'eſt un don de ſa grace qui

ſurvient à la nature, paſſe toutes ſes forces, & la combat même en bien des choſes, à cauſe de ſa temerité qui veut juger de tout par elle-même, ſans ſe tenir dans ſes bornes; & à cauſe de ſa corruption qui luy fait mal juger, non ſeulement des choſes qui la paſſent naturellement, mais de celles qui ſont de ſon cercle, & qu'elle pourroit même comprendre ſi elle n'eſtoit pas pervertie comme elle eſt. Spinoza allégue en ſuite, que l'Ecriture dit que Dieu deſcendit ſur Sinaï, & que néanmoins il ne faut pas croire cela, parce que la raiſon y repugne. Mais il eſt faux qu'on ne doive pas croire ce que Dieu nous veut ſignifier en cette expreſſion. Et il eſt encore faux que le fondement pour lequel on ne doit pas l'entendre de Dieu comme lorſqu'on l'applique aux hommes, eſt parce que cela choqueroit la raiſon: puiſque c'eſt parce que cela choque Dieu même, & ne convient, ny ne peut convenir à celuy qui remplit le Ciel & la terre, qui opere tout en toutes choſes, qui n'eſt pas loin de chacun de nous, & qui en eſt tellement proche que c'eſt en luy que nous ſommes & nous vivons, toutes choſes eſtant mêmes en luy, comme la foy le voit, & l'Ecriture ſainte le revéle. C'eſt-là ce qui fait que les Fidelles en

p. 169.

Jer. 23: 23, 24. *Act.* 17:28, 29.

tendans cette deſcente de Dieu dignement de luy & de ſon Eſtre, découvrent facilement qu'il n'eſt dit deſcendre en un lieu que lorſqu'il s'y manifeſte & y fait comme deſcendre la gloire qu'il revéle dans le Ciel, & qui pour cela eſt dit ſon habitacle. Et ils n'ont garde de concevoir cette deſcente comme celle des hommes & des créatures, qui ne ſont pas Dieu, & qui comme luy ne ſont pas toûjours neceſſairement preſentes en tous lieux par la perfection ſouveraine de leur eſtre. La raiſon quand elle eſt tant-ſoit-peu éclairée, voit auſſi cela: Mais ce ne ſont pas ſes conceptions ou ſes raiſonnemens qui ſont le fondement de l'intelligence ou de la foy des Saints. C'eſt Dieu même, & ſa verité revélée au dehors par ſa Parole, & appliquée au cœur par ſon Eſprit. Spinoza eſt ridicule lorſqu'au même lieu il prétend que l'Ecriture eſt directement contraire à elle-même, quand au v. 24. du chap. 4. du Deuteronome elle dit que Dieu eſt un feu conſumant, & qu'au v. 12. elle dit que Dieu n'eſt ſemblable à aucune des choſes créées ou viſibles; & qu'ainſi il dépend de la raiſon d'expliquer quelle de ces propoſitions ſe doit prendre dans le ſens literal. Mais il n'avoit qu'à lire le v. 24. tout entier, pour voir que Moïſe s'y explique

luy-même suffisamment, lorsqu'il joint le mot *de jaloux* à celuy *de feu consumant*, l'un montrant clairement ce que l'autre signifie. Et le verset même qui precéde, assûrant que Dieu n'est semblable à rien de créé, fait bien voir que le sens direct & propre de Moïse n'est pas de nous faire entendre que Dieu est un feu materiel, mais que sa jalousie & sa justice font sentir en esprit aux pecheurs quelque chose de semblable à ce que le feu fait sur le bois lorsqu'il le brûle & le consume. Il est vray que Samuël dit au v. 29. du chapitre 15. du 1. livre qui porte son nom, Que Dieu est immuable en ce qu'il a une fois conclu; & il l'est aussi que Dieu même assûre au chapitre 18. de Jeremie, Que quoy qu'il ait menacé une ville & une nation de son jugement, il ne la détruit pas si elle se convertit à luy. Mais en cela il n'y a point de contradiction comme Spinoza le prétend; les menaces de Dieu n'estant pas toûjours des marques des arréts qu'elles semblent découvrir, mais bien de ceux selon lesquels il veut faire grace en aménant à repentance par leur moyen ceux à qui il les addresse. Néanmoins au dehors il paroît autrement. Et Dieu même fait vers les personnes qui s'amendent, toute autre chose que ce que ses

p. 170.

paroles menaçantes semblent porter. C'est pourquoy il est dit se repentir, bien que ce mot ne luy convienne pas au sens qu'
Nom. 23:19 il est attribué aux hommes. D'où vient
Isa. 46: 10, 11. que luy-même dit expressément, qu'il
Mal. 3:6. n'est pas homme pour mentir, ny Fils de l'homme pour se repentir, qu'il est l'immuable & qu'il ne change point. Et c'est par ces paroles expresses, qui revélent ce qui luy est propre en difference des hommes, qu'il faut entendre dignement de luy & expliquer celles qui le proposent comme semblable à eux. Car il est au fond & dans la verité tout autre; comme l'Ecriture le revéle, s'expliquant clairement elle-même, & ne se contrariant aucunement dans son vray sens, bien que ses expressions ayent, & doivent mêmes avoir, selon leurs sujets quelque chose de dissemblable, & d'apparemmment choquant.

p. 170. Spinoza revenant ensuite à ce qu'il a dit au commencement de ce chapitre, veut dérechef que la Théologie ou la revélation de Dieu n'enseigne pas la verité, mais seulement l'obëïssance; & que la raison soit seule celle qui voit le vray, & qui en juge. Mais c'est une impudente assertion que nous avons déja rabbatuë, & qui fait même horreur à sa simple proposition. C'est pourquoy tout ce qu'il dit dans le reste

reste de ce chapitre, est aussi faux qu'abominable, puisqu'il le fonde tout sur ce miserable fondement.

Il ne croit pas de vie éternelle, ny de bonheur aprés la mort, & néanmoins il dit icy que c'est la Théologie qui apprend qu'on devient bienheureux par la seule obéïssance; & posant d'autre côté que cela n'est pas connu de la raison, qui selon luy est la seule lumiere de nôtre ame; il veut faire entendre assûrément que la Théologie ou la revelation divine ne fait qu'aveugler les gens, & les persuade que leur bonheur consiste en ce qui n'est pas même verité, & qui pour cela ne peut pas estre apperçû de la raison. Aussi sa pensée est que tout le bonheur de l'homme (qu'il rétreint tout à cette vie) ne consiste qu'à estre sage ou sçavant, estimant seuls malheureux les ignorans, comme il s'en explique clairement en son Ethique & en ses lettres. Et icy il vient jusques à dire, que quoy que l'Ecriture & Dieu même revéle que le salut des hommes consiste à luy obéïr, *néanmoins on ne peut croire cela que comme on croit les choses dont on n'a qu'une morale certitude, & qui peut tromper ceux qui s'y appuyent.* C'est jusques où va son impieté, en suivant ses malheureux principes. C'est cette même impieté, qui aprés luy p. 171.

avoir fait redire plusieurs fois ce que nous avons suffisamment refuté, luy fait avancer en la p. 174. que le Saint-Esprit n'est que l'acquiescement que l'entendement ou l'ame a en ses bonnes actions. Et il ajoûte, en parlant de ceux qui croyent avoir reçu de Dieu son Esprit, que s'ils prétendent avoir autre chose que cét esprit qu'il vient de définir, pour estre assûrez de la verité, ils le prétendent faussement, & ne parlent que selon les préjugez de leurs passions, ou de crainte qu'ils ne soient vaincus par les Philosophes, & rendus publiquement ridicules: & *c'est*, dit-il, *ce qui les fait recourir à ce qui est sacré, mais en vain, car quel autel peut défendre ceux qui blessent la majesté de la raison?* C'est ainsi que l'homme pecheur s'idolâtre soy-même, à mesure qu'il renie impudemment son Dieu. La raison ou l'entendement de l'homme est l'homme même, car il est de son essence; le Saint-Esprit est l'Esprit de Dieu & Dieu même. Néanmoins à ouïr cét impie, l'Esprit n'est rien, la raison est tout; c'est elle qui possede l'empire & la majesté; c'est elle seule qu'il ne faut pas toucher; elle est au dessus de tout; elle juge tout; toutes choses luy sont soûmises: En un mot, elle est une Déesse qu'il faut adorer à la place du vray Dieu. Il suffit d'avoir proposé icy ses blaf-

phêmes contre le Saint-Esprit: Nous les repousserons plus particulierement dans un autre Traité, où nous aurons lieu de les combattre en d'autres esprits que l'impie Spinoza.

CHAP. XIV.

Des fondemens de la République, du droit naturel de chacun, & de celuy des puissances superieures: où les erreurs de Spinoza sur ces points sont refutées.

POUR pousser à bout l'impieté de cét auteur, il faut que nous fassions encore voir, en examinant les derniers chapitres de son livre, que ses principes ne choquent pas seulement l'Ecriture, la pieté, & la Religion; mais qu'ils vont directement contre les vrais principes de la societé civile. En même tems nous répondrons à tout ce qu'il produit de l'Ecriture sainte, aussi-bien que de la raison, pour établir la prophane liberté qu'il veut que chacun ait de croire, de penser, & de dire tout ce qu'il veut. ce qui est le principal but de son livre.

Il se propose de traitter en ce chapitre 16. des fondemens de la République, du droit naturel & civil de chacun, & de celuy des puissances souveraines.

Et il commence la prémiere de ces choses par l'explication de ce qu'il entend par le *droit de la nature*, qu'il dit estre la constitution particuliere de chaque estre singulier, qui est déterminé à estre & à agir d'une telle ou telle maniere : par exemple les poissons à nager en l'eau, & les grands à manger les petits. Mais il devoit voir que ce droit ne vient pas de la nature, qui au sens commun qu'on la prend n'est qu'une pure imagination. Il vient de Dieu même, qui a fait ainsi les choses ou les estres particuliers, qui pris ensemble font le corps de la nature. Car elle ne doit pas estre cherchée hors d'eux, ou en estre abstraitte : car dés-lors elle n'est rien, comme nous venons de le dire. Or comme ces estres particuliers ne sont pas d'eux-mêmes, ils n'ont aussi d'eux-mêmes rien. C'est pourquoy Spinoza ne sçait ce qu'il dit, lorsqu'il ajoûte : *Il est certain que la nature considerée absolument a un souverain droit sur tout ce qu'elle peut.* Car où est cette nature absolument considerée ? Ou elle est les estres mêmes singuliers, ou elle subsiste seulement dans le cerveau des hommes. La raison que Spinoza allégue de son assertion, *est que la puissance de la nature est la puissance de Dieu qui a droit sur toutes choses*, c'est-à-dire que Dieu

& la nature ſont la même choſe, & que l'Eſtre qui eſt ſeul de ſoy, eſt le même que ceux qui ne ſont pas d'eux-mêmes, & qui ne ſont produits que par ſa volonté & ſa vertu. Mais nous avons déja cy-devant fait voir l'impieté de cette propoſition. De ſorte que Spinoza eſt ridicule de la produire comme une preuve bien legitime de ce qu'il avoit avancé. Il eſt vray que les eſtres créez n'ont rien que ce qu'ils reçoivent de Dieu, & que leur vertu ou leur puiſſance dérive de luy, qui la leur a donnée: Mais il eſt faux que ce qu'ils ont reçu ſoit ce qu'il eſt luy-même, & que la puiſſance d'agir qu'il leur a donnée ſoit ſa divine puiſſance. Comme leur eſtre eſt autre que le ſien, ainſi leur puiſſance eſt autre que la ſienne, car elle n'eſt que leur eſtre même. D'elle-même elle eſt morte, & ne peut rien de ſoy, comme l'eſtre créé n'a rien de ſoy-même & de ſon fond, & que tout ce qu'il a reçu de Dieu, doit eſtre conſtamment vivifié, appliqué, mu, & entretenu par la vertu du Seigneur: Mais alors cette puiſſance créée peut vraiment quelque choſe, voire tout ce que Dieu veut & fait qu'elle puiſſe, ſoit en nature, ſoit en grace, ſoit en gloire. C'eſt pour cela que nous ſommes dits *cooperateurs avec Dieu*: ce qui ne ſe- 1 Cor. 3: 9.

roit pas, si nous n'avions pas un estre, une puissance, & une vie differente de la sienne, bien qu'elle ne subsiste telle & n'agisse que par le concours, l'influence, & l'operation efficace de la sienne. Ainsi il est faux à proprement parler, que la puissance de Dieu & la puissance de la nature soient réellement la même chose; & il est faux par consequent, que *chaque estre singulier en la nature a droit* (comme Spinoza le veut) *a tout ce qu'il peut, parce que Dieu l'a à tout ce à quoy s'étend sa souveraine puissance.* Ce dont Dieu a rendu capables les créatures, montre bien son dessein general sur elles; mais il peut mettre des bornes à cette capacité par sa volonté suprême, & il le fait au regard des Anges & des hommes, C'est pourquoy ils n'ont pas droit naturellement de faire tout ce qu'ils peuvent; ou de disposer de tout ce à quoy leur pouvoir s'étend. Dieu le montra bien à Adam lorsqu'il ne voulut pas qu'il touchât à l'arbre de science; & c'est une maxime vraiment diabolique, & semblable à celle que satan inspira à Eve, que de dire que naturellement l'homme a droit à tout ce où son pouvoir s'étend: Car c'est dire qu'il l'avoit à manger le fruit défendu, & à commettre à present toutes les abominations dont il peut estre capa-

ble. Et il ne ſuffit pas de dire, comme Machiavel, Hobbés, ou Spinoza, & ſemblables malheureux politiques, que les hommes ont deſiſté de ce droit naturel, & qu'en ayant déſiſté il eſt juſte qu'ils ne le reprennent pas. Car un impie ſe moquera bien de ce prétendu déſiſtement qu'on dit que ſes peres ont fait pour luy, & qu'il dira pour luy ne vouloir pas ratifier. Et ainſi il n'y aura injuſtice qu'il ne faſſe s'il le peut; rebellion qu'il n'excite, s'il en peut venir à bout, & s'il le juge neceſſaire à ſes propres interéts; & loy de Dieu & des hommes qu'il ne viole franchement, en vertu de ce prétendu droit naturel que ces philoſophes ou politiques aſſûrent luy convenir. Mais ce n'eſt qu'en le trompant d'une maniere dangereuſe. La créature n'a rien de ſoy. L'homme n'a que ce que Dieu luy donne: Et il ne luy a jamais donné ce droit exorbitant que Spinoza luy attribuë, & qui luy donneroit liberté de n'avoir *égard qu'à ſoy* en tout ce qu'il feroit, comme s'il n'y avoit pas un Dieu au deſſus de luy qui le doit regler, & s'il n'y avoit pas d'autres créatures auſquelles Dieu l'a aſſujetty, & voulu qu'il ſe rapportât en diverſes façons. Spinoza eſt bien hardy de vouloir alléguer ſaint Paul pour patron de ſon impieté, & de luy faire dire qu'

Ibid. & p. 176.

avant la loy, c'est-à-dire, dit-il, lorsque les hommes sont considerez vivre sous l'empire de la nature, *il n'y a point de peché*. Car outre que cette explication qu'il donne aux paroles de saint Paul, n'est nullement selon le sens de cét Apôtre, il est manifeste qu'au chapitre 5. de son Epître aux Romains, le contraire de ce que Spinoza fait dire à saint Paul, y est établi par luy-même. C'est à sçavoir, *que le peché a esté avant la loy* dont il parle, sçavoir celle de Moïse, & qu'il a esté condamné par une autre loy, *puisque*, dit-il au v. 13., *le peché estoit alors imputé, & les hommes mouroient à cause de leurs transgressions*. Ce qui présuppose qu'il y avoit déja une loy contre laquelle ils pechoient, & par laquelle ils estoient jugez & châtiez comme coupables. Et voilà néanmoins sur quoy Spinoza fonde son impie maxime, *que le droit naturel de chaque homme n'est pas déterminé par la droite raison*, ou par la verité & la justice (car il entend l'un par l'autre), *mais par le pouvoir qu'il a par sa convoitise; que tout ce qu'il se juge estre utile, soit qu'il le juge par la droite raison, soit que l'impetuosité de ses passions le luy suggere, il le desire par un souverain droit de nature; & qu'il luy est permis de s'en servir par quelque voye que ce soit, ou par for-*

Idid.

ce, ou par ruse, ou par prieres, ou enfin par la voye qui luy sera plus facile ; & qu'il a droit de tenir pour ennemy celuy qui voudroit l'empécher d'accomplir son desir. Ce sont-là ses propres paroles, qui sont aussi fausses qu'elles sont abominables, ainsi que ce que nous en avons déja dit le prouve clairement.

C'est d'elles néanmoins qu'il conclut que la loy naturelle *ne défend que ce que personne ne desire ny ne peut ; qu'elle ne condamne ny les querelles, ny les haines, ny la colere, ny la tromperie, ny rien absolument qui choque la convoitise ;* & cela parce qu'il dit & tient que la nature *garde un ordre éternel* qui a toûjours son cours, & qui n'a *aucun égard a la raison humaine, ou à ce qui est convenable ou opposé au bien des hommes.* Et il va jusqu'à cette impudence, que de dire que de ce qu'une chose nous *semble mal, cela vient de ce qu'on ne connoît qu'une partie de la nature, & qu'on ne penétre pas tous ses secrets & ses ressorts.* Comme si le peché de l'homme n'estoit pas un déreglement de la nature, une dépravation, & une soüillure de son estre, un violement de la loy de Dieu, & un détour de la fin pour laquelle nous devons toûjours agir : Et comme si tout cela n'estoit pas un veritable mal, & que la loy naturelle emprain-

te prémierement en Adam, & conſervée en ſes reſtes dans les cœurs de ſes enfans, ne redargüât pas tout ce qu'il produit comme indifferent & naturel. Et voilà pourtant les principes de politique que ces eſprits impies poſent. Il ſuffit de les conſiderer pour qu'on les abhorre eux-mêmes, non ſeulement comme des ennemis de Dieu & de la Religion, & comme des corrupteurs de la verité & de la lumiere naturelle; mais comme des peſtes de la ſocieté publique, & des organes de ſatan, qui ſervans à ſa malice ſans le ſçavoir, ou même le ſçachans, avancent des choſes propres à cauſer une horrible confuſion, & à bouleverſer tout l'univers.

Pour ſe mettre pourtant à couvert de l'indignation publique, & pour corriger leurs maximes, ils viennent à dire, comme Spinoza dans la ſuite, Que quoyque le droit naturel des hommes ſoit tel qu'il l'a décrit, *il leur eſt beaucoup plus utile néanmoins d'en déſiſter & de vivre ſelon les loix de la raiſon.* Mais un impie qui voudra ſuivre ſes convoitiſes, ſe moquera déréchef de ces loix; & jugera ſelon ſa raiſon qu'il luy eſt plus utile de vivre ſelon les loix de la nature. Ainſi il rejettera cette prétenduë utilité dont il ſe croit le meilleur juge, comme s'agiſſant de luy & de ſon

p. 177.

bien. Mais dit Spinoza, *chacun deſire de vivre ſeurement: or cela ne ſe pourra pas ſi on laiſſe faire à chacun ce qu'il veut.* A quoy un impie répondra derechef, qu'il aime mieux l'accompliſſement de ſes deſirs, que cette ſeureté dont on luy parle. Il veut ſe ſervir de ſon droit naturel, luy arrive ce qu'il pourra. S'il ne craint pas les peines éternelles que Spinoza n'admet point, il ſçait bien qu'il ne luy arrivera pas grand mal aprés ſa mort; & pour elle il ne peut pas l'éviter, elle doit un jour venir, peut-eſtre luy arriveroit-elle auſſibien quand il ne s'exposeroit pas au danger où il ſe met en ſuivant ſa convoitiſe: & peut-eſtre même qu'il évitera ce danger qu'il court. Voilà comme il raiſonnne, & comme il a droit de raiſonner, ſi naturellement il a droit ſur tout ce qu'il peut & veut. Et l'on aura beau faire ſelon les principes de Spinoza & de ſes ſemblables, à le ramener aux loix de la raiſon, ou à l'obéïſſance aux loix civiles qui ſont faites pour le maintien de la ſocieté. Auſſi Spinoza eſt obligé de reconnoître en la page ſuivante au regard des promeſſes par leſquelles les hommes s'engagent les uns aux autres, *que non ſeulement elles n'ont de valeur qu'autant que leur utilité s'y trouve, mais qu'elles n'en ont qu'autant qu'ils jugent* p. 178.

eux-mêmes qu'elle s'y rencontre. De sorte que lors qu'un sujet jugera que son utilité ne se trouve pas à obéïr à son prince, il pourra se rebeller contre luy & le tuer, & il fera de-même à chacun de ses prochains.

Aprés que cét impie a ainsi décrit & établi, à sa maniere, le droit naturel de
p. 179. chaque particulier, il vient à celuy de la societé, de laquelle il dit que les particuliers luy transportans tout leur pouvoir, elle a dés-lors un souverain droit de faire tout ce qu'elle veut & peut. Mais comme elle n'a que ce que les particuliers luy conférent, & qu'eux n'ont pas ce droit abominable, il est faux qu'elle l'ait & le possede de leur part. Et il l'est encore plus *que la puissance souveraine parmy les hommes n'est soûmise à aucune loy, & que tous luy doivent obéïr en toutes choses.*
Act. 5: 29. Saint Pierre nous enseigne bien une autre doctrine, lorsqu'il dit, *Il vaut mieux obéïr à Dieu qu'aux hommes*, lors que leurs commandemens se contrarient & se choquent. Et la raison pour peu équitable qu'elle soit, voit bien que Dieu estant un Estre absolument souverain, c'est à luy seul à qui il faut obéïr sans reserve; & que c'est une brutale impieté que de préferer à ses loix les ordonnances des hommes qui les renversent & les cho-

quent. C'est néanmoins ce que Spinoza établit, & pour ne blesser pas moins les puissances établies de Dieu que les particuliers, il dit expressément, *Qu'ils n'ont droit de commander qu'autant qu'ils ont de pouvoir de se faire obéïr.* De sorte que si une populace se soûleve contr'elles, & se joint pour resister à leurs ordres, quelque bons & legitimes qu'ils soient, & qu'elle prévale sur eux, elle ne sera pas coupable, & n'aura fait que se servir de son droit. Que les Politiques voyent où aboutissent enfin ces abominables maximes. Ce qu'il dit de mal dans les pages suivantes coulant d'elles, il suffit pour le refuter d'en avoir indiqué la fausseté. Mais il est juste de péser la réponse qu'il donne à la page 184. à l'objection qu'il se fait contre son prétendu droit naturel, sçavoir, que la Religion, la pieté, & la volonté de Dieu y sont contraires & tout-à-fait opposées. Il répond donc *que ce droit naturel precéde absolument la Religion, parce*, dit-il, *que personne ne sçait naturellement qu'il doit obéïr à Dieu, ny aucune raison ne l'y conduit.* Peut-on dire rien de plus brutal & de plus impie? Et ce sont-là néanmoins les décisions que ces esprits athées donnent pour des oracles. Quoy, Dieu n'est-il pas prémier que

p. 180.

l'homme? N'a-t'il pas fait l'homme à ſon image? Ne luy a-t'il pas emprainté dés le commencement ſa connoiſſance, ſa crainte, & ſon amour? Dés qu'Adam fut, ne ſe ſentit-il pas obligé d'obéïr à Dieu? Et les reſtes de lumiere qui ſont dans les cœurs des hommes, ne leur ſont-ils pas voir que n'eſtant pas d'eux-mèmes, mais par la puiſſance & la bonté de celuy qui eſt ſeul de par ſoy, ils ſe doivent tout à luy, & qu'ils ſont obligez à luy obéïr en tout: d'autant plus que toutes ſes volontez ſont ſaintes, juſtes, & parfaittes, comme luy-même l'eſt, & qu'il fait certainement le bonheur de ceux qui luy obéïſſent, ſon Regne & leur ſalut eſtant inſéparablement liez. Ne ſont-ce pas des raiſons ou des veritez claires & preſſantes, qui engagent la créature à ployer ſous ſon Auteur, & qui doivent porter l'homme à ſe conſacrer à ſon ſervice? Quel tort n'a donc pas Spinoza d'avancer ſi témerairement le contraire, & de le donner pour conſtant & aſſûré? Et n'eſt-il pas
p. 184. impie de dire avec Hobbés, *Que le droit de Dieu ſur les hommes n'a commencé que dépuis qu'ils ont fait pacte avec luy, & ſe ſont défaits de leur droit pour ſe ſoûmettre à ſon empire.* Comme il a rendu déja conte à Dieu de ces blaſphêmes, il ſuffit d'avertir ceux

qui le pourroient ſuivre, de craindre le Juge de la terre, qui perdra certainement ſes ennemis, & qui ne ſouffrira pas qu'ils luy raviſſent impunément ſa gloire.

Il ſe forme encore une objection conſiderable qui eſt, *que ceux qui ont la puiſſance entre les hommes eſtant ſoûmis au droit divin, il eſt abſurde de dire qu'ils ont droit de commander tout ce qu'ils veulent, & de faire tout ce qu'ils peuvent.* Mais il s'en dé- p. 185.
méle en diſant, *que l'on n'eſt obligé d'obéïr à Dieu qu'en rapport à l'utilité qu'on en attend, ou que ſi les magiſtrats veulent courir le peril qui ſe trouve en luy deſobéïſſant, ils le peuvent & ils ont le droit de le faire.* A-t'on oüi jamais rien de plus abominable & de plus monſtrüeux? Nous en montrerions icy derechef la fauſſeté ſi elle ne paroiſſoit clairement de ce que nous avons déja dit. Enfin pour ſécouër tout empire de Dieu & le transferer aux hommes, il dit *qu'il ap-* Ibid.
partient à ceux qui ont la puiſſance en main, & p. 186.
d'ordonner ſur la Religion tout ce que bon leur ſemble, & que chacun eſt obligé de leur obéïr en cela Mais Daniel le fit-il lorſque *Dan.* 7.
le Roy de Perſe par édit public defendit de prier Dieu? Ne fit-il pas tout le contraire? S'en cacha-t'il? Ou crut-il, comme veut Spinoza, que la foy qu'il devoit à ſon Roy l'obligeât juſques-là? Les trois 3. 4. 16.

princes Juifs se réglerent-ils selon cette damnable maxime, sous prétexte de l'obéïssance qu'ils devoient à Nebucadnezar? Ne luy dirent-ils pas librement: *Voicy nôtre Dieu que nous servons nous peut délivrer, ô Roy, de tes mains: sinon & s'il ne le veut pas faire, sçache ô Roy, que nous ne nous prosternerons pas devant la statuë d'or que tu as dressée.* Elie ne s'opposa-t'il pas de-même à Achab & à Jesabel? Les fidelles Juifs n'aimerent-ils pas mieux mourir que d'obéïr aux édits d'Antiochus? Et tous les Martyrs ont-ils cru qu'ils estoient obligez en conscience (comme le veut Spinoza) à se soûmettre aux ordres des Souverains qui alloient contre la foy & la fidelité qu'ils devoient à JESUS leur grand Roy? Néanmoins Spinoza prétend qu'on doit obéïr à des Rois payens, lors mêmes qu'ils commandent ainsi que Nebucadnezar l'idolâtrie: excepté qu'on aye promesse de Dieu d'estre délivré par sa puissance de leurs mains. Mais les paroles des trois jeûnes princes que nous avons citées, montrent bien qu'ils ne fondoient pas leur resolution sur le miracle que Dieu pouvoit faire en leur faveur, mais sur la fidelité qu'ils devoient à leur Dieu. Et il faut estre impie pour dire ou penser le contraire.

Dan. 3: 17, 18.

CHAP.

CHAP. XV.

Suite du même sujet, & refutation de ce qui reste du livre de Spinoza.

APRE'S que Spinoza a abandonné ainsi aux hommes toute la Religion, & mis tout-à-fait entre leurs mains les droits de Dieu, il s'applique au chapitre 17. & aux suivans à tirer de leur puissance les droits des philosophes & des impies, leur voulant conserver la prophane liberté de penser & de dire tout ce qu'ils voudront sur les matieres de la foy : non-obstant que par tout ce qu'il vient de dire, il ait tâché de mettre aux fers les fidelles serviteurs de Dieu, & les sinceres confesseurs de sa verité & de son nom. Il faut avouër que ces sortes de prétensions sont bien injustes, & qu'elles sont bien pleines d'impudence. Néanmoins cét impie les propose de sens froid, & il nous oblige en le suivant à examiner les prétendus fondemens sur lesquels il voudroit les appuyer. Il commence donc en disant, *que les hommes* p. 187. *n'ont pu jamais transporter tellement leurs droits à d'autres, qu'ils ayent par-là pu dépouiller ce qui est essenciellement attaché à la nature humaine.* Mais ne luy est-il pas

Rom. 11:36. essenciel de se rapporter à Dieu, de qui tout est, par qui tout subsiste, & pour qui toutes choses sont? Ou est-il plus essenciel à l'homme d'estre à soy & dans ses mains, que d'estre en celles de Dieu & de luy estre assujetty? Si donc Spinoza soûmet aux Rois ou aux Princes ce que leurs sujets doivent à leur Dieu, & à ce-
Jaq. 4: 12. luy *qui les peut sauver & qui les peut perdre* éternellement, comment est-il si hardy que de ne leur vouloir pas assujettir ce qui n'a rapport qu'à eux-mêmes, & à la liberté non seulement de penser, mais de dire tout ce que bon leur sembleroit? Voudroit-il bien qu'il fut licite aux sujets de blâmer les puissances que Dieu a mises sur eux? & s'il ne le pense pas, comment peut-il les authoriser à blasphêmer le Roy des Rois & le Seigneur des Seigneurs, & à dire impunément de luy tout ce que leur impieté leur pourroit suggerer?

Aprés qu'il s'est étendu à rapporter divers exemples des Rois & des Princes payens qui ont voulu passer pour fils des Dieux, ou pour Dieux mêmes, afin de regner plus facilement sur leurs peuples, il vient à parler de Moïse, qu'il voudroit bien pouvoir mettre en ce rang. Mais il est si frappé de la lumiere de la verité, & si convaincu de l'évidence de ce qui est en

general rapporté de luy en l'Ecriture, qu'il ne l'ose pas entreprendre, de peur d'estre couvert de confusion en essayant d'insinuër ou de prouver une chose insoûtenable. Il se contente donc de faire ses ob- p. 191.
servations sur la conduite de Moïse & d'Israël, & il présuppose à tort que ce peuple délivré de l'Egypte estoit totalement à soy, & que ce fut seulement parce qu'il le voulut qu'il se soûmit à Dieu. Comme si celuy qui avoit battu dix fois l'Egypte en sa faveur, qui l'avoit délivré en son bras étendu, & qui avoit ouvert la mer pour l'y faire passer à sec, ne pouvoit pas l'assujettir à soy par sa puissance. Ensuite Spinoza ose avancer, que les Is- p. 192.
raëlites avoient transporté tout leur droit naturel à Moïse, lorsqu'ils luy avoient témoigné estre préts à faire tout ce qu'il leur diroit de la part du Seigneur. Et néanmoins il paroît de-là, que bien loin qu'Israël se soûmit par ces paroles à l'empire d'un homme, qu'au contraire il ne s'engageoit qu'à obéir à Dieu, dont il sçavoit par des preuves visibles, multipliées, & tout-à-fait authentiques & irrefragables, que Moïse estoit l'interpréte & le fidelle ministre. Il est faux que quiconque eut parlé au nom de Dieu durant la vie de Moïse estoit reputé criminel, & le

texte du v. 28. du chapitre 11. des Nombres que Spinoza allégue, prouve manifestement tout le contraire. Car Josué voulant se formaliser de ce que Eldad & Medad prophétisoient dans le camp, Moïse luy dit, *Es-tu jaloux pour moy? que plût à Dieu que tout le peuple de l'Eternel fut prophéte, & qu'il eut mis de son Esprit sur eux tous.* Il n'avoit donc garde de reputer cela à crime, & il montroit bien en même tems ne regner pas pour luy-même sur le peuple, mais le conduire au nom de Dieu, & pour son veritable bien. Dans tout le reste de ce chapitre Spinoza ne fait que rapporter diverses particularitez du gouvernement établi au milieu d'Israël, en marquant les avantages & les incommoditez; & bien qu'il y méle diverses choses dignes de reprehension, elles ne sont pas néanmoins telles, qu'elles nous doivent icy arretter dans leur refutation. Le chapitre suivant qui traite de la Republique des Hebreux estant de la même nature, & ne contenant rien de nouveau qui soit remarquable, ne nous oblige point aussi à l'examiner. Dans le 19. il prétend de montrer *que l'exercice du culte divin est entierement soûmis au Magistrat, & qu'il doit estre accommodé à la paix de la République.* C'est ainsi que les hommes pré-

Nom. 11: 29.

tendent disposer des droits de Dieu, & de le faire servir à leurs propres interéts. Mais le Seigneur Tout-puissant, entre les mains duquel il est terrible de tomber lorsqu'on l'a méprisé, se vengera de ces adversaires de sa grandeur, & il leur fera voir qu'il est jaloux de sa gloire, & qu'il ne laissera pas impuny celuy qui la luy aura voulu ravir. Ces impies propositions sont plus dignes d'estre abominées, que d'estre serieusement refutées. Aussi Spinoza ne les fonde que sur ce qu'il a dit cy-devant, & qui ayant esté refuté suffisamment, montre la fausseté de cette prophane consequence. Jesus qui est venu pour porter la guerre & non la paix, pour sémer le glaive au milieu du monde, pour diviser les plus proches, & pour déployer hautement l'inimitié qui doit estre entre la sémence sainte, & la sémence du serpent, montre bien que ceux qui ont tant-soit-peu de foy en luy, ne doivent pas l'avoir à ces malheureux mondains qui veulent accommoder la Religion au siécle, & qui postposent l'éternité au tems, & les choses divines aux humaines & charnelles. Mais ceux qui sçavent qu'ils ont une ame à perdre ou à sauver, & qui attendent de paroître un jour devant Dieu, n'auront garde de justifier ces ma-

Matt. 10. 34, 35.

Gen. 3.

ximes tout-à-fait déteſtables. Spinoza ne croyoit ny l'une ny l'autre de ces veritez, comme tous ſes autres ouvrages le montrent. C'eſt pour cela qu'il ne feint point d'avancer dans celuy-cy des choſes ſi impies. Il oſe dire comme une choſe incontestable, *que la plus grande pieté eſt celle qui s'exerce vers la patrie*, & de-là il conclut méchamment, que toutes les loix divines & humaines doivent eſtre accommodées à ſon ſalut & à ſon bien. Et quoy, la ſouveraine pieté n'a-t'elle pas Dieu pour objet? Qu'eſt la patrie qu'un lieu où on vit, ou un ramas d'hommes, la pluſpart du tems méchans, au milieu deſquels l'on eſt né & l'on converſe? Et leur devra-t'on plus qu'à Dieu, l'Auteur de toutes choſes? Au contraire, on ne leur doit rien que ſelon Dieu, & en vertu de ſa ſainte volonté: Et qui n'eſt pas prét à renoncer à patrie, à parens, & à toutes choſes pour JESUS-CHRIST, n'eſt pas digne de luy, & ne ſera pas reconnu pour ſien au jour de ſon triomphe & de ſa gloire. Les Chrétiens ont fort bien ſçu ce qu'ils devoient à Céſar, & ils le luy ont rendu. Mais ils ont ſçu auſſi ce qu'ils devoient à Dieu, & ils luy ont eſté fidelles au prix de tout, & par deſſus toutes choſes. Les Rois regnent de par Dieu,

p. 218.
Matt. 10: 37.
Luc 14: 26.
Mat. 22: 21.

comme dit l'Ecriture, & non pas Dieu par la permiſſion des Rois, comme cét impie le veut établir en ce chapitre. Et il n'y a aucun Souverain qui puiſſe ou veüille le nier, s'il a la moindre crainte de celuy qui peut les jetter en un moment ſur la poudre, aprés les avoir élevez ſur le Trône. Le dernier chapitre de ce livre ne fait ou que repeter les choſes qui y ont eſté traittées, ou que dire diverſes choſes generales qui ſont vrayes en elles-mêmes, mais qu'il étend trop, & applique mal. C'eſt pourquoy nous pouvons finir icy l'examen de ſon livre, priant le Seigneur de vouloir éclairer de ſa lumiere, conduire par ſon Eſprit, & enflâmer de ſon amour ceux qui liront cét écrit, procedé par ſa grace du zéle de ſon Nom & de ſa ſouveraine Gloire.

FIN.







